
30, Rue de l'Ecole de Médecine
et Cour du Commerce, 32
Ae. COCCOZ, LIBRAIRE,
Achette toutes sortes de Bibliotheques &
parties de Bibliotheques au Comptant.
Fait les Echanges.
PARIS

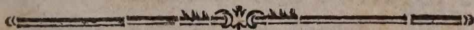
GUIDE
DANS LE TRAITEMENT
DES MALADIES
LES PLUS FRÉQUENTES.

GUIDE
OU MANUEL
DANS LE TRAITEMENT
DES MALADIES
LES PLUS GRAVES
ET LES PLUS FRÉQUENTES.



A PARIS,

Chez BRUNET, Libraire, rue des Ecrivains.



M. DCC. LXXVII.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.

AVERTISSEMENT.

L'Ouvrage que l'on préſente aujourd'hui au Public eſt tiré d'un manuſcrit de feu M. S.... Médecin de la Faculté de Paris. On ne craint pas d'avancer que parmi le grand nombre d'Auteurs qui ont écrit ſur la Médecine, il en eſt peu qui aient apporté dans leur méthode curative la ſageſſe & la circonſpection qui diſtinguent celui-ci : peu d'Auteurs ſe ſont attachés auſſi ſcrupuleuſement que lui à faire connoître les caracteres diſtinctifs des maladies par des ſignes propres à chacune d'elles ; c'eſt par-là qu'il fait éviter aux Étudians l'inconvénient trop ordinaire de les confondre, par l'analogie que la plupart ont entr'elles.

Comme on ne s'eſt pas propoſé de faire ici une analyſe de l'Ouvrage, encore moins un éloge inutile, on ſe bornera à dire, & il ſera facile au

Lecteur de l'obferver, que l'Auteur a écrit moins en Homme de cabinet, qu'en Praticien confommé à qui une longue expérience & les fuccès les plus fréquens ont fait connoître l'efficacité de la théorie & des préceptes qu'il enfeigne; auffi fon Ouvrage peut-il être avec utilité entre les mains des perfonnes inftruites comme dans celles des Étudians, & même des Particuliers qui peuvent y puifer des lumieres & des fecours. D'après cela, on ofe fe flatter de rendre, en le publiant, quelque fervice au Public.



PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT. Notre amé le ſieur BRUNET, Libraire, Nous a fait expoſer qu'il déſireroit faire imprimer & donner au Public : *Le Guide ou Manuel dans le traitement des Maladies les plus graves, &c.* s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilege pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de ſix années conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes. Faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires, & autres perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance, comme auſſi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucuns extraits, ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Expoſant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts ; à la charge que ces Préſentes ſeront enrégiſtrées tout au long ſur le regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en beau papier & beaux caracteres, conformément aux Réglemens de

la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, à peine de déchéance du présent Privilege ; qu'avant de l'exposer en vente, le manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le Sieur HUE DE MIROMESNIL; qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur DE MAUPEOU, & un dans celle dudit Sieur HUE DE MIROMESNIL ; le tout à peine de nullité des Présentes: du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses Ayans-causes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement: Voulons que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour duement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers-Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires: CAR tel est notre plaisir. DONNE' à Paris le dix-huitieme jour du mois de Décembre, l'an mil sept cent soixante-seize, & de notre regne le troisieme. Par le Roi en son Conseil.

LE BEGUE.

Registré sur le Registre XX de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, n°. 601, fol. 275, conformément au Réglement de 1723. A Paris, ce 10 Janvier 1777.

HUMBLOT, *Adjoint.*

GUIDE



GUIDE
DANS LE TRAITEMENT
DES MALADIES
LES PLUS FRÉQUENTES.



LA connoiſſance diſtincte des Fievres étant un objet des plus importans en Médecine, on ne ſauroit en préſenter l'hiſtoire avec trop de préciſion, pour éviter les mépriſes.

Quiconque traite bien les Fievres, connoît la moitié de la Médecine. En effet elles accompagnent toutes les maladies dangereuſes : cependant cette connoiſſance ſi eſſentielle à acquérir, n'eſt pas ſans difficulté ; quant aux cauſes, les Médecins mêmes qui ont tenté de les expliquer, avoueront de bonne-foi qu'ils n'y ont pas réuſſi : cette connoiſſance heureuſement n'eſt pas néceſſaire pour l es traiter avec ſuccès.

Nous nous bornerons ici à préſenter à cet égard ce qu'il y a de plus certain ; quant aux moyens de les diſtinguer & de les guérir, nous

eſpérons qu'ils ſeront détaillés d'une maniere propre à remplir nos vues & celles de nos Lecteurs.

De la nature de la Fievre.

Dans toutes les Fievres on remarque, 1°. la fréquence du pouls ; il n'y a point de Fievre où il ne ſoit plus fréquent, que dans l'état naturel. Le pouls peut être plus ou moins dur, mol, plein, vuide, mais le pouls eſt toujours fréquent.

2°. La chaleur eſt toujours jointe à la Fievre ; elle peut être plus ou moins grande, mais il n'y a jamais de Fievre ſans chaleur.

3°. Dans toutes les Fievres il y a toujours léſion de quelques fonctions, ſoit animales, ſoit vitales ; tantôt il n'y a qu'une de ces fonctions léſée, quelquefois il y en a deux enſemble ; elle eſt quelquefois légere, d'autres fois plus conſidérable ; mais il n'y a jamais de Fievre, ſans léſion des fonctions.

Définition de la Fievre.

La Fievre n'eſt donc autre choſe que la fréquence du pouls contre nature, avec chaleur & léſion des fonctions ; toutes les fois que ces trois choſes ſont jointes enſemble, on peut aſſurer qu'il y a de la Fievre.

Pluſieurs perſonnes combattent cette définition, & ſoutiennent que la chaleur n'eſt pas eſſentielle à la Fievre ; ils donnent pour exemple ;

1°. La Fievre maligne qui eſt ſans chaleur.

2°. Certaines Fievres froides, appellées algides, où le malade meurt avec le friſſon.

3°. Dans les Fievres intermittentes, le friſſon fait partie de la Fievre : ceux qui font ces objections n'admettent que la fréquence du pouls, ſans y comprendre la chaleur.

Mais 1°. dans la Fievre maligne, quoique la Fievre ne paroiſſe pas accompagnée de chaleur, il y en a cependant, & le malade eſt plus chaud que dans ſon état naturel.

2°. Dans les Fievres algides, il y a auſſi plus de chaleur que dans l'état naturel. Dans la Fievre horrifique, quoique le malade grelotte, il y a toujours quelque partie où il y a plus de chaleurs que dans l'état naturel ; & dans la lypirie les entrailles ſont brûlantes, quoique les extrémités ſoient froides : on ne connoît point de Fievre algide, où il n'y a que du froid.

3°. Dans les Fievres intermittentes, le froid n'eſt que le prélude de la Fievre ; l'accès commence avec chaleur. Au reſte ſi on comprend ſous les noms de Fievres le friſſon, pourvu que l'on en avertiſſe, cela ſuffit. Pour nous, nous ne comprenons pas ſous le nom de Fievre, le friſſon. Nous ſommes en cela d'accord avec les anciens Grecs & Latins. Les premiers donnoient à la Fievre le nom de *pontos*, mot qui ſignifie feux ; les Latins de *febris*, qui vient de *ferveo*, & les Eſpagnols *laſcalenturas*. Si on comprenoit le friſſon ſous le nom de Fievre, il faudroit apporter des explications différentes, & diſtinguer deux ſortes de Fievres.

Maniere de reconnoître la Fievre.

☞ En ſuppoſant, comme nous le ferons toujours, que la fréquence du pouls, la chaleur & la léſion des fonctions ſoient néceſſaires pour conſtituer la Fievre, on la reconnoîtra en examinant ces trois points.

De la fréquence du pouls.

☞ Il faut donc premierement examiner l'état du pouls ; c'eſt ce qu'on fait en touchant une artere, ſur-tout celle du carpe ; il ne faut pas examiner ſi le pouls eſt grand, fort, petit, &c. On examine ſeulement s'il eſt plus fréquent que dans l'état ordinaire : voilà ce qui décide. Si on vouloit s'en aſſurer mathématiquement, il faudroit avoir une montre à ſecondes ; on verroit alors qu'au lieu de vingt pulſations, il y en auroit vingt-deux ou vingt-quatre dans le même-temps, mais la ſimple eſtime ſuffit. Il ſuffit de comparer l'état naturel du pouls avec le pouls dérangé : il faut pour ainſi dire connoître l'allure du pouls, car il y a des perſonnes qui ont le pouls naturellement fréquent ; on peut donc y être trompé. D'autres ont le pouls ſi lent, que dans la Fievre il n'eſt pas plus fréquent que dans une autte perſonne qui ſe porte bien & qui a le pouls naturellement fréquent. Mais lorſque le pouls eſt fréquent, & qu'il n'eſt accompagné d'aucunes marques de chaleur & de léſion de fonctions, il ne faut pas juger d'abord qu'il y a de la Fievre ; cette fréquence du pouls a des bornes. La Fievre eſt exceſſive lorſque le pouls a

trente pulſations, dans le temps qu'il n'y en auroit que vingt pulſations dans l'état naturel. Ainſi c'eſt alors comme trois eſt à deux ; on ne voit jamais le double de pulſation.

Pour juger de la Fievre, il faut ſur-tout dans le commencement compter juſqu'à vingt ou vingt-cinq pulſations ; quelquefois deux ou trois ſuffiſent aux perſonnes qui ſont au fait.

Les enfans ont le pouls plus fréquent que les adultes. Un enfant a vingt-quatre pulſations, tandis qu'un homme n'en a que vingt-deux ; les femmes ont deux pulſations ſouvent de plus que les hommes, les femmes groſſes ſur-tout. Il y a des hommes qui ont le pouls plus fréquent que d'autres.

De la chaleur de la Fievre.

Pour reconnoître la chaleur, on a propoſé de ſe ſervir d'un thermometre, & de le mettre dans la main du malade. On vouloit même qu'on le trempât dans l'urine du malade, pour juger de la chaleur intérieure de la perſonne. Mais les obſervations géométriques ne conviennent pas à la Médecine ; on peut ſans elle reconnoître cette chaleur. Il faut obſerver :

1°. Que dans la Fievre lente elle n'eſt preſque pas ſenſible, mais dans la Fievre ardente elle eſt brûlante.

2°. Le dedans du corps eſt quelquefois brûlant, quoique les extrémités ſoient froides.

3°. La chaleur n'eſt pas égale dans toutes les parties.

4°. Un Médecin doit avoir la main chaude ordinairement, lorſqu'il veut examiner la cha-

leur du malade. S'il avoit la main froide, il trouveroit que le malade a chaud; & s'il avoit la main trop chaude, il croiroit que le malade a froid. La différence de la chaleur eſt quelquefois triple ou quadruple de la chaleur naturelle.

De la léſion des fonctions.

Il n'y a point de Fievre qu'il n'y ait quelque léſion des fonctions. Elle eſt quelquefois petite, mais toujours réelle; la léſion peut varier de trois façons.

1°. Par la qualité de léſion.

2°. Par le nombre des parties léſées.

3°. Par le degré de léſion; en examinant les parties léſées, on juge de la qualité & du nombre; on voit par exemple ſi c'eſt la tête. On peut auſſi prévoir la partie qui ſera léſée; la léſion peut être plus ou moins grande, comme nous l'avons dit.

OBJECTION. Les gens ivres ou ceux qui ont fait de violens exercices ont le pouls fréquent, de la chaleur, & les fonctions léſées. Ils ſont par exemple étouffés, ils ont la reſpiration embarraſſée; ils peuvent cependant être ſans Fievre. Comment connoître alors s'ils ont la Fievre ou s'ils en ſont exempts?

RÉPONSE. Un Médecin fera dormir celui qui eſt ivre & fera repoſer l'autre, & s'il trouve après cela de la chaleur, quelque léſion des fonctions, avec la fréquence du pouls, il jugera que l'ivreſſe ou le violent exercice ont procuré la Fievre. Au reſte on avouera, ſi l'on veut, que l'ivreſſe eſt un accès de Fievre. On pourra en dire autant de ceux qui font des exercices

violens. La laſſitude a produit la Fievre qui ſurvient après.

Des différentes eſpeces de Fievres.

On diſtingue d'abord la Fievre en intermittente & en continue.

La Fievre continue eſt celle qui ne revient point lorſqu'elle eſt une fois paſſée.

La Fievre intermittente eſt celle qui ceſſe, & qui revient après.

La Fievre continue revient quelquefois, par une rechûte, après avoir diſparu ; mais alors elle ne fait point partie de la premiere Fievre continue. C'eſt une autre qui eſt continue comme la premiere.

Des Fievres intermittentes.

On diſtingue pluſieurs eſpeces de Fievres intermittentes.

1°. La Fievre intermittente quotidienne eſt celle qui vient tous les jours.

2°. La Fievre tierce eſt celle qui revient de trois jours en trois jours.

3°. La Fievre quarte eſt celle qui revient de quatre jours en quatre jours.

La Fievre intermittente quotidienne n'a que vingt-quatre heures d'un accès à l'autre.

La Fievre tierce revient après deux fois vingt-quatre heures. L'accès de Fievre quarte ne ſuccede à l'accès qui l'a précédé, qu'après trois fois vingt-quatre heures. Il en eſt de même

de la Fievre quinte, *Febris quintana*, de la Fievre ſexte, de la Fievre ſeptaine, neuvieme, &c. L'accès revient les cinq, ſix, ſept & neuvieme jours ; mais il ſemble qu'on doive rapporter toutes ces Fievres intermittentes aux trois premieres eſpeces. En effet la Fievre quinte, à la bien examiner, ſe réduit à la Fievre tierce. Suppoſons que l'accès de la Fievre tierce ſurvienne le Lundi à midi, le Mardi il n'y aura point de Fievre. Le Mercredi il doit avoir accès, mais s'il eſt foible, le malade ne s'en appercevra pas ; le Jeudi il n'y aura pas de Fievre ; le Vendredi à midi l'accès ſera fort & ſemblable à celui de Lundi, & l'on croira avoir une Fievre quinte, tandis que l'on a véritablement une Fievre tierce.

La Fievre ſeptaine n'eſt que la Fievre quarte, dont le malade a négligé un accès entre deux, parce qu'il étoit léger. Dans la Fievre quarte, le ſecond accès doit revenir le quatrieme jour ; le cinq & le ſix ſont exempts de Fievre. L'accès revient le ſeptieme & eſt tel que le premier : c'eſt une Fievre quarte, dont le ſecond accès eſt imperceptible. On peut encore dire la même choſe de la Fievre dixieme ; ſi le deuxieme & le troiſieme accès de la Fievre quarte ſont légers, & que le quatrieme, qui doit arriver le dixieme jour, ſoit fort & réponde au premier accès, on a une Fievre quarte dont on ne s'eſt pas apperçu de deux accès.

Fievres intermittentes composées.

Les Fievres intermittentes peuvent être compoſées de deux manieres.

1°. Lorſqu'on a deux accès, un le matin à huit heures & qui dure juſqu'à midi, & que l'on en a un ſecond accès le ſoir, qui commence à quatre heures avec friſſon; c'eſt une double quotidienne dont le premier accès eſt léger.

Il en eſt de même de la Fievre tierce, & quarte. On peut avoir le matin un accès médiocre de ces Fievres, & le ſoir un accès plus fort.

La deuxieme maniere dont les Fievres ſont compoſées, c'eſt lorſqu'il y a différens accès qui ſe répondent les uns aux autres.

Par exemple, qu'un malade ait le matin beaucoup de Fievre, & que le lendemain l'accès ſoit petit; qu'enſuite le troiſieme jour l'accès ſoit tel que le premier jour, il y aura alors Fievre double tierce. On peut dire la même choſe de la double quarte; qu'il y ait le premier jour accès, & qu'il y en ait un autre le lendemain, que le troiſieme jour ſoit libre, & qu'il y ait au quatrieme jour un accès qui réponde à celui du premier jour, & le cinquieme un autre accès qui réponde à celui du deuxieme jour, il y aura Fievre double quarte. Dans la Fievre double quarte, on a un jour de bon, qui eſt le troiſieme jour depuis le premier accès.

Mais dans la Fievre triple quarte, il n'y a point de jour libre. Dans cette Fievre, l'accès du quatrieme jour répondra à celui du premier, celui du cinquieme jour à celui du deuxieme, celui du ſixieme jour à celui du troiſieme.

Parmi ces ſortes de Fievres, la double tierce & la double quarte ſont des plus communes.

Toutes ces Fievres ſont miſes au nombre des Fievres périodiques. Elles reviennent réguliérement au temps marqué, c'eſt ce que l'on appelle lypes.

Les Fievres intermittentes erratiques ſont celles qui n'ont point de périodes certaines.

Des Fievres continues.

Les Anciens avoient bien diſtribué les Fievres intermittentes, mais il n'en eſt pas de même des Fievres continues. Leurs principes les jetoient dans l'égarement.

La pourriture du ſang, qu'ils ſuppoſoient, les trompoit. Nous diviſons les Fievres continues, en Fievres aiguës & en Fievres lentes.

Les Fievres aiguës ſont celles dont le cours n'eſt pas long. Celles qui paſſent le vingt-ſeptieme jour, & ſur-tout le trente-ſeptieme jour, ne ſont plus des Fievres aiguës.

Elles ſont ſimples lorſqu'il n'y a qu'un accès, & point de redoublement. La Fievre continue eſt compoſée lorſqu'il y a des redoublemens.

Les Fievres continues ſimples ſont de trois eſpeces. Là premiere s'appelle *diaria*, ou éphémere, ou d'un jour, quelquefois de douze heures, quelquefois de vingt-quatre ou de trente heures.

La ſeconde eſt la Fievre éphémere étendue, qui dure quatre jours, ou qui diminue le cinquieme & finit le ſeptieme.

La troiſieme eſt la Fievre continue ſimple, qui dure quatorze jours. Elle s'appelle *ſynochus*. Ce

que nous venons de dire de la Fievre continue ſimple, ſuffiroit pour la pratique ; mais il y a encore quelques diſtinctions à faire. Toutes les maladies ont un commencement, une augmentation, un état de conſiſtance, & une déclinaiſon.

Quelquefois dans une heure le mal eſt parvenu dans ſon état ; quelquefois la maladie va en croiſſant.

Il y en a où l'augmentation dure long-temps ; d'autres où l'état eſt long ; d'autres où la déclinaiſon eſt fort courte. Les Anciens ont appellé *omotonos* ou *acmaſtica*, la Fievre dont l'état eſt le même pendant le cours de la maladie ; *epacmaſtica*, celle qui va en augmentant ; & *paracmaſtica*, celle qui va en diminuant.

On peut ignorer ces noms & ſavoir les choſes qu'ils ſignifient.

Des Fievres continues compoſées.

Les Fievres continues compoſées le peuvent être de deux façons.

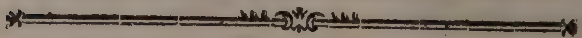
1°. Lorſqu'une Fievre intermittente ſe trouve jointe avec la Fievre continue ſimple.

2°. Lorſqu'il y a des Fievres ſubintrantes; ce ſont celles dont l'accès ſurvient avant que l'accès de celle qui précede ſoit fini.

Les Fievres continues compoſées doivent prendre leur nom des Fievres intermittentes, dont elles ſont compoſées. Ainſi la Fievre continue quotidienne eſt celle où il ſurvient tous les jours un accès à la Fievre continue. La Fievre continue tierce eſt celle où l'accès revient tous les trois jours, & ainſi des autres. Outre

ces différentes eſpeces de Fievres compoſées, il y en a une qu'on appelle hémitrite ou demi-tierce, en latin *ſemi-tertiana.* C'eſt une Fievre tierce, mêlée avec la Fievre quotidienne ; ainſi le premier jour le malade aura deux accès, celui de la Fievre quotidienne, & celui de la Fievre tierce. Le deuxieme jour il n'aura que l'accès de la Fievre quotidienne, & le troiſieme jour il aura deux accès, celui de la Fievre quotidienne & celui de la Fievre tierce.

La Fievre continue lente eſt celle qui dure quarante jours. Il y en a une qui s'appelle conſomptive, *maraſmodés*, une colliquative, une cacheƈtique, une ſcorbutique, une écrouelleuſe ; elles ſont les mêmes, il n'y a que la cauſe qui ſoit différente.



Différences accidentelles des Fievres.

Les différences accidentelles des Fievres ſe prennent :

1°. De la qualité ou de la malignité de la Fievre.

2°. De certains accidens qui ſurviennent.

3°. De la cauſe qui les produit.

1°. Par rapport à la qualité, la Fievre eſt quelquefois maligne, alors elle eſt traîtreſſe. Elle ne paroît pas dangereuſe d'abord ; elle n'a rien d'effrayant au commencement, mais elle trompe ; quoique dans la peſte véritable il n'y a pas de Fievre peut-être peſtillentielle, elle

peut être ardente & chaude, & elle s'appelle *causus.*

2°. Elles different par les accidens ; il y a des Fievres qui sont accompagnées de frisson, c'est ce qui s'appelle *Febris horrifica.* Il y en a d'autres qui sont accompagnées d'inquiétudes, le malade change continuellement de situation ; elle s'appelle *Febris asodes.* Dans d'autres, le malade sue continuellement ; on l'appelle *Febris sudatoria* ou *gelodes.*

La Fievre syncopale, est celle ou le malade se trouve mal. La Fievre épiale est celle où le malade croit sentir le froid & le chaud à une épaule.

Par exemple, il dit qu'il a froid dans cette partie, on le couvre ; un moment après il dit qu'il a trop chaud, & se découvre ; c'est ce qui arrive dans la Fievre quotidienne. Dans la Fievre lypirie, les extrémités sont froides, & l'intérieur du corps est brûlant.

3°. Les Fievres varient encore par rapport aux causes. Elles peuvent venir de l'inflammation des poumons, du foie, des intestins, de la matrice.

4°. Il y a des Fievres pourprées, appellées petechiales. Il paroît sur la peau des petites taches violettes.

5°. Il y a quelquefois sur la peau des efflorescences, ou exhantêmes, qu'on sent avec les doigts ; tels sont la rougeole, la petite vérole, les ébullitions du sang. Il y a des Fievres vermineuses, & d'autres qui dépendent des mauvaises digestions, *cacochia* ; elles s'appellent putrides.

De la cause du mouvement du Cœur.

Nous avons dit que la Fievre consistoit dans la fréquence du pouls, avec chaleur & lésion des fonctions. La fréquence du pouls en est la partie la plus essentielle ; il faut donc examiner d'où vient cette fréquence du pouls. L'artere, en se dilatant, frappe les doigts qui la touchent, & en se contractant elle ne se fait plus sentir ; donc le cylindre artériel se gonfle dans la contraction, & se resserre dans la dilatation du cœur. Le cœur, en se contractant, exprime le sang qu'il contenoit, & l'oblige de passer dans les arteres, & les fait dilater. La contraction des arteres au contraire dépend de la dilatation du cœur ; lorsqu'il s'ouvre, il permet au sang d'entrer. Alors les veines y portent le sang, les arteres dans les veines ; ainsi elles s'affaissent & se contractent. Par conséquent si la contraction du cœur est forte, la dilatation des arteres sera forte aussi. Si la contraction du cœur est fréquente, les arteres battront fréquemment. Dans le temps que l'artere se contracte près du cœur, elle se contracte en même temps à l'extrémité du pied. On doit considérer la colonne du sang qui est dans l'artere, comme un bâton ; si on le pousse par un bout, il avance à l'autre dans la même proportion. Ainsi le battement des arteres se fait en même temps dans tout le corps ; dès que le sang est poussé trop foible-

ment, les arteres ſe reſſerrent & diminuent leur calibre.

La contraction des arteres répond à la dilatation du cœur; elle ſe fait ainſi en même temps dans tout le corps. Les pulſations des arteres dépendent donc des contractions du cœur, & les contractions des arteres dépendent des dilatations du cœur. Il faut remarquer une choſe à laquelle on ne fait pas aſſez attention; c'eſt que la dilatation dure plus long-temps que la contraction. C'eſt un fait conſtant, la dilatation du cœur dure deux fois plus que la contraction. Il y a même des perſonnes en qui elle dure davantage. Il en eſt de même des arteres, leur dilatation dure moins que leur contraction, puiſqu'elles ſe contractent pendant tout le temps que le cœur ſe dilate; & ſa dilatation dure une fois plus que ſa contraction, comme on vient de le dire.

Avant de rendre raiſon de cette fréquence du pouls qui fait la Fievre, il faut expliquer la cauſe de la dilatation & de la contraction du cœur.

Cauſe de la contraction & de la dilatation du cœur.

Pour expliquer la contraction naturelle du cœur, nous n'avons beſoin que de deux ſuppoſitions. Le cœur eſt un muſcle, ainſi la contraction ſe fait comme celle des autres muſcles; tout muſcle eſt compoſé de fibres paralleles.

Nous y ſuppoſons 1°. des eſpeces de traînées de petites véſicules, ovales & applaties, qui tiennent les unes aux autres, comme les grains d'un chapelet.

2°. Nous ſuppoſons que les eſprits animaux rempliſſent ces véſicules, qu'ils les arrondiſſent, qu'elles deviennent moins ovales & moins applaties ; elles approchent alors de la figure ronde, elles ſe raccourciſſent & le muſcle ſe contracte.

On diſtingue trois ſortes de contractions.

1°. Il y en a de libres & volontaires ; telle eſt celle par laquelle je remue la main, le bras, la jambe.

2°. Il y en a d'autres qui ſont conſtantes, & qui s'exécutent ſans que la volonté y ait part. Elles s'appellent méchaniques ; tel eſt le mouvement du cœur & des inteſtins.

3°. Enfin il y en a qui ſont mixtes ; elles ſont méchaniques & libres en même temps ; tel eſt la reſpiration, le clignotement de la paupiere, de l'œil ; on peut l'arrêter ou l'accélérer.

Dans le cœur, le mouvement ſe fait ſans que la volonté y ait aucune part, & il eſt purement méchanique.

OBJECTION. On dira que les paſſions de l'ame peuvent modifier le mouvement du cœur, tels ſont la colere, l'emportement, la triſteſſe.

RÉPONSE. C'eſt la volonté qui fait prendre un purgatif, qui augmente le mouvement périſtaltique des inteſtins. On ne dira pas que la volonté agit immédiatement ſur les inteſtins, comme elle fait accélérer ou diminuer le clignotement des paupieres de l'œil. Ici la volonté agit immédiatement ; là elle agit ſeulement médiatement ; on n'explique pas la nature anatomique du cœur, on ſuppoſe qu'on la ſache, & d'ailleurs il faut avoir la partie à la main pour la démontrer.

Iere. QUESTION.

Ire. QUESTION. D'où vient la contraction?

Le cœur se contracte comme les autres muscles ; les nerfs portent des esprits animaux dans les fibres musculeuses, & les raccourcissent.

Les parois se durcissent, & la circonférence du cœur se resserre; les locules se grossissent, les parois deviennent plus gros, la longueur des fibres spirales doit diminuer, & la cavité se rétrécir.

OBJECTION. On coupe les nerfs du cœur d'un chien, & cependant le mouvement du cœur continue.

M. Astruc a examiné avec soin cette expérience. Il a vu qu'on ne coupoit pas tous les nerfs du cœur. On coupe le nerf qui lui vient de la huitieme paire, & non pas les nerfs intercostaux. En effet, pourquoi l'animal meurt-il après vingt-quatre ou trente heures? C'est parce que les nerfs coupés ne peuvent point porter d'esprits animaux. Si on coupoit tous les nerfs, le mouvement du cœur cesseroit tout-à-coup; car quand on coupe la moelle entre la deuxieme & la troisieme vertebre du col, l'animal meurt sur le champ, parce que l'on coupe l'origine de beaucoup de nerfs, on intercepte les esprits animaux du cœur : lors donc qu'on coupera tous les nerfs du cœur, il ne battra plus.

IIe. QUESTION. D'où vient la dilatation?

Elle est plus facile à expliquer ; elle vient

1°. De la cessation de l'influx des esprits animaux. Le cœur alors reprend son état naturel. Les locules ne sont plus gonflées, & les muscles ne sont plus contractés.

2°. Les fibres longitudinales, en se contrac-

tant, obligent les fibres ſpirales à s'allonger. Le cœur, en ſe contractant, diminue moins dans ſa longueur que dans ſa largeur. Les fibres longitudinales étant comprimées dans la contraction, ne pourront recevoir les eſprits animaux ; n'étant pas comprimées, elles pourront les recevoir, & ſe contracter en une conjecture.

III[e]. QUESTION. Pourquoi les deux ventricules ſe contractent-ils en même temps ?

Les fibres des ventricules droit & gauche étant les mêmes, la contraction ſera identique ; & la dilatation auſſi ; le même *ſtimulus* qui agit ſur le ventricule droit, agit auſſi ſur le gauche.

IV[e]. QUESTION. Pourquoi la dilatation ſuccede-t-elle à la contraction ?

Dès que la cauſe immédiate qui occaſionne la contraction ceſſera d'agir, alors il y aura dilatation. Il s'agit préſentement de rechercher cette cauſe, qui détermine le ſuc nerveux à ſe répandre dans les véſicules du cœur. Pour cela, conſidérons ce qui ſe paſſe dans la reſpiration. L'inſpiration ſe fait lorſque les muſcles de la poitrine ſe contractent, & dilatent la poitrine. Or ce qui les oblige à ſe contracter, c'eſt leur ſympathie avec le poumon même. Dans l'expiration il n'eſt plus dilaté, comme dans le temps que l'air y eſt contenu ; il arrive alors que le ſang renfermé dans le poumon même, qui eſt alors gêné, le picote & détermine les muſcles à ſe contracter, & procurer la dilatation du poumon, afin que les vaiſſeaux ſanguins ſoient plus libres, moins ſerrés. Il s'agit de trouver ce *ſtimulus* qui oblige le cœur à ſe contracter : nous n'avons là-deſſus que des conjectures.

Premiere Conjecture. Le ſang lui-même eſt le *ſtimulus* ; quand il eſt dans le cœur, il fait impreſſion ſur lui par ſon volume, ſa chaleur, ſon âcreté & toutes ſes autres qualités ſenſibles. Le mouvement périſtaltique des inteſtins, s'augmente quand le chyle eſt avec le ſang. Il fera la même choſe dans le cœur ; les impreſſions qu'il y fera, avertiront le cerveau. Il en partira des eſprits animaux, qui en faiſant contracter le cœur, feront ſortir le ſang qui le picotoit. Cette cauſe eſt propre à expliquer la Fievre.

Seconde Conjecture. La maniere dont la circulation ſe fait auſſi dans le cœur, peut auſſi y contribuer. Lorſque le cœur ſe contracte, les arteres coronaires ne peuvent recevoir le ſang. Les valvules ſignoïdes ſont appliquées ſur l'orifice des arteres coronaires ; c'eſt lorſque le cœur ſe dilate, que les arteres coronaires ſe rempliſſent. Les valvules ſignoïdes s'écartent alors des parois de l'aorte, & le ſang peut entrer ; il ſe répand parmi les fibres du cœur, & peut les ſolliciter à ſe contracter, à-peu-près comme l'irritation du nez par le tabac ſollicite l'éternuement. Cette ſympathie eſt purement arbitraire ; l'auteur de la nature pourroit l'attacher à d'autres mouvemens. Il paroît, par exemple, exciter le vomiſſement, à l'occaſion de l'irritation du nez.

Tout ce que nous avons dit du cœur peut ſe dire de ſes oreillettes.

V^e^. Question. Pourquoi les oreillettes ſe contractent-elles, lorſque le cœur eſt dilaté ?

Réponse. Cela dépend de l'ordre de la circulation ; l'oreillette dilatée ſe reſſerrera, lorſ-

qu'elle pourra verser le sang dans le ventricule. Ainsi elle se contractera lorsque le ventricule sera dilaté, & elle se dilatera au contraire lorsque le ventricule sera contracté, parce que le sang qui aborde, demande de la place pour pouvoir être contenu, jusqu'à ce que le ventricule se dilate. On demande ce que deviennent les esprits animaux, après la contraction. On répond qu'ils se répandent par des pores très-petits dans les parties voisines.

Le mouvement des esprits animaux peut être retardé & obligé de rebrousser chemin dans toutes les sensations. Il est accéléré au contraire dans les mouvemens lymphatiques; ainsi si le *stimulus* qui oblige le cœur à se contracter, devient plus fort & plus fréquent, le cœur battra alors plus souvent, & c'est ce qui fait la Fievre; il s'agit présentement de la cause qui la produit.

De la cause de la Fievre.

L'expérience apprend que toutes les Fievres sont accompagnées de frisson, ou bien elles sont sans frisson.

1°. Elles sont sans frisson lorsqu'il y a chaleur, gonflement, sans aucun dérangement préalable. On connoît les causes extérieures de cette espece de Fievre; tels sont par exemple, l'ivresse, la débauche, l'usage des liqueurs spiritueuses, les indigestions bilieuses, les regorgemens de bile fort âcre dans le sang, qui produisent beaucoup de jaunisses; tous les remedes vola-

tils, le ſel volatil de viperes, le lilium, tous les cordiaux pris à grande doſe; enfin les poiſons âcres & volatils, ſur-tout le poiſon de vipere. Dans ce cas le ſang eſt chargé de parties âcres & piquantes; ainſi entrant dans le cœur, il le ſollicitera à ſe contracter. Les irritations cauſées par les parties âcres du ſang, ſuffiſent pour cela; le cœur ne ſe remplira pas alors totalement, & les contractions ſeront plus fréquentes. Lorſque le ſang eſt doux, les dilatations ſont plus longues, & le cœur ſe remplit davantage. Ainſi le pouls n'eſt pas ſi fréquent que lorſque les parties ſont âcres.

2°. Dans la Fievre avec le friſſon, le pouls ne devient fréquent qu'après que le pouls a été concentré. Cette Fievre vient d'un froid extérieur, d'une tranſpiration arrêtée lorſqu'elle devroit être abondante, d'ingeſtions aigres, d'alimens mal digérés.

Dans ce cas le ſang circule avec peine; il y a épaiſſiſſement. Le cœur trouve une plus grande réſiſtance; le ſang y croupit, le ſollicite. Le cœur peu à peu ſe contracte plus fortement, & la Fievre s'allume; le *ſtimulus* s'augmente par le croupiſſement du ſang dans le cœur, qui y fait des impreſſions plus fortes que dans l'état ordinaire.

Tout ce qui pourra donc accélérer le mouvement du ſang par les parties âcres dont il ſera chargé, produira la Fievre ſans le friſſon: & tout ce qui donnera occaſion au ſang de ſéjourner plus long-temps dans le cœur, y produira la Fievre avec friſſon.

Le troiſieme cas eſt lorſque le ſang eſt plus

âcre & plus épais en même temps ; alors le friſſon eſt moins long, & la chaleur plus grande.

QUESTION. Qu'eſt-ce qui fait ceſſer la Fievre ?

RÉPONSE. Nous venons de voir que l'âcreté du ſang & ſon épaiſſiſſement produiſent la Fievre ; ainſi pour la guérir, il faut ôter ces vices, les éloigner, & rétablir le ſang dans ſon état naturel. C'eſt ce qui ſe fait en trois façons.

1°. Par les urines, les ſelles, les ſueurs ; on voit beaucoup de Fievres ſe terminer de cette façon.

2°. Par les boiſſons abondantes ; elles détrempent ou adouciſſent le ſang ; les parties âcres ont moins de forces alors.

3°. Par l'attrition & le mouvement du ſang, les parties qui cauſoient la Fievre ſont dénaturées ſans évacuations, & ſans boiſſons. Dans l'épaiſſiſſement il ſe forme un obſtacle au mouvement du cœur ; il ſe guérit

1°. Par la Fievre elle-même ; elle diviſe les parties du ſang, & la chaleur purifie les parties réſineuſes du ſang.

2°. La boiſſon eſt auſſi très-propre pour détremper le ſang qui eſt épais, & pour le rendre plus coulant.

3°. La précipitation de la circulation diviſe les parties qui picotent le cœur.

Lorſqu'il y a âcreté & épaiſſiſſement, il faut les corriger par les moyens que l'on vient de propoſer pour l'un & pour l'autre. On voit par ce que nous venons de dire, que la Fievre eſt un mouvement ſalutaire pour guérir le corps humain de ce qui le bleſſe ; c'eſt un effort que

fait la nature pour se débarrasser de ce qui l'incommode ; c'est pourquoi on l'appelle *conamen naturæ morbum amoventis :* c'est la cause de la Fievre que le mal, & non la Fievre elle-même.

C'est ce qui fait connoître la sagesse de l'Auteur de notre être ; la structure de notre corps est telle, que l'âcreté doit être corrigée & l'épaississement. C'est ce qui se fait par la Fievre. Le vomissement est un remede sagement pratiqué, pour vuider ce qui est dans l'estomac. C'est un remede plutôt qu'une maladie ; on peut dire la même chose du dévoiement. Les intestins font effort pour se débarrasser des matieres âcres qui les incommodent. La toux est aussi un vomissement sympathique, sagement établi, pour délivrer le poumon, par exemple, des parties qui l'irritent ; il est vrai que la Fievre est quelquefois funeste.

Mais le vomissement, la toux peuvent produire la mort & la phthysie.

OBJECTION. Il paroît impossible que des impressions légeres, faites sur le cœur, puissent produire la Fievre ; elles ne sont point sensibles, & le cœur ne ressent aucune douleur.

RÉPONSE. Ceux qui font cette difficulté, s'imaginent qu'on peut juger d'un corps vivant comme d'un mort. Dans celui-ci il faut de grands mouvemens pour l'ébranler ; mais il n'en est pas de même d'un corps vivant : c'est une machine toute bandée, & qui peut être ébranlée aisément.

C'est ce que l'on voit lorsque quelque glaires picotent les bronches, elles font faire de grands mouvemens. Une goutte d'eau dans la trachée-

artere, fait quelquefois touſſer juſqu'au ſang. Le régule d'antimoine ne fait aucune impreſſion ſur la langue, & lorſqu'il eſt dans l'eſtomac, il produit de grands mouvemens. Pourquoi un cordon que l'on tire fait-il ſonner une montre à répétition ? c'eſt qu'elle eſt toute prête pour cela.

Dans un moulin à eau, un enfant leve une palette, il ſe fait de grands mouvemens; appliquez cela à la Fievre. La plus petite impreſſion produit des mouvemens ſympathiques très-forts, comme on le voit dans l'éternuement. Ainſi il n'eſt pas ſurprenant que des impreſſions légeres faites ſur le cœur puiſſent produire la Fievre.

IIe. DIFFICULTÉ. On admet pour ſeconde cauſe de la Fievre, le ſéjour du ſang dans le cœur, ou dans la colique & dans l'aſthme; le ſang ne peut ſe décharger du cœur, & cependant il n'y a point de Fievre dans ces deux cas.

RÉPONSE. Dans la colique, l'obſtacle que la circulation trouve, ne peut être vaincu par la force du cœur; ainſi il n'y aura pas de Fievre dans ce premier temps. Dans l'aſthme, le cœur ne peut pas non plus forcer la réſiſtance qui ſe trouve dans la poitrine; il n'y aura donc point de Fievre. Dans le friſſon, ſi l'épaiſſiſſement du ſang eſt ſi fort, que le cœur ne puiſſe le ſurmonter, le malade mourra ſans qu'il y ait eu de Fievre. Elle ne s'allume que lorſque l'obſtacle eſt ſurmonté.

IIIe. DIFFICULTÉ Pourquoi n'y a-t-il point de Fievre dans le ſcorbut ? Le ſang en ce cas eſt âcre; on peut dire la même choſe de la petite vérole.

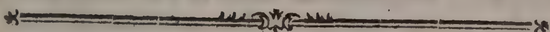
RÉPONSE. Cela vient:

1°. De ce que le ſang n'eſt pas ſi âcre qu'on le dit.

2°. Ou de ce qu'il eſt épais en même temps.

3°. Ou parce qu'il y a un relâchement dans tout le corps.

La premiere réponſe eſt la meilleure; le ſang dans le ſcorbut n'eſt pas ſi âcre qu'on le dit.



Accidens eſſentiels de toutes ſortes de Fievres.

Ces accidens ſont la fréquence du pouls, la chaleur, & la léſion des fonctions.

Dans l'état naturel, le poids, le volume du ſang, déterminent le cœur à ſe contracter. Le ſang eſt lui-même le *ſtimulus.* Il en eſt comme de l'urine; ſon poids, ſa quantité déterminent à uriner; mais ſi cette urine eſt âcre, elle déterminera bien plutôt la veſſie à ſe décharger de ce qui l'incommode.

L'âcreté donc & le ſang, picotant le cœur, l'obligeront à ſe contracter plus ſouvent, & de-là la fréquence du pouls. Si le ſang eſt épais, il croupira dans quelque partie, & le cœur ne pourra ſe décharger de toute la quantité qui entre dans ſes ventricules, & le déterminera à ſe contracter plus ſouvent, ſur-tout lorſque l'obſtacle ſera ſurmonté: c'eſt ici le lieu d'examiner les différentes qualités du pouls. On en diſtingue quatre principales.

1°. Sa grandeur.

2°. Sa force.

3°. Sa plénitude.

4°. Sa dureté.

1°. Dans la Fievre ſans friſſon, le pouls ſera grand. La dilatation de l'artere répond à celle du cœur. Celui-ci étant irrité ſe contractera fortement, & le pouls ſera grand. Le pouls ſera en même temps plus fort ; la grandeur & la force du pouls s'augmentant avec la Fievre, il ſera plein, & par conſéquent dur en même temps.

Ces différens états doivent varier par pluſieurs circonſtances ; ſi le malade n'a pas été ſaigné ni purgé, ſi la maladie eſt récente, ces accidens ſeront forts ; mais ſi le malade a été ſaigné ou purgé, & ſi la maladie dure depuis quelque temps, ils ſeront plus foibles.

Dans la Fievre avec friſſon, il faut diſtinguer deux temps ; celui de friſſon & celui de chaleur. Dans le friſſon, le ſang circule avec peine dans les extrémités capillaires des arteres ; ainſi il aura peine à circuler dans le tronc & dans le cœur même. Il ſéjournera, & il ne pourra ſortir parfaitement des ventricules. Dans l'état naturel, le cœur ſe vuide. Ici il ne ſe vuide pas, par exemple, que de deux tiers.

Les dilatations ſeront donc plus courtes, parce qu'il ne reſtera que deux tiers à remplir. Les contractions ſeront donc plus promptes ; dans les rétentions d'urine, lorſque la veſſie ne ſe vuide pas tout-à-fait, on eſt obligé de piſſer ſouvent. Non-ſeulement les contractions ſeront promptes & fréquentes, mais encore le pouls ſera petit & diminué d'un tiers de l'état ordinaire. Il y aura des *horror* & *rigor*. La peau ſera

froncée ; les arteres mêmes & les parties intérieures le feront auffi. On expliquera ces deux accidens ailleurs.

Le pouls fera fort quoique la dilatation fera petite ; il fera dur & plein, parce que l'artere qui eft alors refferrée fera pleine, autant qu'elle peut l'être. Le pouls fera fréquent ; il repouffera le doigt, mais foiblement, parce qu'il eft petit. Peu à peu le pouls deviendra grand. Il n'y a qu'à fuppofer qu'on diminue un peu du fang du cœur, il fe contractera plus aifément. La fréquence fubfiftera, le pouls fera plein & dur comme auparavant ; l'artere fera dilatée, & le pouls fera grand.

De la chaleur.

Elle vient de la célérité du frottement ; les corps mêmes inanimés, comme les roues d'un carroffe, s'échauffent. Au lieu de vingt battemens, il y en a vingt-cinq ; ainfi il y a plus de frottements. Les parties fe frottant plus fréquemment les unes contre les autres, il n'eft pas furprenant qu'il y ait un mouvement de trépidation. Les ofcillations doivent augmenter dans tout le corps, ce qui produit un plus grand degré de chaleur. Ce frottement produit encore la raréfaction du fang, par fa qualité fulfureufe & graffe.

Si le fang eft épais & vifqueux, il fe raréfiera davantage, comme le miel & la térébenthine. Quelquefois les parties du fang occupent autant de place qu'auparavant la raréfaction ; quelquefois la raréfaction contribue à augmenter la phletore. Alors on eft obligé de faigner davantage.

On comprend aiſément que dans la Fievre ſans friſſon, où rien n'arrête le ſang, le frottement ſe fait d'abord, & la chaleur paroît auſſi-tôt. Dans le friſſon, le ſang ne circule pas aiſément, ainſi la chaleur ne paroîtra pas ſi-tôt; & comme dans ce cas le ſang eſt épais, viſqueux & groſſier, il ſe raréfie davantage, & produit plus de chaleur; la paille au contraire s'allume plutôt, & produit moins de feu.

Il eſt vrai que dans les Fievres ardentes la chaleur en eſt très-grande, quoiqu'il n'y ait pas eu de friſſon; mais ce cas eſt rare, on en parlera ailleurs.

De la léſion des fonctions.

Dans l'état de friſſon, le malade ſouffre dans l'intérieur du corps. La reſpiration eſt léſée, ce qui vient de ce que la circulation eſt embarraſſée. Les arteres des extrémités ſont reſſerrées, & les groſſes arteres ſont dilatées; delà vient l'oppreſſion & la difficulté de reſpirer: delà le vomiſſement qui arrive quelquefois, & les angoiſes; delà cette grande altération qu'éprouvent les malades; delà cette anxiété, accidens qui ſe voient ſur-tout dans les Fievres intermittentes. Au reſte les malades y ſouffrent plus du froid que du chaud. Dès que la chaleur commence, il y a compreſſion générale; les arteres du cerveau ſe trouvent comprimées à cauſe du ſang qui s'y répand; delà l'aſſoupiſſement qui vient avec le chaud, la précipitation de la reſpiration, l'abattement dans toutes les parties du corps; & comme on a des parties plus foibles les unes que les autres, il s'y fait des dépôts qui viennent

de la phlogofe, qui fe fait par éruption, ftagnation ou extravafation.

Curation.

Pour guérir la Fievre, il faut diftinguer deux temps ; le premier eft celui de l'augmentation, le fecond celui de fon état. Il faut d'abord prévenir les dangers que la Fievre peut caufer, & pour cela on fe fert des remedes préfervatifs : quand elle approche de fon terme, il faut y remédier. Pour connoître les indications préfervatives, il faut faire attention à ceci. Dans la Fievre le pouls eft plus fréquent, plus grand que dans l'état ordinaire ; donc le fang va plus vîte, les contractions du cœur font plus grandes, & il entre plus de fang dans les arteres ; fi la vîteffe & la grandeur du pouls font augmentées d'un cinquieme, il entrera dans les arteres un cinquieme de fang de plus qu'il ne devroit y entrer ; lorfqu'un corps a autant de célérité qu'un autre, & qu'il a plus de maffe, il a plus de force ; la colonne de fang eft plus groffe & va plus vîte dans les Fievres, ainfi la force fera plus grande ; alors il y aura danger d'éruption & d'extravafation : c'eft là le premier accident que l'on ait à craindre.

Le fecond eft la raréfaction du fang, qui lui faifant occuper plus d'efpace, eft capable de produire des déchirures ; plus la tunique de l'artere eft mince, moins elle réfifte ; plus elles font tendues, plus elles font minces, plus elles ont de facilité à fe rompre ; la réfiftance des vaiffeaux diminue donc dans tout le corps ; par conféquent ces vaiffeaux s'engorgeront, parce

qu'il y a trop de ſang & trop peu de force pour ſe contracter ; il y aura donc non-ſeulement phlogoſe, mais encore éruption & même extravaſation ; de-là le ſphacele & la mort. Ces différens accidens n'arrivent pas dans toutes les parties également ; les parties charnues ſont plus en état de réſiſter, mais le poumon, la tête, le bas-ventre, les extrémités capillaires des vaiſſeaux, ſont plus minces ; les engorgemens y ſont auſſi plus fréquens. Ainſi l'eſtomac, la matrice, le foie, la poitrine, le cerveau ſont plus foibles ; l'inflammation arrivera plus aiſément dans l'une de ces parties, ſur-tout dans le poumon qui reçoit le plus de ſang.

La premiere indication qui ſe préſente à remplir, c'eſt de diminuer la quantité du ſang, par la ſaignée : c'eſt-là le plus grand de tous les remedes, car en diminuant la quantité du ſang, on diminue le volume de la colonne ; ſi douze onces de ſang ſont le trentieme, en tirant douze onces de ſang, on diminuera la quantité d'un trentieme. La dilatation des vaiſſeaux ſera par conſéquent auſſi diminuée du trentieme, la célérité ſera moindre. Elle dépend de la contraction, celui-ci des eſprits animaux qui ſont proportionnés à la quantité du ſang ; ſi on ôte un trentieme de ſang, on diminue d'autant les eſprits animaux : on n'exagere point, lorſqu'on fait ainſi cette évaluation. Rien de plus efficace que la ſaignée pratiquée ſur-tout de bonne heure, pour empêcher l'engorgement & la phlogoſe ; ſi l'engorgement eſt fait, il faut deux fois plus de ſaignée pour empêcher la phlogoſe ; trois ſaignées faites à propos dans le commen-

cement, valent beaucoup mieux que plusieurs qui sont faites après coup. La premiere & la seconde augmentent quelquefois la Fievre ; cela ne doit point surprendre. La troisieme la diminue tout-à-coup ; la viscosité & l'épaississement du sang causent cet accident, car le sang ainsi épais & visqueux a plus de liberté. Quand la quantité est diminuée, il doit donc se mouvoir plus vîte ; la troisieme saignée fait tomber cette agitation, de sorte qu'il faut la faire malgré l'inconvénient qui est arrivé.

La seconde indication est d'éteindre la chaleur qui vient du frottement des parties du sang entr'elles & contre les parois des vaisseaux. Pour en venir à bout, il faut faire boire abondamment, le sang en devient plus coulant, plus liquide. Il en est alors comme d'une roue bien graissée, qui ne s'échauffe pas aisément. Les parties aqueuses font glisser plus aisément les globules sanguins entr'eux ; si on lime du plomb, il y aura moins de chaleur que si on lime du fer, à cause qu'il y a moins d'élasticité. De même si le sang qui circule dans les vaisseaux tendus y circule plus fortement, la boisson diminue non-seulement l'élasticité des parties du sang, mais encore celle des vaisseaux dont elle produit le relâchement : c'est ce qui fait dire dans cette ville, qu'il faut passer la Seine dans le corps de celui qui a la Fievre. On doit interdire la boisson dans le frisson, elle ne feroit qu'augmenter la Fievre ; il ne faut donner à boire que de l'eau crue, mais légérement apéritive, vu que le chiendent convient très-bien, étant légérement apéritif & rafraîchissant : on peut varier la boisson à l'infini.

La troisieme indication regarde le régime ; les mauvaises digestions, les matieres contenues dans les premieres voies, la transpiration interceptée, sont souvent les causes de la Fievre. Un Médecin sage & prudent doit interdire tous les alimens solides, & ne donner que du bouillon léger avec de la tisane, surtout les deux premiers jours : la diete doit diminuer ou augmenter, à mesure que le danger augmente ou diminue.

Quatriémement, Hypocrate ne veut pas que l'on purge avant que la matiere soit préparée.... *nisi materia turgeat*..... Mais l'éréthisme qui se trouve dans toutes les parties, est une raison bien plus forte : aussi n'y a-t-il presque point de Fievre où il ne faille saigner, à moins qu'elle ne soit très-petite. Lorsqu'elle est considérable, il faut saigner deux, trois, quatre, jusqu'à cinq fois dans le premier jour ; ensuite, sans attendte que la matiere soit préparée, il faut purger, & même quelquefois faire vomir. Si l'appareil dans les premieres voies est considérable, il faut donner une forte purgation ; vous la donnerez moindre, si l'appareil est petit, & que la Fievre vienne de l'âcreté du sang. Si une personne a une Fievre médiocre, avec engourdissement, ce qui n'arrive que rarement, il faudroit la faire vomir, & ne la saigner qu'après.

L'indication curative consiste à aider la nature : lorsqu'il ne se fait aucun dépôt, la simple diete est capable de guérir la Fievre : si elle dépend de l'âcreté du sang, vous la corrigerez avec la décoction des racines de guimauve, de chicorée, avec la bourrache, avec des émulsions

cuites,

cuites, les bouillons au veau, des apozemes, des juleps : si cela ne suffit pas, on ajoute les purgatifs modérés, on fait couler la bile, le suc pancréatique. S'il y avoit un levain étranger, il faudroit le guérir. Lorsque les humeurs sont fluides, les minoratifs suffisent, tels que la manne, la casse, les sels, tout au plus les follicules de séné, de deux en deux jours, infusées dans une décoction de chicorée, vingt à trente grains d'*arcanum duplicatum*, de sel de Glauber, pour faire couler les urines; on finit par le petit lait, le lait coupé, si le malade peut le soutenir. Dans les Fievres qui viennent de l'épaississement du sang, il faut boire beaucoup des décoctions vulnéraires, purger plus fortement, employer le quinquina en teinture ou en substance, sur-tout s'il y a des frissons. Cette méthode ne doit pas être suivie, lorsque la Fievre est produite par l'acrimonie du sang, *cùm ab acritudine sanguinis oritur Febris.* S'il y a d'autres accidens, vous apporterez vos attentions à les guérir.

Des Fievres en particulier.

On divise d'abord les Fievres en continues & en intermittentes. Les continues sont celles où la Fievre ne quitte point, pendant tout le temps de la maladie; les intermittentes au contraire sont celles où il y a interception, c'est-à-dire, celles qui cessent & recommencent. Nous parlerons d'abord des Fievres intermittentes, parce que les continues en sont souvent composées.

Des Fievres intermittentes.

Les Fievres intermittentes ſont ſimples ou composées ; les premieres ſont celles où il n'y a qu'un accès qui répond au ſuivant ; dans les composéés il y a pluſieurs accès qui ſe répondent les uns aux autres : par exemple, ſi un homme a la Fievre aujourd'hui le matin, qu'il ait ce ſoir un autre accès ; qu'après-demain ces deux accès reviennent, un le matin, l'autre le ſoir, vous aurez une Fievre intermittente composée. Les Fievres intermittentes ſimples, ſont régulieres ou irrégulieres ; les régulieres ſont celles qui viennent à-peu-près à la même heure, & de la même maniere ; elles ſont de trois eſpeces, ſavoir, les quotidiennes, les tierces & les quartes ; les irrégulieres ne ſuivent aucun ordre dans leur retour. Avant que d'entrer dans ces diviſions, il eſt bon de dire certaines choſes, qui regardent toutes les Fievres intermittentes en général.

La période de la Fievre eſt l'intervalle qu'il y a du commencement d'un accès au commencement d'un autre. Dans la quotidienne, il y a vingt-quatre heures ; dans la tierce quarante-huit, & ſoixante douze dans la quarte. Une Fievre qui obſerve toujours ces temps, eſt conſtante dans la période.

On entend par le mot de type, qui ſignifie moule en françois, le caractere particulier de la Fievre ; il dépend de la longueur de l'accès, de la chaleur du délire, des agitations, & de la maniere dont la Fievre s'eſt terminée, ſoit par les ſueurs ou non. Lorſque le ſecond accès revient avec les mêmes accidens que le premier,

la Fievre alors garde un type; il y a bien de la différence entre la période de la Fievre & le type; en effet la Fievre peut revenir à la même heure, sans que le type soit le même, & le type peut être le même sans que la Fievre revienne à la même heure; il y a des cas où la Fievre est entiérement irréguliere, & pour la période & pour le type.

Du foyer fébrile.

Examinons ce qu'on l'on entend par le foyer de la Fievre: nous en rechercherons ensuite le siege, & nous en considérerons les qualités. Le mot de foyer est équivoque; *focus*, en latin, signifie le lieu où l'on fait le feu; c'est en ce dernier sens qu'il est souvent en usage en Médecine, & que nous le prenons dans ce cas-ci. Le foyer ainsi pris est ce je ne sais quoi qui allume la Fievre; c'est une humeur, une matiere qui cause l'accès & entretient la Fievre; ce doit être un levain, qui en se mêlant avec le sang, puisse produire les accidens qu'on remarque; tels sont le froid, le chaud, le délire & autres. Il ne doit épaissir le sang que jusqu'à un certain point, pour qu'il puisse être domté par le mouvement du cœur, atténué, divisé & brisé. Avanr d'examiner sa nature, il est bon de voir quel est son siege; le lieu où est le foyer fébrile est très-difficile à déterminer. Il y a là-dessus plusieurs sentimens; nous ne nous arrêterons qu'à ce qu'il importe de savoir. Nous croyons que le foyer fébrile est placé dans les premieres voies, dans l'estomac, les intestins, les vaisseaux lactés, le pancréas d'Asellius, les seconds vaisseaux & le

reservoir de Pecquet; en un mot dans les endroits où se forme le chyle, & par où il passe. Les réflexions suivantes serviront à établir ce sentiment; il dépend du malade d'augmenter les accès, car en mangeant de mauvais alimens l'accès sera plus fort & reviendra plutôt. Les mauvaises digestions doivent être regardées comme le foyer fébrile qui cause l'accès, & l'estomac comme le lieu de ce foyer. Cela est d'autant plus vrai, que si on garde une diete exacte, l'accès sera moindre & les accidens moins fâcheux. Dans la Fievre tierce, en faisant vomir on emporte l'accès qui devoit venir, au lieu qu'après la purgation, la Fievre s'allume, & le troisieme accès est moins fort que les autres. Le vomissement emporte donc les matieres qui étoient dans l'estomac, & qui avoient allumé la Fievre sans les faire passer dans les intestins, dans les vaisseaux lactés ni dans le sang, au lieu que les purgatifs, faisant passer par les intestins une partie de ce qui étoit dans l'estomac, causent un accès qui sera moins fort qu'il n'auroit été sans cela, parce qu'une partie de la matiere qui cause la Fievre, a été emportée par les selles. Dans une Fievre réglée, on boit un verre d'eau, l'accès vient plutôt; & si dans le frisson on a l'imprudence de donner à boire au malade, l'accès qui suit est beaucoup plus fort qu'il n'auroit été; tout cela est aisé à expliquer. Si le lieu du foyer est dans les premieres voies, cette boisson détrempe la matiere du foyer, & la fait passer dans le sang; enfin au commencement de l'accès, il y a souvent anxiété; ce qui vient de ce que la matiere qui doit pro-

duire l'accès, eſt dans les premieres voies. D'après toutes ces raiſons, on doit conclure que les premieres voies ſont réellement le lieu qu'occupe le foyer fébrile.

Après ce que nous venons de dire, il eſt très-aiſé de déterminer ce que c'eſt que le foyer fébrile; car tout le monde ſait ce qu'il peut y avoir dans l'eſtomac, les inteſtins & autres endroits nommés : c'eſt ce qui fait qu'un malade intempérant ne guérit pas dans la Fievre, même avec le ſecours des remedes; au contraire celui qui obſerve une exacte diete, peut guérir, & guérit même ſouvent ſans remedes.

Les fruits verds produiſent dans l'eſtomac les Fievres; c'eſt une matiere groſſiere, épaiſſe, viſqueuſe, aigre, qui produit les accidens dont les Fievres ſont accompagnées; ſi cette matiere eſt fort épaiſſe, elle produira un friſſon plus conſidérable. Les aigres épaiſſiſſent le ſang juſqu'à un certain point; or cet épaiſſiſſement eſt, comme nous l'avons dit, une cauſe de la Fievre. Les remedes qui guériſſent de la Fievre ſont tous les ſtomachiques, le quinquina & les vulnéraires; le quinquina diſſout les parties ſulfureuſes, & le lait dans lequel on le fait bouillir ne l'épaiſſit point; uni avec les ameres, il corrige ce qui eſt aigre; de tout cela il eſt aiſé de conclure, qu'une matiere épaiſſe, viſqueuſe, eſt le foyer fébrile.

Il eſt aiſé de comprendre comment cette matiere peut cauſer la Fievre continue, elle ſemble même devoir la produire toujours; mais en ſuppoſant qu'il ſe faſſe une bonne digeſtion & une mauvaiſe, la Fievre intermittente doit s'enſuivre; dans la premiere digeſtion la crême

du chyle paſſe dans le ſang, & n'y cauſe pas la Fievre; dans la ſeconde le marc, s'il eſt permis de parler ainſi, s'attache dans l'eſtomac, les inteſtins, & produit la Fievre. Qu'on faſſe du chocolat, de la crême de riz, on trouvera des parties plus légeres qui ſe trouvent chaudes, & de plus épaiſſes qui vont au fond & s'attachent aux parois des vaiſſeaux dans leſquels on le met. Les mauvaiſes digeſtions produiſent un chyle très-mauvais, & c'eſt au different degré d'impureté de ce chyle qu'on doit attribuer les différentes eſpeces de Fievres; ſi le foyer fébrile n'eſt qu'un peu épais, il produira la Fievre dans vingt-quatre heures; s'il eſt plus épais, la Fievre tierce s'enſuivra; & enfin la quarte, s'il eſt très-épais, parce qu'il faudra plus ou moins de temps pour le détremper.

L'intermiſſion de la Fievre vient de l'inégalité des intervalles qu'il faut pour faire la digeſtion. Si on garde le même ordre dans les exercices, dans les alimens que l'on prend, dans le ſommeil, dans les paſſions, &c. les accès ſe répondront les uns aux autres; mais le moindre changement peut faire varier la Fievre, ſoit par rapport à la période, ſoit par rapport au type. Le foyer fébrile n'eſt mis en mouvement que de vingt-quatre heures en vingt-quatre heures, parce qu'il faut ce temps pour le détremper; les diverſités viennent du plus grand degré de ténacité. Dans certains arbres ce ſuc eſt épais, viſqueux, gluant, la ſeve monte doucement.

Il faut plus de chaleur pour la faire paſſer; dans d'autres, il eſt ténu & monte bien vîte. Le

foyer de la Fievre quotidienne doit être plus ténu & plus facile à détremper; elle eſt plus ordinaire aux femmes, aux enfans, & à ceux qui ſont d'une conſtitution pituiteuſe; le foyer fébrile de la Fievre tierce doit être plus épais & plus viſqueux; elle eſt ordinaire aux adultes, aux tempéramens ſanguins, bilieux, plutôt qu'aux pituiteux : ceux qui ont des obſtructions qui reconnoiſſent pour cauſe l'épaiſſiſſement du ſang, y ſont beaucoup ſujets.

Des accidens de la Fievre.

Les accidens principaux de la Fievre ſont à peu près les mêmes, ſoit que l'accès ſe trouve être foible ou violent; cependant nous parlerons des uns & des autres en particulier.

Des accidens du friſſon foible.

Si on ſuppoſe une portion du chyle mal élaborée, 1°. le corps malade ſentira l'accès trois heures avant qu'il arrive : cela vient de ce que le chyle vicieux, gluant, acide, en ſe mêlant avec le ſang de la ſous-claviere gauche, entre dans la veine cave, ſe confond avec toute la maſſe du ſang, l'épaiſſit par ſes parties viſqueuſes, & ſes parties acides épaiſſiſſent les particules ſulfureuſes; en conſéquence de l'épaiſſiſſement du ſang, la fréquence du pouls augmentera. Le ſang ne pouvant paſſer dans les vaiſſeaux capillaires, marchera plus lentement dans toutes les arteres; il en reſtera une portion dans

les ventricules, qui ne pourront se vuider entiérement, ni exprimer tout le sang qui y aborde, à cause de l'embarras des arteres qui ne peuvent le recevoir. S'il reste du sang dans les ventricules, leur cavité sera bien plutôt remplie par le sang qui y aborde; le pouls sera plus fréquent; le sang qui croupit dans le cœur, l'oblige à se contracter plus souvent.

2°. Le sang doit s'arrêter dans les arteres pulmonaires; la peine plus ou moins considérable, que le sang a à circuler dans une partie, l'oblige à se jetter dans le poumon; il sera plus comprimé & appésanti. La respiration sera donc gênée & plus fréquente; elle ne sera que la moitié ou les deux tiers de ce qu'elle étoit : la cause qui détermine la respiration, détermine aussi les muscles inspirateurs; cette respiration sera laborieuse, & le malade sentira des angoisses.

3°. Il y aura des bâillemens fréquens, ce qui vient de ce que le sang s'arrête en plus grande quantité dans le poumon. Dans le frisson, le sang qui s'arrête dans les vaisseaux capillaires, produit ce bâillement.

4°. Il y a des pandiculations qui sont comme des especes d'extensions violentes des bras & des jambes, comme s'il y avoit convulsion : ce sont des mouvemens sympathiques qui viennent en conséquence d'une impression sympathique, dont le sang qui croupit dans les extrémités capillaires est la cause occasionnelle. L'oscillation arrive lorsque le sang croupit dans le poumon, c'est pour l'en faire sortir.

5°. Le malade est fort abattu & fatigué : cela vient de la difficulté de la respiration. Les fibres

musculaires sont écartées & tiraillées quand on a beaucoup marché; delà vient la lassitude. Ici les vaisseaux sanguins se remplissent, ils sont engorgés, ils étendent les fibres musculeuses, & on éprouve une lassitude & une fatigue plus ou moins considérable.

6°. Le visage, les mains, les ongles pâlissent; la qualité rouge dépend de la raréfaction du sang; étant épaissi, il doit être moins raréfié; ces parties sont blanches, parce que les vaisseaux capillaires de la partie ne peuvent recevoir le sang qui est trop épais; les mains étant plus éloignées du cœur, pâlissent plutôt que le visage.

7°. Enfin le froid est grand dans les extrémités du corps.

1°. Parce que le sang y va en moindre quantité, elles sont plus éloignées du cœur & le sang y a beaucoup moins de mouvement.

2°. Elles sont aussi beaucoup plus exposées à la fraîcheur de l'air. Dans l'intérieur du corps la chaleur est considérable, la poitrine est chaude, l'estomac & les entrailles le sont aussi, le poumon est chargé d'une plus grande quantité de sang, les parties voisines le sont aussi, & les fébricitans disent quelquefois qu'ils étouffent.

Accidens du frisson violent.

Dans ces frissons les accidens sont plus forts; il y a ce qu'on appelle *horror* & *rigor*.

1°. *Horror* est un certain froncement, qui rend la peau rude; elle est comme celle de poule, tantôt dans une partie, tantôt dans une autre, tantôt dans les cuisses, tantôt dans les bras. En françois on se sert du mot de frisson; c'est un

mouvement convulſif des fibres de la peau ; elle eſt chagrinée, les bords nerveux & glanduleux débordent la racine des poils, où les grains glanduleux & les houpes nerveuſes font ces inégalités ſemblables, comme nous l'avons déjà dit, à la peau de poule ; la cauſe occaſionnelle eſt le ſéjour du ſang dans la peau, il produit une impreſſion ſourde qui la fait rider par ſympathie.

2°. Lorſque le malade tremble tout à coup dans tout le corps, que les dents claquent, que la langue elle-même eſt dans un mouvement convulſif, qu'il ne parle qu'avec peine, c'eſt alors *rigor ;* ce ſont des mouvements ſympathiques des muſcles. Le ſang en ſéjournant dans les différens muſcles du corps, doit y déterminer le *rigor ;* c'eſt le dernier degré du friſſon, que celui où on entend claquer les dents ; il eſt propre à la Fievre quarte, & non à la quotidienne & à la tierce.

3°. Les mêmes cauſes qui produiſent l'*horror* & le *rigor*, doivent rapetiſſer toutes les fibres artérielles ; ce rétréciſſement eſt encore ſympathique, & le pouls ſera extrêmement plein, le calibre de l'artere étant plus reſſerré qu'il ne doit l'être ; c'eſt ce qui fait auſſi la dureté du pouls. Cette dureté & cette plénitude ſont proportionnées à l'état de la Fievre.

4°. Le malade éprouve une anxiété, une cordialgie, une envie de vomir ; tout cela vient du foyer fébrile qui fait impreſſion ſur ces parties lorſqu'il eſt détrempé, qu'il eſt mêlé dans le ſang ; il produit ces impreſſions dans les lieux où ſe trouve le ſang ; ainſi la mauvaiſe

qualité du ſang des vaiſſeaux de l'eſtomac, comprimera les fibres nerveuſes & donnera occaſion de vomir. On peut encore déduire ces accidens de la quantité du ſang qui ſéjourne dans ces parties.

5°. Dans le friſſon, il y a une ſoif inſupportable; on prétend que cela vient de l'épaiſſiſſement du ſang, qui lâche peu de ſéroſité; mais c'eſt tout le contraire : la chaleur interne vient de la fréquence de la reſpiration, elle deſſeche les parties.

6°. Les urines ſont crues, ténues, claires comme de l'eau; le ſang ne les lâche que par expreſſion.

7°. Dans les friſſons un homme fait ce qu'il peut pour ſe réchauffer, avec raiſon; par ce moyen un accès qui dureroit quatre heures, n'en dure que deux; cette chaleur extérieure accélere la circulation du ſang, le mouvement du cœur corrige peu à peu le froid, le friſſon diminue, la circulation devient plus aiſée; les pieds, les mains s'échauffent, quoique les derniers; la rougeur reparoît ſur le viſage, la reſpiration devient plus libre. On a encore ſoif à cauſe de la chaleur, elle eſt plus ſupportable que dans le friſſon. Les urines deviennent rouges, les parties ſulfureuſes ſe ſéparent, on ſue quelquefois beaucoup, parce qu'on a beaucoup bu, & tout revient à peu près dans l'équilibre.

De la Fievre intermittente quotidienne.

Après avoir donné la théorie générale de toutes les Fievres, nous les expliquerons ſé-

parément ; nous commencerons par la Fievre quotidienne intermittente, qui eſt celle qui revient tous les jours à peu près à la même heure, avec les mêmes ſymptômes.

Ses caracteres ſont ſa période, ſon type ; ſes intervalles.

La période de cette Fievre eſt de vingt-quatre heures, & quand l'accès avance quelquefois ou retarde, on l'appelle Fievre quotidienne intermittente, dont l'accès avance ou retarde.

Le type de cette Fievre varie par rapport au friſſon, & par rapport à la chaleur ; le friſſon vient peu à peu, il ne vient pas tout à coup ; le froid n'eſt jamais fort grand quand il n'y a point *horror* ni *rigor*.

Le froid varie d'un moment à l'autre, & n'eſt pas toujours le même ; tantôt il eſt plus grand, tantôt il l'eſt moins, quelquefois dans une partie du corps & tantôt dans l'autre, & ordinairement dans le dos : il dure deux ou trois heures. Le commencement du chaud eſt incertain & differe peu du friſſon ; la chaleur eſt modérée & ſupportable ; elle eſt vaporeuſe ; la ſoif n'eſt point exceſſive ni dans le friſſon ni dans la chaleur ; la langue eſt humide & non ſeche ; on a beaucoup de penchant au ſommeil. Le pouls eſt fréquent ſans être dur, les urines ſont claires, & il eſt rare que l'accès ſe termine par les ſueurs ; il dure douze, quatorze & quinze heures : il y a ſix heures d'intermiſſion ; le pouls ne ſe rétablit jamais dans ſon entier. Voilà les caracteres de la Fievre intermittente quotidienne, propres à la diſtinguer de toutes les autres Fievres.

Différentes especes de Fievres quotidiennes intermittentes.

1°. Elle est simple lorsqu'il n'y a qu'un accès en vingt-quatre heures; on prétend qu'il y a quelquefois deux accès, & alors elle est double; il faut que ces accès soient courts, je n'en ai jamais vu de double.

2°. On la distingue en vraie & fausse; cette division est peu réelle & peu importante. On l'appelle vraie lorsqu'elle garde sa période & son type, & lorsque son intermission est de six heures; elle est fausse, lorsqu'elle ne garde pas ou sa période, ou son type, ou l'intermission, ou la période, ou le type ou tous les trois ensemble. Ainsi si la chaleur est brûlante, si les urines sont rouges, les sueurs abondantes, elle sera fausse quant à son type; si elle dure plus de dix-huit ou moins de quinze heures, elle est fâcheuse quant à sa période.

3°. Enfin elle se divise en terminée; c'est celle dont l'accès dure quinze heures ou environ; elle est subintrante, lorsque le second accès survient avant que le premier soit fini; elle est communiquante, lorsqu'aussitôt que l'accès est fini, le suivant commence; & coalterne, quand immédiatement après la fin de l'accès, il en survient un autre.

Causes.

Nous avons dit que le commencement du frisson étoit imperceptible.

2°. Qu'il n'étoit jamais bien violent.

3°. Il eſt inégal, tantôt foible, tantôt plus fort.

4°. Le viſage eſt médiocrement rouge.

5°. L'accès finit par les urines.

Tout vient des reſtes de la digeſtion viciés; le chyle eſt plus ténu, moins épais, moins ſalin que celui des autres Fievres; il produira donc une eſpece de Fievre dont les accidens ſeront moins forts; le foyer fébrile produit tantôt une chaleur plus grande, tantôt une moindre; il y aura donc des parties plus ou moins épaiſſes, plus ou moins acides & âcres que dans les autres Fievres.

Les Anciens avoient ſenti cette variété, lorſqu'ils diſoient que la pituite enflammée étoit la cauſe de cette Fievre; que la bile enflammée cauſoit la Fievre tierce, & la mélancolie, la Fievre quarte. Cette Fievre dépend donc du vice des premieres voies, qui ont fourni un chyle qui n'eſt pas uniforme; c'eſt ce qui fait que les fruits aqueux & rouges, comme les cériſes, les groſeilles, les concombres, les melons, les alimens rafraîchiſſans, le lait, le petit lait, l'eau à la glace, la vie molle & oiſive, trop ſédentaire, qui n'atténue pas aſſez la maſſe du ſang, ſont ſi propres à cauſer cette Fievre; toute indigeſtion légerement acide, tout excès dans les viandes, pourvu qu'il ſoit médiocre, & que la digeſtion ne ſoit ni douloureuſe ni bilieuſe, produira cette Fievre.

Ajoutez à cela le tempérament; cette Fievre en effet eſt plus ordinaire aux femmes, aux enfans & à toutes les perſonnes qui ſont d'une

conſtitution ſéreuſe ; elle eſt fort ordinaire dans les lieux marécageux, plus dans le printemps que dans l'été.

Symptômes.

1°. Cette Fievre revient dans les vingt-quatre heures ; ſon levain étant facile à détremper, il faut moins de chaleur & de temps pour le faire paſſer dans les inteſtins.

2°. Le friſſon eſt inſenſible dans le commencement. Une goutte du foyer ne doit pas produire de grands changemens ; elle n'épaiſſit que médiocrement le ſang, elle ne cauſe jamais l'*horror* ni le *rigor* ; elle ne peut pas picoter ni ébranler aſſez fortement la peau, pour produire cet effet.

3°. Elle doit produire différens effets ; une goutte aqueuſe ne produira pas le froid dans tout le corps ; le froid ſe fait ſentir principalement dans les épaules & dans les reins. Le foyer fébrile paſſe par le réſervoir de Pecquet, & l'accès ſe termine par les urines & non par les ſueurs.

4°. Le friſſon dure deux ou trois heures ; l'épaiſſiſſement du ſang produit par un foyer légerement vicié, n'eſt pas aſſez conſidérable pour durer long-temps.

5°. La chaleur, la ſoif ſont médiocres ; la circulation du ſang eſt médiocrement gênée, la chaleur vient du froiſſement des vaiſſeaux ſanguins : or il y a très-peu de contraction ; elle eſt moins forte & moins fréquente ; ainſi la chaleur ſera peu conſidérable ; ajoutez à cela que le foyer fébrile étant ſéreux, il doit diminuer

le froissement & la chaleur, qui doit avoir différens degrés; quelques gouttes du foyer fébrile sont capables de l'allumer. Bien loin que la soif soit considérable, la langue au contraire est humide, la raréfaction du sang étant médiocre & le mouvement du sang peu considérable.

6°. Les malades sont assoupis, ce qui vient encore de ce que l'agitation est médiocre; dans les autres Fievres, les impressions violentes & vigoureuses tiennent le malade éveillé.

7°. Le pouls est foible & mol, parce que le cœur se contracte foiblement. Les arteres ne sont pas dans l'érestime qui produit la dureté.

8°. Les urines sont abondantes, à cause de la vélocité & de la fréquence du pouls. Elles ne sont pas colorées, parce que le sang n'a pas été assez brisé ni atténué. Cette sérosité passe par les reins, n'ayant pas été assez attenué pour passer par les sueurs.

9°. Il y a douze ou quinze heures de chaud; parce qu'il faut plus ou moins de temps pour atténuer le foyer fébrile.

10°. L'intermittence est de six heures. Elle n'est jamais sans mouvement fébrile; car il y aura toujours quelque partie du foyer fébrile qui suffit pour entretenir ce mouvement. Souvent le visage & les extrémités sont œdemateuses.

Diagnostic.

La Fievre intermittente, quotidienne, simple, légitime, est aisée à distinguer de toute autre fievre. La période & son intermission suffisent. On pourroit la confondre avec la double tierce ou

ou la triple quarte; mais le type de la fievre quotidienne la diſtingue ſuffiſamment. Les accès viennent avec les mêmes ſymptômes. L'accès eſt de la même eſpèce; au lieu que dans la double tierce, l'accès d'aujourd'hui répond au troiſieme; & celui de demain, au quatrieme. Dans la triple quarte, les quatriemes accès ſe reſſemblent.

Les différences ſont auſſi aiſées à reconnoître. On ſent facilement ſi elle eſt ſubintrante, ſi elle eſt ſimple ou double, ſuppoſé qu'il y en ait qui ſoient doubles. Il y a deux ou trois Auteurs célebres qui prétendent que la fievre intermittente quotidienne eſt fort rare. On ſait au contraire qu'elle eſt commune, & qu'on ne peut la confondre avec d'autres fievres.

Pronoſtic.

Selon Hippocrate, les fievres intermittentes ſont ſans danger ; & cela eſt vrai. Mais le danger de cette fievre eſt réel, ſi elle devient ſubintrante, ſi elle devient continue avec redoublement, ſi elle devient tierce ou quarte, ſi le malade eſt cacochyme, mal conſtitué. Il faut tâcher d'y remédier de bonne heure, ſans quoi elle dégénere en anaſarque, quelquefois en aſcite. Si quelque viſcere eſt obſtrué, quelquefois il ſurvient un flux de ventre ſéreux, qui étant le fruit de la fievre quotidienne, eſt difficile à guérir.

Curation.

On en parlera après l'explication de la fievre quarte.



De la Fievre tierce.

La fievre tierce eſt celle dont les accès reviennent de trois en trois jours. Ainſi ſi elle commence le lundi à midi, elle recommencera le mercredi à la même heure environ.

Pour bien connoître cette fievre, il faut faire attention à ſa période, à ſon type & à ſes intervalles.

La période de la fievre tierce eſt de quarante-huit heures. Les accès avancent quelquefois, & alors la période dure moins. Quelquefois elle n'eſt que de quarante-quatre ou quarante-cinq heures; quelquefois auſſi elle dure plus de quarante-huit.

Dans le type, il faut examiner le friſſon & la chaleur.

Le friſſon de la fievre tierce vient tout-à-coup; il tranſit ſubitement. Il differe en cela de celui de la fievre quotidienne, qui ne vient que peu-à-peu, & par degrés. Il eſt très-grand, & va juſqu'à l'*horror* & le *rigor*.

L'*horror* eſt une eſpèce de froncement de la peau, qui ſe contracte convulſivement, & devient ridée comme du chagrin. Les houppes nerveuſes, qui dans l'état naturel ne débordent pas, non plus que les grains glanduleux & les véſicules des poils qui en font la racine, débordent alors par la contraction des fibres de la peau.

Le *rigor* ou tremblement eſt un mouvement

convulſif des muſcles de la machoire inférieure de la langue. Il vient de l'impreſſion que fait le ſang, en ſéjournant dans ces parties. Ces deux accidents ſe trouvent dans la fievre tierce, où on voit les dents craquer.

La ſoif eſt très-grande, & même plus que lorſque la chaleur a commencé. Souvent le malade vomit avant le friſſon des matieres jaunes. Le friſſon dure deux ou trois heures. La chaleur eſt extrême. Le viſage eſt ttès-rouge, enflammé. La douleur de tête eſt preſque continuelle. Le délire ſurvient quelquefois. La fievre eſt forte. Les urines ſont jaunes, & quelquefois tirent ſur le rouge. Elles ſont peu abondantes; mais en revanche les ſueurs ſont copieuſes. Pendant l'accès, on voit de petites rougeurs ſur la peau, que l'on appelle *porcelaines.*

L'accès dure dix heures ordinairement, ou douze, rarement quinze; & l'intermittence eſt de trente-cinq heures. La fievre ceſſe entierement dans cet intervalle. Toutes ces circonſtances ſont bien différentes de celles qui ſe voient dans la fievre quotidienne, & toutes les autres fievres.

Différences.

1°. La fievre tierce légitime eſt celle qui retient les caracteres dont on vient de parler. La fievre bâtarde s'en éloigne en quelque choſe, ou dans le type, ou dans la période, ou dans l'intermiſſion.

Elle peut tenir de la quotidienne ou de la quarte, ſelon que la bile eſt mêlée de pituite

ou de mélancolie même, au ſens que nous l'expliquerons. Elle peut même dégénérer en l'une ou en l'autre.

2°. Elle eſt ſimple, lorſqu'il n'y a que deux accès en trois jours. Elle s'appelle double tierce, lorſqu'il y a deux tierces enjambées l'une dans l'autre. Le premier accès répond alors au troiſieme, le ſecond au quatrieme.

3°. Elle eſt appellée terminée, lorſque le premier accès eſt entierement fini; & ſubintrante, quand le ſecond vient avant la fin du premier, ou quand le premier accès ne dure que douze, quinze heures, & le ſecond vingt-cinq heures. La premiere ſe nomme vraie, l'autre fauſſe.

Cauſes.

Le foyer de cette fievre eſt plus épais, plus égal, & en moindre quantité que celui de la quotidienne, plus gluant & plus viſqueux que celui de la quotidienne. Il eſt produit (ce qui prouve le ſentiment des Anciens),

1°. Par les alimens âcres, ſalés, poivrés, de haut goût;

2°. Par les reliquats de digeſtions âcres.

3°. Par les débauches de vin, de liqueurs: tout cela laiſſe des ſucs âcres, piquans;

4°. Par l'excès du café, du chocolat;

5°. Les exercices violens, les veilles immoderées, qui diſſipent le plus ténu du ſang, & laiſſent ce qu'il y a de plus épais;

6°. Les emportemens de colere: la bile ſe porte alors plus abondamment dans le ſang;

7°. Toutes ſortes d'indigeſtions, qui tour-

nent en âcres, ou qui ſont bilieuſes. Les indigeſtions acides produiſent la fievre quotidienne, & les indigeſtions nidoreuſes cauſent la fievre tierce. Cette fievre eſt ordinaire aux jeunes gens depuis vingt-cinq juſqu'à quarante-trois, aux tempéramens bilieux, à ceux qui ſont vifs & emportés. Elle eſt ordinaire dans l'été, où la chaleur diſſipe l'humidité & la ſéroſité. Elle eſt fort commune à ceux qui ont des embarras dans le foie, & qui regorgent de bile. Elle ſe répand dans le ſang, le gâte & le corrompt.

Symptômes.

Cette fievre ne vient qu'après quarante-huit heures. Le foyer fébrile eſt donc plus épais & plus groſſier; il faut donc plus de temps pour le détremper, & le tranſmettre dans le ſang: c'eſt ce qui fait que le friſſon eſt plus fort, & la chaleur plus grande & plus vive. Le foyer eſt plus ſalin, plus propre à irriter: de-là le *rigor* & l'*horror*. La fievre eſt plus ardente & plus forte, le foyer étant moins aqueux.

La grande difficulté de reſpirer vient du ſerrement des fibres, qui gênent la circulation du ſang. Les inſpirations ſeront fréquentes & précipitées. La ſoif ſera grande. L'air qui ſort de la poitrine, ſera plus chaud. Il deſſéchera le goſier; & le ſang épaiſſi ne lâchera pas aiſément la ſéroſité.

Le vomiſſement vient des ébranlemens que cauſe le foyer fébrile, en entrant dans le ſang, ou de l'abondance du ſang, qui dans le friſſon quitte les parties extérieures, & ſe porte vers les intérieures.

La grande chaleur que l'on éprouve dans tout le corps, vient de ce que le ſang eſt plus agité; qu'il y a plus de frottemens, & que le ſang eſt plus ſec.

Le friſſon ne dure que deux heures, & rarement trois. Il vient tout-à-coup. Le chaud ſe déclare auſſi promptement, quatre minutes après que le friſſon eſt fini, & que la chaleur eſt commencée. Le pouls eſt fréquent, fort, dur, parce que le cœur ſe contracte avec force, & que la raréfaction qui vient de la chaleur oblige les arteres à ſe dilater.

Dans le friſſon, on ne peut preſque réſiſter à la ſoif, au lieu qu'elle eſt un peu plus ſupportable dans la chaleur. Le viſage devient rouge, & on voit des arteres qui ne paroiſſoient pas auparavant. Les vaiſſeaux de la peau ſont gonflés. Le cerveau eſt diſtendu & gonflé: c'eſt ce qui fait la douleur de tête. Le délire ſurvient quelquefois : alors quelques fibres ſont plus tendues, gonflées, deſſéchées que d'autres. Si toutes les cordes d'un claveſſin ſe tendoient & ſe détendoient dans la même proportion, il ſeroit encore harmonieux, après s'être relâché: le ton en ſeroit ſeulement plus bas. Mais s'il y a des cordes plus relâchées que d'autres à proportion, l'harmonie ne ſubſiſte plus. Il en eſt de même du cerveau. Lorſque tout eſt gonflé, on éprouve un mal de tête; & lorſque quelques parties ſont plus gonflées que d'autres, l'harmonie ne ſubſiſte plus, & le délire prend la place.

Les urines ſont jaunes, à cauſe du froiſſement violent du ſang. Il détache les parties

ſulfureuſes & ſalines: c'eſt ce qui produit cette couleur. Si la chaleur eſt plus forte, les urines ſeront fort rouges. Dès que la chaleur ceſſe, les parties plus peſantes ſe réuniſſent, ſe raſſemblent, & compoſent un ſédiment jaune, rouge, quelquefois trouble & épais.

L'accès ſe termine par les ſueurs. La chaleur, qui a été conſidérable, & l'attrition, qui a été forte, l'ont diviſé. Le malade devient jaune, après quelques accès: ce qui vient, ou des obſtructions précédentes du foie, qui font que la bile reſte dans le ſang, ou de ce que les digeſtions deviennent bilieuſes, par le mouvement violent du ſang, qui développe les parties bilieuſes des aliments. Il peut arriver que les mauvaiſes digeſtions tournent en bile plutôt qu'en ſang. Le corps eſt couvert de porcelaines, qui ſont des petites tumeurs rouges avec démangeaiſons, comme s'il y avoit eu ébullition de ſang. On les a ſouvent priſes pour la petite vérole & la rougeole. Elles ſont ordinaires dans les pays chauds. Les Anciens ne leur ont pas donné de nom. On peut les appeller effloreſcences ou exanthêmes. Les Arabes les ont appellées *eſſeré*, *eſſora*.

Elles deviennent plus communes, depuis qu'on les a obſervées en Languedoc. On les appelle *lou mal des porcs*, parce que les porcs y ſont ſujets. Ceux qui ſont vifs, ſe trouvent couverts de porcelaines après dîner. La raréfaction conſidérable du ſang en eſt la cauſe. La ſueur ne pouvant paſſer, produit des embarras dans la peau, & des obſtructions. Les glandes cutanées ſont ſoulevées ou détendues, & elles

difparoiffent, dès que la fueur peut pouffer.

Elles ne font pas comme dans la rougeole ou la petite vérole; mais ce font de petites plaques qui viennent toujours quand on doit fuer, & ceffent quand la fueur commence à percer.

Diagnoftic.

La fievre tierce, fimple & légitime, ne peut être méconnue; il fuffit de fe rappeller fa defcription. La double tierce eft plus difficile à reconnoître: on peut la confondre avec la quotidienne; mais en faifant attention aux accès de la double tierce, on verra que le premier accès répond au troifieme, & le fecond au quatrieme. On en fera encore plus certain, fi on fait attention à la chaleur & au friffon, qui font bien plus forts que dans la quotidienne. Une perfonne inftruite peut diftinguer ces fievres dès le commencement. La fievre tierce bâtarde a des accès plus longs, & tient un peu de la quotidienne, fur-tout fi le friffon eft foible, & la chaleur. Elle tient de la quarte, lorfque le friffon eft fort grand.

Pronoftic.

La fievre tierce eft la plus aifée à guérir. Elle laiffe de plus grands intervalles. On a trente-fix heures pour agir. C'eft la moins fâcheufe des intermittentes. Elle dégénere rarement en fievre continue. Il n'en eft pas de même de la quotidienne. La double tierce devient aifément continue, fur-tout lorfque les

accès ſont longs, & qu'elle attaque des gens cacochymes. Enfin elle peut dégénérer en Fievre quarte ; alors elle eſt encore dangereuſe. On prétend que la Fievre tierce ſe guérit d'elle-même, après ſept à huit accès, mais l'expérience prouve le contraire ; on ne doit faire cette épreuve ni croire cette opinion, à laquelle un paſſage d'Hippocrate a donné lieu.

Nous expliquerons ſa curation après avoir parlé de la Fievre quarte.

De la Fievre quarte.

La Fievre quarte eſt celle où les accès reviennent le quatrieme jour ; elle differe des autres Fievres par la période qui eſt de ſoixante-douze heures, quelquefois un peu plus, quelquefois un peu moins : elle en differe encore par ſon type.

Le friſſon eſt plus long que celui de la tierce ; il vient plus lentement, il eſt moins piquant, moins violent : mais il eſt plus peſant, plus accablant, plus aſſommant, plus laſſant, plus douloureux ; le *rigor* eſt rare & moins vif ; quand il ſe trouve, on ſent une douleur gravative, on eſt comme moulu de même que ſi on avoit été battu : c'eſt ce que les Grecs appellent *oſteocopos*.

Les pandiculations ſont fréquentes, les bâillemens plus grands, plus ſoutenus : la ſoif eſt moins vive ; le friſſon dure quatre, cinq, ſix heures, quelquefois davantage ; le principal mal ſe termine avec le friſſon ; la chaleur ſe

déclare beaucoup plus lentement que dans la tierce; elle eſt moins grande, le pouls eſt moins grand, moins fréquent, mais il eſt dur. Les urines ſont claires, au commencement un peu colorées ; ſur la fin de la Fievre, elles dépoſent un ſédiment glaireux. Les ſueurs ſont rares & durent ſept ou huit heures au plus.

Différences.

La Fievre quarte eſt ſimple, ou double, ou triple ; elle eſt ſimple lorſqu'on n'a que deux accès en quatre jours ; elle eſt double lorſqu'on a trois accès, & triple quand on en a quatre en quatre jours qui ſe répondent ; elle eſt légitime ou bâtarde.

La légitime eſt celle dont on a donné la deſcription. Bâtarde, lorſqu'elle tourne vers la Fievre tierce, comme lorſqu'il y a *rigor*, lorſque la chaleur eſt grande & que l'accès ſe termine par la ſueur.

Cauſes.

Les foyers qu'on a établis pour la Fievre tierce & la Fievre quotidienne, ſont différens de celui de la Fievre quarte : c'eſt ce qui fait que le friſſon en eſt différent, la chaleur moindre, & la maniere dont elle ſe termine, particuliere.

Ce foyer eſt comme de la térébenthine épaiſſe. Il eſt plus piquant, plus ſalin, plus irritant, plus actif que ceux de la Fievre quotidienne & de la Fievre tierce ; on explique aiſément parlà les ſymptômes de cette Fievre, comme nous le verrons.

Les causes antécédentes sont les alimens, les viandes pesantes & grossieres qui fournissent un chyle épais, gluant, visqueux; tels sont tous les alimens desséchés par la fumée ou salés, ainsi le bœuf salé, la viande de cerf ou de sanglier, de cochon; les poissons salés secs, comme la merluche, &c.

Ces alimens contiennent un sel muriatique; les poissons qui viennent des viviers ou des étangs bourbeux, les légumes, les feves, les pois, le mauvais pain fait avec du bled gâté, la trop grande application qui empêche que la digestion ne se fasse bien, le chagrin & la tristesse, les indigestions nidoreuses auxquelles sont sujets les tempéramens mélancoliques & atrabilaires, en qui la Fievre quarte est même difficile à guérir.

Les saisons sont plus ou moins propres à y donner occasion. Elles sont plus communes en automne; le sang a été desséché par la chaleur; la sécrétion ou la dépuration se fait mal dans les personnes âgées : ce qui la leur rend ordinaire.

Symptômes.

Il faut soixante-douze heures pour que l'accès reparoisse; le foyer demande ce temps pour être atténué & divisé, ainsi il doit être fort épais; de-là la difficulté que le sang a à circuler, ce qui produit cette lassitude & cet abattement général, & la douleur *osteocope*, parce que le sang gonfle & distend le périoste.

Les pandiculations fréquentes & longues, viennent de cet épaississement qui gêne la cir-

culation ; elles viennent auſſi des mouvemens ſympathiques ; les bâillemens viennent de ce que le ſang a plus de peine à circuler dans le poumon ; il s'y dégorge plus aiſément, parce qu'il réſiſte moins que les autres parties ; ils dépendent encore des mouvemens ſympathiques.

L'*horror* eſt moindre que dans la tierce, & le *rigor* eſt fréquent, ce qui vient du foyer de la Fievre quarte, qui eſt moins ſalin, moins irritant que dans la Fievre tierce.

Le friſſon eſt ordinairement fort long ; la matiere étant gluante, a beſoin de plus de temps pour être briſée & atténuée. Le cœur ne peut la briſer qu'en quatre, cinq ou ſix heures.

La ſoif eſt peu conſidérable ; au contraire dans la tierce, la grandeur du chaud répond à celle du froid. Le pouls eſt moins fréquent que dans la Fievre tierce, mais il eſt plus dur. Les ſels dans la tierce irritent les arteres, les oſcillations ſont plus fortes, au lieu que dans la quarte, le ſang eſt comme de la colle, épais & gluant, & n'eſt pas capable d'irriter. C'eſt la même raiſon pour les ſueurs, le ſang eſt trop épais. Il n'y a que de ſimples moiteurs, les pores ne ſont pas ouverts par la chaleur qui eſt médiocre ; les urines ſont claires dans le commencement, ſur la fin elles ſont plus colorées.

Lorſqu'elles ſont aſſez agitées dans le ſang, elles ſe chargent des parties ſulfureuſes, & deviennent citrines, elles dépoſent un ſédiment glaireux.

Dans la Fievre tierce tout eſt agité ; le ſang ſe trouve épuré, les ſueurs ſont plus grandes ;

dans la Fievre quarte, le mouvement fébrile eſt trop médiocre, on n'urine pas aſſez, le foyer reſte dans le ſang : c'eſt ce qui la rend fort opiniâtre & la fait revenir ſi ſouvent.

Diagnoſtic.

On ne peut ſe tromper au ſecond accès de la Fievre quarte. La période & le type décident ſi c'eſt une Fievre quarte, ſimple & légitime, de celle qui eſt double ou triple ; dans celle-là il y a trois accès en quatre jours ; celle-ci peut être confondue avec la double tierce, en ce que dans la triple quarte il y a trois accès qui répondent aux trois ſuivans ; le premier au quatrieme, le ſecond au cinquieme, le troiſieme au ſixieme.

Dans la double tierce au contraire, il n'y a que deux accès qui ſe répondent ; le premier au troiſieme, le ſecond au quatrieme.

Si le friſſon eſt vif avec ſueur, *horror* & *rigor*, la chaleur violente, c'eſt une double tierce.

Si les accès ſe répondent & ſont preſque les mêmes tous les jours, c'eſt la Fievre quotidienne.

Enfin la Fievre quarte bâtarde ſe connoît s'il ſe trouve un friſſon vif avec ſueur ; elle tient alors de la Fievre tierce ou à une Fievre quarte à traiter, qui dégénere en Fievre tierce par rapport au type.

Pronoſtic.

C'eſt la Fievre la plus opiniâtre, & la plus difficile à guérir. Le ſang eſt épais & fort gluant, il eſt difficile de l'emporter dans la Fievre quotidienne & la tierce. Le foyer ſe diſſipe par l'ac-

cès ; ici il n'y a aucune dépuration ſuffiſante ni par les urines ni par les ſueurs, la chaleur n'eſt pas aſſez conſidérable ; elle eſt très-rebelle ſur-tout en automne ; la chaleur deſſeche le ſang, il s'atténue & ſe dépure difficilement ſur-tout à l'entrée de l'hiver. Elles ſont longues & mortelles, comme l'Aphoriſme le dit en général des Fievres d'automne. Si on ne la guérit pas les deux premiers jours, elle ne ſe guérira pas au printemps, quelquefois même on n'en viendra pas alors à bout ; on en voit qui durent l'année entiere.

Elle eſt ſouvent mortelle dans les vieillards ; les vaiſſeaux ſont trop relâchés, les oſcillations ſont foibles & les dépurations imparfaites, les vaiſſeaux s'engorgent de plus en plus.

Lorſque la Fievre quarte eſt longue, elle donne occaſion au ſquirre du foie, du pancréas, de la matrice ; produit ſouvent des ſuppurations internes, ſe termine en hydropiſie du bas-ventre & en anaſarque.

La double quarte eſt encore plus fâcheuſe ; elle laiſſe moins de temps pour agir, & par cette même raiſon la triple quarte eſt encore plus dangereuſe & plus difficile à guérir.

Dans les Provinces il y a une erreur groſſiere ; on s'imagine que quand on a une fois la Fievre quarte, on en eſt exempt pour le reſte de ſes jours. Rien n'eſt plus faux ; on voit quelquefois la Fievre quarte revenir très-ſouvent, & les exemples n'en ſont pas rares.

OBJECTION. On ſent le froid entre les épaules dans la Fievre quotidienne, parce que le foyer fébrile paſſe dans le canal thorachique.

Ainſi on devroit auſſi le ſentir dans les Fievres tierces.

RÉPONSE. Dans la Fievre tierce, le froid du corps eſt plus violent que dans la quotidienne ; on doit donc moins remarquer celui qui ſe fait ſentir dans les épaules.

I[ere]. QUESTION. On demande s'il y a des Fievres dont la période ſoit plus longue que celle de la Fievre quarte.

RÉPONSE. Selon M. Aſtruc, un paſſage mal entendu d'Hippocrate (1. Epidem. Comment. 3. text. 2.) a donné lieu à cette queſtion. Quoi qu'il en ſoit, Galien a dit expreſſément qu'on n'a point vu de Fievres plus longues que la quarte : cependant des Médecins habiles aſſurent avoir obſervé des Fievres quintales, ſextales, ſeptimales, octaves, nonales & décimales.

Le paſſage d'Hippocrate a donné lieu à ces obſervations, qui paroiſſent bien faites, & il ſemble qu'on ne puiſſe refuſer de les admettre. On peut les expliquer de deux manieres.

1°. En ſuppoſant qu'il manque un ou deux accès dans la tierce & dans la quarte.

2°. En ſuppoſant que la matiere morbifique eſt trop épaiſſe pour pouvoir ſe diſſoudre, & produire la Fievre avant cinq, ſix & ſept jours.

Premiere Explication.

La Fievre quintale ne ſera autre choſe que la Fievre tierce, dont le ſecond accès a manqué ; par exemple, ſi la Fievre tierce commence le Lundi, qu'elle ne paroiſſe pas le Mercredi, & qu'il y ait un accès le Vendredi, ce ſera une Fievre quintale.

Si la Fievre quarte commence le Lundi, ſans paroître le Jeudi, & qu'elle revienne le Dimanche, ce ſera une Fievre ſeptimale. Si deux accès de la Fievre tierce manquent, & que le premier accès ne ſoit ſuivi du ſecond que le ſeptieme jour, ce ſera une Fievre ſeptimale ; s'il manque trois accès dans la Fievre tierce, la Fievre ſera nonale ; la Fievre ſera décimale, ſi on ſupprime deux accès de Fievre quarte.

On ne doit pas être étonné qu'il manque ainſi un ou pluſieurs accès ; il arrive ſouvent aux femmes que leurs regles manquent un mois, & le mois ſuivant, elles reviennent au temps accoutumé ; il peut en être de même de la Fievre, mais cette explication renferme deux difficultés.

1°. Il eſt difficile d'imaginer ce qui peut détruire la matiere fébrile du ſecond, du troiſieme & du quatrieme accès, & qui ne détruit pas la matiere du cinquieme.

2°. On ne peut pas par-là expliquer la Fievre ſextale, ni l'octave ; on a beau ſupprimer des accès de la tierce & de la quarte, on ne pourra produire ni la ſextale ni l'octave ; ainſi il faut avoir recours à une autre explication.

Seconde explication.

En ſuppoſant qu'il ſe forme dans le corps du foyer fébrile, une matiere plus difficile à ſe former & à ſe développer, on explique facilement ces différentes Fievres. Si ce foyer eſt un peu plus épais que celui de la quarte, il produira la quintale ; s'il eſt plus épais, plus viſqueux, plus gluant

gluant que celui de la quintale, il produira la sextale, & ainsi du reste.

Ces Fievres en ce cas ressemblent à la Fievre quarte; elles seront sans le *rigor*; les accidens seront les mêmes que de la quarte, & on traitera ces Fievres de la même maniere que la quarte.

IIe. QUESTION. Qu'est-ce que les Fievres erratiques?

RÉPONSE. Le mot seul de Fievre erratique doit faire comprendre leurs caracteres, ce sont celles qui reviennent sans ordre & sans regle. Il y en a qui reviennent une fois, deux fois la semaine, quelquefois elles laissent huit jours, un mois.

Ces Fievres viennent de deux causes.

1°. De certains mouvemens accidentels.

2°. Elles viennent des Fievres antérieures, mal guéries, qui reparoissent aisément. On peut rapporter à la premiere cause les indigestions qui produisent quelquefois une Fievre de douze à quinze heures dans une personne foible; la rétention d'urine, les douleurs que cause la sonde, sur-tout lorsqu'il est difficile de sonder; les exercices violens, comme de courir la poste, de faire des armes, de monter à cheval.

Les Nourrices en qui le lait s'épaissit ou se grumele, les regles difficiles & laborieuses, comme quand les vaisseaux de la matrice ne s'ouvrent pas, les hémorroïdes supprimées, tout cela peut produire ces bouffées de Fievre, qu'on nomme éphémeres proprement dites, & qu'on doit appeller erratiques.

3°. Elles viennent proprement de Fievres in-

termittentes mal guéries, & si on n'a pas fait tout ce qu'il faut pour les guérir; s'il y a quelqu'intempérance dans le boire & dans le manger; si on a pris des liqueurs, du café; si on a eu du chagrin, quoiqu'on garde le régime, la Fievre reviendra; si on se purge seulement, sans prendre le quinquina aussi-tôt, les regles difficiles causeront aussi quelques accès de Fievre erratique.

IIIe. QUESTION. Qu'est-ce que les Fievres variables ou qui changent de périodes.

REPONSE. Lorsque la Fievre quotidienne, la tierce, la quarte gardent leur période, elles sont régulieres & fixes; mais l'expérience a appris qu'elles changent de période: ainsi la tierce devient double tierce; la quarte, double & triple quarte. Ces variations n'arrivent presque jamais dans les Fievres légitimes, dont le type répond à la période, mais seulement dans les Fievres bâtardes, c'est-à-dire dans celles qui ne gardent pas exactement leur période & leur type. Par exemple, si le type de la quotidienne tient du type de la quarte, elle pourra devenir quarte, & la quarte, dont le type tient de la tierce, deviendra tierce, ainsi des autres.

Comment se fait ce changement? Il n'est pas difficile à expliquer. La quotidienne devient tierce, lorsque son foyer fébrile devient plus épais & plus gluant; par exemple, si l'on n'a pas observé un régime exact, si on a usé d'alimens difficiles à digérer, ou lorsque la sécrétion de la bile ne se fait pas bien, alors restant dans le sang, elle produira la Fievre tierce. Il en est de même s'il survient quelque chagrin; le foyer

deviendra bilieux, & prendra le caractere de celui de la tierce, & si on se purge légerement, la partie épaisse s'épaissira encore davantage.

La tierce au contraire devient quotidienne, lorsque le foyer devient plus ténu, plus liquide; ce qu'il peut acquérir si on boit beaucoup, si on use de beaucoup de remedes fondans & fébrifuges.

La quarte deviendra aussi tierce, par la même raison. Tout ce qui pourra épaissir ou délayer le foyer de la Fievre, la changera de quarte en tierce, ou de tierce en quotidienne. Outre cette variation d'une Fievre en une autre d'une différente espece, la même Fievre peut encore varier d'une autre maniere; de simple qu'elle est, elle peut devenir composée, & de composée, simple.

1°. La double tierce ou la double & triple quarte, peuvent devenir simple tierce & simple quarte, alors la cause de la Fievre composée peut devenir simple; par exemple, si un purgatif fébrifuge agit sur le petit accès & l'emporte sans toucher au grand qui est l'impair, la Fievre double tierce devient simple tierce, & la double quarte devient simple quarte.

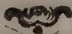
2°. La tierce devient double tierce, & la quarte devient double quarte. Cela vient de l'augmentation du foyer fébrile par les excès & les mauvais régimes; ainsi, qu'un homme qui ayant une de ces Fievres boit & mange, & fait usage des alimens ordinaires, le foyer s'augmentera & produira la double tierce & la double quarte.

Si cela arrive sans avoir fait de faute dans le

régime, c'eſt alors la faute du Médecin qui a employé les fébrifuges, les fondans, ſans avoir ſaigné & purgé ; ces fébrifuges fondent le foyer & le font plutôt paſſer dans le ſang, mais après que l'on a ſaigné & purgé ſuffiſamment, les fébrifuges font un bon effet.

Galien nous en fournit un bel exemple ; il propoſa de ſaigner & de purger une dame Romaine, qui avoit la Fievre quarte ; on ne ſuivit pas ſon avis & on donna la thériaque qui étoit le fébrifuge de ce temps-là. La Fievre ſimple quarte devint double quarte, & triple quarte, enfin on revint à ſon avis & la malade ſe guérit. La tierce réſiſte moins que la quotidienne, ainſi un malade perd lorſque la Fievre devient quotidienne. La quarte laiſſe des obſtructions, ainſi un malade perd lorſque la Fievre devient quarte ; au contraire le malade gagne, quand la quotidienne ou la quarte change en tierce.

Le type des Fievres erratiques n'eſt jamais exact, & parfaitement ſemblable à la Fievre précédente. Au reſte toutes ces Fievres ſe traitent de la même façon, étant toutes intermittentes. Le diagnoſtic n'en eſt pas bien néceſſaire ; cependant ſi un malade a eu la Fievre tierce, la Fievre erratique qui viendra après, y aura du rapport : ſans cela il eſt très-difficile, au premier accès de la Fievre erratique, de la reconnoître pour telle.



De la curation réguliere des Fievres intermittentes.

Cette curation eſt à-peu-près la même pour toutes les Fievres intermittentes ; elle renferme trois articles.

Le premier contient ce qu'il faut faire dans l'accès.

Le ſecond, ce qu'il faut faire hors de l'accès.

Le troiſieme, ce qu'il faut faire lorſque la Fievre réſiſte aux remedes ordinaires.

1°. *Dans l'accès.*

Dans l'accès, il faut diſpoſer le malade à la ſoutenir dans le friſſon ; il faut que le malade ſe tienne debout, qu'il marche, qu'il aille à la chaſſe : on a vu des Fievres quartes ſe guérir par ce moyen, au moins cela diminue-t-il la grandeur du friſſon.

Si le friſſon étoit conſidérable, il faudroit coucher le malade & le réchauffer avec des ſerviettes chaudes, le bien couvrir. Il ne faut point donner à boire, le friſſon deviendroit plus grand, le foyer augmenteroit. Si le pouls eſt petit, il faut donner un peu de vin ou un peu de thériaque dans du vin, pour ſoutenir le malade. Souvent on a envie de vomir dans le temps du friſſon, cela n'eſt pas ſurprenant ; le ſang qui ne peut circuler dans les extrémités, regorge dans l'eſtomac, diſtend les tuniques

& excite le vomiſſement ; il faut l'aider autant qu'on le peut, non avec de l'eau chaude (cela augmenteroit le foyer fébrile), mais en mettant le doigt dans le goſier, ou une plume pour chatouiller & exciter le vomiſſement ; il ſoulage le malade.

Il ne faut pas non plus donner de bouillon, il feroit le même effet que l'eau chaude ; il augmenteroit le foyer fébrile, & l'accès ſeroit plus conſidérable.

Pendant la chaleur c'eſt tout le contraire ; lorſqu'elle eſt bien déclarée, que le nez, les mains, les pieds ſont échauffés, & que le pouls eſt fréquent, on fait boire copieuſement de la tiſane, de l'eau chaude, de l'eau froide. En été elle paſſe plus vîte dans le ſang que dans le temps du froid. Dans la quotidienne, il ne faut permettre la boiſſon que fort tard ; on peut auſſi donner du bouillon fort léger, ou s'il eſt fort, y mêler de l'eau. Il ſeroit mieux de n'en point donner du tout, ſi ce n'eſt après le premier accès ou le ſecond.

La digeſtion ne peut s'en faire comme il faut, & quelquefois lorſqu'on en donne, l'accès de la tierce, qui n'auroit duré que douze ou quinze heures, dure davantage ; ſi la chaleur eſt trop grande, on peut décharger le malade, mais il ne faut pas le découvrir ; il faut aider la ſueur ; vouloir l'arrêter, c'eſt vouloir arrêter une partie de la matiere fébrile. Le malade ſe fait tort à lui-même, quand il ſe découvre. Si l'accès eſt grand & qu'il y ait pléthore, il faut ſaigner ; s'il y a douleur dans la tête ou qu'il y ait délire, il faut ſaigner du pied ; il ſuffit de ſaigner une fois

dans un accès. Si la tête n'eſt pas embarraſſée, qu'il y ait ſeulement agitation dans le mouvement du ſang, la ſaignée du bras ſuffit, elle eſt même plus facile que celle du pied.

2°. *Hors l'accès.*

Les indications que l'on a à remplir lorſque l'accès eſt fini, ſont :

1°. D'empêcher le dépôt qui peut ſurvenir.
2°. Vuider la matiere fébrile.
3°. Corriger le foyer fébrile.
4°. Empêcher qu'il ne ſoit produit de nouveau.

Premiere indication.

On remplira la premiere indication par la ſaignée. Les anciens n'oſoient ſaigner dans l'accès ; ils diſoient qu'il y avoit alors un combat entre la nature & la maladie, & qu'il ne falloit pas affoiblir la nature en ce cas ; mais ce raiſonnement s'eſt trouvé faux : la ſaignée rend ce combat facile ; de plus la ſaignée réuſſit quelquefois mieux dans l'accès, & le malade auroit peine à la ſoutenir dans l'intermittence ; il faut quelquefois ſaigner dans le ſecond ou le troiſieme accès, ce qui dépend de l'âge, de la force du malade & du danger du dépôt en quelque partie, ce que l'on connoît ſi le malade ſent un point de côté dans la poitrine, des douleurs de tête, ſi la reſpiration eſt difficile, ſi l'eſtomac eſt douloureux.

Dans la Fievre tierce, la ſaignée eſt plus néceſſaire que dans la quotidienne & la quarte,

parce que l'âcreté, la raréfaction & la chaleur sont plus grandes.

On pourroit s'en dispenser dans la quotidienne, mais elle peut se changer en continue; la quarte demande aussi la saignée, le sang est fort épais, la raréfaction est fort dangereuse, ainsi il faut l'employer dans toutes les Fievres intermittentes, & si le dépôt menace la tête, il faut saigner du pied pour faire une révolution. Lorsqu'il n'y a aucune partie menacée, la saignée du bras ou du pied est indifférente; on se détermine pour celle du bras qui est plus aisée, on en regle le nombre selon les circonstances & les accidens.

Seconde indication.

Il faut évacuer la matiere fébrile ou par les vomitifs, ou par les purgatifs, ou en les mariant ensemble. Le vomissement seroit le meilleur moyen de l'évacuer, parce que la matiere fébrile n'est pas présentée alors aux vaisseaux lactés; mais il faut que le malade soit robuste, que la poitrine soit bien constituée, qu'il n'y ait pas des crachemens de sang ni de toux; il ne faut pas faire vomir les femmes enceintes ni celles qui sont sujettes à des pertes considérables, & avoir toujours soin de diminuer la pléthore avant de les donner. De tous les émétiques, les antimoniaux sont les meilleurs; le vin ou le tartre émétique sont les plus sûrs, on doit les préférer à l'ipécacuanha; trois grains d'émétique du Codex de Paris, & huit grains de Province, font plus d'effet que quinze d'ipécacuanha, dont l'effet est incertain: ce qui vient

de ce qu'il eſt plus ou moins réſineux. Cependant il convient, s'il y a des glaires, car il eſt propre à les fondre, & il faut choiſir le temps de l'intermiſſion pour faire vomir : cela eſt aiſé dans la Fievre tierce, & encore plus dans la quarte ; on doit même le faire dans la quarte le premier jour de l'intermiſſion, & dans la triple quarte, il faut le placer le jour du moindre accès ; dans la quotidienne, il faut l'employer ſur la fin de l'accès, environ la quinzieme heure ; il dure ordinairement dix-huit heures ; en un mot, il faut choiſir le temps du plus grand relâchement des parties ; on le donne dans du bouillon ou dans une cuillerée de tiſanne ; quand on ne peut faire vomir, il faut donner des purgatifs différents, ſelon les forces & les excès que le malade a faits ; s'il a beaucoup mangé, il faut employer un purgatif plus fort.

On varie encore les purgatifs ſuivant la nature de la Fievre.

Dans la quotidienne on emploie les hydragogues, tels que le diagrede, le jalap, la poudre cornachine, les humeurs étant ſéreuſes dans cette Fievre.

Dans la tierce, il faut des cholagogues pour évacuer la bile ; tels ſont le ſéné, la rhubarbe, la manne.

Dans la quarte, il faut ſe ſervir de purgatifs, comme le jalap, le diagrede.

Le véritable temps de la purgation eſt celui de l'intermiſſion, dans la tierce & la quarte ; dans la quotidienne il faut choiſir le temps de la déclinaiſon, c'eſt-à-dire, trois heures avant la fin de l'accès de la Fievre ; un purgatif n'agit

gueres qu'après deux heures ; les humeurs ſont en mouvement ſur la fin de l'accès & diſpoſées à s'évacuer.

On joint quelquefois le vin émétique avec les purgatifs ; on purge & on fait vomir par-là en même temps. Si le vomitif n'agit pas, la purgation fait plus d'effet ; on purge quelquefois deux fois dans l'intervalle des accès, quelquefois trois fois.

Enſuite il faut paſſer au quinquina ; mais dans la Fievre tierce & quarte, il faut préparer les humeurs par les altérans & les délayans. On donne des apozemes & des bouillons, faits avec la chicorée, la bourrache, la ſcolopendre, la bugloſe, le creſſon, le cerfeuil, &c.

Troiſieme indication.

Elle conſiſte à corriger la matiere fébrile : rien de plus propre pour cela que le quinquina : c'eſt l'écorce d'un arbre qui croît dans le Pérou.

Cette écorce doit être amere, ni trop épaiſſe ni trop menue. Les groſſes écorces viennent de grands arbres, les petites de ceux qui ſont encore jeunes, ainſi elles n'ont pas tant de vertus que celles qui ſont moyennes ; elles doivent être un peu chagrinées, pour être bonnes ; on s'en ſert beaucoup depuis ſoixante ans ; on en fut d'abord redevable aux Portugais. Le Cardinal Cugo le mit fort en vogue, enſuite les Jéſuites le répandirent. Le nom de quinquina lui a été donné parce qu'on a cru qu'il venoit de la Chine ; on joint ces deux mots pour le diſtinguer de la ſquine, *radix kinæ*, qui vient

véritablement de la Chine. On croit que le quinquina a moins de vertu qu'autrefois ; on ajoute qu'on n'en a pas de bon, que le meilleur croît dans les montagnes du Pérou, & que les Montagnards de ce pays s'étant révoltés contre les Espagnols, on ne peut en avoir que des Pays-Bas & non de dessus les Montagnes.

On l'emploie :

1°. Pour remédier à des accès non arrêtés.

2°. Pour les empêcher de revenir.

1°. Pour remédier aux accès, on le donne de quatre heures en quatre heures ; on donne un bouillon entre deux prises. On choisit le temps de l'intermission ; & comme il y en a peu dans la Fievre quotidienne, on ne peut en donner que deux ou trois prises.

C'est pourquoi la dose en doit être un peu plus forte.

On en donne plus ou moins suivant le danger de la Fievre continue, qui peut survenir alors ; on le donne sur la fin de la quotidienne, en grande dose & plus souvent.

2°. Quand la Fievre est arrêtée ou qu'il s'agit de l'empêcher de revenir, on en donne plus que trois fois par jour ; après cela on en vient à une prise, que l'on continue long-temps.

La dose de ce remede a varié dans le commencement ; on en donnoit quatre gros par prises. De cette sorte on emportoit la Fievre, & il faisoit merveille : aussi la prise coûtoit-elle un louis d'or. Après cela on n'en a donné que deux gros par prise ; enfin on l'a réduite ordinairement à un gros. La dose de deux gros est bonne ; on peut n'en donner qu'un gros & demi

lorſque le mal ne preſſe pas. Si la poitrine eſt foible, il ne faut pas en donner plus d'un gros à la fois.

Maniere de le préparer.

On peut donner le quinquina en ſubſtance, en teinture & en extrait.

1°. Il ſe prend en ſubſtance, lorſqu'on l'avale en poudre, après l'avoir délayé dans de l'eau, de la tiſanne, dans quelque décoction de plantes ameres ſtomachiques ; on en fait auſſi des bols avec quelque ſirop ou du miel ; on fait boire pardeſſus de la tiſane ou du bouillon délayé ; il agit plutôt, & cela eſt ſur-tout néceſſaire dans la Fievre quotidienne.

2°. La teinture par décoction, lorſqu'on le fait bouillir dans de l'eau pure ou dans une décoction amere de germandrée, de centaurée ; on ajoute quelquefois les ſels, pour mieux tirer la teinture, mais il ne fait pas tant d'effet.

Quand on fait la décoction pour l'adoucir, il la faut faire avec de la chicorée, de la bourrache, & on paſſe la décoction ; on pile des ſemences froides, on verſe de cette décoction peu à peu ; on paſſe le tout & on le fait encore bouillir ; cette maniere convient fort pour les poitrines foibles.

3°. En infuſion, on fait infuſer le quinquina dans du vin ; il eſt fort actif & fort échauffant. Il ne convient pas dans la quotidienne & la tierce, mais ſeulement dans la quarte.

On met du quinquina dans un tonneau avec du vin nouveau ; il fermente, la doſe en eſt d'un verre. On le fait auſſi infuſer dans l'eau-

de-vie, & alors il échauffe prodigieusement. Il n'est bon que pour les gens vigoureux, les manœuvres, les soldats, & il est aussi très-efficace; on ne le prend point autrement dans le nord, peut-être le plaisir de boire de l'eau-de-vie y contribue-t-il beaucoup.

4°. On le prend en extrait; on le fait bouillir très-long-temps, peu-à-peu la décoction s'épaissit par l'évaporation. La dose est depuis dix jusqu'à vingt grains; il est plus efficace qu'autrement; on le trouve chez les Apothicaires. M. de la Garaye en fait des extraits par la trituration; il prend des vaisseaux cylindriques, il met de l'eau jusqu'à la moitié avec le quinquina; il a des moussoirs comme ceux du chocolat, qu'on tourne par le moyen d'une machine; il verse par inclination, ensuite il fait évaporer au soleil ou au bain-marie. En hiver la dose est depuis dix-huit jusqu'à vingt grains: cette méthode est excellente.

Le quinquina peut encore être employé avec les purgatifs; on peut y joindre le séné, la rhubarbe, le jalap, le diagrede en poudre; alors on en fait des bols, ou en décoction, pour en faire des potions: cela est quelquefois très-utile. Il y a quelquefois des Fievres qui résistent au quinquina seul.

On le joint aux sels qui tirent mieux la résine du quinquina; tels sont les sels d'absinthe, de tartre, de duobus, ou *arcanum duplicatum.* Le sel ammoniac, trente ou trente-six grains sur un gros de quinquina, c'est un excellent fébrifuge; on en prend trois fois le jour, mais il échauffe beaucoup.

Enfin on joint encore au quinquina différentes poudres ameres de différentes plantes, comme le chamœdris, la petite centaurée, la camomille romaine, l'abſinthe. Les Anciens ſe ſervoient beaucoup de ces fébrifuges après avoir purgé.

On fait auſſi quelquefois des opiats avec le quinquina, les ſels & les poudres ameres. On demande comment le quinquina corrige la matiere fébrile.

Pour y répondre, il faut ſe rappeller ce que c'eſt que le foyer fébrile.

1°. Il eſt le réſultat des mauvaiſes digeſtions.

2°. Il eſt épais, viſqueux & gluant.

3°. Dans la Fievre, il y a une eſpece d'épaiſſiſſement de ſang, or le quinquina corrige ces défauts.

1°. Il remédie aux vices de l'eſtomac en picottant & ſollicitant doucement ſes tuniques intérieures; il facilite la digeſtion, il produit des excrétions plus abondantes; tous les amers ont quelque choſe de cette vertu, pluſieurs ſels l'ont auſſi. Le quinquina l'a dans un degré éminent; il eſt excellent ſur-tout dans ceux qui ſont pituiteux, & ceux qui ſont ſujets aux glaires; mais ſi l'eſtomac eſt ſenſible & échauffé, le quinquina cauſe des impreſſions douloureuſes; beaucoup de femmes ne peuvent le ſoutenir, il les réduit dans une mal-aiſe, & dans des angoiſes qu'elles ne peuvent ſoutenir, ce qui vient de ce que l'eſtomac eſt délicat, ſec ou découvert; en ce cas-là il ne faut pas le donner en ſubſtance, mais en teintures quelquefois très-légeres, pour éviter ces impreſſions douloureuſes & tous les autres inconvéniens.

2°. Il agit ſur la matiere fébrile, la diviſe, l'attenue & la corrige, ce que l'expérience confirme ; ſi on le fait bouillir avec le lait, il empêchera de ſe cailler ; il eſt donc propre à corriger les viſcoſités, les humeurs gluantes, qui cauſent la Fievre ; il eſt auſſi propre à adoucir l'acide qui ſe trouve dans le ſang, puiſqu'il adoucit le vinaigre.

3°. Enfin étant mêlé avec le ſang, il en corrigera l'épaiſſiſſement ; il le rendra plus fluide comme il rend le lait ; c'eſt le plus puiſſant & le plus actif de tous les fébrifuges ; étant pris en ſubſtances, il ſollicite alors davantage l'eſtomac, rend les digeſtions meilleures.

Quatrieme indication.

La quatrieme indication qu'il faut remplir, c'eſt d'empêcher le renouvellement de la matiere fébrile, ou en diminuer la production ; le meilleur moyen eſt de garder un bon régime, ne prendre que du bouillon pendant les premiers accès, & après le troiſieme ou le quatrieme, ne prendre que du potage, point de viande ni de vin, quelques œufs ſeulement. Un gros de quinquina chaque jour, ſoutient les fonctions de l'eſtomac qui ſe feront mieux étant moins chargé ; la matiere fébrile ſera moins viſqueuſe, moins épaiſſe.

Ce régime eſt ſi eſſentiel, que ſi un malade l'obſerve pendant huit jours, il eſt très-ſouvent guéri ; au lieu que ne l'obſervant pas, la maladie eſt fort longue.

3°. *Ce qu'il faut faire lorsque les Fievres résistent aux remedes ordinaires.*

Nous avons divisé la curation en trois parties; dans la premiere nous avons dit ce qu'il falloit faire dans l'accès; dans la seconde ce qui étoit nécessaire hors l'accès; maintenant voyons ce qu'il faut faire quand les Fievres intermittentes résistent aux remedes bien administrés. Souvent elles sont guéries après le quatrieme accès, mais après avoir cessé quelque temps, elles reviennent quelquefois deux ou trois fois.

Il faut user d'abotd d'un traitement particulier; on connoîtra les causes de ces récidives.

1°. La Fievre revient par l'intempérance du malade.

2°. Par l'obstruction de quelques parties, & sur-tout du foie.

3°. Par l'épaississement général de toutes les humeurs.

1°. Si c'est l'intempérance qui fait renaître la Fievre, il faut purger souvent, ensuite revenir au quinquina, & faire entendre au malade le tort qu'il se fait.

2°. Les obstructions, sur-tout du foie, sont des causes presque certaines du retour de la Fievre; lorsque le foie est obstrué, le levain de l'estomac est bilieux & gluant; la bile n'ayant pu se séparer du sang, elle ne coule pas dans le duodenum, & n'aide pas à cette seconde digestion.

On connoît l'obstruction par la couleur du visage qui est jaunâtre, par une douleur sourde dans

dans la partie obſtruée par les urines qui dépoſent un ſédiment jaunâtre ; il faut alors employer les apéritifs, les mercuriaux.

On fait un opiat avec vingt grains de rhubarbe, dix ou vingt grains de rouille de fer, dix grains de diagrede, vingt grains de ſel ammoniac, & autant de quinquina. Cet opiat, comme purgatif, vuide l'eſtomac ; il faut continuer long-temps, le donner tous les jours avec un bouillon apéritif pardeſſus ; tous les jours quand le cas preſſe, & tous les deux jours ſeulement quand le cas eſt moins preſſant. Dans les conſtitutions bilieuſes, il faut ſe ſervir d'eaux minérales ferrugineuſes, pour laver le ſang, emporter la lie bilieuſe, lorſque la ſaiſon le permet ; dans les perſonnes pituiteuſes & graſſes il faut ſe ſervir d'eaux thermales ; elles entraînent les glaires, diviſent le ſang & l'atténuent. On ſe trouve bien en Languedoc des eaux de Balaruc ; celles de Bourbonne & de Bourbon ſont auſſi fort bonnes.

Le trop grand épaiſſiſſement du ſang ſans obſtruction particuliere, doit être corrigé par les mercuriaux, ſi les apéritifs propoſés ne ſuffiſoient pas ; par exemple, l'æthiops minéral, la tiſanne ſudorifique, les bouillons de vipere, qui ſont la meilleure choſe que l'on puiſſe employer en ce cas : voilà ce qui regarde le traitement méthodique des Fievres intermittentes.



Examen de la méthode empirique de traiter les Fievres intermittentes.

Le peuple a essayé une infinité de remedes; les Médecins seuls savent juger si un remede est spécifique ou non. Quoique les remedes qui suivent soient d'un très-petit usage, un Médecin doit les connoître pour les apprécier à ce qu'ils valent.

1°. Le quinquina de Bouquet ou le quinquina mêlé avec l'hiera picra de Galien, purge & il est amer; il échauffe horriblement; il met le feu au corps, cause des irritations douloureuses & des tranchées.

2°. Les fébrifuges des Anciens, les plantes ameres; elles peuvent avoir leur usage après le quinquina, lorsqu'on est dégouté, prises en décoction ou en poudre; telles sont la camomille romaine louée par Galien, le chamadris, la petite centaurée, la racine d'aristoloche, les feuilles de chardon étoilé. Les Paysans en Languedoc se guérissent avec le calcitrapa; ils en hachent les feuilles qu'ils font bouillir, les mangent comme des épinards, & boivent la décoction pardessus. La racine de gentiane est aussi du nombre; on peut les suppléer au quinquina, lorsqu'on a des gens de campagne à traiter.

3°. La Fievre de S. Ignace, *Febris Sancti Ignatii*, en Espagnol, *petitas besaca*, c'est-à-dire

egrains de besace, qui peut-être est le lieu où elles naissent.

On ne sait si on les appelle Fievre de Saint-Ignace, parce que les Jésuites les ont apportées en Europe ; on prend dix ou onze grains de la rapure de ce fruit ; il est amer. Je l'ai employé ; il a diminué l'accès, mais il n'a pas guéri.

4°. Noix de gale, marron d'inde, écorce de noyer, de frêne, de cerisier, réduite en poudre. Leur amertume peut suppléer à celle du quinquina, on les donne à la dose de deux gros.

5°. Le sirop de Saint-Antoine ; c'est une décoction de petit millet avec des figues de Marseille, avec ou sans sirop.

Les Médecins l'ont recommandé, il augmente les sueurs. Un Médecin de Montpellier prétend avoir guéri la vérole à des Paysans, avec ce remede ; il n'a pas d'inconvénient, ni peut-être grand effet.

6°. La thériaque détrempée dans de l'eau-de-vie, on en met un gros dans un demi verre. L'accès est deux fois plus fort ; elle réussit quelquefois dans les Soldats, quelquefois la Fievre devient continue.

7°. La poudre à canon, à la dose d'un gros, pulvérisée & délayée dans de l'eau-de-vie ; il peut être bon pour les Soldats & réussir quelquefois.

8°. L'ivresse ; on enivre le malade ; quelquefois la Fievre quarte guérit ; lorsque le frisson survient avec l'ivresse, on vomit prodigieusement, les sueurs sont grandes, la Fievre devient continue.

9°. L'urine ; on fait boire à la personne ma-

lade de son urine chaude, le matin ; elle fait vomir & purge. Elle réussit quelquefois, on en a des expériences.

10°. La saignée de la salvatelle, c'est-à-dire, entre le doigt annulaire & auriculaire de la main gauche.

Les Arabes prétendoient qu'elle étoit bonne pour la rate & la Fievre quarte, c'est une folie; cette pratique est oubliée depuis qu'on a connu la circulation du sang ; plusieurs de ces sortes de pratiques sont tombées : celle-ci n'est bonne à rien.

11°. On coupe le col à un poulet, on laisse tomber le sang dans une assiette ; on verse du bouillon dessus, on le fait avaler chaud. Il produit des sueurs, il échauffe, il est assez bon & on peut le pratiquer sans beaucoup d'inconvénient.

12°. L'arsenic. Un quart de grain d'arsenic, ou un tiers dans une pastille, emporte la Fievre quarte. Il est pernicieux ; la précaution de faire avaler un bouillon gras ne rend pas ce remede légitime ; la maniere la plus ordinaire de le prendre, est de le faire bouillir dans l'eau de riviere, comme l'eau de mercure qu'on prétend ne pas participer des mauvais effets du mercure.

L'arsenic réussit quelquefois pour les Fievres quartes rebelles à tous les remedes ; mais ses inconvéniens sont trop dangereux, pour qu'on puisse l'employer intérieurement en aucun cas.

13°. Les épicarpes dont le nombre est infini; pour qu'ils puissent agir, il faut qu'ils soient rongeants & corrosifs ; ils font des ampoules :

ils ne peuvent être utiles qu'en frappant l'imagination du malade.

14°. La toile d'araignée avec du sel marin dans du vinaigre ; on en fait une pâte ; d'autres prennent les araignées avec la toile, le sel & le vinaigre.

15°. La suie avec le vin, l'ail, l'oignon, le vinaigre ; on sait ce que l'on doit penser de ces deux derniers remedes, aussi bien que l'application de la pulpe des feuilles de renoncules.

16°. La compression simple de l'artere du poignet pendant une heure ; elle cause une douleur insupportable : la confiance du malade en ce remede peut le guérir.

17°. La peau d'un œuf qu'on met tout humide au petit doigt ; à mesure qu'elle seche, elle cause des douleurs inouies, on la garde deux heures.

18°. Des sentences de l'écriture qu'on porte au poignet. La plupart de ces remedes n'agissent que par la confiance que le malade a qu'il guérira par leur moyen.

Des Fievres continues.

Les Fievres continues sont celles qui n'ont point d'intermission, depuis le commencement jusqu'à la fin ; les Anciens en admettent trois especes qu'ils appellent *éphémeres*, *putrides* & *hectiques*.

Ils regardoient l'incendie des esprits animaux comme la cause des Fievres éphémeres ; ils attribuoient les putrides à la putréfaction du sang, & les hectiques à l'altération & au vice des solides.

Cette division a dû souffrir des changemens; d'un côté cet incendie des esprits animaux paroît supposé, & d'un autre côté il a fallu admettre des Fievres humorales.

Division des Fievres continues.

On divise aujourd'hui les Fievres continues en Fievres aiguës, & en Fievres lentes ou chroniques.

Les Fievres aiguës sont celles qui parcourent leurs temps, & se terminent en sept, quatorze, vingt-deux jours & même davantage, mais qui ne vont pas jusqu'au quarantieme.

Les Fievres chroniques sont celles qui durent plus de quarante jours; quelquefois elles durent deux mois & même des années entieres.

Les Fievres continues aiguës sont simples ou composées; simples quand il n'y a pas de redoublement, & qu'il n'y a qu'un accès depuis le commencement de la maladie jusqu'à la fin.

Composées, ce sont celles où il y a des redoublemens. Les redoublemens sont quelquefois réglés, quelquefois ils n'ont aucune régularité, & sont entiérement bizarres.

Quand les redoublemens viennent tous les jours, c'est la Fievre continue quotidienne. Si les redoublemens sont inégaux, & que celui du premier jour réponde à celui du troisieme, c'est une continue double tierce.

Ces deux especes de Fievres continues composées, sont les plus communes. Si les redoublemens viennent tous les jours, c'est la con-

tinue tierce ; il en eſt de même de la quarte

Des Fievres continues ſimples.

Les Fievres continues ſimples ne paſſent jamais le ſeptieme jour, c'eſt leur terme ordinaire ; ſi elles le paſſent, il y a des redoublemens.

Elles ſont de trois ſortes.

Si elles ne durent que vingt-quatre heures ; on les appelle éphémeres ou *Febris diaria*.

Si elles durent trente-quatre heures & cinq jours, on les nomme éphémeres étendues. Enfin quand elles durent ſix ou ſept jours, on les nomme Fievres continues proprement dites.

Les Anciens appelloient cette derniere eſpece de Fievre, *ſinochus imputris* ; parce que ſelon eux, elle ne venoit pas de la putréfaction du ſang.

Leur commencement eſt ſouvent accompagné d'un friſſon ſenſible ; quelquefois il eſt imperceptible, quelquefois il n'y en a point du tout.

Leurs augmentations varient ; quelquefois en quatre heures, elles ſont parvenues dans leur état, quelquefois il leur faut plus de temps.

Leur état varie auſſi ; il eſt court dans l'éphémere, plus long dans l'éphémere étendue.

Leur déclinaiſon eſt accompagnée de ſueurs, de moiteurs, flux de ventre ou d'urine, comme dans les Fievres intermittentes ; quelquefois la jauniſſe ſurvient comme dans les perſonnes extrêmement bilieuſes.

Différences.

La ſeule différence qui mérite attention, c'eſt qu'elles ſont légitimes ou illégitimes ; elles ſont légitimes, quand elles gardent le caractere qui leur eſt propre, & qu'elles n'ont aucun redoublement.

Elles ſont illégitimes lorſqu'il y a quelque foible redoublement, parce qu'alors elles ſont prêtes à dégénérer en Fievres composées. Ces Fievres dégénerent auſſi en celles de leur eſpece; par exemple, l'éphémere étendue peut devenir Fievre continue ſimple proprement dite.

Cauſes des Fievres continues ſimples.

Nous réduirons ces cauſes à deux chefs.

1°. A tout ce qui peut produire un épaiſſiſſement ſubit du ſang.

2°. A ce qui peut agiter le ſang, ſans qu'il y ait épaiſſiſſement. Les Fievres qui dépendent du premier état ſont accompagnées de friſſon ; celles qui dépendent du ſecond, ſont ſans friſſon le plus ſouvent.

Premiere claſſe.

Les mauvaiſes digeſtions, les fruits cruds, & généralement tous les mauvais alimens, l'intempérance dans les repas, l'ivreſſe ; il s'amaſſe dans les premieres voies des ſucs aigres qui cauſent une Fievre de vingt-quatre heures, de quatre, de cinq ou ſept jours ; il y a toujours

friſſon à cauſe de l'épaiſſiſſement. Cette Fievre eſt différente des autres, & l'épaiſſiſſement n'eſt pas aſſez conſidérable pour le produire.

Deuxieme claſſe.

Tout ce qui peut accélérer la circulation du ſang, accélérer les eſprits, allumera cette Fievre ; les paſſions violentes, la colere dans les perſonnes bilieuſes, les veilles immodérées de deux ou trois jours, les exercices violens auxquels on n'eſt pas accoutumé, l'exercice de Vénus, courir la poſte, toutes ces cauſes ne produiſent pas le friſſon, à moins qu'il n'y ait en même temps appareil dans les premieres voies.

Troiſieme claſſe.

A cette ſeconde claſſe il faut en ajouter une troiſieme à laquelle on peut rapporter tout ce qui irrite les fibres nerveuſes, comme les purgatifs trop violens, & certains émétiques ; les douleurs que ſent le malade pendant qu'on le ſonde, une opération conſidérable : ces cauſes produiſent auſſi quelquefois le friſſon.

Quatrieme claſſe.

Tout ce qui peut arrêter quelques humeurs & en empêcher l'excrétion ; tout ce qui peut empêcher la tranſpiration inſenſible, un bain froid, une pluie froide : ces cauſes peuvent auſſi produire des Fievres compoſées.

Enfin les engourdiſſemens ou gonflemens de

quelques glandes, comme des aisselles ou des aines ; les enfans y sont sujets, & le gonflement des aines s'appelle croissance, une dent cariée.

Les nerfs sont irrités à cause du gonflement, & la Fievre survient.

Premiere réflexion.

Les Fievres éphémeres qui dépendent des crudités, sont presque toujours précédées de frisson ; & celles qui sont sans crudités sont exemptes de frisson.

Les éphémeres de vingt-quatre heures peuvent dépendre simplement des causes manifestes, comme de l'ivresse, d'une indigestion.

La douleur causée par une opération considérable de Chirurgie ou par la sonde, cause la Fievre avec frisson, par la contraction convulsive des fibres.

Seconde réflexion.

Les Fievres éphémeres dépendent de la cause qui les produit ; mais lorsque cette Fievre passe vingt-quatre heures, alors il paroît qu'il y a un mêlange dans les premieres voies.

Pour produire une Fievre plus longue, il faut du moins que le sang soit chargé de parties étrangeres ; ce sont ou des parties de chyle crud qui vient du vice des digestions précédentes, ou des parties récrémentielles retenues dans le sang ; la Fievre se soutiendra d'elle-même, ou enfin les molécules du sang n'ont

pas la qualité qu'elles doivent avoir. Il y a une cauſe interne propre à entretenir la Fievre.

L'ivreſſe produira la Fievre de vingt-quatre heures ou de ſept jours ſelon la qualité du ſang.

Symptômes des Fievres continues ſimples.

Le pouls eſt grand, plein, fréquent, prompt; les urines ſont un peu plus rouges & un peu plus ardentes qu'à l'ordinaire, crues quand il y a épaiſſiſſement.

La chaleur eſt auſſi un peu plus grande que dans l'état naturel, elle eſt douce & vaporeuſe. Les fonctions animales s'exécutent aſſez facilement, la reſpiration eſt aſſez libre, le malade a ſoif, mais cette ſoif eſt modérée; la langue eſt plus ſeche; il n'y a point ou peu de ma de tête ou de délire; la déclinaiſon ſe fait ou par des ſueurs, des moiteurs, ou des flux de ventre & urines abondantes; & quand la Fievre ne finit pas avec l'une de ces circonſtances, la jauniſſe ſurvient aſſez ſouvent; la bile reſte alors dans le ſang & ne ſe ſépare point.

Diagnoſtic.

Dans la Fievre éphémere de vingt-quatre heures, le commencement eſt court, l'état l'eſt auſſi & la déclinaiſon; mais on ne peut s'aſſurer ſi ce n'eſt pas une quotidienne, une tierce, une quarte; on ne le voit que lorſque les accès ne reviennent point. L'accès de l'éphémere eſt plus long que celui de la Fievre quotidienne, mais le friſſon eſt moins long; on ne peut bien

distinguer ces deux Fievres, & juger certainement du temps où les délais sont expirés. La Fievre éphémere étendue est aisée à distinguer de la quotidienne, par son étendue ou sa durée; son accès dure plus que celui de toute Fievre intermittente.

La Fievre continue simple proprement dite, a un état qui dure plus que celui des deux autres especes. Son commencement & son progrès sont plus lents; il est important d'examiner s'il n'y a pas de redoublement; il est moralement impossible que cette Fievre dure plus de sept jours.

Le diagnostic des causes est aisé, on le fait raconter au malade.

Pronostic.

Le pronostic des Fievres continues simples, est en général favorable; elles ne supposent pas un grand embarras dans les premieres voies ni dans le sang, ainsi elles ne sont pas dangereuses de leur nature.

La Fievre continue simple proprement dite, ou celle qui dure sept jours, est plus dangereuse que la Fievre éphémere étendue, ou qui dure trois, quatre, cinq jours, & celle-ci est plus dangereuse que l'éphémere d'un jour ou de vingt heures.



Des Fievres continues composées ou périodiques.

Ce sont celles qui sont sujettes à des redoublemens qui viennent de temps en temps; quand ces redoublemens gardent le type de la quotidienne, les Fievres s'appellent continues quotidiennes; quand elles gardent le type de la tierce, c'est-à-dire, quand ses redoublemens viennent tous les trois jours, & qu'il n'y en a point le second jour, on les nomme continues tierces.

Quand le redoublement du troisieme jour répond à celui du premier, celui du quatrieme jour à celui du second, elles s'appellent Fievres continues doubles tierces.

Ce sont les Fievres les plus ordinaires en ce genre, sur-tout la derniere.

Des Auteurs célebres admettent des continues quartes, doubles & triples quartes; elles sont rares; les redoublemens répondent suivant l'ordre de la quarte, double & triple quarte.

Il y a des Fievres continues avec des redoublemens irréguliers; il y a même quelquefois deux redoublemens en un jour.

Causes de ces différentes Fievres.

Il y a deux manieres d'expliquer ces Fievres composées.

1°. En supposant que ce ne sont que de simples Fievres intermittentes dont les accès sont plus longs, & enjambent les uns sur les autres.

La seconde maniere de les expliquer, suppose qu'une Fievre intermittente survient à une Fievre continue, & qu'au lieu d'une Fievre il y en ait deux pour ainsi dire, l'une continue & l'autre intermittente à la fois; ainsi dans cette seconde maniere, s'il survient une Fievre tierce à une Fievre continue, elle sera continue tierce; s'il en survient une double quarte, elle sera continue double quarte, & ainsi des autres especes.

Dans la premiere explication, s'il y avoit une Fievre quotidienne, dont l'accès dure plus de vingt-quatre heures, on aura une Fievre continue quotidienne, parce qu'alors les accès enjambent les uns sur les autres, & la Fievre sera continue. Il en est de même de la double tierce, & de la triple quarte. Ces deux sentimens sont vrais, & on doit les admettre tous les deux. Nous allons les prouver tous les deux séparément.

Premiere hypothese.

Il y a des Fievres continues périodiques qui ne sont composées que d'une Fievre intermittente simple, dont les accès enjambent les uns sur les autres.

Premiere preuve.

Il arrive souvent qu'une Fievre intermittente devient continue par l'intempérance du malade qui a bu ou mangé des alimens propres à augmenter la Fievre, ou dans un malade qui a des passions violentes; donc une Fievre continue périodique peut n'être composée que d'une Fievre intermittente, dont les accès enjambent les uns sur les autres.

Seconde preuve.

Cette même Fievre, qui d'intermittente qu'elle étoit eſt devenue continue, redevient intermittente par le régime, par les ſaignées, les boiſſons, en un mot les remedes généraux; donc elle n'étoit continue que par la longueur des accès, qui enjamboient les uns ſur les autres.

Troiſieme preuve.

Beaucoup de Fievres continues périodiques cedent au quinquina, que l'on a employé après les remedes généraux; les redoublemens ceſſent quelquefois dès la premiere fois qu'on a employé le quinquina, & la Fievre de continue qu'elle étoit devient intermittente; or on ne dira pas que le quinquina a emporté la Fievre continue, & qu'il a laiſſé la Fievre intermittente; donc il y a des Fievres continues compoſées, qui ne ſont que des Fievres intermittentes dont les accès ſont plus longs qu'à l'ordinaire.

Quatrieme preuve.

On voit ſouvent des accès de Fievres intermittentes quotidiennes, qui durent vingt-cinq heures; donc ils peuvent être aſſez longs pour enjamber les uns ſur les autres.

Dans cette hypotheſe il eſt aiſée de rendre raiſon de ces Fievres continues périodiques; la cauſe eſt un amas du foyer fébrile qui ſe développe peu à peu, & qui produit des accès plus

longs : or ce foyer fébrile s'augmente par la nourriture que l'on prend dans le temps de la Fievre ; si on boit du vin, si l'on mange des fruits, du laitage, le foyer s'augmentera ; il en est de même du chagrin, de la colere, & de tout ce qui peut causer une Fievre intermittente ; mais sur-tout l'appareil des premieres voies : tout cela augmente le foyer fébrile.

Seconde hypothese.

On voit par ce que l'on vient de dire, que la Fievre quotidienne, la double tierce & la triple quarte, peuvent devenir continues, lorsque leurs accès sont prolongés ; mais il n'en est pas ainsi de la tierce, de la quarte & de la double quarte.

Comment est-ce en effet que les redoublemens de la quarte reviendront tous les quatre jours ? Dans la premiere hypothese, les accès de la quarte ne durent que quatre jours pour pouvoir enjamber les uns sur les autres ; il faut donc avoir recours à la seconde hypothese, & soutenir qu'il y a des Fievres continues composées dont le fond est en Fievres continues, & l'accès qui survient est joint à la Fievre continue.

Premiere preuve.

Il y a des Fievres continues périodiques où la Fievre est grande, & le redoublement peu sensible : ce ne sont que les redoublemens qui entretiennent la Fievre ; il y a donc eu une autre Fievre que l'intermittente.

Seconde

Seconde Preuve.

On emporte les redoublemens de la Fievre par les purgations, ſans emporter le fond de la Fievre ; donc il y a de la différence entre l'un & l'autre.

Troiſieme Preuve.

Il y a des Fievres où le quinquina emportant le redoublement, augmente la Fievre eſſentielle ; donc, outre la Fievre intermittente, il y a un fond de Fievre continue qui en eſt indépendant.

Premiere claſſe des cauſes générales.

Les cauſes générales des Fievres continues ſe réduiſent à deux, à l'irrégularité de la circulation, ce qui fait la premiere claſſe ; & à l'âcreté du ſang qui oblige le cœur à ſe contracter, ce qui fait la ſeconde claſſe.

L'irrégularité de la circulation peut venir :

1°. De l'épaiſſiſſement, du grumellement du ſang, qui paſſe alors difficilement dans certains vaiſſeaux.

2°. D'une phlogoſe ou inflammation de quelque partie. Toutes les fois qu'il y a inflammation, la Fievre ſuccede comme on le voit dans l'hépatite, la néphrétique, l'inflammation de la matrice : c'eſt ce qui vient du ſéjour du ſang dans la partie malade.

Seconde classe.

L'âcreté du sang sollicitera le cœur à se contracter plus souvent. Cette âcreté vient ou du levain étranger qui picotte les fibres du cœur & des arteres, comme dans la rougeole, la petite vérole, les dartres, les éréſipelles, la goutte, &c.

Lorsque l'éruption est faite, la Fievre cesse.

Dans ces deux cas, c'est-à-dire, soit que la Fievre vienne d'épaississement ou d'âcreté du sang, il faut corriger ces causes pour guérir la Fievre. Or elles peuvent subsister long-temps; il faut plus d'un jour pour la détruire; ainsi les Fievres seront durables, elles iront jusqu'à quatorze, vingt-un jours & plus, & causeront ce que l'on appelle Fievres périodiques ou composées.

Causes plus évidentes & plus éloignées.

1°. Le sang peut être épaissi par le vice des premieres voies; le chyle sera alors épais, visqueux, mal préparé; il se grumellera comme fait le lait lorsqu'il se caille. Le chagrin, le froid extérieur, la transpiration arrêtée, la qualité de l'air chargé de parties arsenicales dan s les grands remuemens de terre, tout cela est propre à épaissir le sang.

2°. L'inflammation de quelque partie du corps est aisée à comprendre; elle vient du séjour du sang dans cette partie, comme dans la pleurésie, l'hépatite, &c.

Ce n'eſt pas ici le lieu de s'étendre davantage là deſſus.

3°. Le levain étranger vient des cauſes naturelles ; ainſi la petite vérole, la rougeole, les éréſipelles, les dartres, ont un principe dans la conſtitution du ſang.

4°. Enfin l'âcreté vient du mêlange des parties ou humeurs excrémenticielles ; ſi la bile regorge, & que le foie ſoit obſtrué, elle irritera le cœur ; il en eſt de même ſi le ſang eſt chargé de quantité de ſels, on ne remédie à ces cauſes qu'en les détruiſant ; c'eſt ce qui fait que la Fievre dure long-temps, qu'elle eſt continue.

Ces cauſes produiront une Fievre continue ſimple, mais il faut quelque choſe de plus pour la rendre continue compoſée.

Toute Fievre intermittente dépend du vice des premieres voies. Ainſi s'il ſurvient une Fievre continue avec les crudités des premieres voies, le foyer fébrile qui produit pour l'ordinaire la Fievre intermittente, ſera mis en mouvement ; il paſſera dans le ſang, & il y aura redoublement, en ſuppoſant même qu'il n'y ait point de crudité, lorſque la Fievre continue ſurvient. Si le malade mange à ſon ordinaire, les alimens feront bientôt un mauvais chyle, propre à cauſer la Fievre intermittente, parce que dans toutes les Fievres continues les digeſtions ſe font mal ; la preuve en eſt que l'appétit ſe perd, & les bouillons mêmes, lorſqu'ils ſont trop forts, ſe corrompent ; car on augmentera quelquefois les redoublemens, en donnant un bouillon fort ; c'eſt ce que l'on voit auſſi en purgeant le malade. Dans les commencemens, la

purgation cause la Fievre, parce qu'elle fait passer dans le sang le foyer fébrile ; mais après plusieurs purgations, la Fievre tombe.

Le meilleur seroit de ne donner que de l'eau au malade les premiers jours, mais il faut céder à la prévention publique, & donner du bouillon léger ; le frisson est quelquefois considérable dans le redoublement, quelquefois il est moins, quelquefois il n'est pas sensible, ce qui vient de la nature du foyer fébrile & de la qualité de la Fievre intermittente qui est jointe à la Fievre continue : c'est ce qu'il faut développer.

Réflexions sur les redoublemens.

De tout ce que l'on vient de dire, on voit que les Fievres continues sont de vraies Fievres intermittentes ou de vraies continues, jointes à un appareil des premieres voies qui causent une Fievre intermittente ; il suit de-là que dans la premiere espece de Fievre continue, c'est-à-dire, dans celle qui est composée de Fievre intermittente, les redoublemens suivent la période de l'accès des intermittentes. Ainsi si c'est une Fievre double tierce, le premier redoublement répondra au troisieme, le second au quatrieme : cette Fievre est le plus souvent jointe à la continue.

Si c'étoit la Fievre quarte qui fût jointe avec la continue, ce qui est très-rare, le redoublement répondroit à celui qui surviendroit le quatrieme jour ; & comme la double tierce est plus

ordinairement jointe à la continue, que l'un de ces accès eſt ordinairement plus fort que l'autre ; que d'ailleurs le malade compte du jour qu'il s'alite, c'eſt-à-dire, du jour du plus grand redoublement, on dit que les grands redoublemens viennent aux jours impairs.

Dans la ſeconde eſpece de Fievre continue, le foyer qui ſe trouve dans les premieres voies n'eſt pas uniforme, c'eſt pourquoi les accès ne ſont pas égaux ; le foyer étant composé de matieres inégalement épaiſſes & inégalement propres à être détrempées & à paſſer dans le ſang, il eſt rare que les redoublemens ſe reſſemblent parfaitement ; il y a des Fievres continues dont les redoublemens ſont incertains ; ils ſont erratiques de deux façons, ou parce qu'au lieu d'un redoublement il y en a deux, ou s'il n'y en a qu'un, il n'eſt pas régulier.

Le premier cas vient d'abord du foyer fébrile; lorſqu'il ſe met en mouvement en deux fois, il y a deux redoublemens. Le ſecond redoublement eſt plus grand que le premier, étant produit par le reſte du foyer qui eſt plus épais. Il ne faut pas prendre pour redoublement une élévation du pouls cauſée par un bouillon, un effort de ſelle, comme font quelquefois les gardes-malades.

Les redoublemens peuvent augmenter, diminuer, avancer & reculer ; ils peuvent devenir plus grands lorſqu'il y a une grande quantité de matiere fébrile, ce qui arrive lorſqu'on fait manger le malade, & qu'on lui donne des bouillons trop forts ou trop grands, ou quand on donne des purgatifs trop foibles ; ils ne ſont

que détremper la matiere & la porter dans le ſang ; il n'en eſt pas de même lorſque les purgatifs ſont trop forts ou que l'on fait vomir.

Les remedes chauds & ſpiritueux, & les cordiaux, font les redoublemens non-ſeulement plus forts, mais même ils les accélerent.

Les redoublemens diminuent par la diete exacte, les émétiques, les purgatifs réitérés, les bouillons légers ; en combinant toutes ces choſes, on eſt en état de rendre compte de toutes les variétés qu'on obſerve dans les redoublemens.

La matiere qui produit ces redoublemens eſt dans les premieres voies ; lorſque la maladie ſurvient, elle s'y accumule les premiers jours, par les bouillons trop forts & les mauvaiſes digeſtions qui s'en font. Les Fievres ſuppuratoires doivent être exceptées, ſi elles ſont produites par le pus qui ſe mêle dans le ſang ; mais ſi cependant le malade mange, & qu'il ne ſe purge pas, les redoublemens en ce cas ſeront plus grands qu'ils n'auroient été, ſi le malade eût moins mangé ou s'il eût été purgé.

Le friſſon des redoublemens des Fievres continues, eſt bien moins grand que celui des Fievres intermittentes, parce que le foyer eſt atténué par la Fievre continue. Les derniers redoublemens ſont ſans friſſon par la même raiſon.

Les redoublemens reviennent preſque toujours le ſoir, & durent une partie de la nuit, parce qu'on donne plus de nourriture au malade pendant le jour que pendant la nuit ; car ſi on donnoit plus de nourriture la nuit que le

jour, les redoublemens feroient plus forts pendant le jour.

Diagnoſtic.

Il n'eſt pas difficile de ſavoir ſi la Fievre a duré trente heures, on ſait alors qu'elle eſt continue. Il n'eſt pas plus difficile de ſavoir s'il y a eu des redoublemens; on ſait encore ſi elle eſt irréguliere ou périodique, en examinant l'heure de l'accès, ſon commencement & ſa fin; il faut un peu plus de diſcernement pour diſtinguer les Fievres intermittentes ſubintrantes : c'eſt ce qu'on connoît, ſi le malade a eu une Fievre intermittente qui eſt devenue continue. Si les redoublemens reviennent avec un friſſon conſidérable, c'eſt encore une intermittente devenue continue; alors le quinquina fait un bon effet.

Ces éclairciſſemens ne ſervent pas à grand-choſe; il faut ſaigner d'abord & faire boire le malade, & ce n'eſt qu'après, qu'il importe de ſavoir ces choſes.

Le redoublement eſt quelquefois emporté dès la premiere fois qu'on donne le quinquina. Si les accès ſont légers, quoiqu'il n'y ait point ou très-peu de friſſon, & qu'ils ne ſoient venus qu'après le commencement de la Fievre continue, c'eſt alors la Fievre continue, compoſée de la ſimple & de l'intermittente.

Quand la Fievre continue réſiſte aux remedes généraux, on peut eſſayer le quinquina.

Pronoſtic.

Les Fievres continues compoſées ſont plus

fâcheuses que les simples, elles ne se terminent gueres que le quatorze, le vingt-unieme jour & quelquefois plus tard.

Le pronostic doit varier ;

1°. Par rapport à la grandeur de la Fievre, le danger étant proportionné.

2°. Par rapport aux accidens ; s'il y a difficulté de respirer, tension dans le bas ventre, embarras dans la tête, on craindra qu'il ne se fasse des dépôts dans ces parties.

3°. Le danger augmente encore par rapport à la longueur des redoublemens.

4°. Il augmente aussi par rapport au malade, s'il est cacochyme, mal constitué ; & en général il faut porter un pronostic incertain, car il se peut faire des changemens subits auxquels on ne s'attend point.

Curation.

Les indications qu'il faut remplir & que nous ne ferons que nommer ici, sont :

1°. De prévenir les accidens, tels que tous les dépôts dans la tête, la poitrine, le bas-ventre ; c'est ce que l'on fait en saignant beaucoup & en faisant beaucoup boire pour détremper le sang ; de plus en humectant & rafraîchissant, en ramollissant les tuniques des arteres & veines, en donnant peu de nourriture & vuidant le bas-ventre par les lavemens.

2°. De nettoyer les premieres voies par une grande boisson & en purgeant fréquemment. Faut-il des purgatifs forts ou foibles ? c'est ce que nous examinerons ailleurs.

3°. Il faut corriger le grumellement du sang ; la Fievre elle-même le corrige.

4°. Il faut corriger l'âcreté du sang, c'est ce qu'on fait par les mêmes remedes que ci-dessus ; & en procurant l'expulsion du venin étranger, comme dans la petite vérole, la rougeole, les dartres, c'est ce que l'on fait en favorisant l'éruption.

De la Fievre demi-tierce.

La Fievre demi-tierce, *semi-tertia vel semi-tertiana*, est une Fievre continue, avec un redoublement qui arrive tous les jours ; de sorte que, chaque troisieme jour, il y a deux redoublemens.

Cette espece de Fievre est exactement décrite dans Galien ; on prétend qu'Hippocrate l'a aussi décrite sous le nom de Fievre horrifique.

Quelques Auteurs depuis ces deux Princes de la Médecine, en ont fait mention ; mais depuis environ cent ans, on l'a peu observée ; les Auteurs modernes n'en font gueres mention, & je ne l'ai jamais observée.

Voici le caractere de cette Fievre.

1°. Elle est continue.

2°. Elle a des redoublemens.

3°. Les redoublemens sont périodiques ; il y a un redoublement tous les jours, c'est celui de la quotidienne. Il y en a un autre de trois jours en trois jours, c'est celui de la quotidienne tierce ; ainsi le premier jour il y a deux redoublemens. Il y en a aussi deux, le troisieme & le cinquieme jour ; en un mot il y a deux redou-

blemens les jours impairs, & le malade friſſonne tous les jours; l'une de ces Fievres eſt appellée *Febris horrifica*.

Les Anciens ont compris que cette Fievre étoit compoſée d'une continue quotidienne avec les redoublemens de la tierce. Suppoſez une Fievre continue, dont les redoublemens reviennent tous les jours; ajoutez-y une Fievre tierce, vous aurez la Fievre demi-tierce.

Selon Galien cette Fievre eſt compoſée d'une Fievre continue & d'une Fievre intermittente légitime & bâtarde en même temps.

Il y a dans cette Fievre un fond de Fievre continue, une Fievre quotidienne & une Fievre tierce en même temps; cette combinaiſon eſt très-rare.

Symptômes.

Les ſymptômes de cette Fievre doivent varier beaucoup; le friſſon, la chaleur, le pouls, les urines, tout cela ſera inégal, ſuivant le temps des redoublemens; la langue ſera tantôt plus, tantôt moins ſeche, l'inſomnie preſque continuelle. Elle dégénere aiſément en une Fievre avec inflammation, elle tient de la Fievre maligne; tantôt ce ſera la Fievre continue quotidienne, qui ſera la Fievre eſſentielle; tantôt ce ſera la continue tierce.

On expliquera les accidens de cette Fievre en parlant des Fievres ardentes.

Diagnoſtic.

On ne peut ſe tromper à cette Fievre, elle

a deux redoublemens ; le premier jour, un ſeul ; le ſecond, point ; le troiſieme, deux, & ainſi de ſuite. Il y a une Fievre continue tierce & une continue quotidienne.

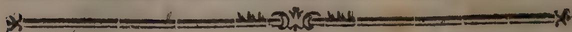
Il eſt plus difficile de ſavoir ſi la Fievre intermittente eſt légitime ou bâtarde, en donnant du quinquina ; ſi on emporte les redoublemens, le fond de cette Fievre eſt continu ; ſi au contraire par les remedes que l'on fait, on emporte la Fievre continue, le fond étoit la Fievre intermittente.

Pronoſtic.

Cette eſpece de Fievre eſt très-fâcheuſe, & beaucoup plus dangereuſe qu'une Fievre continue ſimple ; le danger varie ſuivant les accidens, elle menace quelquefois d'une inflammation intérieure. On doit craindre la phlogoſe & l'inflammation ; ſelon Galien, elle dégénere en inflammation d'eſtomac ; elle doit être miſe au rang des Fievres malignes ; les Grecs la mettent au rang des aiguës. Si on en croit les Traducteurs d'Avicenne, elle dure juſqu'à ſept mois, & elle ſe termine en Fievre hectique ; mais il paroît qu'il y a quelques erreurs dans la traduction, & qu'on doit entendre de la Fievre double quarte, ce que l'on fait dire à Avicenne de la Fievre demi-tierce, & point du tout de la Fievre demi-tierce de Galien.

En voilà aſſez ſur cet article.





De la ſortie des levres dans la Fievre.

Lorſque les levres ſortent, c'eſt-à-dire, lorſqu'il ſe forme ſur les levres, & ſur-tout ſur l'inférieure, un certain nombre de cloches avec rougeur, chaleur, démangeaiſons, qui ſe crevent enſuite & caûſent une eſpece de croute ou de galle, ſur-tout au côté des levres, c'eſt une marque preſque certaine de la fin de la Fievre.

I[ere]. OBJECTION. Comment ces cloches ſe forment-elles ?

RÉPONSE. Les levres ſont formées d'une matiere ſpongieuſe, mollaſſe, entrelacée d'un grand nombre de fibres muſculeuſes ; cette matiere ſpongieuſe eſt remplie d'un grand nombre de petites glandes, qui verſent une eſpece de pommade ſur les levres ; on la reconnoît preſqu'à l'œil, en les preſſant ; ce ſont les glandes ſébacées qui fourniſſent une matiere huileuſe, propre à lubrifier les levres. Elles ſe trouvent gonflées & tuméfiées à-peu-près comme les grains de petite vérole, des galles, des dartres ; il eſt difficile de dire ſi c'eſt le vaiſſeau excrétoire de la glande gonflée & tuméfiée, qui ſouleve la ſur-peau, ou ſi c'eſt l'humeur ſébacée qui, étant devenue plus âcre, picotte & irrite cette ſur-peau, la fronce, la ride & empêche l'excrétion qui ſe devroit faire de l'humeur ſébacée. Je crois bien que l'humeur ſébacée peut devenir plus abondante & plus âcre, mais je

crois que c'eſt la ſalive qui forme ces cloches. En effet, la levre inférieure y eſt plus ſujette, & les coins de la bouche, parce que ces parties ſont plus ſouvent couvertes de ſalive que la levre ſupérieure; cette ſalive picotte, criſpe, irrite & ferme la pellicule des levres & les cloches; ce qui prouve cette explication, c'eſt que la moindre ſaleté appliquée ſur les levres y produit des cloches: ſi l'on porte à la bouche quelque choſe qui ait été rongé par un rat, comme du fromage, auſſi-tôt il s'éleve des cloches; on ne dira pas en ce cas que l'humeur ſébacée ſe ſoit épaiſſie, ni ſéparée plus abondamment.

Quand les cloches ſe forment, la pellicule des levres diminue; elle ſeche & ſe creve. La ſurface des levres enflammées forme une petite ulcere & une croute.

IIe. OBJECTION. Comment ces cloches marquent-elles la ceſſation de la Fievre.

RÉPONSE. Bien des gens s'imaginent que le levain ou venin fébrile ſort par ces cloches: c'eſt ce que l'on voit dans la rougeole, la petite vérole; dès que ces maladies ſont ſorties, la Fievre tombe, mais il eſt difficile de croire que cinq ou ſix cloches contient tout le venin de la Fievre.

La ſortie des levres marque la fin de la Fievre, parce que c'eſt un effet de la dépuration du ſang; le foyer fébrile ſe mêle avec la bile, les urines, les ſueurs & avec la ſalive. Lorſque la dépuration eſt faite, ſi le foyer ſe mêle avec les humeurs & en partie avec la ſalive, ces cloches s'éleveront, & il reſtera peu de ce foyer

dans le ſang. Si ces cloches ſont abondantes, c'eſt une marque que la ſalive eſt fort âcre, & que la Fievre a ceſſé ou ceſſera plus ſûrement, puiſque la guériſon vient de la dépuration du ſang : cependant la Fievre ceſſe quelquefois, quoique l'éruption des cloches ait été très-petite.



Examen d'un aphoriſme d'Hippocrate ſur le temps de la purgation.

Concocta medicamento purgante educenda & movenda, non cruda, neque per initia niſi turgeant ; plurima verò non turgent.

Avant de paſſer à la curation proprement dite des Fievres, il eſt à propos d'examiner une queſtion fameuſe, ſavoir s'il faut attendre la fin des maladies pour purger, ou ſi on doit purger dans le commencement. L'aphoriſme dont il s'agit ici a été depuis long-temps la pierre d'achoppement pour un grand nombre de Médecins, & il l'eſt encore aujourd'hui.

L'autorité d'Hippocrate eſt grande à Paris, il n'en eſt pas de même à Montpellier.

M. Aſtruc, avec beaucoup d'autres célebres Auteurs, regarde cet aphoriſme comme faux en tout point ; il y en a même un grand nombre d'autres dans cet Auteur qui ne valent gueres mieux.

On examinera ici trois queſtions.

1°. De quel poids doit être l'autorité d'Hippocrate, & ſi on doit ſe ſoumettre aveuglément à ſes déciſions.

2°. Le cas qu'on doit faire de cet aphorisme.

3°. Comment il faut se conduire dans le cas où Hippocrate a dit qu'il ne falloit pas purger.

1°. Pour savoir si l'on doit se soumettre à ce qu'il dit, il suffit de se souvenir que ce n'étoit point un homme inspiré ; il s'étoit rendue recommandable par l'usage qu'il a fait de sa raison, & par son expérience ; mais l'une & l'autre sont sujettes à l'erreur ; on peut examiner de nouveau & ses raisons & ses expériences, & voir si les observations constatées se confirment. Dès qu'on permet ces examens, on est dispensé de se soumettre aveuglément à ses décisions.

2°. Hippocrate étoit destitué de beaucoup de connoissances nécessaires à la Médecine ; il étoit peu instruit de l'anatomie ; il avoit vu quelques dissections d'animaux, & peu ou presque point du tout de corps humain ; il n'étoit point versé dans la botanique, & il ignoroit la chymie, ainsi il étoit dénué de bien des connoissances nécessaires pour savoir la Médecine : le peu d'ostéologie qu'il savoit ne pouvoit suffire pour cela.

3°. Il n'avoit pas le temps de faire beaucoup d'expériences, & le temps où il vivoit ne lui permettoit pas d'en tirer beaucoup de fruit. Dans son temps les Sciences n'étoient encore que dans l'enfance, & il ne parle d'aucun Médecin célebre qui l'eût précédé ; il parle seulement de l'Ecole des Cnidiens, pour l'opposer à celle de son pays ; mais il ne s'autorise pas par des observations de Médecins qui l'aient précédé ; il ne pouvoit d'ailleurs avoir qu'un très-petit nombre d'observations personnelles.

Depuis Hippocrate, il y a un grand nombre de Médecins de tous pays ; depuis deux mille ans & plus qu'il vivoit, la Médecine a dû se former ; dans son temps on ne cultivoit gueres les Sciences.

4°. Ce qui fait que les aphorismes d'Hippocrate, quand même ils seroient vrais, sont faux par rapport à nous, c'est qu'il vivoit dans un pays plus chaud que celui dans lequel nous vivons, dans un climat bien différent. Les Habitans de son pays usoient de beaucoup plus d'alimens dont nous n'usons pas ; il vivoit dans une Isle de l'Archipel, & il examine si on peut manger de la chair de chien, d'âne, de renard, dans certaines maladies ; on peut conclure de-là que les viandes de ces animaux étoient en usage dans son pays.

5°. Les remedes dont se servoit Hippocrate, sont encore bien différens des nôtres. L'ellébore étoit le purgatif fréquent de ce temps-là, & c'est la seule chose qui peut le justifier par rapport à la purgation. En effet c'est un purgatif violent, qui peut causer de grands troubles & de grands ravages, si on le donnoit dans le cours d'une Fievre aiguë, & par conséquent il pourroit avoir eu quelque raison de l'interdire au commencement des maladies, mais il ne devoit pas interdire la purgation.

Nous avons des remedes plus doux & plus sûrs, capables de faire une dépuration utile, sans causer les ravages que pourroit produire l'ellébore noir.

Il est aisé de conclure de ce que nous venons de dire, que les observations d'Hippocrate ne peuvent

peuvent nous être d'une grande utilité ; car pour pouvoir attendre le même effet d'une cause, il faut que la cause soit à peu près la même que le sujet sur lequel il agit, soit à-peu-près disposé de la même façon, & si on ne demande pas une identité parfaite de ces choses, du moins il faut une grande approximation, *idem agens in idem eodem modo.*

Le même remede sur deux personnes nourries de la même façon, donné dans les mêmes circonstances à deux personnes de la même constitution, produira un effet qui sera à-peu-près le même ; mais si ces choses sont aussi différentes que nous venons de le voir, ce qui réussira à Hippocrate ne nous réussira pas : ainsi ses préceptes ne peuvent être vrais par rapport à nous.

Incertitude des Ouvrages d'Hippocrate.

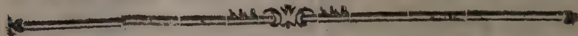
Quand on conviendroit de l'autorité d'Hippocrate, & que ses décisions dussent subjuguer nos lumieres, cela ne seroit vrai que des Ouvrages qui sont véritablement de lui.

Erotian & Galien en distinguent de deux sortes ; si dans leur temps on doutoit ainsi des Ouvrages d'Hippocrate, les quinze cents ans & plusieurs qui se sont écoulés depuis ces Auteurs, y apportent-ils plus de jour ? au contraire notre incertitude n'a-t-elle pas dû augmenter ?

Ce qu'on dit sur les Ouvrages d'Hippocrate, doit encore retomber plutôt sur les aphorismes : car qui dit aphorismes, dit chose extraite & tirée

d'un corps d'Ouvrage. Or il eſt difficile de croire qu'Hippocrate ait fait lui-même l'extrait de ſes Ouvrages ; il eſt à préſumer que cela vient d'une main poſtérieure, qui aura voulu réunir enſemble ce qui paroiſſoit alors de plus clair pour la pratique de la Médecine, & qu'elle a tiré des Ouvrages qui portent le nom d'Hippocrate ; l'origine de ſes aphoriſmes n'en eſt donc pas plus certaine.

On ne nie pas qu'Hippocrate ait été un homme de bonheur, on en voit des marques dans ſes Ouvrages ; mais on ne peut s'empêcher de dire qu'il faiſoit la Médecine d'une maniere populaire, qu'il étoit peu Phyſicien ; que quand il établit un ſyſtême de Phyſique, il eſt ordinairement mauvais ; on ne peut le blâmer en cela ; il diſoit ce qu'il ſavoit, & ce qu'on ſavoit de ſon temps. Ses réflexions ſont vagues, mais pour l'ordinaire vraies ; les trois quarts de ſes déciſions ſont quelquefois contraires à la vraie doctrine. Qu'on liſe Hippocrate, qu'on admire même qu'un homme de ce temps ait pu porter la Médecine à un ſi haut point qu'il l'a fait, mais qu'on ne le donne point dans ce pays comme un oracle dont il n'eſt pas permis de s'écarter.



Second examen du même aphoriſme.

La maniere ſeule dont cet aphoriſme eſt exprimé, fait aſſez voir que c'eſt une déciſion populaire ; les termes dans leſquels il eſt conçu ne

présentent aucune idée distincte ; de-là le nombre d'erreurs presqu'infini auquel il a donné lieu. Il y a apparence qu'Hippocrate a appellé humeurs cuites, les matieres qui ont acquis quelque consistance, un certain épaississement, quelque viscosité ; & par le terme de crues, tout le contraire, c'est-à-dire des matieres plus liquides, moins unies ensemble ; & par le mot de turgescence, une certaine raréfaction, un gonflement dans les premieres voies par les matieres qui les remplissent. Raisonnant là-dessus comme sur les crachats, on dit qu'ils sont mûrs & cuits quand ils sont épais & liés ; on dit au contraire qu'ils sont cruds, quand ils sont clairs & séreux.

Ce n'est pas seulement dans cet aphorisme qu'Hippocrate ne s'explique point clairement, ses termes se sentent ordinairement du peu de clarté qu'il y avoit dans ses pensées ; ils sont souvent obscurs, pour ne rien dire de plus.

Quant à cet aphorisme, il est absolument faux, comme on le verra par ce que nous allons en dire sur les purgatifs.

Comment faut-il se conduire dans les cas où Hippocrate a dit qu'il ne falloit pas purger ? Après que nous aurons expliqué l'effet du purgatif, il sera aisé de juger encore plus facilement de la fausseté de cet aphorisme.

Effets des purgatifs.

Ils agissent de deux façons.

1°. Ils nettoient les premieres voies, ils emportent les crudités & les reliquats des mauvaises digestions.

2°. Ils procurent la dépuration du ſang ; en ſollicitant une expreſſion abondante de l'humeur ſtomachale & inteſtinale, du ſuc pancréatique & des autres humeurs.

Le premier effet doit être très-utile, pourvu qu'on puiſſe l'employer ſans danger ; en l'employant dès le commencement, on procure ſouvent un ſoulagement infini au malade. Les redoublemens des Fievres viennent de l'amas des matieres dans les premieres voies ; ainſi en les vuidant on arrête les redoublemens, ce qu'il y a de plus fâcheux dans les Fievres ; ſi on attendoit que les matieres fuſſent épaiſſies & cuites, on donneroit lieu au mal d'augmenter. On doit au contraire empêcher cet épaiſſiſſement & le détruire, détremper & délayer.

La dépuration du ſang eſt auſſi très-avantageuſe, mais elle ne ſe fait pas par les premiers purgatifs que l'on donne ; d'abord les évacuations ſont peu conſidérables, mais ſur la fin elles ſont plus grandes. Dans le commencement le fond de l'humeur eſt trop épais, & ne ſe ſépare pas aiſément à cauſe du gonflement qui empêche les vaiſſeaux ſecrétoires & excrétoires de faire librement leur fonctions ; de plus la Fievre y eſt encore un obſtacle ; l'humeur ne peut ſe préſenter dans les vaiſſeaux ſecrétoires, que lorſqu'ils jouiſſent d'une certaine tranquillité : ainſi dans le commencement de la Fievre, on ne tirera par les purgatifs qu'une bile ſéreuſe, un ſuc pancréatique de même qualité, mais il ne faut pas pour cela s'abſtenir de la purgation ; en réitérant les purgatifs on multiplie cette dépuration. La purgation eſt donc utile en tous

temps, lorſqu'il n'y a plus de danger à craindre; ces principes ſont conformes à l'expérience, c'eſt une pratique conſtante dans la petite vérole. On ſaigne & on purge même avec l'émétique dès les premiers jours, pour empêcher le dépôt & nettoyer les premieres voies, pour diminuer les redoublemens; on purgera dans les Fievres malignes, les Fievres aiguës, les Fievres périodiques. Les Anciens eux-mêmes donnoient des purgatifs minoratifs dans le commencement de la maladie, des apozêmes légerement purgatifs, des lavemens, &c.

Dans le ſyſtême d'Hippocrate ils ne devroient pas le faire, mais ils ſentoient que cela étoit utile, & ils abandonnoient leur Maître en ce point.

Pourquoi ne donnera-t-on point des purgatifs plus forts, même dans le commencement, lorſqu'il n'y a point d'accidens à craindre?

Adminiſtration des purgatifs.

Dans toutes les Fievres, après un certain nombre de ſaignées pour déſemplir les vaiſſeaux & prévenir les dépôts, il n'y a rien de plus preſſé que de purger, ſur-tout s'il y a appareil. Laiſſer ſubſiſter les ordures dans le ventricule, c'eſt y laiſſer le foyer de la Fievre; il faut toujours ſe laiſſer conduire ſuivant les circonſtances de la maladie & l'état du malade; mais en général, les trois premiers jours il faut ſaigner & faire boire, & donner des lavemens.

On ne doit point purger le premier ni le troiſieme jour à cauſe du redoublement fort, mais

le quatrieme jour qui eſt celui du petit redoublement. Il eſt bon de choiſir la plus grande intermiſſion, parce que la purgation met toujours les matieres en mouvement, & cauſe ordinairement un plus grand accès ; il faut quelquefois purger dès le premier jour quand la maladie vient d'excès de bouche, ou ſi la tête eſt menacée, dans les maladies inflammatoires, dans la pleuréſie, péripneumonie inflammatoire de poitrine ; il faut être plus réſervé. Il faut ſaigner, faire boire, donner des lavemens, juſqu'à ce qu'on puiſſe donner un dilutum de caſſe ; on purge avec la tiſanne royale, à la doſe de deux ou trois verres.

On purge quelquefois avec l'émétique, lorſque le malade a beaucoup mangé, dans les maladies d'eſtomac, la pleuréſie, la péripneumonie. On ne doit pas donner l'émétique non plus que dans les inflammations des inteſtins, d'eſtomac, ſi ce n'eſt dans des cas bien rares.

Regle générale, après les ſaignées, après avoir détrempé les matieres, on purge ; & cela tous les jours où le redoublement eſt moindre. Si le redoublement de la Fievre eſt trop fort, on ne laiſſe pas de ſaigner ; encore les purgatifs doivent-ils être forts pour procurer deux ou trois ſelles.

DIFFICULTÉ. Il y a peu de perſonnes, même parmi les plus zélés Sectateurs d'Hippocrate, qui diſent qu'il faille attendre la coction dont il parle ; mais, diſent-ils, l'éréthiſme qui eſt dans toutes les parties du corps doit empêcher de purger.

RÉPONSE. Ce mot d'éréthiſme mérite quel-

que diſtinction. Il y a deux ſortes d'éréthiſmes, l'un eſt un mouvement convulſif des fibres nerveuſes & tendineuſes qui arrive dans les douleurs violentes, & c'eſt un éréthiſme proprement dit & qui mérite ce nom : l'autre eſt un gonflement, une tenſion des parties qui arrive dans la raréfaction du ſang qui gonfle les vaiſſeaux ; ce dernier ne mérite pas le nom d'éréthiſme, c'eſt le ſeul cependant qui ſe trouve dans toutes les Fievres.

Il ne faut pas purger dans l'éréthiſme convulſif ; on ſolliciteroit en vain l'eſtomac, les inteſtins ; il n'en ſortiroit rien : & quand on produiroit cette irritation, cela cauſeroit de nouvelles douleurs ; il ſeroit à craindre qu'on occaſionnât quelque déchirement des fibres. Il faut auparavant tâcher de relâcher les parties, & les remettre dans leur état naturel.

Mais dans l'éréthiſme improprement dit, on peut venir à la purgation, après avoir diminué la tenſion des vaiſſeaux par deux, trois ou quatre ſaignées ; il ne faut donc point ſuivre Hippocrate dans ce point.

Curation des Fievres aiguës.

Ce que nous avons dit au ſujet de l'aphoriſme d'Hippocrate, éclaircit beaucoup ce que nous avons à dire de la curation des Fievres continues aiguës, tant ſimples que compoſées ou périodiques.

En général il y a quatre indications à remplir.

1°. De prévenir les dépôts qui peuvent provenir des inflammations dans les viſceres.

2°. De nettoyer le plus efficacement qu'il eſt poſſible les premieres voies.

3°. D'épurer le ſang, en tirer les matieres étrangeres, ſoit excrémentitielles, ſoit récrémentitielles, ſoit d'autres parties qui ne lui ſont propres.

4°. Corriger le vice des parties du ſang, qui ſont ou le grumellement ou l'âcreté.

1°. On prévient les dépôts par les ſaignées & la boiſſon ; le ſang circule avec plus de vîteſſe qu'à l'ordinaire ; il eſt plus raréfié, il fournit beaucoup aux vaiſſeaux capillaires, & il a paſſé avec plus de célérité, de vîteſſe & de force; il y a plus de frottement ; les vaiſſeaux diſtendus par la raréfaction deviennent fort minces, perdent leurs reſſorts, ce qui peut cauſer l'inflammation.

Par la ſaignée on diminue la force, la célérité du ſang, les frottemens, la tenſion des vaiſſeaux dont on prévient les déchirures, les inflammations.

La boiſſon rend les vaiſſeaux ſouples, flexibles, détrempe le ſang, le rend fluide & relâche les fibres, empêche la tenſion & le danger de l'inflammation.

2°. On nettoie les premieres voies par la boiſſon, les purgations ; les lavemens y contribuent auſſi, en emportant les matieres groſſieres & les inteſtins grêles ſe déſempliſſent plus facilement.

On donne d'abord des lavemens émoliens, & enſuite des lavemens purgatifs de temps en

temps ; on nettoie par ce moyen les gros inteſtins, la matiere qui eſt dans les grêles coule peu-à-peu.

On fait boire abondamment ; la boiſſon aide à nettoyer les premieres voies & à détremper les matieres ; elle fait couler & les détache de l'eſtomac.

On prépare aiſément, par l'action des purgatifs que l'on donne enſuite.

La boiſſon dans un corps rempli de crudités, augmente quelquefois la Fievre, mais cela ne doit point empêcher de faire boire ; on eſt dédommagé de cet inconvénient par les avantages qu'on en retire ; enfin la purgation remplit la ſeconde indication. On donne d'abord l'émétique, s'il y a appareil dans les premieres voies ou que la tête ſoit menacée. On juge qu'il y a amas dans les premieres voies, quand le redoublement eſt accompagné de froid ou d'une concentration ſenſible du pouls. La tête eſt en danger, s'il y a aſſoupiſſement ou délire ; on ſe contente d'une purgation qui évacue par le bas, s'il n'y a point d'appareil dans les premieres voies, & ſur-tout s'il a quelqu'inflammation de poitrine ou de bas-ventre, ſur-tout de l'eſtomac. Pour purger par bas, on donne quelquefois l'émétique en deux ou trois priſes.

3°. On procure la dépuration du ſang en aidant la ſécrétion du ſuc ſtomachal de celui des inteſtins, de l'humeur pancréatique & de la bile ; quelquefois le ſang ſe dépure par un flux d'urine. En ce cas, il faut donner des diurétiques & aider la nature.

4°. Il faut corriger l'âcreté ou le grumellement du ſang qui cauſe la Fievre, & rétablir

l'uniformité. Le grumellement, comme nous l'avons déja dit, se corrige par la Fievre même; mais il faut toujours aider la nature par la boisson, les apozemes délayans, & par les fébrifuges comme la teinture de quinquina. On corrige l'âcreté par la boisson, les bouillons de poulet, l'eau de gruau, & par une nourriture douce, jusqu'à ce qu'on puisse venir au petit lait; ce qu'on ne fait que quand la Fievre est extrêmement légere.

Voilà le plan général de la curation; nous allons voir dans quel ordre il faut administrer les remedes, les uns étant pour le commencement, d'autres pour le milieu, & les autres pour la déclinaison de la Fievre.



Ordre pour l'administration des remedes.

Les premieres indications qu'il faut remplir, sont de prévenir les dépôts, de les empêcher & de nettoyer les premieres voies.

Il faut d'abord interdire toute nourriture au malade, & si la tête n'est pas menacée, il faut faire saigner du bras, & tirer trois bonnes palettes de sang; trois heures après donner un lavement.

On réitere la saignée quatre ou cinq fois les premiers jours, & on donne des lavemens; la tisanne la plus simple est la meilleure, *verbi gratiâ*, avec un peu de chiendent & de réglisse: elle est indigeste, étant trop chargée.

Le troisieme & le quatrieme jour les indications changent; si le ventre est tendu, si la bile

coule avec les lavemens, si la tête est menacée, on donne l'émétique; si le malade est robuste & qu'il n'y ait point d'inflammation, à la dose de trois ou quatre grains; si cela ne suffit pas, il faut soutenir l'émétique par un autre grain qu'on donne en lavage, c'est-à-dire, délayé dans un demi-setier de tisanne.

Si l'émétique n'est pas nécessaire on se contente d'une potion cathartique. La tisanne royale faite avec du séné & de la manne, & du sel végétal.

On en donne trois verres; elle n'échauffe pas, mais elle agit lentement. S'il n'y avoit que sept ou huit heures d'intervalle, il faut se servir d'un purgatif plus prompt, & qui se prenne en une seule fois; s'il revient des redoublemens, on fait des petites saignées, & on purge le jour du petit accès.

Quelquefois on donne seulement de la manne dans un apozeme; il faut toujours tenir le ventre ouvert; on donne tantôt un lavement, tantôt un purgatif, & l'on fait boire.

Ainsi tous les remedes se réduisent presqu'à la saignée, à la purgation, aux lavemens & à la boisson.

Vers les dixieme, douzieme, quatorzieme, dix-huitieme jours, il faut examiner la cause premiere de la Fievre, & ce qui l'entretient.

Remedes pour le grumellement.

Si on juge que la Fievre vient du grumellement, ce qui est presque certain, quand on remarque pendant le cours de la Fievre une

eſpece de concentration dans le pouls, on donnera des apozemes délayans & inciſifs, compoſés de cerfeuil, de chicorée, de bourrache, auxquels on joindra le ſirop de chicorée ſimple, ou le ſirop violat, à la doſe de quatre à cinq gros par jour ; cela diviſe & atténue le ſang, ou mieux encore trois ou quatre priſes de décoction de quinquina par jour en forme d'apozeme.

Remedes pour l'âcreté.

Si le ſang eſt âcre, ce qui ſe connoît par une chaleur plus grande, une toux ſeche, ſi le pouls a toujours été élevé, ſi le malade a preſſenti une ſoif ardente, on travaille à corriger ce vice par les boiſſons adouciſſantes, comme l'eau, les bouillons de poulets, émulſions cuites, les apozemes adouciſſans, les crêmes de riz, qu'on accorde plutôt qu'on n'auroit fait ſi le ſang n'eût pas été âcre, le petit-lait bien clarifié, pourvu qu'il n'y ait qu'un petit mouvement de Fievre. Le quinquina nuit en pareil cas, il augmente l'âcreté. On peut ajouter à la ſaignée, boiſſons, lavemens, purgations, les apozemes de différentes eſpeces, tantôt purgatifs, faits d'une forte décoction de bourrache, de chicorée, avec une once de manne & un gros de ſel végétal.

Tantôt ſimples avec une décoction de bourrache, de chicorée, de cinogloſſe avec une once de ſirop violat, pour tempérer l'ardeur de la Fievre, tenir le ventre plus libre, & diſpoſer à l'évacuation; ſi on voit que les urines ſoient abondantes, on donne des apozemes diurétiques

avec le cerfeuil, la chicorée ſauvage, la ſcolopendre, & deux grains de nitre purifié ou preſqu'autant de cryſtal minéral ; on les donne indifféremment le jour du grand ou du petit redoublement. Si le malade eſt dans un état de ſueur, on fait des apozemes ſudorifiques avec des feuilles de chardon bénit, la racine de ſcorſonere avec le ſirop de chicorée : on donne de ces apozemes trois fois par jour.

Ces différens remedes ſont très-utiles, & quelquefois très-néceſſaires pour ſatisfaire à l'imagination du malade qui pourroit s'ennuyer ſans cela, & penſer qu'on ne fait rien pour ſa guériſon.

La Fievre ardente pourprée demande des précautions particulieres, dont nous parlerons ailleurs.

Queſtions.

Iere. OBJECTION. Faut-il ſaigner dans l'intermiſſion ou dans le redoublement ?

RÉPONSE. Il n'y a pas trente ans qu'on ſoutenoit qu'il ne falloit pas ſaigner dans le redoublement ; on eſt un peu revenu de cette erreur, & pluſieurs Médecins célebres ne font point de difficulté de ſaigner dans ce cas.

IIe. OBJECTION. Dans le redoublement la nature eſt aux mains avec la maladie ; il ne faut point l'affoiblir, elle a beſoin de ſes forces.

La réponſe eſt aiſée ; en ſaignant on aide la nature, & on affoiblit la maladie.

1°. Elle eſt plus néceſſaire que dans l'intermiſſion, puiſqu'il y a plus à craindre pour l'inflammation & les autres accidens, le ſang étant dans un plus grand mouvement.

2°. La saignée réussit mieux dans le redoublement, alors l'on n'affoiblit pas les forces du malade; il peut soutenir la saignée, & souvent dans l'intermission la saignée est utile : il n'y a pas de danger de pamoison ; elle prévient les grands redoublemens ou les rend moins forts.

IIIe. OBJECTION. Faut-il saigner du pied, ou du bras ?

RÉPONSE. En général il faut saigner du pied toutes les fois que les parties qui reçoivent le sang des branches de l'aorte supérieure, sont menacés de dépôt pour faire révulsion.

Au contraire il faut toujours saigner du bras, si ce sont les parties qui en reçoivent de l'aorte descendante ; s'il n'y a aucune raison de préférer l'une à l'autre, on peut choisir indifféremment ; mais on préfere alors la saignée du bras comme la plus aisée à faire.

IVe. OBJECTION. Faut-il observer les jours critiques pour l'application des remedes ?

RÉPONSE. Les Anciens distinguoient les jours d'une maladie en quatre classes ; savoir, en jours critiques, en jours indicateurs, en jours intervallaires & en jours médicinaux.

Les jours critiques revenoient de sept jours en sept jours, le quatorzieme étoit le second jour critique ; le vingt ou le vingt-un étoit le troisieme critique, car les Anciens ne s'accordoient pas là-dessus.

Les jours indicateurs étoient ceux qui précédoient les jours critiques, ils indiquoient la crise qui devoit venir. Le quatrieme jour étoit indicateur du septieme ; l'onzieme, du quatorzieme ; le dix-septieme, du vingt ou vingt-

unieme, car Hippocrate prend quelquefois le vingtieme jour pour le troisieme jour critique; quelquefois le vingt-unieme : il s'accordoit peu lui-même sur ce point.

Les jours intervallaires étoient les jours impairs, dans lesquels il n'y a que des crises imparfaites, tantôt favorables & tantôt mauvaises; ces jours étoient le troisieme, le cinquieme, le neuvieme, le treizieme & le dix-neuvieme.

Les jours médicinaux étoient ceux où on pouvoit donner des remedes, c'étoient ceux qui restoient; ainsi depuis le premier jour de la maladie jusqu'au septieme, il n'y avoit de jour médicinal que le sixieme : le huitieme, le dixieme & le douzieme étoient les jours médicinaux qui se trouvoient entre le premier jour critique & le second, depuis le quatorzieme jour de la maladie jusqu'au vingtieme; on avoit le seizieme & le dix-huitieme pour médicinaux. Le reste du temps, le Médecin étoit spectateur des efforts de la nature & des accidens qui arrivoient; il se contentoit d'annoncer des crises ou des accidens, qui tantôt arrivoient, tantôt n'arrivoient point : cette opinion étoit fort établie autrefois.

A la vérité il arrive quelquefois des crises & des changemens considérables dans les Fievres aiguës, mais sans régularité & sans ordre.

Les Anciens se trompoient souvent en leur calcul, & on se trompoit aussi souvent en les suivant; aussi cette opinion bizarre est-elle bannie depuis long-temps des Ecoles de la bonne & saine pratique.

On ne doit point s'étonner qu'il arrivât au-

trefois des crises & même avec régularité ; on employoit les mêmes remedes pour prévenir les accidens, on suivoit la même pratique ; on saignoit peu, on ne purgeoit point ; on se contentoit de donner quelques lavemens, tandis que la circulation étoit extrêmement gênée, vive, les vaisseaux gonflés, & tous dans une grande tension, le malade étant bourré d'humeur ; mais depuis qu'on saigne & qu'on purge, les crises n'observent plus aucun ordre, nous ne nous y appliquons pas. Nous examinons les redoublemens, pour connoître les dangers, prévenir les dépôts, & nous nous déterminons sur la saignée & purgation, suivant les circonstances. Tous les jours sont médicinaux, lorsque le mal permet de donner des médecines.

Nous voyons que des maladies qui étoient très-communes autrefois, sont très-rares aujourd'hui, à cause de la différente maniere de traiter.

Rien n'étoit plus commun, par exemple, que les Fievres pourprées, les bubons, les parotides dans les Fievres malignes, parce qu'il se faisoit des dépôts sur les émonctoires : rien de plus rare aujourd'hui que ces maladies, parce que l'on saigne, l'on purge plus ou moins, sans s'embarrasser des jours critiques, indicateurs, médicinaux ; on le fait de bonne heure & quand le cas l'exige, le septieme jour comme les autres.

Des Fievres continues lentes.

Les Fievres continues lentes ſont différentes des Fievres continues aiguës par pluſieurs endroits.

1°. Les continues lentes ſont moins grandes que les Fievres continues aiguës ; ſouvent le malade qui en eſt attaqué ne s'en apperçoit pas ; le Médecin lui-même eſt ſouvent trompé, s'il traite de viſionnaires des malades qui lui diſent, qu'ils ont de temps en temps des accès de Fievres.

2°. Ce ne ſont ſouvent que les redoublemens qui font juger de ces eſpeces de Fievres, & quelquefois on ne les connoît que par les funeſtes effets qu'ils ont déja produits.

3°. Elles different encore par la durée. Les Fievres continues aiguës ſe terminent pour l'ordinaire en vingt-deux jours ; mais il n'en eſt pas de même des Fievres lentes, elles durent des mois & des années entieres.

Nous reconnoiſſons trois cauſes de ces Fievres, que nous expliquerons ſéparément.

1°. La premiere cauſe de la Fievre lente, eſt quelque ſuppuration interne qui altere le ſang & produit de plus fréquentes contractions du cœur ; les ſuppurations externes produiſent la Fievre, mais elle eſt bientôt guérie.

2°. La Fievre lente vient de la conſomption ou de la phthiſie ; la Fievre ſe ſoutient ſans qu'il y ait aucune ſuppuration.

3°. La cachexie cauſe auſſi la Fievre lente ; elle differe des deux autres,comme nous l'allons voir par l'explication de chacune de ces cauſes.

De la Fievre lente par ſuppuration.

Le pus eſt une liqueur étrangere au ſang ; il eſt piquant, rongeant ; s'il ſe mêle avec lui peu à peu, & goutte à goutte, il ſollicitera le cœur ; il augmentera le nombre de ſes contractions ; elles ſeront plus fréquentes, & le ſang altéré par le pus, produira la Fievre.

Pour comprendre cela plus aiſément, il faut examiner en peu de mots, la nature du pus & ſa qualité.

Le ſang eſt compoſé de quatre parties : la partie globuleuſe ou la partie rouge, la partie ſéreuſe, la partie gélatineuſe & la partie aqueuſe.

1°. Le pus a la même couleur blanchâtre que la partie gélatineuſe.

2°. La partie gélatineuſe reſſemble au pus par ſon poids ; la partie gélatineuſe peſe plus que la partie ſéreuſe, elle va même au fond du vaiſſeau dans lequel on tire du ſang ; le pus va ſouvent au fond d'un vaiſſeau où il y a de l'eau ; la différence qu'il y a entre l'un & l'autre, c'eſt que le pus eſt ſalé & la partie gélatineuſe ne l'eſt pas, parce que le ſel de la ſéroſité ſe mêle avec la partie gélatineuſe, & lorſqu'elle eſt diſſolue, elle forme le pus. Le pus étant ſalé & ſe mêlant avec le ſang, doit y produire des alté-

rations ; & la Fievre lente par ſuppuration vient du pus qui ſe mêle goutte à goutte dans le ſang.

Cauſes.

Le pus qui cauſe la Fievre lente peut venir d'un abcès ou d'une ulcere ; l'abcès eſt une cavité, pleine de pus, & l'ulcere eſt un abcès ouvert; l'un & l'autre, par le pus qu'ils fourniront, cauſeront la Fievre lente.

L'abcès peut être produit tout-à-coup ou lentement ; l'abcès peut ſurvenir à une inflammation marquée de quelques parties du corps que ce ſoit.

Une inflammation au poumon, doit venir à réſolution depuis le ſeptieme jour juſqu'au dixieme ; ſi les accidens ſe renouvellent vers ce temps, nous avons des preuves que la ſuppuration ſe forme, & l'abcès dans le poumon produira la Fievre lente par ſuppuration.

Il en eſt de même de toutes les parties intérieures du corps où il peut y avoir inflammation, comme dans la plevre, le diaphragme, le foie, les reins, l'eſtomac, les inteſtins, la matrice, la veſſie.

L'abcès peut ſurvenir ſans inflammation marquée; il peut ſe former ſourdement & ſans ſe faire appercevoir d'abord, ſavoir par des tubercules, des grains glanduleux, lymphatiques, qui ſont engorgés ou durcis ; il y a beaucoup de ces grains glanduleux dans le poumon, le foie, la rate & les autres parties ; ils peuvent ſe durcir par le vice de la lymphe : ces tubercules peuvent être cruds ou ſuppurer.

S'ils ſont cruds ils incommoderont, mais ils ne produiront point de Fievre lente.

Lorſqu'ils ſuppurent, le pus ſe forme d'abord dans le milieu ; il ne ſe manifeſte que longtemps après qu'il eſt formé. Le tubercule étant ſerré, la matiere ne ſort pas ; mais peu-à-peu le pus augmentant dans le centre du tubercule, il ſe forme un abcès tuberculeux ou une vomique, parce que quelquefois on la rejette en vomiſſant. Cet abcès eſt enkyſté, parce qu'il eſt dans un ſac ou kyſte ; il peut ſe former dans toutes les glandes lymphatiques ou conglobées, qui ſe trouvent par-tout, & principalement dans le poumon, le foie, le méſentere, la matrice, &c.

Je ne crois pas que ce ſoit les nœuds des vaiſſeaux lymphatiques qui s'obſtruent, mais ce ſont les glandes milliaires plus ou moins groſſes. La lymphe mal conſtituée ſuffit ſeule pour cela ; les glandes ſuppurent d'abord par le milieu qui eſt plus mol & plus aiſé à ſuppurer.

La ſeconde cauſe du pus qui cauſe la Fievre lente, peut venir d'un ulcere.

L'ulcere peut venir d'un abcès ouvert ou ſans abcès intérieur, d'un abcès phlegmoneux ou tuberculeux. Dans le premier cas le pus rongera, ſe fera iſſue & deviendra un ulcere, qui verſant du pus, cauſera la Fievre lente, qui ſera d'autant plus forte, que le pus eſt dans une partie dont il ne peut ſortir que par la circulation.

Si le pus étoit dans le poumon, une partie s'écouleroit par les crachats ; s'il étoit dans l'eſtomac, il s'évacueroit par le bas-ventre ; mais dans le méſentere, il y porteroit la gangrene.

Les ulceres ſans abcès préalable ſont formés par un vice intérieur ; il ſe formera une crevaſſe, qui s'étend peu à peu & qui creuſe de plus en plus : cela arrivera quelquefois à la ſuite d'un ſimple rhume ; lorſque l'humeur eſt âcre, elle ronge peu à peu, elle écorche quelque partie du poumon, & forme un ulcere ; quelquefois la ſimple violence de la toux peut produire cet effet, & former une déchirure, comme ſi on avoit reçu un coup de couteau, cette déchirure peut ſe refermer, mais elle peut auſſi ſuppurer, & cela arrive quelquefois. Des matieres âcres peuvent auſſi cauſer cette déchirure ; des graviers dans les reins ou dans la veſſie, des poiſons & des remedes violens, peuvent produire des éroſions & des ulceres d'où naîtra la Fievre lente & la phthiſie. Toutes les parties qui pourront être attaquées de phlegmon, & où il pourra ſe former des tubercules, produiront cette Fievre.

Symptômes.

La Fievre lente par ſuppuration eſt de deux eſpeces, eſſentielle ou ſymptômatique. Elle eſt eſſentielle, lorſqu'il n'y a eu aucune maladie antérieure, comme lorſqu'un tubercule vient à ſuppurer, & qu'enſuite d'une vomique au poumon, il ſurvient un ulcere ; le malade maigrit ſans qu'on en ſache ſouvent la cauſe.

Elle eſt ſymptômatique, quand elle vient à la ſuite d'une maladie, après une inflammation interne qui tourne en ſuppuration, comme après la pleuréſie, la fluxion de poitrine,

On diſtingue dans cette Fievre trois temps : Le commencement, l'augmentation & l'état ; les ſymptômes varient dans ces trois cas.

Suppoſez une Fievre lente eſſentielle par ſuppuration.

Dans le premier temps le malade éprouvera un peu d'abattement, de ſéchereſſe, de chaleur à laquelle il n'étoit pas accoutumé, un peu d'agitation dans le pouls, ſur-tout le ſoir & après le repas. La ſuppuration qui ſe fait dans les tubercules ſera ſuffiſante pour cela ; ils ne fourniſſent que du pus au ſang, & produiſent ces ſymptômes.

Au contraire dans la Fievre lente ſymptômatique, les ſymptômes ſont d'abord violens, beaucoup de Fievre, de chaleur qui annonce que le pus commence à ſe former.

Quand le pus eſt formé tout eſt tranquille, le friſſon finit, le malade n'eſt plus agité ; mais la Fievre perſiſte, à cauſe du pus qui ſe verſe peu à peu dans le ſang. Dans le ſecond temps de la Fievre lente, tous les accidens augmentent, la chaleur, la ſéchereſſe ſont plus conſidérables ; les redoublemens ſont plus forts, & le malade éprouve quelque ſentiment de douleur dans la partie qui a été affectée. Dans le ſecond temps de la Fievre lente ſymptômatique, le malade a été atténué par la maladie précédente, & on ne peut s'y méprendre. Dans le troiſieme temps, qui eſt celui de la confirmation de la maladie, la maigreur eſt exceſſive, les parties ont beaucoup perdu de leur ſubſtance, & ont peu reçu par la nutrition ; la tranſpiration inſenſible eſt conſidérable dans un homme qui ſe porte bien,

mais elle eſt réparée ; ſi on rend plus qu'on ne reçoit par la nutrition on dépérit néceſſairement. Or un phthiſique tranſpire deux fois plus qu'un homme ſain, & la réparation eſt plus difficile; la lymphe eſt âcre, elle racle les parties plutôt qu'elle ne les nourrit. La graiſſe ſe diſſipe, les fibres tendineuſes ſe rapetiſſent, les fibres muſculaires ſe rapprochent & diminuent; les yeux ſont creux, la graiſſe étant diſſipée ils deviennent petits, les ongles ſont crochus, en un mot la face eſt hippocratique, c'eſt-à-dire, telle qu'Hippocrate l'a repréſentée.

La pâleur eſt grande, le ſang circule en petite quantité & circule lentement. La peau & le ventre ſont deſſéchés; la graiſſe du méſentere, de l'épiploon, tout eſt diſſipé; le ventre ſemble tout retiré; on ſent à merveille l'épine du dos, & même le battement de l'aorte. La Fievre lente n'eſt plus méconnoiſſable, elle approche même quelquefois de la Fievre aiguë, & lorſque le malade eſt réduit à ce degré, il n'y a preſque plus d'eſpérance.

Diagnoſtic.

Il ſeroit important de la reconnoître dès le premier degré ou au moins dès le ſecond; mais ſouvent il eſt difficile de le faire. Le malade ne conſulte pas le Médecin, & quelquefois quand il le conſulte, il eſt traité de viſionnaire, ſi le teint du viſage change, ſi le malade a quelques degrés de chaleur. Après le repas, ſi on examine ſon pouls, à jeun & ſur-tout le ſoir, après le premier ſommeil, on pourra reconnoître cette Fievre; ſi on ne la reconnoît point lorſ-

qu'elle eſt encore dans le premier temps, on la reconnoîtra dans le ſecond.

La Fievre lente ſymptômatique eſt plus difficile à reconnoître.

Après ce qui a précédé, il faut examiner s'il y a eu ſuppuration quelque part, s'il y a eu une inflammation dans le foie, le poumon, & qu'elle n'ait pas été réſolue ; s'il ſurvient quelques-uns des accidens dont nous avons parlé. Il eſt aiſé de s'aſſurer s'il s'eſt fait une ſuppuration ; il eſt difficile de ſe déterminer lorſque la Fievre lente ſuppuratoire ſurvient à des tubercules ; mais s'ils ſont dans le bas-ventre on pourra les découvrir ; s'ils ſont dans la poitrine, l'oppreſſion & la courte haleine en ſeront des marques.

On connoîtra qu'elle vient de la poitrine s'il y a eu une toux conſidérable, ſi le malade a craché du ſang. Les urines ſanglantes, & les pertes blanches dans les femmes, quand elles ſont jaunâtres, marquent qu'il y a eu embarras dans les reins ou la veſſie, & dans la poitrine.

Pronoſtic.

En général toute Fievre lente ſuppuratoire eſt extrêmement dangereuſe ; il eſt très-difficile de cicatriſer, parce qu'on neut déterger une plaie ou un ulcere interne.

Les Fievres lentes ſuppuratoires qui viennent de cauſe héréditaire ne ſe guériſſent preſque jamais.

Il y a plus d'eſpérance lorſqu'il y a eu un abcès ou un ulcere, & un ulcere interne en

conséquence, & que le pus peut être expulsé du poumon ; on peut guérir cette Fievre : mais lorsqu'il y a ulcere par une cause intérieure, sans maladie accidentelle, elle est incurable ; celle qui vient d'une vomique, se guérit rarement ; on voit des gens rendre une vomique, & se porter mieux, lorsque la cavité du tubercule se remplit.

On en voit qui rende jusqu'à dix fois une vomique ; ce sont des fistules qui se remplissent & se rouvrent. En général cette Fievre est plus fâcheuse aux jeunes gens depuis quinze ou dix-huit ans, qu'aux vieillards ; dans les jeunes gens les secours & l'agitation du sang empêchent la cicatrice ; le sang est d'ailleurs plus âcre & moins séreux : c'est tout le contraire dans les vieillards.

La Fievre lente suppuratoire se termine par la phthisie, le malade devient un vrai squelette.



De la Fievre lente par consomption ou marasme.

Cette Fievre est accompagnée de maigreur & de desséchement, comme la Fievre lente par suppuration ; la différence est que dans l'une il y a suppuration, & on la nomme phthisie ; & la Fievre dont il s'agit s'appelle marasme, & *tabes* en latin.

Causes.

On en reconnoît cinq principales causes, & s'il y en a d'autres elles se rapportent à celles-ci.

L'obſtruction des différens viſceres ou des couloirs qui ſéparent les humeurs récrémentitielles & excrémentitielles ; les humeurs ſont moins douces que le ſang ; elles deviennent même plus âcres. De retour dans le ſang elles le rendent plus âcre qu'il ne doit être, le diſſolvent & le rendent plus propre à produire une petite Fievre ſemblable à celle qui vient de conſomption, puiſqu'il n'y a point d'obſtruction qui ne puiſſe la produire.

L'expérience fait voir que la conſomption eſt la ſuite des obſtructions des viſceres, ſur-tout de ceux qui ſéparent beaucoup de matieres, comme le foie dans les hommes, & la matrice dans les femmes.

Les humeurs que ces viſceres ſéparent ſont en grande quantité ; elles ſont âcres & elles regorgent dans le ſang, & lui communiquent leur âcreté.

La matrice obſtruée empêche l'écoulement des regles, & jettent les femmes dans une infinité de maux & de dérangemens ; il en eſt de même des fleurs blanches, l'humeur laiteuſe retenue dans le ſang le rend âcre & cauſe auſſi la conſomption.

On ne parle pas ici de l'obſtruction qui ſe fait tout-à-coup ; celle-ci cauſe une maladie aiguë : il s'agit d'une obſtruction qui ſe fait lentement & peu à peu ; comme elle n'arrive que peu à peu & pour ainſi dire ſourdement, elle ne peut produire une inflammation : voilà la premiere cauſe qui ne ſuppoſe aucune ſuppuration ni dans le foie ni dans la matrice. La ſeconde cauſe eſt la diſpoſition de la lymphe, des glandes conglo-

bées, des vaiſſeaux lymphatiques au travers deſquels la lymphe doit paſſer ; elle vient de tout ce qui peut épaiſſir ou arrêter la lymphe, comme l'abus des choſes non-naturelles, un virus ſcorbutique, écrouelleux, vénérien. Ces glandes étant endurcies arrêteront le cours de la lymphe, qui deviendra plus épaiſſie, plus âcre ; ſi elle peche déja par ſon âcreté & ſa viſcidité, elle deviendra encore plus âcre & plus épaiſſe par ſon ſéjour ; elle donnera lieu à des mouvemens fébriles, imperceptibles dans le commencement. L'obſtruction des glandes lymphatiques doit avoir une certaine étendue, pour pouvoir déranger la circulation de la lymphe ; s'il n'y en avoit que deux ou trois d'obſtruées, elles ne produiroient point la Fievre lente conſomptive. Les glandes méſentériques ſont les plus propres pour cela, parce qu'elles ſont le réſervoir de beaucoup de vaiſſeaux lymphatiques ; elles cauſeront des petits mouvemens fébriles, lorſquelles ſeront obſtruées, ſur-tout dans ceux qui ont des diſpoſitions aux écrouelles.

La troiſieme cauſe eſt le dérangement d'eſtomac, auquel ſont ſujets ceux qui dans leur jeuneſſe ſe ſont livrés aux excès de débauche ; à peine peuvent-ils digérer une ſoupe, une aîle de poulet. La digeſtion ſe faiſant mal, le ſang reçoit peu de chyle ; ce chyle ſera viſqueux & aigre ; il occaſionnera des friſſons, des accidens, des vapeurs ; le ſang étant mal conſtitué, ces perſonnes maigriſſent par le défaut de nourriture & tombent dans la conſomption, mais il faut pour cela que le vice de l'eſtomac dure

depuis long-temps, & soit permanent.

La quatrieme cause sont les évacuations immodérées par les couloirs du corps, *verbi gratiâ*, un flux de ventre immodéré, les fleurs blanches, les sueurs abondantes sans maladie, la salivation mercurielle poussée trop loin, un flux d'urine trop abondant. Toutes ces causes produisent la Fievre lente consomptive à cause de la dissipation de la sérosité ; l'acrimonie du sang devient considérable, la nutrition ne se fait plus, la quantité du sang est diminué, & en peu de mois on voit un amaigrissement étonnant. Après un flux de ventre la consomption vient en peu de mois, au lieu qu'après les autres causes, elle n'arrive qu'insensiblement, & quelquefois après plusieurs années.

La cinquieme cause est la paralysie, qui peut être plus ou moins grande, & dans différentes parties.

Si la paralysie est universelle, tout le corps maigrira, & il y aura Fievre lente, comme il arrive à ceux qui sont attaqués d'une hémiplégie ; un bras paralytique devient une fois plus menu que l'autre. Lorsque les nerfs sont relâchés, les esprits animaux n'écartent plus les parties, & ne donnant plus lieu à la nutrition, le mouvement sera lent & ce suc nourricier ne peut plus passer.

Il en est de même de ce que l'on nomme *tabes dorsalis*, ou paralysie des nerfs de la moëlle de l'épine. Elle fournit une grande quantité de nerfs, l'extrémité inférieure n'en reçoit que par-là. Si la moëlle de l'épine est affectée, les esprits animaux ne peuvent passer ; comme

il arrive dans la vérole & les dislocations imparfaites, qui compriment la moëlle, & causent l'amaigrissement dans toutes les parties qui sont au-dessous de la moëlle affectée. Le relâchement vient du froid, de coucher dans un lieu humide, de la pluie, des dépôts catharreux comme dans le nez.

La consomption qui arrive à ceux qui s'abandonnent aux excès de l'amour, ne doit point se rapporter au *tabes dorsalis*, mais aux évacuations immodérées de la semence, & aux agitations violentes.

Symptômes.

Si on excepte les évacuations trop abondantes, les autres causes agissent lentement, & la consomption ne se manifeste que deux ou trois mois après son commencement.

La Fievre lente consomptive va plus lentement que celle qui vient de suppuration; peu à peu on sent quelque chaleur & quelqu'élévation dans le pouls, sur-tout les soirs après les repas; on a des sueurs ou moiteurs le matin.

Il est aisé de comprendre d'où vient cette élévation du pouls. Le mêlange du chyle avec le sang se fait sentir dans tous les convalescens, mais beaucoup plus encore dans les malades.

Dans ceux qui se portent bien, il se mêle sans causer aucune élévation, de sorte que ceux qui ont une Fievre consomptive, sont différemment affectés selon les alimens qu'ils prennent, & que la digestion se fait plus ou moins mal, lorsqu'ils se relâchent ou qu'ils mangent trop & des alimens de mauvaise digestion. Le mouve-

ment fébrile augmente dans le commencement ; le malade se sent foible ; il se plaint d'une Fievre, mais on ne s'en apperçoit bien qu'après un an ou même deux : voici le premier état. Dans le second, les mouvemens fébriles se font plus sentir, l'amaigrissement & l'affoiblissement deviennent plus considérables, & cet état dure aussi quelquefois plusieurs années.

Enfin la Fievre devient habituelle & l'amaigrissement est excessif ; les nuits sont mauvaises, & le malade se trouve dans le troisieme degré.

Quelquefois le malade meurt dans le second, quelquefois & le plus souvent la maladie se termine par suppuration, & se change en Fievre lente suppuratoire.

Quelquefois la Fievre lente consomptive se change en Fievre lente cachectique ; alors les pieds se bouffissent, les cuisses sont affectées ; il arrive hydropisie de poitrine ou de bas ventre, ou hydropisie universelle, & le malade meurt.

Diagnostic.

Tout le monde reconnoît cette maladie quand elle est parvenue au troisieme degré ; on la soupçonne au second, mais on la méconnoît au premier.

Le malade même ne commence à se plaindre qu'au second degré, & n'appelle le Médecin que dans ce temps.

Lorsqu'on voit une personne qui mange raisonnablement & qui maigrit, sur-tout lorsqu'elle a des mouvemens de Fievre le soir, on juge qu'il y a Fievre lente.

La Fievre lente consomptive a de grandes évacuations, mais lorsqu'elle est produite par d'autres causes, il est très-difficile de la connoître; on ne peut le deviner qu'en interrogeant le malade, si lorsqu'il étoit jeune il avoit des glandes écrouelleuses. On peut supposer des engorgemens dans les glandes, quand la bile croupit dans le sang; on le reconnoît par les digestions qui en sont un peu teintes; on voit l'état des urines, on s'informe de l'état des regles & des situations de la matrice.

On examine l'état de l'épine du dos, & on voit si elle est également sensible par-tout; on prend garde sur-tout s'il n'y a point de vérole cachée ou de virus scorbutique; car c'est-là où la sagesse du Médecin est nécessaire.

Pronostic.

La Fievre lente consomptive est moins dangereuse que la suppuratoire, celle-ci dépendant d'une suppuration interne, qu'il est presqu'impossible de guérir; mais la Fievre consomptive au troisieme degré est très-difficile à guérir; toute la masse du sang est altérée & corrompue, c'est pourquoi on en revient difficilement: cependant la Fievre consomptive dure des dix ou douze années, au lieu que dans la Fievre lente suppuratoire, on ne va gueres plus loin que deux ou trois ans, à moins qu'elle ne dépende d'une vomique, qui s'ouvre & se referme, qui se vuide & se remplit successivement. La Fievre consomptive se termine par la phthisie ou la cachexie.

De la cachexie, troisieme espece de Fievre lente.

Cachexie vient dugrec κακὴ, mauvaise, & ἕξις, habitude, qui signifie en latin, *malus habitus*; en françois, mauvaise disposition du corps.

Dans cette maladie l'habitude du corps est bouffie plus ou moins.

Il n'y a point de Fievre lente suppuratoire qui ne puisse dégénérer en cachexie ; il en est de même de la Fievre lente consomptive.

Nous parlons ici de la cachexie essentielle, & non de la symptômatique.

Pendant très-long-temps on a cru que la bouffissure étoit produite par la sérosité, mais on a senti à la fin, qu'il falloit la rapporter à la lymphe ; la lymphe est en grande quantité dans le sang, dont elle fait le tiers ou la moitié. Quoique quand on tire du sang il paroisse beaucoup de sérosité, il y a encore plus de lymphe dans cette sérosité que de sérosité même ; de plus la lymphe la plus épaisse forme une partie du congulum avec la partie rouge du sang.

Quand le sang artériel est parvenu aux extrémités capillaires, la partie lymphatique passe par d'autres vaisseaux ; il se fait une sécrétion ou une diminution. Cette lymphe suit une autre route, elle a sa circulation qui lui est propre ; elle va se rendre dans la veine sousclaviere gauche, & là se mêle avec le sang, pour aller ensuite dans

dans le cœur, & delà dans toutes les parties du corps.

Tandis que la lymphe marche d'un pas égal, il n'y a point de bouffiſſure ; mais ſi elle s'accumule, ſi elle n'avance pas, les vaiſſeaux lymphatiques s'enfleront, l'enflure paroîtra blanche & molle, en un mot il y aura un œdeme.

Quand il s'agit d'expliquer pourquoi une partie du corps eſt bouffie, il faut expliquer pourquoi la lymphe s'arrête & n'avance pas.

La membrane cellulaire qui eſt ſous la peau, eſt remplie d'un ſuc viſqueux & gras ; cette graiſſe eſt repriſe par les vaiſſeaux lymphatiques. Il ſe fera une circulation lente à la vérité. Si cette circulation eſt arrêtée, il y aura bouffiſſure, qui dépendra de l'engorgement des cellules graiſſeuſes ; la bouffiſſure dépendra de l'engorgement des vaiſſeaux lymphatiques ; un malade a les pieds bouffis en ſe couchant, le lendemain il n'y paroît plus. En facilitant donc le retour de la lymphe, les vaiſſeaux ſe dégorgent ; ainſi la bouffiſſure ne dépend point d'une extravaſion ni d'une infiltration de la ſéroſité, mais d'un ſimple engorgement de la lymphe ; ſi elle étoit extravaſée elle ne pourroit rentrer dans les voies de la circulation, la bouffiſſure ne ſe diſſiperoit pas comme elle fait du ſoir au matin.

Cette bouffiſſure ſe fait ſentir au viſage & aux yeux ; il y a beaucoup de vaiſſeaux lymphatiques dans ces parties, ſur-tout dans la paupiere ; la partie ſur laquelle on ſe couche ſe trouve bouffie, & non les autres ; tout cela fait voir qu'elle vient d'engorgement, & non d'extravaſion ou d'infiltration de la ſéroſité.

Causes de la bouffissure.

Nous en reconnoissons trois :

La premiere est l'embarras dans les reins ; l'évacuation doit être proportionnée à la quantité du liquide qu'on prend ; la quantité de l'urine répond quelquefois aux deux tiers de la boisson ; cette sérosité restant dans le sang, elle gonflera les vaisseaux lymphatiques ; ils s'engorgeront, & il y aura bouffissure ; lorsqu'il y a une suppression totale d'urine, on est bientôt bouffi. Si les urines coulent en petite quantité, & qu'il en reste dans la masse du sang une demi-once, peu-à-peu elles surmonteront & donneront lieu à la bouffissure & à des embarras qui seront imperceptibles dans le commencement. Les embarras sont encore produits dans les reins par des obstructions, des pierres, des graviers, des glaires, des abcès, des ulceres ; toutes ces choses en gonflant les reins retardent la séparation de l'urine, & disposent peu-à-peu à la bouffissure.

La seconde cause est la trop grande quantité de lymphe dans le sang ; si la lymphe est trop abondante, elle gonflera les vaisseaux dans les endroits dont elle revient difficilement ; cette trop grande quantité de lymphe peut venir de la dissolution du sang. Il est alors plus propre à s'échapper dans les vaisseaux lymphatiques, étant plus ténu ; ce n'est pas la partie rouge qui s'échappera, mais la lymphe qui étoit la plus épaisse auparavant & qui est devenue ténue. Quoiqu'il s'échappât auparavant beaucoup de

lymphe par les extrémités artérielles des vaisseaux sanguins, pour aller dans les arteres lymphatiques, il en reste encore dans le sang, puisqu'il y en a encore beaucoup dans les veines, & que malgré les saignées il y aura encore bouffissure. Cette dissolution du sang peut venir de longues maladies ; les redoublemens de la Fievre brisent le sang, l'abus des apéritifs peut y contribuer, sur-tout des mercuriaux ; si le malade est altéré, & qu'il boive beaucoup, le sang sera plus ténu & plus dissous. Les eaux minérales prises à contre-temps peuvent encore y contribuer.

La troisieme cause se prend du côté du relâchement du tonus des parties du corps ; la lymphe circule par l'impulsion qu'elle reçoit des arteres ; quand cette impulsion est diminuée, & que la force systaltique est relâchée, le cours diminue à proportion.

Le relâchement du tonus des parties du corps peut venir de paralysie, d'épuisemens excessifs, par des exercices violens, des excès avec les femmes, de longues maladies, par les évacuations immodérées.

Les longues maladies ont épuisé les forces ; la saignée les a diminuées, & le tonus des parties est diminué ; la sérosité est aussi augmentée par l'abondance de la boisson.

La premiere fois que l'on saigne, il paroît peu de sérosité ; la seconde il y en a plus, & si on saigne huit fois de suite une personne qui se porte bien, la huitieme fois il y aura beaucoup de sérosité.

De plus la huitieme fois qu'on a saigné un

malade, ſouvent le ſang paroît plus épais, plus racorni, plus couenneux qu'à la premiere ſaignée.

Il y a donc un plus grand épaiſſiſſement; à meſure que l'on ſaigne, la partie rouge diminue & la ſéroſité augmente.

Le nombre des ſaignées diminue la quantité des eſprits animaux. Le reſſort des fibres muſculaires qui en dépend, eſt affoibli; l'affoibliſſement des forces eſt la meſure de la dirréduction du tonus des parties.

Symptômes.

Les vices de la lymphe s'augmentent, lorſqu'elle croupit; ſi elle étoit épaiſſe & âcre, elle le devient encore plus; elle devient plus viſqueuſe & plus ſalée; elle ne peut entrer dans le ſang ſans y cauſer du dérangement, du trouble & un mouvement fébrile, ou par l'épaiſſiſſement du ſang, ou par l'âcreté qui accélere les oſcillations en rétréciſſant les fibres.

L'âcreté de l'urine, le relâchement du tonus outre les vices de la lymphe, produiront encore la Fievre, ſur-tout le ſoir après le repas.

La cachexie ou bouffiſſure s'appelle anaſarque, lorſqu'elle occupe toute l'habitude du corps, & qu'elle fait le bourlet vis-à-vis les reins. On l'appelle auſſi leucophlegmatie; elle eſt aiſément Fievre d'hydropiſie de poitrine ou de bas ventre, par la ſéparation de la ſéroſité qui s'épanche à travers les vaiſſeaux lymphatiques. Les autres ſymptômes ſont les mêmes que ceux des autres Fievres lentes; le malade maigrit, &c.

La bouffiffure la plus légere peut devenir une hydropifie anafarque. Si la cachexie a été précédée d'une longue maladie, il n'en faut pas chercher d'autres caufes.

Diagnoftic.

Il n'eft pas difficile de reconnoître la cachexie lors même qu'elle commence. Les pieds, les jambes & les bras font enflés ; l'enflure augmente peu à peu, & réfifte aux remedes ; lorfque le mal eft plus grand, elle eft au fecond degré, & il eft encore plus aifé de la reconnoître. Il eft difficile d'en déterminer les caufes ; pour cela il faut tout examiner.

1°. S'il y a eu des maladies longues & de langueur.

2°. Si les urines coulent librement, & tout ce qui peut y avoir donné lieu.

Pronoftic.

La cachexie peut être plutôt guérie que la phthifie ; pour lors il n'y a encore rien de gâté dans le corps, fur-tout lorfqu'un homme eft cachectique après une longue maladie.

On doit plutôt efpérer pour un jeune homme que pour un vieillard, parce que les parties ont plus de reffort ; enfin lorfque les poumons, les vifceres du bas ventre font bien conftitués, il y a beaucoup d'efpérance ; mais lorfque cette maladie eft invétérée, & dans les cas oppofés à ceux qu'on vient de propofer, ou qu'il y a quelque levain fcorbutique ou vérolique, la guérifon en eft difficile.

La cachexie ſe termine ou par hydropiſie ; quand elle devient anaſarque ; ou leucophlegmatie ou plutôt par conſomption, lorſqu'il y a flux de ventre ou d'urine ; ſur-tout lorſqu'il vient tard, il précipite la maladie ; elle ſe termine par gangrene, lorſque les oſcillations ne peuvent plus s'exciter ; lorſque les parties ſont relâchées, les oſcillations des arteres ſe perdent, & les parties tombent en gangrene ou en pourriture.

Curation générale des Fievres ſuppuratoires.

Dans les Fievres ſuppuratoires, toute l'attention du Médecin conſiſte :

1°. A évacuer la matiere purulente ; quand elle ſe trouve dans l'eſtomac, les inteſtins, les reins, la matrice, elle peuvent s'évacuer par leur propre poids ; il n'en eſt pas de même lorſqu'elles ſont dans la poitrine, il faut alors procurer l'évacuation par l'expectoration.

2°. A adoucir le ſang, à procurer une lymphe douce & balſamique, pour réparer les pertes qui ſe ſont faites.

3°. A conſolider les parties.

Or pour réuſſir en tous ces points, rien n'eſt plus utile ni plus propre que le lait & les balſamiques doux.

Usage du lait.

En France, on ne fait usage que de quatre sortes de lait, celui de femme, celui d'ânesse, celui de chevre & celui de vache.

En Asie, on se sert de celui de chameau : celui de jument seroit fort bon, & même il seroit meilleur que celui de vache ; il est plus doux & plus léger, mais il est trop rare.

Celui de brebis est trop doux.

Celui de femme l'emporte sur tous les autres ; parce qu'il est plus doux, plus onctueux, plus analogue à notre nature ; il se digere mieux.

Lorsqu'on le prend en tettant goutte à goutte, il fait un très-bon effet, parce que la salive se mêle avec lui & le digere. Quand on avale un aliment tout d'un coup, sans lui donner le temps d'être détrempé par la salive, il est moins bon & plus difficile à digérer. Le lait des femmes seroit le meilleur de tous, mais il n'est pas sans inconvénient.

1°. Il est fort difficile de trouver une bonne nourrice, qui veuille nourrir un adulte. Si elle se met en colere, si elle s'enivre, le malade en souffre.

2°. Quand même une nourrice ne seroit point sujette à ces extravagances, elle ne seroit pas d'une grande utilité au malade ; une bonne nourrice n'a qu'une chopine de lait, ce qui ne suffit pas pour nourrir un adulte ; il faudroit donc en trouver trois, mais comme elles sont toujours envieuses, toujours inquietes, il est très-difficile d'en trouver trois, ce qui seroit cependant avantageux au malade.

Mais suppofez qu'il n'y ait aucun de ces inconvéniens qu'on vient de rapporter, & que la premiere de ces trois nourrices donne à tetter le matin à six heures, l'autre à dix, la troisieme à deux heures après midi, que la premiere recommence à six heures du soir ; le malade en tettant un peu plus d'un demi-septier à chaque fois, avalera dans la journée trois chopines de lait, ce qui suffira pour le nourrir. Il est difficile aux adultes de tetter, ils n'ont jamais une parfaite facilité pour le faire ; ils sont hors d'haleine, ce qui nuiroit plus au malade, que le lait ne lui serviroit.

Le lait d'ânesse & celui de vache sont à peu près semblables ; ils sont suffisamment séreux, liquides, aisés à digérer ; ils passent aisément, ils nourrissent, mais ils n'épaississent pas.

Le lait de vache est plus nourrissant, plus pesant, plus difficile à digérer ; on est obligé de le couper pour en diminuer l'épaississement.

On peut prendre du lait d'ânesse, une ou deux fois par jour ; on les prend seuls ou mêlés avec du jus de cresson, de cochléaria, d'absynthe, d'eau de chaux, pour qu'il ne se coagule pas.

Quand on n'en prend qu'une fois on doit le prendre le matin à jeun, & le soir quatre heures après avoir soupé légerement ; il y a des personnes qui le digerent mieux le soir que le matin, à cause de la quantité de glaires qu'ils ont dans l'estomac.

Le lait d'ânesse & de chevre ne demande pas que le malade soit exempt de Fievre, il faut seulement que la Fievre ne soit pas grande ; il

n'en eſt pas de même du lait de vache ; comme il eſt plus groſſier, il nuiroit avec la Fievre ; on eſt obligé de le couper avec l'eau d'orge ou de chiendent, de riz, ſuivant la force de l'eſtomac du malade ; on le prend une ou deux fois le jour avec les mêmes précautions que celui d'âneſſe & de chevre.

Les malades digerent mieux le lait lorſqu'ils le prennent pour toute nourriture ; il faut alors du lait de vache pour ſoutenir le malade ou moitié lait de vache, moitié lait d'âneſſe ou de chevre.

On en prend quatre fois le jour ; celui d'âneſſe, le matin & le ſoir : celui de vache, à dîner & l'après-midi.

On met quatre à cinq heures d'intervalle entre chaque priſe.

Le lait de vache ſert pour les repas où on fait des potages ou gruau de riz, d'œufs.

Quand on prend le lait il ne faut point boire de vin ; lorſque le malade eſt convaleſcent & un peu plus fort, on joint au lait les œufs frais, le poiſſon cuit à l'eau ou grillé : on ne le permet pas aux goutteux, mais ſeulement aux gens forts & robuſtes.

Maniere de préparer au lait.

La préparation eſt ordinairement de commencer par purger le malade, de donner les bouillons délayants ; quelquefois on fait prendre les eaux minérales, excepté dans les Fievres ſuppuratoires. Mais ſur-tout on fait

jeûner le malade trois ou quatre jours avant.

Les premiers jours on ne donne que la moitié du lait, on augmente la dose peu-à-peu.

On fait prendre le lait à six heures du matin afin qu'il soit digéré à onze. Le repas doit être léger, de façon que le malade ait besoin de prendre son lait à quatre heures du soir. Pour aider la digestion, on y mêle deux ou trois cuillerées d'une décoction de kina ou d'absynthe. On donne le matin, avant le lait, des absorbans, comme les queues d'écrevisses, le sang-dragon, le corail, l'eau seconde de chaux, l'extrait de fumeterre.

Si le lait ne se digere pas bien, si le malade est dégoûté, s'il vomit, s'il a des nausées, si la Fievre survient, il faut quitter le lait; mais si le malade a faim de son lait, s'il le digere bien, il faut le continuer.

Lorsque le malade est constipé, toute la partie butireuse & séreuse a été pompée; il ne laisse dans les intestins que la partie caseuse, ce qui est une bonne marque. Quand la constipation est grande, ce qui arrive souvent dans l'usage du lait de vache & sur-tout l'été, il faut couper le lait avec beaucoup d'eau; on le fait prendre froid & non bouilli; les parties séreuses s'évaporent dans l'ébullition. On fait prendre aussi de la moëlle de casse à la dose de trois, quatre, cinq gros de temps en temps; on entretient par-là la liberté du ventre.

Des Balsamiques.

Les baumes dont nous parlerons ici, sont

ceux de la Mecque, de Tolu, du Pérou, de Copahu, de Canada.

Le baume de la Mecque, outre qu'il eſt extrêmement rare, eſt très-âcre & très-échauffant ; il augmente la Fievre, il n'eſt pas employé en Médecine.

Le baume de Tolu s'emploie extérieurement, mais rarement pour l'intérieur.

Le baume du Pérou eſt trop groſſier pour être pris intérieurement; il ne pourroit convenir qu'aux perſonnes inondées de ſéroſités : dans d'autres conſtitutions, il échaufferoit, irriteroit & donneroit la Fievre.

Les baumes dont on ſe ſert intérieurement, ſont celui de Copahu & de Canada : celui ci eſt un peu plus doux, plus blanc que celui de Copahu qui eſt plus chaud & plus amer.

On peut cependant employer l'un & l'autre, l'effet n'en eſt pas fort différent ; la doſe eſt depuis trois gouttes juſqu'à cinq ; on donnera ces bols dans le ſirop de capillaire & de guimauve. On verſe de ce ſirop dans une cuiller, enſuite le baume, & pardeſſus on verſe encore du ſirop.

On peut encore mêler ces bols avec du ſucre & en faire des petites pilules.

On les emploie encore en les mettant dans des jaunes d'œufs, auxquels on ajoute du blanc de baleine.

Enfin on les mêle avec l'huile ou le beurre de cacao qui eſt très-adouciſſant, & le blanc de baleine.

M. Herment, Médecin de Paris & de l'Hôtel-Dieu, ſe ſert en ce cas du bol ſuivant, qu'un

Charlatan de Paris vend un louis d'or, quoiqu'il le compoſe mal.

Blanc de baleine . . . . . . gros xv.
Beurre de cacao . . . . . . gros vij.
Baume blanc de Canada . . . gros iij.
Sirop de lierre terreſtre.
Pour faire un bol.

Curation des Fievres lentes conſomptives.

Elle conſiſte :

1°. A humecter & détremper le ſang.

2°. A réſoudre les obſtructions.

La premiere indication ſe remplit par les remedes humectans, les lavemens, les bains.

Quand on prend ces remedes par la bouche, il eſt à craindre qu'ils ne relâchent l'eſtomac & ne gâtent les digeſtions ; les lavemens ni les bains n'ont point cet inconvénient.

1°. On emploie les bouillons de poulet ou de veau, & quelquefois les ſemences froides à la doſe de trois gros ; les herbes humectantes, légerement apéritives, comme la laitue, la chicorée blanche, la pimprenelle, l'aigremoine, tout au plus le petit lait ſeul ou avec la petite centaurée ou le petit chêne, le ſirop violat ou de capillaire, les eaux minérales légeres, qui ne purgent point comme celles de Forges, une pinte pendant ſix mois ou un an, les apozemes délayans, le lait d'âneſſe.

2°. On fait des lavemens de toutes ces choſes; de bouillon de veau, de poulet, l'eau minérale, le petit lait ; on peut en donner deux fois le jour. Les lavemens conviennent d'autant mieux,

que les entrailles sont desséchées. L'expérience apprend qu'il y a des vaisseaux dans les gros intestins, qui portent dans le sang une partie des lavemens que l'on prend; les lavemens d'eau font pisser, ceux de quinquina guérissent la Fievre, ceux de vin enivrent.

3°. Les bains & les demi-bains humectent tout-à-coup ; on les cesse & on les recommence, suivant les circonstances.

La seconde indication se remplit par les apéritifs doux ; tels sont le sel de glaubert à xx ou xxx grains, le tartre vitriolé, le tartre martial depuis xv jusqu'à xx grains. Le safran de Mars, huit à douze grains ; le cinabre, trois, quatre, cinq grains, depuis xij jusqu'à xx grains.

La plupart de ces remedes se fondent dans les apozemes, le petit lait, les eaux minérales. On fait des bols avec les autres.

Le safran de Mars fait à la rosée de Mai, est astringent & constipe ; il cause des angoisses, & on est obligé de le donner avec de la casse.

Je préfere la maniere suivante de le faire, à toutes les autres. On met de la limaille de fer dans un vase de terre, qu'on remplit d'eau tiede; on l'expose au bain. L'eau tiede agit sur le fer, il s'éleve des bulles d'air.

Au bout d'un mois, la limaille de fer est recuite en une espece de pain ; elle se desseche, & fait un safran de Mars très-bon & qui est plus doux que les autres.

Curation de la Fievre lente cachectique.

On a ici deux indications à remplir :

1°. De vuider la sérosité, &
2°. De résoudre les obstructions.

Nous venons d'expliquer la seconde indication; on vuide les sérosités & les humeurs dont le sang est chargé, par les purgatifs doux, par les diurétiques, par les sudorifiques; on a soin de suivre la voie que la nature paroît préférer.

1°. Les purgatifs légers & doux, tels que la manne, la rhubarbe, le sel végétal, rarement les follicules de séné. On peut ajouter quelques grains de diagrede, de jalap, de poudre cornachine, à la manne & à la casse; ces poudres font séparer beaucoup de sérosités.

2°. Les diurétiques sont de deux especes, les froids & les chauds.

On ne doit gueres employer les diurétiques froids, à moins qu'on ne craigne que la Fievre lente n'acheve de dissoudre le sang, *verbi gratiâ*, le nitre purifié à la dose de vingt à vingt-cinq grains par pinte d'eau, le crystal minéral.

Le jus de citron avec l'huile d'amandes douces & un peu de sirop.

Mais quand il n'y a pas de chaleur il faut employer les diurétiques chauds, les cloportes, la cochenille, les racines de fenouil & de persil, les feuilles de cresson & de cerfeuil. Les cloportes sont de grands diurétiques, qui irritent la poitrine, & qu'il ne faut pas par conséquent employer quand il y a toux; hors cela on s'en sert en substance, en décoction, en émulsion; la dose de cloportes est de vingt à trente dans un bouillon, & jusqu'à vingt grains en poudre ou en émulsion.

La cochenille depuis cinq jusqu'à dix grains;

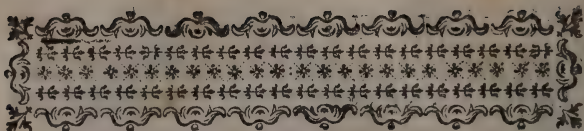
elle a une vertu cordiale, ſudorifique & diurétique; elle eſt pleine de ſels volatils alkalins; l'effet des cloportes eſt plus doux.

3°. Les ſudorifiques ſont la tiſane de Salſepareille, d'eſquine, de ſaſſafras, & on en fait des bochets.

L'obſtruction ſe traite par les apéritifs doux, dont nous avons parlé.

Après les purgatifs & les apéritifs, lorſque le ſang eſt fort diſſous & le malade exténué, il faut quelquefois employer les incraſſans, tel que le lait.





SECONDE PARTIE.

Explication de quelques Fievres continues aiguës, dont la différence n'est pas essentielle.

APRÈS avoir traité des Fievres en général, nous sommes obligés de revenir sur nos pas, & de traiter de quelques especes de Fievres particulieres, dont les différences ne sont pas essentielles, mais seulement accidentelles.

Nous les réduirons à quatre classes.

Les unes dépendent de quelques symptômes particuliers, les autres d'un danger éminent.

La troisieme classe comprend les causes qui donnent lieu à la Fievre, comme les inflammations.

La quatrieme renferme les Fievres qui dépendent d'un levain ou d'une humeur particuliere, qui cause des dépurations.

Dans la premiere classe nous mettons la Fievre épiale, où on a chaud & froid en même temps.

La Fievre lypirie, dans laquelle l'intérieur est brûlant & les extrémités froides.

La Fievre syncopale, où le malade tombe dans des évanouissemens.

La Fievre rouge, lorsque toute la peau devient

vient rouge, & qu'il ſemble qu'il y ait un éryſipele univerſel, & la Fievre colliquative où le ſang ſe fond & ſe diſſout.

Dans la ſeconde claſſe nous placerons la Fievre ardente ou *cauſus*, la Fievre maligne, la Fievre peſtilentielle, quoiqu'à proprement parler, il n'y ait pas de Fievre dans la peſte.

La troiſieme claſſe renferme les Fievres inflammatoires, qui dépendent de l'inflammation du cerveau, du poumon, de la rate, du foie, des inteſtins. Nous ne traiterons point cette claſſe, on pourra la voir dans les maladies du bas-ventre.

La quatrieme claſſe contiendra les Fievres à éruption ou dépuration, comme la rougeole, la petite vérole, la Fievre milliaire, la Fievre de lait qui eſt une Fievre dépuratoire, la Fievre pourprée.

PREMIERE CLASSE.

De la Fievre épiale.

Cette Fievre eſt ainſi appellée d'un mot grec qui ſignifie doux, modéré; mais l'uſage a voulu que le mot de Fievre épiale ſignifiât une Fievre dans laquelle on a froid & chaud en même temps.

Selon Avicenne, célebre Médecin Arabe, c'eſt une Fievre dans laquelle les parties intérieures ſont gelées, & celles qui ſont extérieures ſont chaudes. C'eſt tout le contraire dans la Fievre lypirie; on n'a peut être pas bien traduit le texte d'Avicenne; on n'a jamais vu une pareille Fievre,

& quand les parties intérieures sont gelées, les autres le sont encore plus.

La Fievre épiale est une Fievre continue ou intermittente, dans laquelle le malade se plaint d'avoir chaud & froid dans la même partie en même temps, ce qui doit s'entendre d'une succession prompte, subite.

On en trouve des exemples fréquens.

Les Anciens attribuoient cette Fievre à une pituite acide, qui causoit le chaud & le froid. Il y a trois cas seulement où cette Fievre est assez commune.

1°. Dans toutes les Fievres quotidiennes intermittentes, il y a une succession de froid & de chaud; la même chose arrive dans la quotidienne continue, ce qui vient de la quantité & de l'inégalité du levain fébrile.

Une petite quantité de levain se détache & passe dans le sang, y cause le froid; elle est bientôt divisée & la chaleur succede; il en vient une autre qui produit le même effet, & ainsi de suite.

2°. Cette Fievre est beaucoup plus commune dans toutes les fluxions catharreuses, dans les rhumes. Le sang fait impression sur les vaisseaux cutanés; de-là cette espece de frisson entre cuir & chair; la chaleur vient ensuite par le soin que l'on a de s'échauffer. Cela arrive non-seulement dans les rhumes de poitrine & de cerveau, mais aussi dans les commencemens de fluxion.

3°. On la remarque encore dans les suppurations intérieures & sourdes; si le pus est abondant & liquide, le frisson est considérable, &

il eſt bientôt ſuivi d'une grande chaleur.

Si le pus eſt épais, enkiſté & en petite quantité, le friſſon eſt imperceptible; la viciſſitude ſe ſoutient, le friſſon eſt petit, la chaleur l'eſt auſſi.

Le quatrieme cas arrive, dit-on, dans la Fievre ſemi-tierce ou demi-tierce, mais je ne l'ai jamais vu. Cette Fievre eſt compoſée comme nous l'avons dit d'une Fievre continue, d'une Fievre quotidienne & d'une Fievre tierce. Le malade a deux accès; le premier jour, un ſeulement; le ſecond jour, il doit donc avoir beaucoup de ſymptômes de chaleur, de friſſon, & de-là on l'appelle *febris horrifica.*

Symptômes.

Cette Fievre n'eſt jamais fort grande; à peine la chaleur s'allume-t-elle, qu'il ſurvient un mouvement de friſſon qui la rabat; le friſſon eſt léger & la chaleur ſupportable. Le pouls ſe concentre un peu dans le friſſon, il s'éleve médiocrement dans la chaleur.

Cette Fievre ſe termine rarement par les ſueurs; les pores ne ſont pas aſſez ouverts, la chaleur étant médiocre; les urines ſont claires & crues, parce que le ſang eſt un peu épaiſſi: elles ſont d'ailleurs abondantes.

Diagnoſtic.

Elle eſt aiſée à reconnoître à cauſe de la ſucceſſion du froid & du chaud; les cauſes ſont plus difficiles à déterminer & à connoître. On voit

aiſément ſi c'eſt la Fievre continue quotidienne ou quelque fluxion ou ſuppuration intérieure.

Pronoſtic.

Quand le froid & la chaleur ſont modérés, la maladie n'eſt pas dangereuſe; mais le danger eſt grand, ſi le friſſon eſt fort & la chaleur conſidérable; il eſt fort à craindre qu'il ne ſe faſſe des engorgemens, des dépôts & des inflammations, ſur-tout lorſque le froid approche du *rigor* & de l'*horror*.

Précaution.

La ſaignée doit être plus fréquente & plus prompte, ſur-tout les friſſons étant conſidérables, pour empêcher les inflammations & les dépôts.

De la Fievre lypirie.

C'eſt celle ou l'intérieur eſt brûlant & les extrémités froides, juſqu'au point de ne pas ſentir la chaleur. Le viſage eſt pâle, le pouls eſt petit & concentré, la chaleur eſt conſidérable dans l'intérieur; le malade jette les couvertures de ſon lit, ſon haleine eſt brûlante, ſa langue eſt ſeche comme dans les Fievres ardentes, le malade eſt altéré; on éprouve en même temps les ſymptômes d'une très grande Fievre & d'un friſſon exceſſif. Cette maladie eſt très-ſérieuſe & très-réelle; elle étoit rare autrefois,

mais elle est plus commune depuis cent quatre-vingts ans ; elle arrive sur-tout à ceux qui se livrent aux excès de la table ; cette Fievre a tous les symptômes d'une inflammation érysipélateuse de l'estomac ; quelques-uns y ajoutent l'inflammation érysipélateuse du foie, de la matrice & des intestins. On voit l'inflammation dans les parties, sans qu'il y ait eu de Fievre lypirie ; & au contraire quand il y a une Fievre de cette espece, on trouve l'estomac enflammé : on a donc raison de regarder l'estomac comme la cause de cette Fievre, & elle sera produite par tout ce qui pourra produire cette inflammation érysipélateuse de l'estomac.

L'estomac comme les autres parties est sujet à différentes especes d'inflammations, dont nous distinguerons trois especes. La premiere n'est qu'une simple phlogose, qui arrive lorsque le sang croupit dans les vaisseaux sanguins ; la circulation se fait à l'ordinaire, mais le sang, abordant en grande quantité dans les vaisseaux, les gonfle, les distend & les rend plus gros, & c'est ce qu'on appelle inflammation stagnatoire.

La seconde, si les causes qui arrêtent le sang continuent, il y aura irruption dans les vaisseaux collatéraux, dans les vaisseaux lymphatiques ; alors la lymphe pure qu'ils contenoient auparavant, sera mêlée de sang, la rougeur augmentera considérablement, la tension sera grande : c'est l'inflammation par irruption.

Le troisieme degré, si les vaisseaux continuent à s'engorger, ils se déchireront ; & il y aura inflammation par extravasion, qui ne peut presque jamais se résoudre.

Ce qui peut produire l'inflammation dans l'eſtomac, vient de ce qui peut y entrer par l'œſophage, ou de ce qui peut y revenir des inteſtins.

1°. Si les matieres qui entrent dans l'eſtomac ſont corroſives, elles cauſeront la lypirie; tels ſont les poiſons qu'on avale imprudemment, les verres pilés que les débauchés avalent quelquefois, qui ſont autant de petits couteaux tranchans; quelquefois après avoir beaucoup mangé, ils ne ſeront pas incommodés, mais ils ſont toujours dangereux.

2°. Si les matieres qu'on avale peuvent irriter l'eſtomac, elles cauſent auſſi l'inflammation; ainſi les débauches outrées, les eaux-de-vie, les digeſtions bilieuſes, les coliques d'eſtomac, dégénerent ſouvent en Fievre lypirie.

Les purgatifs trop violens font le même effet.

3°. Tout ce qui peut épaiſſir le ſang produira encore le même effet; ſi on avale quelque choſe de trop froid, des liqueurs glacées, elles produiront des coliques d'eſtomac & l'inflammation. Ce qui vient des inteſtins, peut auſſi produire l'inflammation; *verbi gratiâ*, les matieres fécales dans l'eſtomac, la bile quand elle eſt extrêmement âcre, & les vers en picottant l'eſtomac.

Les mêmes cauſes peuvent produire l'inflammation des inteſtins grêles; elles agiront ſur le duodenum, le jejunum & l'ileum.

L'inflammation des inteſtins peut précéder & donner occaſion à celle de l'eſtomac.

A l'égard du foie, il s'enflamme lorſqu'il eſt violemment meurtri, lorſqu'il y a quelque con-

tusion, lorsqu'il est blessé par un fer tranchant.

La bile retenue dilate ses vaisseaux, comprime les sanguins ; elle peut s'épaissir par une boisson glacée, & cette liqueur qui ne fait pas d'impression sur l'estomac qui est bien constitué, agit sur le foie qui est plus foible.

Dans les grands mouvemens de colere, la bile se sépare en grande quantité & donne lieu à l'engorgement des vaisseaux sanguins & à l'inflammation du foie, qui sera suivie de celle de l'estomac & de la Fievre lypirie.

Symptômes.

1°. La chaleur est brûlante dans l'intérieur du corps ; l'estomac étant enflammé, le canal de l'œsophage est dans un état de phlogose, & a aussi de la chaleur.

2°. Le malade se découvre pour diminuer la chaleur qu'il éprouve, mais elle ne diminue guere.

3°. La langue est seche & aride, tout le palais est échauffé, comme dans la Fievre ardente. La respiration est brûlante, la poitrine est échauffée par le voisinage de l'estomac. Tout cela peut encore venir de l'engorgement du sang dans l'estomac, lequel doit regorger sur le poumon.

4°. Le malade est altéré, à cause de la chaleur & de l'acrimonie qui vient de ce que la salive est tarie.

5°. L'inquiétude est excessive ; le malade brûle ; il a des pamoisons, des angoisses, il éprouve des douleurs & des irritations intérieures, il

change de posture & de situation à chaque instant.

6°. Tandis que le mal dure il y a une véritable irritation ou douleur d'estomac ; le malade l'éprouve toutes les fois qu'il se remue & qu'il s'agite, parce qu'alors les impressions deviennent plus sensibles dans l'orifice supérieur de l'estomac.

7°. La respiration est gênée, le poumon se rétrécit, la circulation se fait mal ; de-là la pamoison est presque continuelle.

8°. Le pouls est petit & concentré à cause de l'inégalité de la circulation, & parce que le poumon est gêné ; le froid est grand à l'extérieur, le sang passe en petite quantité dans le ventricule gauche ; par conséquent il y aura moins de sang dans les branches de l'aorte, & aux extrémités capillaires ; le sang y croupira.

Le pouls est petit, il paroît dur ; les arteres sont resserrées & il y entre peu de sang ; on n'a ni *horror* ni *rigor* ; le visage est pâle, les levres & le bout des doigts sont blancs, le malade a des nausées & des envies de vomir, qui viennent des irritations de l'estomac, & qui sont fréquentes à mesure que le malade vomit.

Il y a une tension douloureuse dans la partie supérieure du bas-ventre ; on sent de la chaleur dans le creux de l'estomac, le malade urine peu, les urines sont rouges.

La levre inférieure éprouve un mouvement convulsif, lequel vient de l'irritation.

Diagnoſtic.

On ne peut méconnoître cette Fievre ; le diagnoſtic en eſt aiſé & évident, à cauſe du grand nombre de ſymptômes.

Pronoſtic.

Cette maladie eſt preſqu'auſſi dangereuſe que la Fievre maligne & la Fievre peſtilentielle ; elle ne peut guérir que par la réſolution ; la gangrene & la ſuppuration étant toujours mortelle dans ces parties, il eſt preſqu'impoſſible de la guérir. La ſuppuration, parce que le ſang ſe répand dans le bas ventre.

La réſolution doit ſe faire dans le ſeptieme jour. S'il y a diminution de ſymptômes, on juge que la ſuppuration ſe fait ; & ſi la diminution ſe fait tout-à-coup, c'eſt une marque de gangrene.

Si les accidens ne diminuent pas vers le ſeptieme jour, ſi au contraire ils augmentent le huitieme & le neuvieme, il y aura lieu de croire qu'il y aura ſuppuration & point de réſolution.

Curation.

La curation eſt la même que celle de la Fievre ; il faut ſeulement éviter deux fautes, qui font périr le malade ſans reſſource.

La premiere, c'eſt de ne pas ſaigner à cauſe du friſſon ; le pouls, dit-on, eſt alors miſérable.

Il faut ſaigner en ce cas dans le friſſon même, c'eſt le ſeul remede ; il faut d'abord tirer une

palette de ſang, quelque temps après une autre; mettre le doigt ſur la veine, quelque temps après en tirer une troiſieme, & ainſi juſqu'à vingt à vingt-cinq palettes, en vingt-quatre heures.

En ne s'écartant pas de cette regle, on aura la ſatisfaction de voir le pouls s'élever peu à peu. La ſeconde faute que l'on fait ſouvent, c'eſt de donner des cordiaux à cauſe du froid, *verbi gratiâ*, le lilium, la poudre de vipere, le ſel ammoniac. Rien n'eſt plus pernicieux : on perd par-là le malade ſans reſſource; il faut peu s'embarraſſer de ce que diſent les aſſiſtans; ces remedes cauſeroient la gangrene.

On fera boire de l'eau de poulet légere, émulſionnée, ſans ſirop, pendant les quatre ou cinq premiers jours.

On ne donne point de bouillon du tout, ou tout au plus un bouillon de poulet, avec la racine de guimauve; on en fera boire une petite quantité, de peur de charger l'eſtomac.

Pour occuper les aſſiſtans, on fait appliquer des linges chauds trempés dans du lait, ſur la partie douloureuſe; on donne des lavemens d'eau tiede & de caſſe.

Il ne faut pas purger le premier jour ni faire vomir; on peut donner des narcotiques, mais en très-petite quantité : un grain par exemple d'opium en vingt-quatre heures, mêlé avec la boiſſon après quelques ſaignées.

Après le quatorzieme jour, ſi les accidens ſont aſſez diminués, on peut donner un remede avec la décoction de ſcorſonere pour aider la réſolution; elle doit être foible & légere.

Si le malade en eſt inquiété, il faut revenir à

l'eau de poulet. Il faut bien ſe garder de donner des huiles, elles ſont contraires dans ces inflammations, à moins que le malade n'ait avalé du poiſon.

Le cinquieme ou ſixieme jour, lorſque la chaleur eſt moins grande, on purge avec une once de caſſe cuite dans quatre verres de petit lait, qu'on donne de diſtance en diſtance pour procurer une ſelle.

Le ſeptieme, on peut appuyer un peu plus ſur les purgatifs, & on donne un *dilutum* de caſſe, quand les accidens ſont totalement ou conſidérablement diminués.

De la Fievre aſodes ou anxieuſe.

Cette Fievre eſt celle où le malade ne peut ſe tenir en place; il ſe tourne & ſe retourne continuellement; il veut ſe lever: ce n'eſt qu'un ſymptôme de Fievre, & non une Fievre nouvelle.

Cauſes.

Les cauſes de cette Fievre ſont une eſpece de langueur, de mal au cœur continuel avec pamoiſon, mêlé de quelques douleurs.

Le malade fait tous ſes efforts pour émouſſer & abattre en quelque façon ſes douleurs; il croiroit devoir s'évanouir s'il reſtoit en place: cela dépend d'impreſſion douloureuſe ſur l'orifice ſupérieur de l'eſtomac. Cette douleur vient de phlogoſe, de plénitude ou de matieres

âcres & picotantes, renfermées dans l'estomac; les mauvaises digestions peuvent y contribuer & irriter l'estomac; un levain étranger dans le sang, comme celui qui cause l'éruption de la petite vérole. Enfin les vers qui picotent l'estomac, peuvent produire cette inquiétude.

Les envies de vomir, les nausées fréquentes, peuvent encore causer cette inquiétude qui caractérise la Fievre dont il s'agit ici.

Le malade se remue pour vomir sans y réussir, ce qui cause une agitation continuelle.

Ces envies de vomir peuvent encore venir de phlogose, de l'âcreté des matieres contenues dans l'estomac, d'un mauvais levain, de vers. Si ces causes agissent sur le fond de l'estomac, il y aura envie de vomir sans cardialgie, mais si elles agissent sur l'orifice supérieur, il y aura cardialgie & envie de vomir.

Les sueurs abondantes & immodérées peuvent encore y donner occasion; les malades se découvrent pour les éviter; il n'y a dans ce cas point de changement dans le pouls, ni envie de vomir.

Les impressions qui se font sur la peau en différentes façons, dans l'éruption de la petite-vérole, la rougeole, les dartres, les érysipeles, &c. enfin un délire commençant sans sueurs ni cardialgie, les agitations annoncent le délire qui doit survenir quelquefois.

Diagnostic.

Il est évident. On voit les inquiétudes du malade; mais il est aussi plus difficile d'en déter-

miner les causes : on en vient cependant à bout en interrogeant le malade. On sait de lui s'il a envie de vomir ou non. S'il a envie de vomir, il faut examiner si c'est la phlogose ou la plénitude. Si le malade a beaucoup mangé, c'est la plénitude. S'il y a Fievre dépuratoire, c'est le levain de cette Fievre; s'il n'y a pas de phlogose, on sait si le malade sue. Si on ne voit aucune de ces causes, c'est le délire qu'il faut soupçonner; il est sur-tout important de reconnoître si c'est la phlogose.

Pronostic.

Il est plus ou moins fâcheux, suivant la différence des causes. L'agitation épuise le malade, la phlogose est toujours dangereuse, l'âcreté des matieres contenues dans l'estomac est propre à entretenir une longue Fievre; les éruptions cutanées sont aussi souvent dangereuses.

Enfin le pronostic varie suivant les inquiétudes. Il faut les examiner soigneusement par rapport au caractere du malade; car s'il étoit impatient naturellement, la cause peut être légere.

Curation.

On doit se proposer les mêmes vues que dans la Fievre continue avec redoublemens : on doit être attentif à cinq choses principales.

1°. A ce qu'il faut faire, si cette Fievre vient de phlogose.

2°. Lorsqu'elle vient de l'appareil dans quelques parties, *verbi gratiâ*, les premieres voies.

3°. Ce qu'il faut faire dans le concours de ces deux choſes.

4°. Ce qu'il faut faire dans la Fievre dépuratoire.

5°. Comment il faut ſe conduire dans le délire commencé.

Premier cas.

Si cette Fievre vient de phlogoſe & qu'il y ait inflammation légere ſoit dans l'orifice ſupérieur ; il faut ſaigner & traiter la maladie comme la Fievre lypirie, donner des bouillons un peu plus forts que dans cette maladie.

Il faut preſſer les ſaignées, en faire un grand nombre ; on doit ſaigner du bras & non du pied, celle-ci augmenteroit la phlogoſe, en attirant le ſang dans l'eſtomac.

Second cas.

Lorſque les matieres contenues dans l'eſtomac cauſent la Fievre, ſoit qu'elles ſoient âcres par elles mêmes, ſoit qu'elles contiennent un levain étranger, il faut ſaigner au ſecond, au troiſieme jour, & nettoyer enſuite les premieres voies, principalement par les émétiques, après leſquels on donne les purgatifs.

Quand on a ſaigné, on donne des lavemens, on fait boire abondamment ; on donne des apozemes pour délayer les glaires, & dès le troiſiéme jour on purge avec l'émétique.

Troiſieme cas.

Lorſqu'il y a lieu de croire que les deux cau-

ſes qu'on vient de rapporter concourent enſemble, il faut ſaigner deux, trois, quatre, cinq fois. Si la phlogoſe n'eſt pas grande, il faut purger avec l'émétique ; on riſque moins qu'à laiſſer toute la matiere dans l'eſtomac, ce qui peut cauſer une grande maladie ; on ne peut mieux faire que de purger après les délayans & les détrempans.

Quatrieme cas.

Dans l'éruption cutanée de petite vérole, de rougeole, Fievre milliaire, il faut ſaigner plus que dans d'autres cas. On fait d'abord deux ou trois ſaignées ſuivant les circonſtances ; ſi l'éruption ne ſe fait pas, il faut purger avec l'émétique, ſur-tout lorſqu'il y a plénitude. S'il n'y a point d'irritation, on donne de la tiſanne de ſcorſonnere, la thériaque, la confection hyacinthe.

Cinquieme cas.

Enfin dans le délire obſcur ou commençant, il faut ſaigner du pied une ou deux fois, & purger avec l'émétique.

Nous parlerons de l'efficacité de l'émétique dans les engorgemens du cerveau, en parlant de la Fievre maligne.

De la Fievre ſyncopale.

C'eſt celle dans laquelle le malade tombe en pamoiſon parfaite ou non parfaite à tous mo-

mens ; veut-il pisser, veut-il se lever, il se trouve mal. On n'explique pas ici toutes les causes qui peuvent y donner lieu ; la plus commune est l'impression douloureuse de l'orifice supérieur de l'estomac. On ne parle point de celle qui vient de la foiblesse, après une longue maladie ; celle dont il s'agit ne vient que de cardialgie. C'est la phlogose de l'orifice de l'estomac, ou l'âcreté des matieres qui le picotent, ou un levain étranger, ou des vers qui remontent dans l'estomac ; elle ne differe que par rapport au degré de la Fievre.

S'il y a des ressentimens dans la poitrine, c'est Fievre syncopale.

Ces deux Fievres dépendent des mêmes causes ; dans la Fievre syncopale les accidens sont plus fâcheux.

Diagnostic.

Il est évident, par rapport à l'existence de la maladie ; pour en reconnoître les causes, il faut examiner s'il y a phlogose, abondance de matieres avec des vers.

Pronostic.

Elle est plus dangereuse que la Fievre lypirie. Les causes agissent plus fortement. Si ce sont des matieres contenues dans l'estomac, elles sont plus âcres ; si c'est un levain étranger, il irrite davantage ; les vers font des impressions plus vives.

Le danger de cette Fievre est plus grand, parce que la circulation en est moins uniforme.

Il y a danger de dépôt, lorſque le ſang s'arrête & coule enſuite fortement.

Curation.

S'il y a menace de phlogoſe, il faut ſaigner beaucoup; on donnera des délayans, de la tiſanne de ſcorſonnere; ſi l'eſtomac eſt rempli, il faut purger, après avoir fait boire & donné des lavemens.

Si ces deux cauſes concourent enſemble, il faut avoir égard à celle qui domine : en un mot, la curation eſt la même que celle de la Fievre aſodes.



De la Fievre rouge.

Cette Fievre eſt celle où le malade ſe trouve le premier jour rouge comme de l'écarlate, depuis la tête juſqu'aux pieds; elle ſe nomme *Febris ſcarlatina*. Elle eſt décrite aſſez exactement par les nouveaux Auteurs. Le pere du Roi regnant en eſt mort. On la confond ordinairement avec la Fievre à éruption, comme la rougeole légere, la Fievre milliaire; mais elle en differe parce qu'il y a des tumeurs, des éminences, des inégalités ſur la peau, dans ces Fievres, au lieu que dans la Fievre rouge il n'y a aucune inégalité, aucuns boutons, aucune éruption; j'ai vu deux fois cette Fievre.

La premiere fois, elle occupoit tout le corps.

La ſeconde, elle n'occupoit que les extrémités.

Dans le premier cas, la rougeur étoit plus ſenſible au viſage. La ſcarlatineuſe eſt une éruption ſans élévation ſur la peau. C'eſt une véritable Fievre éréſipélateuſe ; la rougeur diſparoît lorſqu'on comprime la peau , elle devient blanche comme dans l'éréſipelle ; la ſurface de la peau eſt enflammée & engorgée de ſang.

La peau eſt compoſée de ſur-peau, de corps muſqueux & de peau proprement dite.

Le ſiege de cette maladie eſt la peau, qui eſt contiguë avec le corps muſqueux, qui devient cauſtique & irritable. La piquure des orties ſuffit pour enflammer toute la ſurface de la peau ; cette rougeur arrive ſans qu'il y ait aucune obſtruction, ni dans les glandes milliaires, ni dans les autres glandes.

Cauſes.

Cette Fievre peut venir de trois cauſes.

1°. La bile retenue dans le ſang en trop grande quantité, & âcre, ſe mêlant avec l'humeur muſqueuſe, irritera la peau ; c'eſt ce qui fait que ceux qui ſe mettent en colere y ſont ſujets, & ceux qui ſont bilieux.

2°. Lorſque la matiere de la tranſpiration eſt âcre, elle peut encore irriter la peau proprement dite ; cette Fievre eſt plus commune dans les pays chauds.

3°. L'acrimonie du ſang communique à l'humeur muſqueuſe quelquefois deux de ces cauſes, ou même toutes les trois ſont réunies enſemble.

La Fievre rouge doit être plus ordinaire dans les jeunes gens que dans les vieillards. Ils ont le ſang plus vif. Dans les conſtitutions chaudes de

l'air, elle eſt plus ardente, c'eſt ce que l'expérience prouve ; elle ſera plus fréquente dans le temps de la canicule ; la tranſpiration eſt plus abondante ; les liqueurs ſpiritueuſes, les exercices violens, les digeſtions bilieuſes peuvent encore y donner lieu.

Symptômes.

La peau eſt rouge & chaude à cauſe de l'inflammation, quoique ſuperficielle ; le ſang croupit, il eſt raréfié ; le malade ſent des démangeaiſons, comme des piquures de puces ; le ſang qui ſéjourne cauſe des picotemens, des démangeaiſons ; les premiers jours ces picotemens ſont la ſuite de l'inflammation.

Enfin la Fievre rouge diſparoît le cinquieme, & le ſixieme jour la ſur-peau deſſeche & tombe en écailles ; cette ſur-peau tient à la peau par pluſieurs filets, ils ont été deſſéchés, & c'eſt par la même raiſon que la peau eſt pelée dans les dartres.

Diagnoſtic.

Il eſt évident. Les cauſes ne ſauroient non plus être inconnues ; elles dépendent de l'âcreté du ſang, de la bile & de la tranſpiration ; dans ces trois cas, il faut employer les mêmes remedes.

Pronoſtic.

Le danger de la Fievre avec redoublement, eſt grand par lui-même ; la Fievre rouge augmente le danger, la peau eſt enflammée, la tranſpiration ſe fait moins bien.

D'ailleurs, cette Fievre ſuppoſe l'âcreté du ſang ou de la bile retenue dans le ſang, ce qui eſt toujours aſſez dangereux.

Curation.

Cette Fievre eſt inflammatoire; il faut ſaigner plus que dans une autre, ſimple & ſans inflammation; il faut ſaigner du bras & du pied, c'eſt lorſque la maladie ſe porte au-deſſus du diaphragme ou au-deſſous. Il faut tenir le ventre libre par des herbes émollientes, & faire couler la bile; donner deux lavemens par jour, dont l'un ſera purgatif; inonder le malade d'une quantité de boiſſons, & d'autant plus que le malade a ſoif. On ſe ſert d'eau de poulet ſimple ou émulſionnée, ou de la tiſanne de racine de fraiſier.

Les premiers jours, on donne trois ou quatre apozemes faits avec la bourrache, la ſcolopendre, la chicorée, la laitue.

Le troiſieme & le quatrieme jour la peau pâlit; on traite alors la Fievre à redoublemens, à l'ordinaire; mais ſi la Fievre rouge ſe ſoutient, s'il y a embarras dans la tête ou dans l'eſtomac, on donne l'émétique, ſinon on purge par bas.

On adoucit par des bouillons de poulet, de petit lait, les eaux minérales, ferrugineuſes ou apéritives, avec le tartre martial ſoluble.

S'il y a ſeulement âcreté du ſang, on donne le petit-lait ſeul, le lait d'âneſſe, de vache.

De la Fievre colliquative.

C'eſt celle où il y a une fonte générale du ſang & de toutes les humeurs ; elle ſe manifeſte par des ſueurs conſidérables, par le dévoiement ou par un flux immodéré d'urines : c'eſt le dernier degré de la Fievre lente.

Cauſes.

Toute Fievre tend à atténuer la partie gélatineuſe du ſang & à la fondre.

Cette même partie diminuée par la diete ; elle a beſoin d'alimens digérés pour s'entretenir à meſure qu'elle en eſt privée.

La ſéroſité prend la place, elle s'augmente ; les premieres ſaignées que l'on fait font paroître preſque autant de coagulum que de ſéroſités, & quelquefois davantage ; mais après pluſieurs ſaignées, la ſéroſité eſt très-abondante & le coagulum très-petit.

La continuation de la Fievre alkaliſe les humeurs, la fermentation produit ces alkaliſations, & les ſels changent de nature.

En réuniſſant ces trois principes, il eſt aiſé de voir pourquoi la ſéroſité augmente, & pourquoi les humeurs ſont fluides ; elles doivent ſe ſéparer aiſément dans les couloirs, *verbi gratiâ*, la bile, les urines ; l'âcreté du ſang peut cauſer de fréquentes oſcillations ou étranglemens. La bile devenue âcre, l'humeur pancréatique,

l'humeur inteſtinale, toutes les humeurs deviennent purgatives, elles augmentent dans les oſcillations. Par ces principes s'expliqueront aiſément les fontes, les évacuations abondantes par les ſueurs & les urines; mais les évacuations abondantes par les ſueurs n'arrivent pas en même temps, & lorſqu'elles ſont fort abondantes, les urines ne le ſont point, & le ventre ſe ferme en ouvrant un autre chemin.

Diagnoſtic.

Cette Fievre eſt évidente ; on voit les évacuations abondantes, ſoit des ſueurs, des urines, des ſelles : les cauſes ſont auſſi aiſées à connoître.

Pronoſtic.

Il eſt extrêmement fâcheux, car le dernier degré de cette Fievre eſt la Fievre lente.

Curation.

On ne peut faire autre choſe que ſoulager le malade ; l'uſage des incraſſans, c'eſt ce qu'il y a de meilleur, encore ſont-ils ſujets à des inconvéniens ; l'eſtomac ne peut ſoutenir le lait qui cauſe de plus en plus les ſueurs ; on eſſaie les farineux, les gruaux, avec un peu de cannelle ; on fait prendre des bouillons de grenouilles, d'eſcargots, mais ils ſont peſants ; les bouillons de tortues & de chapons ſontbons ; on en fait des conſommés, dont on donne des cuillerées de trois heures en trois heu es.

L'opium ſeroit de quelqu'utilité pour ſuſpendre le cours de ventre ; mais il augmente les ſueurs ; on purge légerement avec la caſſe & la manne, à très-petite doſe. Ces purgatifs quoique modérés, affoibliſſent le malade ; il en eſt peu ſoulagé, & le Médecin dans ces cas eſt fort embarraſſé.

SECONDE CLASSE.

De la Fievre ardente.

La Fievre ardente, appellée en latin *cauſus*, a deux caracteres particuliers, qui ſont une chaleur extrême, & une ſoif inſatiable.

1°. Quelquefois la chaleur eſt ſi grande, qu'on ne peut tenir la main du malade ; il ſemble qu'on tienne un fer chaud : ce degré de chaleur varie & n'eſt pas toujours fort grand.

2°. La ſoif eſt inſatiable & la boiſſon ne peut l'appaiſer, quand même le malade boiroit cinq à ſix pintes d'eau ; elle eſt encore ſujette à des variétés, tantôt elle eſt exceſſive & tantôt moins conſidérable, elle eſt proportionnée au degré de chaleur : voilà les deux ſymptômes pathognomoriques de cette maladie.

Le nom de Fievre ardente peut convenir à preſque toutes les Fievres, lorſqu'elles ſont violentes ; la Fievre tierce mérite quelquefois ce nom. Les accès ont les ſymptômes que nous venons de marquer, les Fievres inflammatoires commençantes méritent auſſi ce nom.

Il eſt plus rare que la Fievre quotidienne &

la Fievre quarte deviennent Fievres ardentes ; mais la Fievre tierce l'est très-souvent.

La Fievre ardente dont il s'agit ici, est une Fievre continue avec redoublement en double tierce, souvent accompagnée d'une chaleur excessive & d'une soif insatiable. Examinons d'abord d'où peut venir cette chaleur & cette soif.

1°. La chaleur du corps humain dépend des solides ou des fluides, ou des deux ensemble. Lorsqu'il y a des secousses de vibrations dans toutes les parties, si les mouvemens oscillatifs sont prompts & vifs, la chaleur sera considérable dans les solides ; si les mouvemens circulaires vertigineux des fluides sont plus grands, plus prompts qu'à l'ordinaire, ces mêmes fluides seront plus chauds ; si on joint ces deux causes ensemble, il en naîtra une troisieme ; mais elles se réduisent toutes à une, c'est à-dire, un mouvement qui est plus grand produit plus de chaleur. Ce mouvement peut être excité dans le sang par deux causes : la premiere est l'épaississement du sang, la seconde est la sécheresse & l'aridité.

1°. L'épaississement du sang produit de grandes chaleurs ; ses parties sont plus massives & plus grossieres, elles reçoivent un plus grand degré de mouvement, elles en conservent davantage & plus long temps.

Il en est du sang comme des autres fluides ; l'eau bouillante brûle plus que l'eau-de-vie, parce qu'elle est plus pesante ; le mercure bouillant brûle excessivement par la même raison.

Il en est de même des corps solides, ils sont

plus ou moins brûlans à proportion de leur ſolidité & de leur maſſe : ainſi l'or bouillant eſt plus brûlant que l'argent, au même degré.

Si donc le ſang eſt épais, il conſerve long-temps ſa chaleur & elle ſera plus conſidérable.

2°. La ſéchereſſe & l'aridité du ſang ſont encore très-propres à cauſer de la chaleur; lorſque le ſang eſt liquide, ſes globules gliſſent ſans peine les uns ſur les autres ſans s'échauffer; les vibrations ſont médiocres à une roue de carroſſe quand elle n'eſt pas graiſſée ; il en eſt de même des globules du ſang; plus ils ſeront ſecs & arides, plus ils ſeront faciles à échauffer.

La ſoif inſatiable eſt proportionnée à la chaleur qui diſſipe les parties humides : c'eſt ce que l'on voit encore par le moyeu de la roue d'un carroſſe; quand elle eſt mouillée, l'eau eſt bientôt diſſipée par la chaleur, ſi le mouvement eſt conſidérable.

Nous expliquerons les cauſes particulieres de cette ſoif dans les ſymptômes.

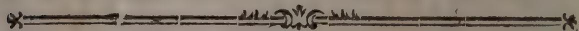
Cauſes de l'épaiſſiſſement & de la ſéchereſſe du ſang.

Le ſang eſt épais & deſſéché par les excès des vins & des liqueurs ſpiritueuſes, du commerce avec les femmes, les exercices violens, les applications d'eſprit ; tout cela diſſipe les parties les plus ténues du ſang; ſi la Fievre ſurvient dans ces circonſtances, il faut attendre une Fievre ardente; mais toutes ces cauſes pro-

duiſent un plus grand effet quand elles ſont jointes à un grand chagrin ou à des études exceſſives.

Le mouvement ou la chaleur du côté des parties ſolides dépend, comme nous l'avons dit, des vibrations ou des oſcillations ; plus elles ſont vives, promptes & fréquentes, plus la chaleur augmente : les parties ſolides du corps humain conſervent plus long-temps les ébranlemens, & elles ſont plus propres à les recevoir ; elles ſont plus ſenſibles à ces ébranlemens, ſi elles ſont ſeches & étendues ; les impreſſions les plus légeres ſe font ſentir ; il en eſt comme d'une raquette, plus elle eſt tendue, plus elle a de vibrations.

Il y a la même différence entre les parties ſolides du corps humain, dont les unes ſont lâches & les autres tendues, qu'il y a entre une muraille & un ſac à laine : un boulet de canon fera moins d'impreſſion ſur le ſac à laine que ſur la muraille ; ainſi tout ce qui pourra deſſécher, bander les fibres du corps, en augmentera la chaleur ; elles ſeront plus propres à recevoir les vibrations & à conſerver les ébranlemens qui auront été une fois imprimés, parce qu'alors l'élaſticité eſt augmentée ; plus les tuniques des vaiſſeaux ſeront ſeches, plus elles repouſſeront les fluides.



Cauſe de la chaleur du côté des fluides.

Les tuniques des vaiſſeaux ſeront plus diſpoſées à conſerver long-temps les impreſſions

qu'elles auront reçues, & à augmenter la chaleur ; si la sérosité manque dans les vaisseaux, ils seront alors arides & vibratils : ainsi tout ce qui pourra dissiper cette humidité donnera occasion à la Fievre ardente dont la chaleur sera quelquefois insupportable : delà vient que cette Fievre ne vient presque jamais aux enfans, parce qu'ils ont plus de sérosité. Elle n'arrivera jamais à ceux qui sont d'une constitution phlegmatique, rarement aux constitutions sanguines ; mais elle arrive sur-tout aux mélancoliques, aux atrabilaires & aux bilieux, dont le sang est sec, & généralement à ceux qui, s'étant desséché le sang, l'ont rendu épais par les causes que nous avons rapportées ci-dessus, qui sont les exercices violens, l'excès du vin, des liqueurs spiritueuses & des femmes.

Symptômes.

1°. La chaleur doit être très-grande, mais le degré n'est pas toujours le même ; il dépend de l'épaississement du sang & de la rigidité des fibres. Un enfant qui auroit, s'il étoit possible, le sang aussi sec qu'un homme fait, n'auroit pas tant de chaleur, parce que les fibres ne seroient pas assez fortes ni si séchées : on voit par-là combien il doit y avoir de degrés différens dans la chaleur.

2°. La soif est insatiable. C'est un sentiment confus qui dépend de la sécheresse & de la chaleur du gosier ; la chaleur & la sécheresse suffisent pour exciter ce sentiment ; mais la cha-

leur se trouve jointe aux deux autres dans la Fievre ardente.

1°. La chaleur eſt exceſſive, & cela dans toutes les parties du corps.

2°. La ſéchereſſe eſt dans le goſier, parce que l'air qu'on reſpire eſt brûlant.

3°. Il y a en même temps un ſentiment de chaleur. Les parties ſalines ſont groſſieres & non diſſoutes, & l'impreſſion qu'elles font doit être conſidérable; la ſoif doit y être auſſi, parce que les cauſes qui la produiſent, ſubſiſtent toujours. On ne peut humecter le goſier, même par les plus abondantes boiſſons, parce qu'il eſt enduit comme d'une croûte ſeche qui empêche que l'eau n'agiſſe & ne diſſolve les ſels & ne ramolliſſe le goſier: on ne peut arrêter cette ſoif un ſeul inſtant; le malade boit continuellement ſans recevoir de ſoulagement.

4°. La langue eſt ſeche, noire & dure; ſeche, parce que l'air qu'on reſpire eſt brûlant; elle eſt rude; il y a ſur la ſurface de la langue un nombre infini de houppes papillaires; elles deviennent ridées; elles réſiſtent au tact; elles ſont rudes & raboteuſes à cauſe de la viſcoſité qui les enduit; la langue eſt noire par rapport au deſſéchement des papilles; elle eſt plus noire dans le milieu que dans les extrémités; les bords de la langue ſe trouvent près des racines des tuyaux ſalivaires, & le milieu en eſt plus éloigné.

5°. L'inſomnie eſt continuelle.

Le ſommeil dépend du relâchement des fibres du cerveau; mais dans la fievre ardente,

il n'y a aucune humidité, tout eſt ſec & aride; de plus, le battement des arteres du cerveau eſt fort; ainſi l'inſomnie doit être continuelle.

6°. Le malade ſent des impreſſions de douleurs dans tous le corps; il ſent un mal-aiſe général, parce que les fibres du cerveau ſont dans la tenſion, & le battement des arteres agite les eſprits qui ſont dans le réſervoir commun.

7°. Le délire arrive très-ſouvent: il n'eſt pas obſcur comme dans la Fievre maligne, mais très-évident; il vient de ce que les fibres du cerveau ne gardent plus leur ton; les unes s'allongent, les autres ſe raccourciſſent: ſi les fibres, en ſervant leur direction, éprouvent une tenſion trop forte, il peut y avoir un jugement affirmatif parfait; mais ſi elles ſont ſur des tons différens, le jugement ſera négatif.

Dans la fievre ardente il n'y a plus d'uniformité: elle dit oui quand il faut dire non, & nie quand il faut aſſurer; c'eſt la chaleur & la ſéchereſſe qui font changer de ton aux fibres du cerveau, & qui ſont la cauſe du délire.

8°. La reſpiration eſt fort grande & fort embarraſſée; le ſang ſe porte avec impétuoſité dans le poumon; c'eſt auſſi ce qui la rend plus fréquente; elle eſt gênée & ſe fait avec peine, parce que les parties qui y ſervent ne peuvent ſe mouvoir aſſez promptement.

9°. Les urines ſont en très-petite quantité; quoique le malade boive quatre, cinq ou ſix pintes d'eau, il n'en rend par les urines que trois demi-ſetiers; elles ſont rouges.

La tranſpiration eſt très-abondante; elle eſt cauſée par la chaleur; les urines ne contiennent

que les parties groſſieres, ſalines & ſulfureuſes; elles ſont épaiſſes & abondent en ſédiment.

10°. Il n'y a point de ſueur: il faut, pour pouvoir ſuer, un relâchement dans les parties du corps; ſi le pouls n'eſt pas mol, il eſt fort dur, plein, très-fort; les parties du corps ſont tendues; cependant le relâchement eſt néceſſaire pour la ſueur; de plus, la ſéroſité manque, ainſi on ne doit point attendre de ſueur.

1°. Le pouls eſt fort grand, fréquent, dur, plein & fort: la force du pouls dépend de la dilatation des arteres, de la force de la contraction du cœur: la force de la contraction du cœur dépend de deux cauſes:

1°. Du degré ou volume du ſang; plus il eſt grand, plus le cœur ſe contracte avec force.

2°. De la force des puiſſances contractives; or, dans la Fievre ardente, ces deux cauſes ſont augmentées.

1°. Par la quantité du ſang qui aborde dans les ventricules; il en aborde une grande quantité & avec beaucoup de vîteſſe; il n'eſt pas néceſſaire pour cela que la quantité du ſang ſoit augmentée, il ſuffit que le ſang ſoit raréfié; il eſt ici des deux tiers; il en aborde davantage dans les ventricules.

2°. Les puiſſances contractives du cœur ſont plus fortes; ces puiſſances ſont les eſprits animaux & les fibres: or le mouvement des eſprits eſt plus grand, il en aborde plus dans le cœur: d'un autre côté les fibres du cœur ont plus de contractilité, parce qu'elles ſont plus ſeches, & qu'on peut les comparer à des cordes qui ſe contractent d'autant plus qu'elles ſont

ſeches; ainſi les contractions du cœur ſeront plus fortes & le pouls plus fort.

2°. Le pouls eſt grand, les arteres ſont remplies de ſang raréfié & non fluide, le cœur ſe contracte fortement, le ſang ſe trouve dans une grande quantité dans les arteres: le pouls ſera donc grand.

3°. Il eſt fréquent, ce qui vient de la célérité de la circulation, laquelle dépend de l'impulſion des eſprits dans le cœur; ils ſont fort agités, & coulent aiſément dans cette partie.

4°. Il eſt dur, parce que l'artere eſt fort dilatée, & que d'ailleurs les tuniques ſont ſeches, arides & roides; elles doivent réſiſter à la dilatation.

5°. Enfin le pouls eſt très-plein, parce que la quantité de ſang raréfié occupe plus d'eſpace; ainſi le pouls eſt auſſi mauvais qu'il peut être.

Diagnoſtic.

On ne peut méconnoître cette Fievre, la chaleur & la ſoif la caractériſent trop bien. Les ſymptômes, les pays, les âges, les ſaiſons, les cauſes la font encore connoître; elle eſt plus ordinaire depuis dix-huit juſqu'à quarante ans, qu'à tout autre âge. Elle arrive plutôt à un bilieux & à un atrabilaire qu'à tout autre; elle eſt plus fréquente dans les pays chauds, ou au commencement de l'automne que dans d'autres ſaiſons. S'il arrive une Fievre après de grands excès de vin, de liqueurs, il eſt facile de juger qu'ils en ſont les cauſes.

Le diagnostic des différences n'eſt pas difficile. Ce peut être

1°. Simplement une intermittente.

2°. Une continue inflammatoire.

3°. Ou ſimple continue.

La Fievre intermittente ne mérite guere le nom d'ardente ; les intervalles qu'il y a d'un accès à l'autre, donnent le temps de calmer & de modérer la chaleur. Les Fievres inflammatoires ſont des Fievres continues, dont la chaleur peut être aſſez grande pour mériter le nom de Fievre ardente ; l'inflammation du foie ſur tout eſt la plus propre pour cela. La bile peut augmenter la chaleur & les ébranlemens, lorſqu'elle eſt retenue dans le ſang ; les oſcillations & vibrations ſeront grandes ; mais la Fievre ardente la plus commune eſt une continue avec redoublement double tierce, ſans inflammation précédente. Il eſt aiſé de reconnoître s'il y a quelque inflammation dans les viſceres, s'il y a une Fievre continue ſimple avec redoublement ; ainſi le diagnoſtic de cette maladie eſt facile en tous ſes points.

Pronoſtic.

Il eſt très-fâcheux ; le danger commun à toutes les Fievres, c'eſt l'inflammation des parties inférieures ; mais ce danger eſt bien plus grand dans la Fievre ardente. Il eſt difficile d'imaginer que le ſang puiſſe être pouſſé dans les parties inférieures, ſans qu'il y ait un grand danger d'inflammation.

Ce

Ce qui fait augmenter le danger dans cette Fievre, c'eſt l'eſpece d'inflammation qu'elle produit, laquelle eſt la plus dangereuſe.

Il y a deux ſortes d'inflammations ; l'une vient d'irruption, & elle arrive quand le ſang paſſe dans les vaiſſeaux lymphatiques.

La ſeconde eſpece ſe fait par extravaſion; les vaiſſeaux ſont déchirés. On comprend aiſément que celle-ci eſt la plus dangereuſe, & c'eſt celle qui arrive plutôt dans la Fievre ardente.

Toute inflammation peut ſe terminer de trois façons, par réſolution, par ſuppuration & par gangrene.

La premiere terminaiſon eſt la voie la plus ſalutaire; la ſuppuration eſt mortelle dans les viſceres: on a ouvert à la vérité avec ſuccès des abcès dans le foie, mais ce cas eſt rare; la gangrene eſt toujours mortelle : voilà trois dangers à craindre dans la Fievre ardente.

1°. La Fievre ardente peut cauſer l'inflammation, parce que le ſang eſt épaiſſi: or plus il eſt épaiſſi, plus il y a de danger d'engorgement, & par conſéquent d'inflammation.

2°. Le ſang ſe raréfie beaucoup, & d'autant plus qu'il eſt plus épais; la raréfaction eſt proportionnée au degré de chaleur, la raréfaction eſt conſidérable.

Le ſang eſt donc ici plus raréfié; il en eſt comme de la térébenthine qui eſt plus rareſcible que le miel, le miel que l'eau, & l'eau plus que le vin.

Dans la raréfaction du ſang les vaiſſeaux ſeront plus tendus & plus diſpoſés à s'engorger.

3°. L'impulſion du ſang. Plus le fluide arrive abondamment, plus il y a de danger pour l'inflammation. Or dans la Fievre ardente les arteres battent fortement, donc l'impulſion eſt plus conſidérable.

4°. La rigidité des vaiſſeaux donne lieu à l'inflammation : or dans la Fievre ardente ils ſont ſecs, durs, plus diſpoſés à crever & à ſe fendre, qu'à céder à l'impulſion du ſang. Il n'y a qu'à réunir ces quatre cauſes, pour voir combien l'inflammation eſt à craindre dans cette Fievre ; car l'inflammation doit plutôt ſe faire par extravaſation que par irruption, puiſque pour qu'elle arrive de cette derniere façon, le ſang doit être ténu, les vaiſſeaux doivent être en état de prêter : or dans la Fievre ardente, ils ſont dans un état de rigidité & de ſécheresse ; d'ailleurs l'effort, l'impulſion & la raréfaction du ſang créveront les vaiſſeaux ; & il y aura extravaſation toutes les fois qu'il y aura inflammation. La maniere dont ſe termine l'inflammation eſt encore plus dangereuſe dans la Fievre ardente que dans toute autre Fievre, parce qu'elle ſe termine plutôt par gangrene que par réſolution ou ſuppuration ; car le ſang n'a point aſſez de lymphe & de fluidité ; il eſt épais & grumelé, il ne peut prendre la route de la réſolution, & il ne peut ſuppurer. Les arteres battent à la vérité, mais par leurs battemens, elles durciſſent & grumelent encore le ſang davantage ; l'engorgement devient tel, que les oſcillations manquent & la partie meurt, ce qui arrive toujours dès qu'elles manquent en quelque partie.

Tout est en mouvement dans un corps vivant, jusqu'aux parties mêmes des os. Ce mouvement se trouve dans les arbres même; lorsqu'il manque, le desséchement & la pourriture de l'arbre viennent en même temps.

L'expérience prouve que le danger de l'inflammation est beaucoup à craindre dans cette Fievre. Dans les commencemens l'artere se distend & le délire survient; la respiration est grande, prompte, gênée; le sang aborde en grande quantité dans la poitrine, le ventre est tendu & douloureux. Tous ces symptômes sont des préludes d'inflammation; ainsi la tête, la poitrine & le bas-ventre sont en danger d'inflammation: au reste le pronostic varie par rapport au degré de chaleur, par rapport à l'âge & aux causes; mais il est toujours fâcheux jusqu'au troisieme jour.

Curation.

Nous avons donné la curation générale de toutes les Fievres, ainsi la Fievre ardente y est comprise. Cette curation se réduit aux saignées, aux boissons & à la purgation; mais la Fievre dont il s'agit demande certains ménagemens, qu'il faut expliquer.

1°. Il faut saigner, mais il le faut faire promptement; il faut presser la saignée comme dans la Fievre inflammatoire; on doit en faire sept ou huit les deux premiers jours, on ne peut pourtant rien fixer là-dessus. Le nombre des saignées dépend de l'âge, des forces du tempérament, de la violence du mal & de la chaleur du malade, qui les soutient bien mieux que dans toutes

les autres maladies. Il faut tirer le tiers du ſang les premiers jours.

2°. Il faut avoir ſoin d'humecter de toutes les façons imaginables, & mettre de l'eau dans tous les vaiſſeaux : c'eſt ce qu'on fait par les bouillons, les tiſanes, les lavemens.

Les bouillons ſont de l'eau de poulet à-demi faite, ou de veau cuit dans une grande quantité d'eau, dont on fait boire une chopine de quatre heures en quatre heures ; on les rend rafraîchiſſans par le pourpier & la laitue, & en les faiſant paſſer ſur les émulſions ; on peut auſſi donner de émulſions cuites & légeres. La tiſanne ſe fait ou en prenant de l'eau de veau ou de poulet, légerement émulſionnée ; ou on la fait avec la racine d'oſeille ou le nitre purifié, ou le ſel ſédatif d'Homberg, qui ſont les plus grands antiphlogiſtiques que nous ayons. Le malade boit aiſément, juſqu'à importuner les aſſiſtans ; ſi l'eſtomac ſe remplit, il faut arrêter la boiſſon ou en diminuer la quantité.

On donne trois, quatre, cinq & même ſix lavemens par jour avec de l'eau de poulet, de fraiſe de veau, de décoction de racine d'oſeille avec le ſel de prunelle ; ou on les fait avec de l'oxycrat.

Pour calmer le feu, on met des feuilles de laitue fraîche ſur le front, que l'on renouvelle de temps en temps, à proportion qu'elles ſe ſechent.

On met ſur la langue des tranches de citron; ſur le ventre, on fait des fomentations avec des décoctions de plantes émollientes. Lorſqu'elles ſont preſque réfroidies, on les applique.

Ces remedes employés avec ſoin peuvent faire eſpérer la guériſon ; & les ſymptômes diminuent, à moins qu'il n'arrive malheureuſement une inflammation dans quelque partie.

Peut-on faire baigner le malade ?

Pluſieurs perſonnes oſent faire baigner le malade dans un petit bain tiede. M. Aſtruc n'a jamais eu le courage de le faire, mais il le conſeille pourvu qu'on ſoit plus hardi que lui. Il croit ce remede utile quand il n'y a point d'inflammation formée ; car autrement, c'eſt-à-dire, s'il y en avoit de formée, il ſeroit très-dangereux, puiſque le bain oblige le ſang de ſe porter dans les parties intérieures, ce qui ſeroit très-fâcheux ; il faut auſſi avoir ſaigné ſuffiſamment, ſans quoi l'engorgement ſeroit à craindre hors ces deux cas.

Peut-on donner des hypnotiques ? Ils paroiſſent indiqués, mais l'expérience fait voir qu'ils ne réuſſiſſent pas ; ils échauffent & rendent le malade plus furieux. Le malade ne ſommeille qu'à-demi. Il eſt dangereux de les employer dans le commencement de la Fievre ardente, on peut en donner ſur la fin, par exemple des têtes de pavot, une petite quantité qu'on fait bouillir, & on les donne dans la tiſanne & dans le bouillon.

3°. La purgation demande encore beaucoup de précaution.

On peut purger dès le commencement avec l'émétique, lorſque la Fievre ardente ſurvient d'une débauche ; mais elle n'arrive que lorſque l'eſtomac eſt vuide, ainſi on n'a guere lieu d'employer ce remede.

On peut purger le cinquieme ou le sixieme jour, avec les tamarins, le nitre purifié & la casse mondée.

Les tamarins & le nitre purifié sont des rafraîchissans, & la casse purge doucement.

Les purgatifs plus forts, & sur-tout les résineux, seroient très-dangereux.

De la Fievre maligne.

Pour donner une idée de la Fievre maligne, il ne faut pas attendre une définition exacte de la maladie ; on ne peut en donner. Il faut avoir recours à une description, & la considérer dans quatre états différens ; savoir, dans son commencement, dans son augmentation, son état & la maniere dont elle se termine.

La variété des symptômes essentiels de cette Fievre est si considérable, qu'on ne peut s'en former une idée exacte, que par l'examen de ce qui se passe dans chacune de ces parties.

Premier temps.

Cette Fievre dans le commencement est presque insensible ; le malade sent une légere pesanteur de tête ; il n'y a aucuns changemens sensibles dans le pouls, dans la chaleur & les urines. La douleur de tête est le symptôme le plus marqué dans cette maladie ; mais cette douleur varie beaucoup, à peine s'en apperçoit-on dans le commencement. Cette douleur se fait

ſentir tantôt dans un endroit, tantôt dans l'autre, tantôt à la partie antérieure, tantôt à la poſtérieure.

Cette douleur eſt ſupportable, elle produit l'aſſoupiſſement; mais le ſymptôme le plus conſtant, & qui caractériſe le mieux cette Fievre, c'eſt un abattement exceſſif & univerſel, dont le malade ignore la cauſe; les jambes ſont peſantes; en un mot le malade eſt auſſi abattu que s'il avoit fait un long voyage.

Voilà le caractere de cette Fievre, vers le premier & le ſecond jour de la maladie.

Second temps.

Les progrès de cette Fievre ſe font lentement; elle ne ſe juge pour la vie ou pour la mort que vers le troiſieme jour ſeptenaire, c'eſt-à-dire vers le vingt-un ou vingt-deuxieme jour, & quelquefois plus tard.

Vers le quatrieme jour les accidens augmentent, la Fievre eſt bien marquée, quoiquelle ne ſoit pas toujours égale; le ſoir il y a des redoublemens, mais la Fievre ſe reconnoît le matin; le malade s'en apperçoit lui-même dans ce temps. La chaleur eſt plus grande, les urines ſont légerement chargées, la douleur de tête eſt augmentée, le malade eſt plus abattu, les yeux ſont chargés, la pente au ſommeil eſt grande; le malade raiſonne aſſez bien quand on l'interroge & quand on lui parle; mais ſi on le ſuit de près, on voit qu'il y a un délire obſcur. Le laiſſe-t-on ſeul, il jaſe, il parle, il appelle l'un, répond à l'autre; & ſi on va à lui,

il dit qu'il dormoit ; quelquefois le délire & tous les accidens ſont plus marqués, dès le quatrieme & même le troiſieme jour.

Troiſieme temps.

L'état commence ordinairement au ſeptieme jour, tout eſt alors fort marqué ; on voit une grande Fievre avec redoublement, le pouls eſt fort ſoutenu & plus ou moins agité, dans les différentes perſonnes ; la rougeur & la chaleur ſont exceſſives ; tantôt le malade eſt extrêmement agité, dans d'autres temps il eſt plus tranquille ; la tête eſt fort embarraſſée, l'aſſoupiſſement & l'accablement ſont extrêmes, le délire eſt manifeſte ; mais ſi on interroge le malade, ſur-tout ſi c'eſt un Médecin, un Confeſſeur, un ami, il répondra aſſez juſte & raiſonnera ; mais il ſuit ſes idées avec ceux qu'il eſt accoutumé de voir ; le délire eſt alors des plus manifeſtes, & l'état ſe ſoutient juſqu'au quinzieme & ſeizieme jour ordinairement ; quelquefois il devient funeſte dès le dixieme ou l'onzieme jour ; quelquefois auſſi il paſſe ce terme, & va juſqu'au vingt ou vingt-quatrieme, & même juſqu'au trente ou trente-troiſieme.

Quatrieme temps.

La diminution des accidens commence vers le quinzieme ou dix-huitieme jour ; les évacuations ſe font mieux, la tête ſe tranquilliſe, les douleurs ſont moins grandes, également que l'accablement ; le pouls moins fort, le délire

moins ſenſible, & quand cela arrive, le malade eſt preſque hors de danger le vingt-un ou vingt-deux ou le vingt-huit au plus tard ; mais il reſte dans un demi délire un mois ou un mois & demi.

Après on remarque en lui une certaine imbécillité, la tête reſte long-temps embarraſſée & peſante ; il ſurvient quelquefois des dépôts long-temps après la guériſon ; cette maladie ébranle les fondemens de la vie, & il en reſte encore des marques ſix mois après que le malade a été heureuſement délivré.

Différences.

Un Médecin diſoit qu'il en étoit des maladies comme des viſages, qu'il y a toujours quelque différence Cela ſe vérifie ſur-tout dans la Fievre maligne, on n'en voit jamais deux qui ſe reſſemblent. On la diſtingue de deux eſpeces; l'une ſymptômatique & l'autre erratique.

Dans la premiere eſpece, la maladie commence par une douleur ſenſible à la poitrine, par un point de côté; le malade touſſe & crache du ſang ; ce ſont les ſymptômes d'une fluxion de poitrine ou d'une pleuréſie; vers le troiſieme jour le mal ſe jette ſur la tête : on peut appeller cette Fievre *Febris maligna, pleuritidem vel peripneumoniam mentiens.*

Mais on n'a rien perdu, en ſaignant comme ſi c'étoit une fluxion de poitrine ou une pleuréſie.

On commence à ſaigner du pied quand on voit que la tête eſt priſe. Quelquefois au commencement de cette maladie, on ſent des dou-

leurs au foie ; mais au bout de deux ou trois jours, il ſe fait une métaſtaſe de ce mal au cerveau ; c'eſt là qu'il ſe fait ſentir. Les ſaignées du bras enlevent les embarras des viſceres, mais l'embarras de la tête ſubſiſte. Dans la ſeconde eſpece tout l'embarras eſt au cerveau, nul autre viſcere n'eſt affecté ni engorgé. Dans le commencement l'augmentation eſt l'état de la maladie. Lorſque la maladie ſe déclare comme Fievre maligne, elle augmente ; c'eſt pourquoi on l'appelle eſſentielle, & l'autre ſymptômatique ; mais l'une & l'autre nous paroiſſent eſſentielles. Dans l'une, il n'y a que le cerveau qui ſoit embarraſſé ; dans l'autre, il y a encore quelques viſceres où la douleur ſe fait plus ſentir, comme le foie, le poumon, parce qu'ils ſont plus ſenſibles, mais cela ne fait pas une différence véritable. Dans le temps que la douleur du foie & du poumon ſe font ſentir, la douleur de tête eſt réelle, quoique moins conſidérable.

Cauſes.

Rien n'a paru plus difficile que l'explication de la Fievre maligne : on s'eſt fixé à l'attribuer à la coagulation du ſang ou à ſa diſſolution ; quelques-uns ont dit qu'elle venoit tantôt de la coagulation, tantôt de la diſſolution : on appelle l'une *Febris maligna à coagulatione* ; l'autre *Febris maligna à diſſolutione ſanguinis.*

Un peu de réflexion ſur le caractere de cette Fievre, ſur les ſymptômes les plus ordinaires, & ſur les cadavres des perſonnes qui en ſont mortes, nous apprend qu'elle dépend d'inflammation du cerveau, comme la pleuréſie eſt

une inflammation de la plevre, la péripneumonie du poumon, l'hépatite du foie ; on pourroit apporter un grand nombre de preuves de cette vérité ; nous nous contenterons des ſuivantes.

Premiere eſpece de preuve.

Elle ſe prend des principaux ſymptômes de cette maladie qui ſont :

1°. Une douleur de tête conſidérable.

2°. Une chaleur ſenſible.

3°. Le battement des carotides.

4°. Le délire plus ou moins marqué.

Ces quatre ſymptômes marquent que la tête eſt embarraſſée.

1°. La douleur de tête eſt une preuve convaincante de ce ſentiment ; *ubi dolor, ibi morbus :* or, dans la Fievre maligne, on reſſent continuellement une grande douleur de tête ; la maladie commence, perſiſte dans ſon état avec cette douleur : donc la tête eſt le ſiege.

2°. Il y a à la tête une chaleur brûlante, & qui reſſemble à celle que les frénétiques reſſentent, tandis que la chaleur eſt preſque comme dans l'état naturel dans les autres parties : preuve que la maladie eſt à la tête.

3°. Les carotides battent fortement : donc il y a de l'embarras dans le lieu où elles ſe tendent. La circulation ſe fait par-tout ſans dérangement, lorſqu'il n'y a aucun embarras dans quelque partie ; mais en ſurvient-il, cette égalité change ; le ſang a de la peine à ſe porter en ligne droite ſur la partie engorgée ; il ſe réfléchit ſur les parties latérales des vaiſſeaux &

produit des battemens plus forts : il y a donc engorgement où elles aboutissent; donc c'est dans le cerveau qu'est l'embarras ; ainsi les principaux symptômes de la Fievre maligne déposent nettement que cette maladie a son siege dans le cerveau.

Seconde espece de preuve.

La bouffissure du visage, la surdité, les parotides sont encore une preuve de ce sentiment.

1°. Le visage est bouffi ; il est gros ; il est œdémateux : il y a donc engorgement dans l'intérieur du cerveau.

2°. La surdité marque que le nerf acoustique est œdémateux : le cerveau est donc embarrassé.

3°. il survient des parotides, c'est-à-dire, que les glandes voisines des oreilles sont gonflées, ce qui prouve encore que le mal est dans l'intérieur du cerveau.

Troisieme espece de preuve.

Il ne faut qu'examiner les cadavres des personnes mortes de Fievre maligne, pour s'assurer de cette vérité. On trouvera que le cerveau est enflammé, gangréné ou suppuré ; si le malade est mort le septieme ou le huitieme jour, on trouvera le cerveau enflammé & les vaisseaux engorgés ; la substance du cerveau est plus rouge : quelquefois on apperçoit déjà quelques parties sphacelées. Si le malade est mort plus

tard, on trouve des preuves de gangrene, on voit des points livides, noirâtres; on ne peut plus douter, dans ces deux cas, qu'il n'y ait eu une inflammation dans le cerveau. Si la maladie a duré long-temps, on voit des parties du cerveau ſuppurer plus dans un endroit que dans un autre; alors le malade a ſoutenu l'effort de la maladie; l'inflammation ne l'a pas fait périr; la maladie ne s'eſt point tournée en gangrene, mais en ſuppuration; & c'eſt de l'une de ces deux façons que le malade termine ſa vie.

Il reſte maintenant deux difficultés, ſavoir:

1°. En quoi la Fievre maligne differe de la frénéſie, qui eſt auſſi une inflammation du cerveau.

2°. Quelle eſt la partie du cerveau enflammée, & quel eſt le genre d'inflammation de cette partie.

Quant à la premiere difficulté, nous avouons que la frénéſie eſt preſque toujours une ſuite de l'inflammation du cerveau; mais il faut obſerver que, dans la frénéſie, la douleur de tête eſt conſidérable, violente, la Fievre eſt fort aiguë, l'agitation eſt grande, ce qui ne ſe trouve point dans la Fievre maligne, ſurtout au commencement: l'eſpece d'inflammation eſt donc différente de la frénéſie. Il y a inflammation des méninges & ſur-tout de la dure-mere; dans la Fievre maligne, l'inflammation eſt dans la ſubſtance corticale du cerveau; dans la frénéſie, l'inflammation eſt phlegmoneuſe; dans la Fievre maligne, elle eſt œdémateuſe; elle ne ſe réſout quelquefois que vingt ou trente

jours après. Dans la frénésie, la Fievre est très-aiguë, & la maladie se termine en sept ou huit jours.

Ainsi non-seulement le siege de la maladie est différent, mais le germe l'est aussi.

En répondant à la premiere difficulté, nous avons presque répondu à la seconde, qui est de savoir quelle partie du cerveau est enflammée.

Nous avons déjà dit que le siege de la Fievre maligne étoit la substance corticale; quelquefois elle n'est affectée qu'à une hémisphere, quelquefois dans les deux en même temps: tantôt c'est la partie antérieure, tantôt c'est la partie postérieure; elle s'étend quelquefois à la partie médullaire, & jusqu'aux corps cannelés. Cette espece d'inflammation est œdémateuse ou un engorgement qu'on remarque aux parties voisines du cerveau, & la surdité qui survient en est la preuve.

Mais cette inflammation peut être plus inflammatoire qu'œdémateuse, *& vice versâ.*

Dans le premier cas, la douleur de tête est plus violente, la chaleur plus grande, le délire est plus violent, le malade plus agité.

Dans le second cas, la douleur est moins vive, la chaleur moins grande, l'agitation plus petite, mais le malade plus assoupi, plus abattu.

Il faut combiner les variétés qui peuvent se rencontrer par rapport à l'étendue & à l'espece d'inflammation, ou à toutes les différentes especes d'inflammations.

Causes antécédentes.

Les causes qui peuvent donner lieu à l'inflammation du cerveau, se prennent du côté du sang qui peut s'épaissir. Le vice des choses non-naturelles, un air froid, un excès dans la maniere de se nourrir, si on mange trop ou de mauvais alimens, les digestions qui sont mauvaises, tout cela peut suffire pour épaissir le sang, de même que les exercices violens & le mauvais air : il arrive quelquefois que le sang, étant trop raréfié, se trouve tout-à-coup épaissi par une boisson froide qui arrête la circulation.

Il arrive aussi des engorgemens lorsque le sang, étant trop épaissi, se raréfie tout d'un coup; ainsi tout ce qui peut épaissir le sang & le raréfier tout-à-coup, donnera lieu à la Fievre maligne.

Les causes particulieres déterminantes sont un coup sur la tête, une chûte, quelquefois la migraine à laquelle une personne est sujette lorsqu'il y a beaucoup de sang, une application très-forte à l'étude qui échauffe la tête; le chagrin, la tristesse, un coup de soleil, un froid extérieur à la tête; lorsque l'orage menace, il ne faut que très-peu de chose pour le déterminer dans un endroit plutôt que dans un autre. On voit des personnes en qui le sang circule mal dans la tête, elles sont sujettes à des maux de tête fréquens; s'il survenoit alors une Fievre, la tête seroit tout-à-coup engorgée. On voit des personnes qui n'ont point de

Fievre dans une fluxion de poitrine, d'autres qui n'en ont point qui ne ſoit maligne, ce qui vient de la diſpoſition particuliere & de la foibleſſe de certains organes.

Symptômes.

Il faut diſtinguer dans la Fievre maligne qui ſe termine heureuſement, quatre temps, comme dans toutes les maladies inflammatoires, qui ſont le commencement, l'augmentation, l'état & la déclinaiſon.

Dans les maladies inflammatoires, on remarque ces différens temps; mais ils marchent avec plus de célérité que dans la Fievre maligne. L'inflammation ſe réſout dès le ſeptieme jour; ces maladies ſe terminent en quatorze jours ou dans les deux ſeptenaires, ou même avant ſi on ne les a pas négligées. Dans la Fievre, l'inflammation ne ſe termine guere avant le dix-huit ou le vingtieme jour, quelquefois le vingt-cinquieme & le trente; ainſi la période eſt deux fois plus lente dans cette maladie que dans les autres inflammations, comme dans la pleuréſie, la fluxion de poitrine.

Voyons ce qui peut cauſer cette lenteur dans la Fievre maligne; il paroît qu'elle vient,

1°. de la nature de l'inflammation.

2°. Du reſſort des parties inflammées.

1°. Les inflammations œdémateuſes ſont plus longues & plus opiniâtres que les autres engorgemens.

Des vaiſſeaux lymphatiques ſont ordinairement plus dangereux, plus longs à ſe réſoudre, que

que ceux des ſanguins ; le rhumatiſme où il y a phlogoſe œdémateuſe des tendons, des ligamens, ne ſe termine guere avant vingt-quatre, vingt-cinq ou trente jours : or l'inflammation du cerveau, dans la Fievre maligne, eſt œdémateuſe ; elle doit donc être plus longue à réſoudre.

2°. Le reſſort plus ou moins fort de la partie enflammée, contribue à la durée de la maladie : lorſque le reſſort de la partie eſt fort, la réſolution ou ſuppuration s'accélere, le ſang eſt plus agité ; il peut être plus atténué pour reprendre la route de la circulation ; mais, s'il ne peut recevoir ce degré d'atténuation, il croupit & ſe corrompt bientôt par l'effort des oſcillations ; ainſi, dans l'inflammation des parties qui ont beaucoup de reſſort, la réſolution ou ſuppuration ſe fera plutôt. Mais le cerveau n'eſt point de cette nature ; il eſt mollaſſe, il a peu de reſſort & d'élaſticité ; les arteres perdent leur élaſticité dans le cerveau où elles ont une tunique de moins que dans les autres parties du corps ; le battement n'en eſt pas ſi fort ; ainſi la Fievre maligne doit être plus longue.

PREMIER TEMPS.

Commencement de la Fievre maligne.

Dans le commencement de cette maladie, la Fievre eſt très-médiocre ; on a peine à s'en appercevoir ; elle répond à la cauſe qui

la produit; l'inflammation eſt légere; la Fievre ne peut être forte; la chaleur qui répond auſſi à la Fievre, n'eſt pas ſenſible; elle eſt comme dans l'état naturel; les urines ne changent preſque point de couleur; il n'y a ni épaiſſiſſement de ſang, ni agitation, pour les rendre crues ou rouges; le mal de tête eſt le ſymptôme le plus ſenſible; il n'eſt pas continuel, mais il ne quitte guere le malade; tantôt il ſouffre d'un côté, tantôt de l'autre; cette douleur eſt une ſuite de l'engorgement dans le cerveau; il occaſionne le tiraillement & les diſtractions dans les vaiſſeaux; cependant cette douleur eſt médiocre, car la maladie a ſon ſiege dans la ſubſtance corticale du cerveau, & cette partie n'eſt pas fort ſenſible. Cette douleur eſt fixe & uniforme; mais elle paroît ſur-tout, quand le malade veut s'appliquer à quelque choſe de ſérieux; il eſt abattu, parce que, dans l'engorgement de la ſubſtance corticale, les vaiſſeaux ſont comprimés; les vaiſſeaux ſecrétoires des eſprits ne peuvent les laiſſer paſſer qu'avec peine; delà la diminution des forces; le malade n'en a point le quart de ce qu'il en devroit avoir; & par le défaut de ces eſprits, il a de la pente au ſommeil. Quand ils ſont abondans, ils rempliſſent les cellules qui leur ſervent de réſervoir; ils les diſtendent & les rendent propres à recevoir les impreſſions qui ſe préſentent; les ſenſations ſe font mieux; le malade voit bien, entend très-diſtinctement; la langue eſt fort ſenſible; l'odorat parfait, & c'eſt l'état de la veille. Mais s'il y a peu d'eſprits animaux, les cellules ſont relâchées; les fibres tombent dans le

relâchement ; les ébranlemens ne ſe font plus ſentir ; c'eſt l'état du ſommeil. Le premier temps dure deux, quatre, quelquefois même cinq jours avec les ſymptômes que nous venons de rapporter.

SECOND TEMPS.

Symptômes de l'augmentation de la Fievre maligne.

Après le quatrieme & le cinquieme jour de la maladie, il ſurvient de nouveaux accidens, & la fievre ſe déclare. Il arrive preſque toujours que, dans les premiers jours où la Fievre eſt cachée, le malade mange ; ſes parens, ſes amis lui préſentent ce qu'il y a de ſon goût ſous prétexte de réparer ſes forces : or cela ſeul ſuffit pour augmenter le mal ; la digeſtion ne peut ſe bien faire dans ce temps, parce que le levain ſtomacal ne ſe ſépare pas en aſſez grande quantité ; les impreſſions qu'il fait ſur l'eſtomac ſont très-froides ; le malade eſt dégoûté à meſure qu'il eſt abattu. S'il mange, il digere toujours mal : car pour bien digérer il faut, 1°. que le levain ſtomacal ſe ſépare en grande quantité ; 2°. que les fibres de l'eſtomac ayent un certain degré de tenſion requiſe. Or, la premiere condition n'a point lieu, comme nous l'avons déja dit, & les fibres de l'eſtomac ſont trop relâchées à cauſe du peu d'eſprits animaux qui y coulent : la digeſtion ſe fera donc mal. Si le malade mange, il y aura plénitude & les ſymptômes ſeront plus fâcheux. Il arrive quelquefois que la Fievre maligne vient à la ſuite de quelqu'excès dans

le boire ou dans le manger, alors la plénitude de l'eſtomac peut avoir deux cauſes: ce que l'on avoit mangé depuis le commencement de la Fievre, eſt la ſeconde. Le malade eſt ſujet à la cardialgie, qui dépend de l'impreſſion qui ſe fait ſur l'orifice ſupérieur de l'eſtomac; ſi l'impreſſion ſe fait ſur le fond de l'eſtomac, le vomiſſement ſurviendra. Si l'impreſſion que les matieres feront eſt aſſez forte pour déterminer les mouvemens ſympatiques qui ſe voient, il y aura vomiſſement; ſi l'impreſſion n'a pas aſſez de force pour déterminer les muſcles de l'abdomen & du diaphragme à ſe contracter, il y aura ſeulement envie de vomir; alors la Fievre augmentera à cauſe de l'augmentation de l'engorgement. On voit des redoublemens, parce qu'une matiere mal digérée, vicieuſe, paſſe par la maſſe du ſang, ſans ordre, par pelotons; mais les redoublemens deviennent enſuite irréguliers, en double tierce le plus ſouvent; quelquefois les redoublemens ſont preſqu'auſſi forts que dans les Fievres continues ordinaires, ce qui vient des matieres mal digérées des premiers voies; mais ces redoublemens, quelque forts qu'ils ſoient, ne montent jamais ſi haut que dans les Fievres inflammatoires, parce que les eſprits animaux marquent le relâchement des fibres; l'abattement des arteres fait que les arteres n'ont pas aſſez de force; elles ne battent que médiocrement. Les parties ſolides ne ſont pas dans une grande contention; ainſi ces redoublemens ſont médiocres, la chaleur eſt proportionnée à la violence du redoublement; les urines dans le redoublement, ſont colorées, & quand il eſt paſſé, elles ſont à peu près dans l'état

naturel, auſſi-bien que la chaleur. Ce qu'il y a de plus fâcheux, c'eſt le mal de tête; il augmente de plus en plus, à meſure que les vaiſſeaux s'engorgent. L'engorgement augmente avec le temps & ſe communique de proche en proche; l'abattement devient plus grand, les glandes corticales ſont plus engorgées; le nombre de celles qui le ſont, eſt le plus grand, parce qu'il y a moins d'eſprits; les ſenſations ſont moins vives; par la même raiſon, la vue & l'oüie ſont affectées; le malade eſt tellement dégoûté, qu'il a peine à avaler le bouillon; la tête eſt brûlante & quelquefois trois ou quatre fois plus chaude que les autres parties du corps, comme les pieds & les mains, parce que l'engorgement du cerveau fait que la carotide bat plus fortement; les yeux ſont chargés, larmoyans, parce que les vaiſſeaux ſanguins ſont plus engorgés, parce que le ſang de ces vaiſſeaux communique à celui de l'intérieur du cerveau, à cauſe de la communication de ces différens vaiſſeaux; ou ſi on ne le veut pas ainſi, il ſuffit que les carotides viennent du même tronc, pour produire cet effet. La carotide interne étant engorgée, l'externe doit s'en reſſentir & s'engorger. Les autres arteres battent fortement; le nombre des battemens eſt le même; les contractions du cœur ne ſont pas fréquentes; elles battent plus fortement à cauſe de la quantité & de la force avec laquelle le ſang eſt pouſſé; la réſiſtance qu'il trouve dans le cerveau occaſionne ce battement; le ſang ne pouvant aller en droite ligne, réfléchit ſur les parties latérales des vaiſſeaux, & ſouleve fortement les tuniques; le délire paroît bientôt, le

malade ne raiſonne plus ; il lie des idées qui devroient être ſéparées, & en ſépare d'autres qui devroient être unies; l'ame lie enſemble des idées quand elles lui ſont préſentées par des fibres, qui ont un battement égal, dans un temps égal ; il ſépare au contraire les idées qui lui ſont préſentées par des fibres, qui ont un nombre de vibrations inégales dans un même temps.

Tandis que le cerveau eſt en bon état, tout va bien ; les idées diſſemblables ſont attachées à des fibres diſſonantes & les idées qui conviennent enſemble ſont attachées à des fibres monotones : voilà pourquoi dans le premier cas ; l'eſprit affirme ce qu'il doit nier & nie ce qu'il doit affirmer.

L'engorgement du cerveau dans les Fievres malignes, eſt très-propre à tendre les fibres au-delà de leur tonus ordinaire, & à relâcher celles qui étoient tendues auparavant ; ainſi s'il y a un délire, il n'eſt pas communément frénétique ; il eſt rond & tranquille, mais le malade parle ſans ſavoir ce qu'il dit ; il commence un raiſonnement ſain, & un moment après il s'écarte ; le délire eſt foible, parce que les eſprits animaux ſont en petite quantité & que les fibres œdémateuſes ſont peu ébranlées.

TROISIEME TEMPS.

La maladie va ordinairement en augmentant juſqu'au dix ou douzieme jour ; alors l'état eſt

fixé dans tous les accidens du ſecond temps ou de l'augmentation qui ſubſiſtent. Les redoublemens, la chaleur, l'abattement, l'aſſoupiſſement, le mal de tête & le délire, tous ces ſymptômes ſubſiſtent, mais ils ſont augmentés pour la plupart. Le redoublement eſt aſſez réglé, la chaleur aſſez ſenſible, l'abattement & l'aſſoupiſſement plus grands. Le mal de tête eſt continuel, quoique le malade le nie; quelquefois il ſuffit qu'il ait toujours chaud, pour que le Médecin juge que la douleur exiſte.

Il peut arriver que le délire ſoit frénétique; le malade jette ſes couvertures, ſe leve & ſe bat contre les aſſiſtans pour s'en aller.

Ce ſymptôme dépend de deux cauſes.

1°. De la violence du redoublement, qui agite violemment les arteres du cerveau : car dans ce cas le battement des arteres agite vivement les eſprits animaux & les pouſſe violemment; en ſorte que quoiqu'ils ſoient en petite quantité, leur grande agitation ne laiſſe pas de produire un effet conſidérable.

2°. Le grand délire peut venir de l'inflammation des meninges : l'inflammation de la ſubſtance corticale ſe communique quelquefois à ces membranes. On reconnoît par la durée de la frénéſie, ſi on doit l'attribuer au redoublement ou à l'inflammation des meninges : ſi elle n'eſt que paſſagere & qu'elle diſparoiſſe après le redoublement, c'eſt ce redoublement qui l'a produite; mais ſi elle dure deux ou trois jours, il y a apparence qu'il vient des membranes du cerveau. Quelquefois il n'arrive ni frénéſie ni délire bien marqué; le malade tombe dans l'abat-

tement ; il parle bas ferme les yeux, puis les rouvre ; il ne dort point pendant ce temps.

On voit auſſi que le malade eſt dans une eſpece de tranquillité, parce que les fibres sont relâchées & œdémateuſes, mais dans le redoublement elles ſont un peu agitées ; dès que le redoublement eſt paſſé, cet état diſparoît ; le bas-ventre s'éleve quelquefois par météoriſme, il eſt bouffi & tendu, ce qui peut venir d'inflammation ou ſeulement de vents.

Il peut y avoir inflammation, parce que les ſécrétions ſe font mal, à cauſe du peu d'eſprits qui abordent dans ces parties ; la bile & le levain ſtomacal ſe ſéparent mal ; les parties s'engorgeront, & il y aura inflammation ; la tenſion alors ſera douloureuſe, le bas-ventre ſera chaud, réſiſtant.

L'autre gonflement plus ordinaire eſt produit par les vents, le ventre s'enfle & ſe déſenfle à meſure que la tête eſt priſe ; quand elle eſt plus embarraſſée, les eſprits ſe diſtribuent en petite quantité dans les inteſtins ; ils ne donnent pas la force aux fibres de retenir l'air ; ils ſe débandent & les inteſtins ſont gonflés. Quand au contraire les eſprits animaux ſont abondans, le météoriſme diſparoît ; il faut être attentif à ce ſymptôme, qui eſt pour ainſi dire le thermometre du mal de tête.

Le viſage eſt bouffi, le malade engraiſſe à vue d'œil, ce qui vient ou de ce que les vaiſſeaux qui ſe répandent ſur l'extérieur de la tête s'anaſtomoſent avec ceux de l'intérieur, ou parce que la carotide interne ne ſe décharge pas bien au-dedans du crâne ; l'extérieur ſe remplit, ſe gonfle, la lymphe croupit dans les petits

vaiſſeaux de la bouffiſſure ; elle n'eſt pas ſeulement extérieure, elle eſt intérieure, comme la ſurdité qui vient de la compreſſion & du ramolliſſement du nerf acouſtique. Il arrive des ſaignemens de nez, ce qui vient encore du gonflement des vaiſſeaux ſanguins diſpoſés à être engorgés & diſtendus.

Le malade a des parotides, qui ſont les glandes de deſſus & de deſſous les oreilles, c'eſt pourquoi on les appelle parotides hautes & parotides baſſes ; ce ſont des glandes lymphatiques, car jamais les glandes ſalivales ne ſont engorgées. Elles ſont comme l'entrepôt de la lymphe qui revient des parties extérieures de la tête, & peut-être auſſi de celle qui revient de l'intérieur. Quoiqu'on n'ait pas encore découvert la communication de ces glandes avec l'intérieur, il eſt cependant à préſumer qu'elles y communiquent ; mais ſuppoſé qu'il n'y ait que la lymphe épaiſſe & copieuſe qui s'amaſſe dans les glandes des aiſſelles, celles-ci s'engorgent, parce que les vaiſſeaux lymphatiques du ſein communiquent à ces glandes, & que la lymphe de cette partie eſt affectée & épaiſſe. Si une perſonne a du mal aux jambes, un ulcere, un éréſipele aux cuiſſes, il arrive quelquefois que les glandes inguinales ſe gonflent ; il arrive la même choſe ſi quelqu'un a du mal au membre viril, ou ſi une femme a du mal, *verbi gratiâ*, le virus vénérien aux parties de la génération. Si un enfant a du mal à la tête, les glandes du col ſont enflées. Les parotides ſont encore une preuve de l'engorgement & de l'inflammation, qui rendent la lymphe plus épaiſſe & capable d'obſtruer les glandes lymphatiques ; ſi cette lymphe eſt farcie de quelques

parties hétérogenes, elle produira le même effet; ſi les glandes lymphatiques ne ſervent que d'entrepôt, la lymphe à force d'y croupir y contracte de l'épaiſſiſſement; il ſurvient de l'engorgement & on voit une véritable parotide qui eſt le ſymptôme le plus funeſte de la Fievre maligne. La lymphe croupit encore & fait des abcès, des dépôts dans les articulations, dans l'intervalle des muſcles, où la lymphe eſt moins fouettée & moins agitée. On voit des gonflemens aux aiſſelles, aux aînes, qu'on appelle bubons; les vaiſſeaux lymphatiques ſe gonflent aiſément, parce qu'ils ont peu de reſſort par eux-mêmes, & que toutes les parties charnues & membraneuſes en ont peu dans cette maladie à cauſe du peu d'influx d'eſprits animaux; le malade a auſſi quelquefois des charbons qui ſont des gonflemens des glandes ſébacées qui ſont ſous la peau; ils ſont d'abord un peu rouges, & recouverts de petites ampoules; au bout de quelque temps la matiere âcre ronge la pellicule de ces ampoules le troiſieme jour on voit un cercle noir & gangrené, qui s'étend ſi on n'y remédie pas. On remarque auſſi quelquefois de petites marques de pourpre.

Le pourpre n'eſt rien autre choſe que le ſang extravaſé entre la peau & la ſur-peau dans le corps muſqueux, ou bien un ſang qui, à cauſe du peu de reſſort des vaiſſeaux de la peau, y croupit. Il arrive quelquefois des mouvemens convulſifs en différens endroits du corps, ce qui vient de ce que l'inflammation pénetre juſqu'à l'origine des nerfs, ſe communique à la ſubſtance médullaire ou même aux corps cannelés, ou de ce que l'inflammation eſt fort grande dans

certaines parties de la ſubſtance médullaire qui eſt deſſous ; & par-là, précipitant les eſprits, les envoie avec force par les nerfs, dans différentes parties, ce qui y produira un mouvement convulſif ; on voit quelquefois le malade treſſaillir ſans cauſe & ſans friſſon. La mâchoire inférieure & la langue ſont plus expoſées à ces mouvemens ; & ſi on dit au malade de montrer ſa langue, on la voit s'agiter, la mâchoire inférieure trembler également que les mains ; il grince des dents. Il arrive preſque toujours un trémouſſement & un mouvement dans le carpe. Le peuple croit que le pouls eſt alors convulſif ; mais ce ſont les tendons des doigts qui ſont en convulſion, & c'eſt ce qu'on appelle en latin *ſubſultus tendinum*. On voit ſur la peau des bandes rouges, ces taches n'ont point de nom françois ; on les appelle *vibres*, parce qu'elles ſont comme des taches qui reſtent aux enfans à qui on donne le fouet ; elles viennent du grand ralentiſſement de la circulation, ou de l'âcreté du ſang, ou enfin de ce que quelques globules du ſang ſe ſont arrêtées dans le corps muſqueux. Le coccis & le derriere en ſont marqués, ce qui vient de ce que le malade a été long-temps couché ſur le dos, ou parce qu'ayant perdu la connoiſſance, il lâche tout ſous lui, ou plutôt parce qu'il mange beaucoup : car il n'y a pas de maladies où un malade maigriſſe plus ; en ce cas les apophiſes de l'os ſacrum paroiſſent, la peau à cet endroit eſt tendue ; elle s'échauffe, elle devient rouge ; on tâche d'y remédier, mais inutilement ; on voit trois ou quatre points échauffés, il ſe forme des cloches, & vingt-

quatre heures après, la pellicule eſt enlevée; il ſe creuſe des ulceres qui vont quelquefois juſqu'à l'os. En vain a-t-on recours à tous les remedes pour prévenir cet accident; le malade ne guérit que lorſqu'il eſt en état de ſe mettre ſur le côté, quand il n'y a plus de compreſſion, en un mot quand la maladie eſt finie : au reſte cet accident eſt commun à toutes les maladies.



QUATRIEME TEMPS.

Diminution des accidens.

Si le malade eſt aſſez heureux de ſe retirer des premiers états & d'aller juſqu'au dix-huit & vingtieme jours, alors les accidens diminuent; ſi on fait les ſaignées néceſſaires, ſi on donne des purgatifs doux, des bouillons, des tiſannes propres à la maladie, la chaleur & la douleur de tête diminuent; le délire eſt moins fort, les mouvemens convulſifs diſparoiſſent, le ventre s'applatit, le malade eſt moins abattu, moins aſſoupi; le viſage n'eſt plus bouffi, il devient maigre, ce qui arrive quelquefois du ſoir au matin; la circulation ſe rétablit, la lymphe ne ſéjourne plus. On a vu des perſonnes à qui le viſage étoit déſenflé, quoique la ſuppuration fût faite, auſſi ce ſymptôme eſt douteux; lorſque les accidens diminuent & qu'il n'y a pas de ſuppuration, la maladie marche à grands pas vers ſa fin; le malade ſe reconnoît lui-même, & tous les aſſiſtans; il ſe ſouvient d'une partie de ſes ſottiſes, mais il ſe ſent encore de ſa ma-

ladie. Lorſqu'il eſt ſeul, il parle, il babille, il fait encore des extravagances. On ne doit pas attendre une guériſon parfaite ; il n'y a plus de délire, le malade reſte quelquefois dans une eſpece de fatuité, une imbécillité particuliere. On a vu des perſonnes qui après cette maladie ſortoient, alloient dans le monde, faiſoient leurs affaires, mais avec une eſpece d'imbécillité dans leurs airs, leurs actions, leur diſcours : cela vient du grand ramolliſſement des fibres du cerveau. Cet état ſubſiſte juſqu'à ce que les fibres aient repris leur élaſticité naturelle ; cet état d'imbécillité va ſi loin dans certaines perſonnes, qu'il a fallu leur apprendre à lire comme à des enfans. Dans le commencement de la convaleſcence, ſi le malade mange, la Fievre revient, parce que l'eſtomac a ſouffert. Il eſt affoibli, & la digeſtion ne peut ſe bien faire ; après les autres eſpeces de Fievres l'appétit revient & reſte, mais après celle-ci l'appétit ne revient qu'avec peine ; le malade reſte dans le dégoût, on le purge, il vient un peu d'appétit ; la Fievre revient, on a encore recours à la purgation & au quinquina ; la Fievre revient encore au bout d'un mois, & on eſt auſſi avancé que le premier ; on eſt obligé de combattre long-temps ; il n'y a point de maladie dont la convaleſcence ſoit ſi grande que dans celle-ci ; on peut dire qu'elle eſt la plus fâcheuſe de toutes les maladies, avec cela il ſurvient ſouvent des dépôts dans différentes parties qui dérangent les fonctions ; au reſte cette maladie eſt moins dangereuſe dans les jeunes perſonnes, que dans celles qui ont plus de trente

ans ; leur ſanté ſe trouve altérée pour le reſte de leur jours.

Diagnoſtic.

Il faut

1°. Reconnoître s'il y a Fievre maligne ou non.
2°. Le caractere de cette Fievre.
3°. Ses différences.
4°. Les quatre différens temps.
5°. Quelle eſpece de Fievre maligne.

1°. On peut douter de l'exiſtence de la Fievre maligne ; le premier jour les plus grands Médecins ont été dans l'incertitude ; les trois premiers il ne paroît preſque point de Fievre, le mal de tête ſemble être un reſte de débauche, de fatigue ; le Médecin peut y être trompé, il ne doit pas condamner tout d'un coup ſon malade à une Fievre maligne ; quelquefois le troiſieme jour la chaleur & la Fievre ſont médiocres, les urines ſont naturelles, rien n'annonce une Fievre maligne ; mais on voit un grand abattement quoique le malade ne ſorte point de ſon lit, un mal de tête permanent, un délire obſcur, ce qui paroît quelquefois le troiſieme jour. On forme des doutes légitimes pour ſe conduire dans la curation ; on a quelquefois ſaigné deux ou trois fois du pied, quoique la nature de la maladie ne ſoit pas encore bien déclarée. S'il arrive que le Médecin puiſſe douter juſqu'au cinquieme jour, il ne peut le faire juſqu'au ſeptieme ; la Fievre alors eſt plus déclarée, la chaleur & la douleur de tête ſont plus ſenſibles, l'abattement eſt encore plus grand, l'aſſoupiſſement eſt conſidérable ; alors

le Médecin ne doute plus ; il peut nommer cette Fievre du nom de Fievre maligne, & agir conséquemment ; le mal ne sera dans son dernier degré que vers le quatorzieme jour ; il faut se défier de la maladie & prendre ses précautions. On ne déclare donc point la Fievre maligne qu'on ne la connoisse bien ; mais on saigne toujours, on tient son malade aux bouillons & à la tisanne dans le commencement.

2°. Pour connoître le caractere de la Fievre maligne, il faudroit savoir si l'inflammation est fort étendue, si elle n'attaque qu'une partie de la substance corticale ; si elle est seulement dans une hémisphere ou dans deux ; si elle se communique à la substance médullaire ou aux corps cannelés ; s'il n'y a qu'une petite phlogose légere, & s'il y a danger d'extravasation ; si l'enflammation tend plus vers l'œdeme ou vers le phlegmon ; s'il y a plus ou moins de danger, de gangrene. Si on pouvoit décider sûrement tous les points, on seroit moins embarrassé dans le travail ; mais il n'y a que des conjectures prises de la violence plus ou moins grande du mal de tête ou des autres accidens ; ainsi le diagnostic est toujours assez incertain. Cependant si on voit que le délire tourne vers la frénésie, si le malade est furieux, qu'il se leve, qu'il se batte, qu'il veuille s'en aller, alors on juge que l'inflammation est phlegmoneuse ; s'il reste tranquille dans son lit, mais qu'il s'échauffe, s'habille, s'il se remue, s'il amasse les draps avec les mains, ce qu'on appelle faire son paquet, on juge que l'inflammation est moyenne entre le phlegmon & l'œdeme ; enfin si le ma-

lade ne parle pas, s'il eſt dans un abattement & un aſſoupiſſement conſidérable, on juge de l'inflammation, qu'elle eſt œdémateuſe ſeulement.

3°. Quant aux différences accidentelles, il faut ſavoir s'il y a ſeulement Fievre maligne, ou s'il n'y a pas en même temps quelqu'inflammation dans quelque partie, comme dans le poumon, le foie; on les juge par les ſignes. Il faut ſur-tout bien examiner s'il y a des parotides, ſi les glandes s'engorgent vers les oreilles, au col; s'il n'y a pas d'engorgemens dans les jointures; s'il n'y a point de charbon; s'il n'y a point de marque de pourpre; ſi le malade a des mouvemens convulſifs dans quelques parties.

4°. Il faut diſtinguer les différens temps pour ſavoir l'état & le progrès du mal, mais ſouvent le Médecin n'eſt appellé que le ſeptieme jour; ſouvent un Chirurgien entreprend de guérir le malade, on le laiſſe entre ſes mains juſqu'à ce qu'on voie des accidens fâcheux. Le Médecin doit alors examiner ce qu'on a fait, & juger par les ſymptômes de chaque temps que nous avons marqués; enfin il y a des Fievres malignes de deux eſpeces.

1°. La Fievre maligne proprement dite, qui a ſon ſiege dans le crâne; j'en ai vu une où l'embarras étoit dans les ſinus ſphénoïdaux; il y avoit force délire, aſſoupiſſement, ſurdité & à peu près les mêmes ſymptômes que dans la Fievre maligne proprement dite. Le malade guérit, il rendit un abcès par le nez, & les accidens diſparurent. Le vulgaire croit dans ce

cas

cas qu'il y a un abcès dans le cerveau ; mais il se trompe, puisqu'il n'en peut rien sortir ; cela vient des sinus sphénoïdaux. Dans l'inflammation des sinus sphénoïdaux, le cerveau doit être fort échauffé, de-là les symptômes de la Fievre maligne proprement dite.

Quelquefois l'inflammation est seulement dans l'oreille, ce qui donne lieu à beaucoup d'accidens ; si on conduit le mal à suppuration, le pus s'écoule ou dans la bouche par l'aqueduc de fallope ou par l'oreille externe. Quand il y a de ces especes d'inflammations, on ne tarde pas à les reconnoître ; mais quand on ne les reconnoîtroit pas, cela seroit peu important, la curation étant la même.

Pronostic.

Il faut examiner quatre principaux points.

1°. Le danger de cette maladie.

2°. Sa durée.

3°. L'incertitude du pronostic.

4°. Les signes qui font augurer en bien ou en mal.

1°. Cette maladie est extrêmement dangereuse ; il n'y en a point qui le soit autant. Toutes les inflammations internes sont des maladies graves, l'hépatite, la péripneumonie, la pleurésie, l'inflammation de matrice.

2°. C'est le cerveau qui est enflammé, partie, après le cœur, la plus précieuse du corps humain, & la plus nécessaire à la vie ; le cours des esprits animaux doit être extrêmement déréglé & toutes les fonctions dérangées.

3°. Il est très-difficile de guérir cette maladie.

Les inflammations ſe terminent de trois façons : par réſolution, par ſuppuration, par gangrene,

Il n'y a que la réſolution qui ſoit ſalutaire, les deux autres manieres ſont mortelles. Dans l'inflammation du cerveau, la réſolution interne eſt très-difficile à faire ; les arteres y ont peu de reſſort, ſoit parce qu'elles ont des tuniques de moins que les autres arteres, ſoit parce qu'elles perdent une partie de leur élaſticité dans le cerveau, dont la ſubſtance eſt mollaſſe. Dans les autres parties, la réſolution ſe fait le ſeptieme, le huitieme ou le neuvieme jour : ici on ne peut l'eſpérer avant le quinzieme.

4°. Dans les autres inflammations, la ſuppuration n'eſt pas toujours mortelle ; dans la péripneumonie, le malade, après avoir craché le pus, guérit quelquefois. On guérit une pleuréſie ſuppurée par l'empyeme ; la ſuppuration de la matrice ſe guérit en rendant le pus par le vagin; mais dans cette Fievre la ſuppuration ne peut guérir. Le malade ira à la vérité plus loin que ſi la maladie avoit tourné par gangrene ; mais il ne périra pas moins, s'il y a ſuppuration.

5°. L'inflammation du cerveau eſt ſujette à ſe tourner en gangrene, parce que les parties du cerveau ſont très-mollaſſes ; elles perdent aiſément leur reſſort ; on pourroit encore ajouter à ces cinq raiſons, qui font voir le danger de cette maladie, les différens accidens qui ſurviennent ; elle dérange toutes les fonctions animales, preſque toutes les vitales, & les laiſſe long-temps dans le dérangement, lors même qu'on en revient ; elle attaque par conſéquent tous les principes de la vie, & elle eſt dange-

renſé au-delà de tout ce qu'on peut dire.

6°. Cette maladie eſt fort longue, lorſqu'elle ſe termine heureuſement; car ſi le malade en meurt, elle eſt quelquefois très-courte.

Pour guérir, il faut que l'inflammation vienne à réſolution. Or la réſolution eſt fort lente à venir, à cauſe du relâchement des arteres & du peu de reſſort dans les parties enflammées; il n'y a guere d'exemples de réſolution dans cette maladie avant le quinzieme jour, au contraire ſouvent elle ſe fait plus tard.

Les inflammations ordinaires ſe terminent dans les deux premiers ſepténaires, mais dans la Fievre maligne, elle ne ſe fait que vers le troiſieme ou le quatrieme; il y a même des Fievres malignes qui ſe terminent heureuſement par ſuppuration, mais qui ſont plus longues. Dans ce cas, après que tous les accidens ont été à leur dernier degré, le pouls devient plus tranquille, la chaleur & la douleur de tête diminuent, le délire s'appaiſe; on croit que le malade va bientôt être hors d'affaire, mais point du tout; il y a peut-être une cuillerée de pus dans le cerveau, tandis que la réſolution eſt faite dans le reſte; bientôt on s'apperçoit que le pouls ſe releve, le mal de tête ſe fait ſentir de nouveau; on voit des redoublemens ſur le ſoir, quelquefois même un petit friſſon: c'eſt une marque qu'il y a ſuppuration; on voit des malades qui traînent juſqu'au quarantieme & cinquantieme jour; ils ne meurent qu'après avoir beaucoup ſouffert, & après avoir été fort exténué: ainſi il y a deux cas où cette maladie eſt fort longue.

1°. Lorſqu'elle ſe termine heureuſement.

2°. Lorſqu'elle ſe termine par ſuppuration; au contraire elle eſt fort courte, lorſqu'il y a extravaſation ou gangrene. L'extravaſation ſe fait lorſque les vaiſſeaux trop engorgés ſe crevent; alors il y a épanchement entre la pie mere & la ſubſtance corticale, ou bien dans la ſubſtance même du cerveau: cela arrive depuis le dix juſqu'au dix-huitieme jour, rarement avant, parce que les vaiſſeaux avant ce temps ne ſont pas aſſez engorgés. Lorſqu'il arrive gangrene, elle ſe fait depuis le dix, douze juſqu'au vingt-cinquieme jour; mais on ne peut pas juger du degré d'engorgement ni de gangrene.

Cette maladie, de quelque côté qu'on la conſidere, eſt plus longue que toutes les autres inflammations.

Il ſeroit important de connoître le pronoſtic en particulier ſur chaque eſpece de Fievre maligne; ſi l'inflammation étoit viſible, on ſauroit ſa qualité, ſon étendue; on verroit ſon progrès; & un Médecin pourroit parler avec quelqu'aſſurance ſur le pronoſtic: mais ici on ne peut exiger de lui qu'il porte un jugement déciſif; on ne ſait pas ſeulement s'il y a inflammation d'aucune partie de la ſubſtance corticale, ou ſi elle s'étend dans la ſubſtance médullaire, ou même aux corps cannelés; ſi l'engorgement eſt grand ou médiocre; ſi l'inflammation eſt phlegmoneuſe ou œdémateuſe; en un mot le Médecin ne connoît ni l'état préſent, ni le paſſé, ni le futur.

Dans cette obſcurité, on ne peut prononcer affirmativement: ainſi le Public eſt injuſte & il eſt téméraire d'exiger du Médecin des connoiſ-

ſances qui lui ſont interdites. Il faut toujours être réſervé ſur le pronoſtic dans toutes les maladies, mais ſur-tout dans la Fievre maligne ; il y a peu de maladies où il y ait plus de revers. On voit des malades qu'on croit déſeſpérés, on eſt prêt à les abandonner, & malgré cela ils en reviennent ; on en voit d'autres qu'on croit hors d'affaire, & qui périſſent. On ne peut guere porter de jugement définitif qu'au vingt-deuxieme jour. Si le cerveau ſe dégage totalement, on à eſpérer ; mais s'il ne ſe dégage qu'en partie, on ne tient rien. Il peut ſurvenir de nouveaux accidens ; il faut donc être circonſpect à faire entendre aux aſſiſtans combien il eſt difficile de juger.

Il eſt des marques qui ſe préſentent dans cette maladie, mais malheureuſement elles ne ſont point certaines ; il faut même ſavoir qu'elles trompent ſouvent, pour ne pas y être trompé.

Pour connoître les ſignes qui font augmenter en mal ou en bien, il ſuffit preſque d'expoſer ceux qui ſont funeſtes & ceux qui ſont favorables.

Il eſt toujours funeſte,

1°. De voir les accidens nombreux & violens en même temps ; ainſi ſi la Fievre eſt grande, la chaleur & la douleur de tête conſidérable, le délire violent ; s'il ſurvient de grands redoublemens, c'eſt une mauvaiſe marque. Il eſt encore plus fâcheux de voir dès le quinze ou le dix-huit les parties ſe relâcher pendant deux ou trois jours, & enſuite recommencer de nouveau ; car dans ce cas il y a apparence que la ſuppuration eſt faite, & que la maladie aura une mauvaiſe fin.

Si le pouls eſt inégal & intermittent, c'eſt une marque que les eſprits animaux coulent irrégulierement dans le cœur; alors le cervelet eſt affecté, car c'eſt de lui que les eſprits animaux viennent au cœur; cet accident eſt rare; l'inflammation ne va guere juſques-là, elle peut cependant y arriver & ſe communiquer; alors le danger eſt extrême, puiſque le mouvement du cœur & la reſpiration, qui ſont des fonctions ſans leſquelles on ne peut ſubſiſter, ſont dérangées.

C'eſt un mauvais ſigne de voir des treſſaillement dans les tendons du carpe, de la mâchoire inférieure, de la langue; tout cela vient d'un mouvement convulſif du tendon & des muſcles de ces parties : ce qui prouve une grande agitation & un grand dérangement dans les eſprits. Cela marque preſque toujours que les corps cannelés & preſque tout le cerveau ſont enflammés. On doit en dire autant de la cardialgie, des nauſées, du hocquet, du vomiſſement : cela peut venir à la vérité des matieres aigres qui ſont dans l'eſtomac; mais quand cela arrive, après avoir nettoyé l'eſtomac par pluſieurs purgations, il faut attribuer ces ſymptômes à des mouvemens convulſifs du diaphragme & des muſcles du bas-ventre.

Il eſt encore très-dangereux d'avoir une rétention d'urine; la veſſie eſt tendue & le malade n'urine point; on ne ſait ſi cela vient d'une contraction convulſive du ſphincter ou de la paralyſie de la veſſie. Si le ſphincter eſt en contraction, cela vient de l'agitation des eſprits, & cette agitation marque l'inflammation conſidérable du cerveau.

S'il y a paralyſie à la veſſie, cela vient du défaut des eſprits, ce qui marque qu'il y a affection œdémateuſe au cerveau ; il en faut dire autant du reſſerrement du ventre, qui vient du reſſerrement convulſif des inteſtins, de leur paralyſie, de leur relâchement ; l'un & l'autre ſont mauvais.

Le météoriſme du bas-ventre vient des vents & des flatuoſités ; le bas-ventre eſt tendu comme un ballon, parce que les fibres des inteſtins ont trop peu de reſſort pour chaſſer les vents.

On ſent bien que les parotides, les charbons, les bubons, ſont auſſi de mauvais ſignes.

C'eſt une bonne marque, quand les accidens ſont peu nombreux & peu violens ; dans ce cas il eſt à préſumer que l'inflammation eſt légere & peu étendue, ſur-tout lorſque vers le quinze ou dix-huitieme jour le malade connoît tout le monde, parle ſenſément, qu'il a le pouls tranquille, point de friſſon ni de redoublement, qu'il dort un peu tranquillement ; alors la réſolution commence à ſe faire. Mais voilà pour le général, entrons dans le particulier.

Si le malade eſt un peu ſourd vers le quatorzieme ou le quinzieme jour, c'eſt une bonne marque. Cette ſurdité vient de ce que l'œdeme s'étend ſur l'extérieur de la tête ; c'eſt un ſigne qu'il n'y a ni ſuppuration ni gangrene, & ordinairement on doit attendre la réſolution.

Un meilleur ſigne, c'eſt le dégonflement du viſage ; car c'eſt une marque que la lymphe qui étoit engorgée reprend ſon cours, & que la réſolution ſe fait. Il ne faut cependant pas encore

crier victoire, car il pourroit arriver que la résolution se fît en partie du cerveau.

L'éternuement est encore un meilleur signe ; il arrive, parce que les nerfs olfactoires sont sensibles ; mais pendant la maladie les objets extérieurs ne faisoient pas d'impression sur eux, ou cette impression ne pouvoit communiquer au cerveau ; mais l'éternuement prouve que l'action du cerveau commence à se rétablir.

Les sueurs sont aussi une bonne marque, pourvu qu'elles soient chaudes & abondantes ; c'est une marque que la lymphe reprend son cours ; elle arrivera le quatorzieme ou quinzieme jour. Le flux de ventre est un très-bon signe, & la Fievre maligne ne se termine pas ordinairement sans cela ; & pourvu qu'il n'y ait point de colique, ce signe est excellent.

Le flux d'urine est presqu'aussi avantageux ; quelquefois le malade n'aura pas pissé pendant neuf à dix jours, & ensuite les urines couleront abondamment ; c'est une marque que l'œdeme se dissipe, que les esprits animaux reprennent leur cours, que les parties reprennent leur ressort & que les sécrétions se font bien.



Plan général de la curation de la Fievre maligne.

Cette maladie vient de l'inflammation du cerveau : ainſi elle doit être traitée comme une inflammation, c'eſt-à-dire, par des ſaignées faites à propos, par des purgations réitérées & bien adminiſtrées, par une boiſſon & une diete convenable.

1°. Il faut ſaigner, & ſaigner du pied, à moins qu'il n'y ait de fortes raiſons qui en empêchent.

2°. Purger même avec émétique, à moins qu'il n'y ait de grands obſtacles.

3°. Donner des bouillons forts légers, au moins juſqu'au quinzieme jour.

4°. Donner de la tiſanne abondamment, mais très-légere ; éviter ſoigneuſement l'abus de certaines perſonnes, qui mettent dix ou douze ſortes d'herbes dans la tiſanne, ce qui la rend peſante & difficile à digérer. Il faut la faire avec des racines, elle donne moins de teinture.

Voilà en général la curation ; voyons quelque choſe de plus étendu, ſans entrer encore dans le détail.

Dès qu'un Médecin eſt appellé auprès d'un malade de Fievre maligne, il faut qu'il le faſſe ſaigner du pied, à moins qu'il n'y ait une néceſſité abſolue de purger d'abord, ce qui eſt rare. On ne ſaigne pas ſi vîte dans cette maladie que dans une fluxion de poitrine ; le Médecin

lui-même eſt ſouvent trop peu convaincu de la nature du mal. On ſaigne du pied afin d'y joindre la révulſion à l'évacuation du ſang, & de détourner par-là le ſang de la tête. Avant d'en venir à la purgation, on fait deux, trois ou quatre ſaignées dans les premiers jours, ſelon l'état du malade & la violence de la maladie; il ne faut pas s'inquiéter de l'abattement du malade, de la petiteſſe du pouls ni de la violence de la maladie; le malade n'eſt pas épuiſé, il ne manque pas de ſang. Cette foibleſſe vient de ce que le cerveau eſt gonflé; en diminuant la plénitude des vaiſſeaux, on diminue l'engorgement du cerveau; & le pouls & les forces, loin de diminuer, augmentent après trois ou quatre ſaignées. Il faut purger, ſans s'arrêter à l'aphoriſme d'Hippocrate; il n'y a point de Médecin qui dans cette maladie attende la coction; c'eſt une pratique conſtante de purger ſans trop tarder. La premiere purgation, pourvu qu'il n'y ait pas d'oppoſition, ſe fera avec l'émétique ſeul ou bien avec quelques autres purgatifs; on donne une Médecine *emetico - cathartique*, pour nettoyer en même temps les entrailles. Quand on donne l'émétique ſeul, on vient le lendemain à un autre purgatif par bas, pour délayer les matieres que l'émétique a détachées, & pour vuider les inteſtins; quelquefois ſi on ſe trouve preſſé, trois heures après l'émétique on donne un purgatif qui fait aller par bas, & cela quand on n'en avoit point mêlé avec l'émétique.

Il eſt inconcevable combien l'émétique ſert dans cette maladie, auſſi bien que dans les au-

tres cas où la tête eſt affectée ; on en voit bien l'avantage, mais il n'eſt pas aiſé d'en rendre raiſon ; il agit non-ſeulement plus promptement, mais il eſt encore plus excellent que les autres purgatifs.

Pendant qu'il agit, le bas-ventre eſt contracté ; il doit être en convulſion, & il ſemble que cela devroit déranger la circulation & obliger le ſang à ſe porter encore davantage au cerveau, & à augmenter l'engorgement ; cependant il a des effets tout contraires : cela vient des ſecouſſes du diaphragme & des muſcles du bas-ventre ; il ne paroît pas qu'ils puiſſent cauſer le dérangement du cerveau ; au contraire dans les maladies des yeux, le vomiſſement augmente l'inflammation.

Je ſuis perſuadé qu'il y a un rapport ſympathique entre l'eſtomac & la dure mere, comme il y en a entre celle-ci & la matrice, comme on le voit dans les femmes qui ont des vapeurs hiſtériques. Alors vous voyez une femme qui s'agite violemment, & elle tombe comme épileptique ; le col s'enflamme, elle étouffe, elle perd le mouvement : cet accident paroît des plus funeſtes, on ſeroit porté à croire que le cerveau eſt en grand danger, & que la perſonne va mourir ; au bout de deux ou trois heures la malade revient, il ne paroît pas qu'elle ait eu du mal ; cela ne venoit pas de l'engorgement du cerveau, mais des impreſſions faites à la matrice. Or comment expliquer cela, ſi ce n'eſt par un rapport ſympathique entre les parties & les impreſſions faites ſur la matrice ; qui excitent ſympathiquement un mouvement con-

vulſif dans les meninges, ce qui met la malade dans l'agitation ; & lorſque les meninges viennent à ſe contracter, elles compriment le cerveau, arrêtent le cours des eſprits, & produiſent comme une attaque d'épilepſie paſſagere. Suppoſons donc auſſi un rapport entre l'eſtomac & les meninges, & nous voyons des expériences qui le prouvent ; qu'une perſonne ſoit attaquée de migraine, elle reſſent quelquefois des douleurs très-vives dans une moitié de la tête ; c'eſt la moitié des meninges qui eſt attaquée & engorgée, qui cauſe ce mal : ſi cette perſonne prend une priſe de café, elle ſe trouve guérie en très-peu de temps : comment cela?

C'eſt que le café a corrigé & chaſſé la cauſe qui irritoit l'eſtomac ; en conſéquence les meninges ſe ſont rétablies dans leur état naturel, & le mal a ceſſé.

Ce qui le prouve encore, c'eſt que ſi cette même perſonne qui a la migraine vient à vomir, elle n'aura pas beſoin de café ; au moyen de deux ou trois cuillerées de bile verdâtre qu'elle aura jettées, elle ſera guérie : preuve que la cauſe de ſon mal de tête venoit de l'eſtomac. Qu'il nous ſoit donc permis de dire que dans les maux de tête l'émétique eſt avantageux à cauſe du rapport ſympathique, qui eſt entre l'eſtomac & les meninges. Lorſque l'émétique agit ſur l'eſtomac, la cauſe qui contracte les muſcles du bas-ventre & le diaphragme, contracte en même temps les meninges, & par cette contraction exprime le ſang & la lymphe engorgée. On purge donc avec l'émétique, comme le plus excellent remede, & cela après les ſaignées, à

moins qu'on ne ſoit obligé tout d'un coup d'aller à l'émétique, parce que l'eſtomac eſt chargé, en conſéquence des excès dans le boire & le manger qui ont précédé. Il faut que le cas ſoit bien preſſant ; ſi on n'a pas le temps de faire une ſaignée avant, il faut purger avec l'émétique tout d'un coup, quand le malade a des nauſées fréquentes. Il faut obſerver qu'on ne peut donner l'émétique quand il y a inflammation à l'eſtomac, aux inteſtins, au foie & au poumon, lorſque le malade touſſe beaucoup & qu'il crache du ſang ; après les premieres ſaignées & purgations, le traitement eſt uniforme.

On réitere les ſaignées juſqu'à neuf ou dix fois plus ou moins, ſelon que les accidens ſont plus ou moins violents ; les ſaignées diminuent le danger de la tête & de la gangrene : c'eſt au Médecin prudent d'en déterminer la quantité.

On tient le ventre libre par de doux laxatifs, ou par une eau légerement émétiſée & des lavemens, & de temps en temps on place un purgatif convenable de trois jours en trois jours, ſur-tout s'il y a indication. Ces laxatifs ſont des apozemes, dans leſquels on met un peu de ſel de Glauber, de ſaignette ou végétal. On fait les apozemes avec la bourrache, la chicorée, le cerfeuil, & le ſirop violat ; on met un gros de ſel dans deux ou trois pintes d'apozemes, & on y peut mettre une once de manne ou de caſſe. On fait quelquefois des apozemes ſimples. Le bouillon doit être léger, également que la tiſanne qu'on fait avec un peu de chiendent &

de réglisse. L'eau simple seroit peut-être la meilleure boisson. On peut faire encore la tisanne avec la racine d'oseille & de fraisier ; ces racines donnent moins de teinture. On peut y ajouter vingt à vingt-cinq grains de nitre purifié ou du sel de prunelle.

On donne des lavemens vers le commencement de cette maladie, qui ne guérit qu'autant qu'on tient le ventre libre. Les lavemens dans cet état ne feroient aucun effet ; le malade ne pouvant les retenir, gâteroit tout sous lui. Voilà le traitement général de la Fievre maligne ; mais il faut connoître les accidens qui y surviennent, & savoir y appliquer les remedes convenables : nous traiterons les principaux que nous réduirons à dix.

Les cinq premiers sont les plus communs, les autres sont plus rares.



Détail des accidens qui surviennent à la Fievre maligne.

Le premier accident est la foiblesse du malade. Cette foiblesse est bien réelle & essentielle à cette maladie, mais elle est ordinairement exagérée par les gardes & la plupart des assistans. Si elle paroît au commencement, elle est peu fâcheuse ; elle vient de l'affaissement du cerveau & non de l'épuisement, & les remedes la diminuent.

Si elle survient vers le milieu ou la fin de la maladie, elle est plus fâcheuse : car c'est alors

une marque que l'engorgement eſt augmenté, ce qui eſt d'autant plus embarraſſant qu'on a employé les remedes les plus efficaces pour la détruire ; cela marque l'épuiſement du malade, qu'on eſt cependant réduit à nourrir de bouillons & à lui donner des remedes.

Si la foibleſſe eſt médiocre, on va ſon chemin ; on ajoute ſeulement aux remedes ordinaires quelques légers cordiaux.

Si la foibleſſe eſt fort grande, on ſuſpend les purgatifs ; on donne des cordiaux un peu plus forts que dans le premier cas.

Les anciens employoient dans cette Fievre leurs cordiaux, qui étoient leurs remedes favoris ; ils croyoient que cette Fievre venoit d'un venin ; ils augmentoient l'inflammation & attiroient de grands accidens : aujourd'hui on eſt plus circonſpect dans l'uſage de ces remedes.

Il eſt bon de donner une idée des eſpeces de cordiaux qu'on emploie.

Le plus en uſage eſt la poudre de vipere cuite dans l'eau, & moitié de mie de pain qu'on y a unie & laiſſé ſécher enſemble. On peut en donner depuis vingt juſqu'à trente grains ; ou bien on donne de la poudre de vipere ſeule deſſéchée à la doſe de quinze, dix-huit, vingt grains. La meilleure poudre de vipere eſt celle qui vient du foie & du cœur deſſéchés à la même doſe que la précédente.

2°. Le ſel volatil de vipere, depuis huit juſqu'à dix ou douze grains.

3°. La confection alkermes, hyacinthe, la thériaque depuis dix juſqu'à quarante grains.

4°. L'eau thériacale, qui ſe prépare avec du

citron ou du vin blanc, ou enfin l'eau-de-vie.

Pour avoir la premiere, on délaye la thériaque dans le jus de citron, & on diſtille le tout au bain-marie; on a une eau thériacale, douce & tempérée qu'on donne; on l'appelle l'eau thériacale de Baudron.

Pour avoir la ſeconde eſpece, on laiſſe macérer la thériaque dans du vin blanc pendant vingt-quatre heures, enſuite on diſtille le tout au bain-marie; on ſent bien que celle-ci eſt plus chaude que la premiere, ainſi on la donnera juſqu'à cinquante gouttes.

La troiſieme eſpece eſt encore plus chaude, c'eſt celle qu'on fait avec l'eau-de-vie ou même l'eſprit-de-vin; on délaye la thériaque dans cette liqueur, & on diſtille au bain-marie. Cette eau doit être donnée encore à moindre doſe: c'eſt pourquoi en l'ordonnant, le Médecin doit avoir l'attention de ſpécifier l'eſpece.

5°. L'élixir de propriété échauffe moins que bien d'autres; on en donne depuis quinze, vingt juſqu'à trente gouttes dans un bouillon ou tiſane.

6°. Le lilium, depuis vingt, trente juſqu'à quarante gouttes.

7°. Enfin les gouttes du général Lamothe, remede fameux; il l'a été cependant plus qu'il ne l'eſt aujourd'hui; on en donne depuis dix juſqu'à vingt gouttes dans du vin d'Eſpagne, quand il n'y a point de Fievre, & dans un bouillon, dans la Fievre maligne.

Voyons en peu de mots comment ces remedes agiſſent. La poudre & le ſel volatil de vipere contiennent des alkalis volatils, ainſi ils doivent

doivent divifer & atténuer le fang, & par-là ranimert fon mouvement.

L'eau thériacale & l'élixir de propriété agiffent de la même maniere ; il eft un peu plus difficile d'expliquer comment le lilium & les gouttes du Général Lamothe agiffent.

Le lilium eft une teinture de régule d'antimoine avec l'étain ; il étoit autrefois d'un rouge foncé, comme le vin de Bourgogne ; aujourd'hui il n'eft que couleur de rofe, parce qu'on le tire fort mal.

J'en ai vu de deux efpeces bien différentes ; l'un par âcreté produifoit des ampoules & des excoriations fur la langue, & l'autre produifoit feulement un petit fentiment d'âcreté fans excoriation. Il eft bon d'être inftruit de ces différences ; s'il eft clair qu'il y ait peu d'âcreté, on en donne une dofe plus forte ; s'il eft fort âcre, il ne faut pas en donner ou très-peu, & le délayer dans un grand véhicule ; fans cela il pourroit ulcérer l'eftomac.

Les gouttes du Général Lamothe font compofées de fel marin, de nitre, d'antimoine de Hongrie, à dofe à peu-près égale, diftillés au feu de reverbere ; on a une efpece d'eau-forte, ou d'eau régale ; on cohobe pour adoucir ce remede, mais il eft toujours corrofif ; & la preuve en eft, qu'il tache en noir un vafe d'argent dans lequel l'on en mettroit. J'ai vu un enfant dont l'eftomac fut tout ulcéré, pour avoir pris de ces gouttes. Je fuis bien éloigné de confeiller ce remede ; fi cependant on étoit preffé par l'importunité des affiftans, & obligé d'en laiffer prendre, il faut qu'elles foient delayées dans

un grand véhicule. On les donne dans du vin d'Eſpagne ; il ſemble qu'il faudroit mieux les donner dans l'huile d'amande douce, quoique le vin d'Eſpagne qui eſt ſulphureux puiſſe auſſi arrêter l'âcreté de ce remede.

Le lilium agit par ſon poids & ſa maſſe, il diviſe & atténue le ſang comme fait le mercure.

L'action des gouttes du Général eſt plus difficile à expliquer ; elles raniment le pouls, qui devient plus grand ; ce qui peut venir de l'impreſſion que ce remede fait ſur les ſolides ; l'impreſſion qu'il fait ſur les tuniques des arteres, y cauſe un picottement qui oblige l'artere de ſe contracter plus fortement, & qui par-là ranime le pouls.

Les remedes dont nous venons de parler, ſe donnent de différentes manieres.

La poudre de vipere & l'eau thériacale ſe donnent dans l'eau diſtillée de ſcorſonere, de ſcordium, de ſcabieuſe ou de méliſſe ſimple.

L'élixir de propriété, le lilium & les gouttes du Général ſe donnent ſeuls ; cependant on peut auſſi prendre de ces trois remedes dans une potion cordiale.

Le ſecond accident eſt un état convulſif, un tranſport violent. Le malade eſt dans une grande agitation ; il veut ſe lever, ſortir, il ſe bat contre les aſſiſtans. Le premier remede qu'il faut employer dans ce cas, eſt la ſaignée du pied ; on diminue au moins par-là l'accident : cependant quelquefois le malade eſt déja épuiſé ; on a fait un grand nombre de ſaignées ; on ſait que malgré ces inconvéniens le malade eſt foible & frénétique en même temps ; pour lors ſi on ne

peut ſaigner, on a recours aux narcotiques, quoique ces remedes ne conviennent guere dans les Fievres malignes, puiſqu'ils relâchent les fibres qui le ſont déja aſſez; cependant quand l'inſomnie & les mouvemens convulſifs ſont grands, il faut les employer.

Les plus communs ſont :

1°. Le laudanum ſolide, à la doſe d'un demi grain ou d'un grain.

2°. Le laudanum liquide, depuis douze jusqu'à vingt-cinq & trente gouttes.

3°. La thériaque d'Andromaque, depuis dix grains jusqu'à ſoixante; le ſirop diacode, depuis un gros jusqu'à une demi-once ou une once.

On commence ſouvent par le ſirop diacode ou par le laudanum ſolide ou liquide ; on peut donner ces narcotiques ſeuls ou avec une potion cordiale, à une doſe convenable ; mais il ne faut pas en donner une trop forte doſe, de peur que le délire ne ſe change dans un état léthargique.

On mêle le narcotique dans une potion cordiale, dont on donne une cuillerée de quatre heures en quatre heures ; par ce moyen on rétablit & on adoucit le grand mouvement, ſans jetter dans l'aſſoupiſſement.

Le troiſieme accident eſt que, quand le malade perd connoiſſance, il ne ſent plus ſes beſoins; il fait ſous lui, ce qui jette dans un grand embarras. Cet état arrive preſque toujours dans le huitieme ou dixieme jour au plus tard; dans ce cas il faut exhorter les gardes à la propreté. On met ſous le malade un linceul plié en quatre; au bout de quelque temps, on retire un bout du linceul doucement, on le nettoie & on le roule

au bout du lit : il peut ſervir ſept ou huit fois. Malgré cela le lit eſt bientôt pourri, ſi on n'a pas le ſoin de mettre des toiles cirées ſous la laine. On les nettoie & on les tient ſeches le plus long-temps qu'il eſt poſſible ; quelquefois dès le ſecond jour, on eſt obligé de changer de draps & de matelas.

On met le malade ſur un lit de camp, de même hauteur ; on releve ſa chemiſe parderriere ; il faut de temps en temps le laver avec du vin chaud, & pour l'eſſuyer on prend un linge bien ſec plié en deux ou trois, que l'on applique doucement pour pomper l'humidité, ſans écorcher le malade.

Le quatrieme accident eſt que, quelqu'attention qu'on prenne pour tenir lemalade propre, il s'écorche toujours ; il devient maigre, les os percent la peau ; elle devient rouge & s'échauffe ; elle ſe couvre d'ampoules qui ſe crevent ; la peau pele & eſt bientôt percée, le mal ſe communique juſqu'au corps muqueux ; tout cela ſe manifeſte aux apophiſes épineuſes de l'os ſacrum : cela vient principalement de ce que le malade eſt toujours couché ; mais l'urine & les matieres fécales y contribuent beaucoup, ce qui produit une rougeur éryſipélateuſe, boutonnée, qui ſe creve & s'ulcere.

Le progrès de cet ulcere eſt toujours très-prompt, parce que la peau eſt ramollie ; il devient profond d'un pouce. On voit au fond une matiere graſſe, noirâtre ; la gangrene cependant n'y arrive preſque jamais ; cet accident arrive le dixieme ou le quatorzieme jour.

Pour y remédier, il faut diſtinguer différens

temps. Quand la peau eſt ſeulement rouge, il faut ſe laver avec du vin, dans lequel on a fait bouillir du romarin, ou de l'eau roſe, ou quelqu'autre plante vulnéraire, ou avec l'eau vulnéraire ordinaire diſtillée, mais chaude; on lave ſeulement la partie, & on applique deſſus un linge trempé dans ces liqueurs, pour tâcher de réſoudre ces éryſipeles; ou bien prenez un parchemin ou velin bien fin, qu'on mouille dans ce vin & qu'on applique ſur la partie; c'eſt une peau étrangere, qui ſert de défenſif à la peau du malade. Au défaut de cette peau qu'on n'a pas toujours, on peut faire bouillir un œuf, en prendre la pellicule & l'appliquer ſur cette partie; elle ſe colle ſur la peau & la défend des frottemens. On peut auſſi y appliquer un papier huilé; tout cela tient peu quand le malade s'agite, mais il faut toujours faire ſon poſſible pour le faire reſter tranquille. Enfin on fait un bourlet troué, qu'on met ſous le malade, de ſorte que le trou regne autour de l'endroit enflammé, & par ce moyen la partie attaquée ne porte ſur rien. Malgré ces précautions, la rougeur s'ulcere pour l'ordinaire; on fait alors tout ce que l'on peut pour guérir l'ulcere, mais il ne guérit ordinairement que quand la Fievre eſt guérie & que le malade peut ſe guérir; on lave la plaie avec du vin vulnéraire qui eſt doux, l'eau vulnéraire ſeroit trop forte & trop piquante; cependant ſi le malade peut la ſoutenir, on l'emploie.

On emploie un emplâtre de blanc-raiſin ou de ſtirax, mais il reſte peu ſur la peau. Le malade piſſe ſous lui, ſe ſalit, il faut l'eſſuyer; auſſi le meilleur c'eſt le bourlet.

Le cinquieme accident qui eſt encore fort ordinaire dans la Fievre maligne, eſt que, quand le délire eſt ſi parfait, que le malade ferme la bouche & ne veut rien dire ſi on lui préſente du bouillon ou des remedes, il les refuſe : ce qui embarraſſe beaucoup.

Pour y remédier, il faut ſaigner & purger ; on ſe rend aſſez facilement maître du malade par la ſaignée, & on lui ouvre la ſaphene, mais il n'eſt pas aiſé de lui faire prendre un purgatif : cependant on y parvient en le trompant. Il ne va jamais juſqu'à rebuter l'eau, ainſi on lui en donne & on y fait fondre le tartre-ſtibié ; il le prend ainſi en lavage. Il y a des perſonnes qui ont été abreuvées de cette boiſſon pendant ſix jours de ſuite ſans s'en appercevoir ; l'eau ne change pas de couleur n'y ayant que deux ou trois grains. Un Médecin fort habile n'en pourroit faire la diſtinction d'avec l'eau ſimple.

On peut purger le malade avec des lavemens; car il lâche tout ſous lui.

Pour nourrir le malade, on déguiſe le bouillon ; on le donne froid, il croit que c'eſt de l'eau ; on lui donne de la gelée faite avec un jarret de veau ; s'il n'en prend point, on brûle du pain, on le réduit en poudre, & enſuite on le met dans du bouillon, ce qui lui donne un petit goût qui plaît plus au malade que le ſimple ; on fait auſſi bouillir un petit paquet de perſil ou de cerfeuil pour le rendre plus ſupportable. On peut encore donner un jaune d'œuf que le malade prend, lorſqu'on l'a délayé dans l'eau avec un peu de ſucre, ce qu'on appelle du lait de poule, ou bien on donne de l'eau de gruau :

c'étoit la tiſanne des Anciens. Hippocrate & Galien n'en faiſoient pas d'autres ; on peut y ajouter un peu de cannelle ou de ſucre ; on donne auſſi quelquefois une crême de riz à l'eau. On ſe tourne de tout côté pour empêcher le malade de périr par ſon opiniâtreté.

Voilà les cinq accidens les plus ordinaires ; il y en a encore d'autres, mais plus rares.

On ne conſeille pas ici le ſel ſédatif de Homberg : c'eſt un remede qui a eu beaucoup de réputation, mais qui tombe ; il rafraîchit un peu ; il coule par les urines, & fait à peu près l'effet du ſel de Glauber.

Le ſixieme accident eſt le ſaignement de nez ou un flux hémorroïdal. Le ſaignement de nez eſt un ſigne aſſez équivoque ; s'il arrive au commencement de la maladie, ou dans le temps de l'augmentation, ou au commencement de l'état, il eſt dangereux ; c'eſt une marque que les vaiſſeaux du nez ſont engorgés, ce qui vient de ce que la circulation ſe fait mal au cerveau. Quand il arrive vers le milieu de l'état, il eſt un peu de meilleur augure ; il paroît que les vaiſſeaux vont ſe dégorger & ſe détendre ; l'expérience confirme cette théorie.

Le flux hémorroïdal doit être utile, à moins qu'il ne ſoit fort conſidérable ; autrefois cet accident étoit bien plus fréquent qu'il ne l'eſt aujourd'hui, ce qui venoit de la conduite des Médecins, parce qu'on ſaignoit peu ; ainſi, ſi l'embarras étoit à la tête, il arrivoit ſaignement de nez ; s'il étoit au bas-ventre, ce ſeroit le flux hémorroïdal.

Si cet accident arrive au commencement de la

maladie, il faut ſaigner & purger à peu près comme à l'ordinaire, & ſeulement un peu moins, de peur d'arrêter l'écoulement, ce qui pourroit être pernicieux ; ſi cet écoulement eſt conſidérable, il faut faire quelque choſe pour y remédier, par des tiſanes médiocrement aſtringentes, avec la racine de fraiſier ou plutôt avec celle de grande conſoude, laquelle eſt conſolidante & aſtringente ; ſi cela ne ſuffit pas, il faudroit recourir aux topiques. On prendroit une tente détrempée dans l'eau de rabel, on la mettroit au nez, on peut auſſi en mettre au fondement ; on peut auſſi faire des injections aſtringentes, mais rarement on eſt obligé d'en venir là.

Le ſeptieme accident, eſt lorſqu'il ſe forme des abcès dans l'interſtice des muſcles, dans les articulations où les vaiſſeaux ſont moins ſoutenus ; ces engorgemens ſont plutôt lymphatiques que ſanguins ; ils ſe font en vingt-quatre heures. Il ne faut pas les crever ſur le champ, il faut les laiſſer aller à un certain degré de pourriture, car autrement il y auroit danger de gangrene ; cependant ils gagnent promptement, ainſi il ne faut pas tarder. On y applique des cataplaſmes faits avec la mie de pain & le lait, & quand cela avance, on peut y mettre des cataplaſmes de farines émollientes : on peut ajouter à ces cataplaſmes de l'huile de lys ou du vieux levain ; mais comme ils viennent aiſément à ſuppuration, rarement on eſt obligé d'en venir là. Quand ils ont ſuppuré, on les ouvre, non dans toute leur longueur, car ils s'étendent quelquefois tout le long d'une jambe. On fait l'ouver-

ture avec le biſtouri ; ſi l'ouverture doit être longue on la fait cruciale, pour avoir un plus facile accès dans la plaie & la mieux déterger. Il faut enſuite remplir le vuide avec de la charpie ſéchée ; au bout de vingt-quatre heures ſi la charpie eſt ſeche, il faut l'humecter de peur d'irriter la plaie. Après cela on met des digeſtifs ſimples, faits avec le baſilicum, mêlé de jaune d'œuf ou de térébenthine. Si la plaie eſt ſale, vous aiguiſez les digeſtifs avec la teinture de myrrhe ou d'aloës ; on ſe ſert auſſi de l'huile de millepertuis dont on charge les bourdonnets, & on en remplit toute la cavité de l'abcès. On peut auſſi employer l'onguent de ſtirax ; on panſe deux fois par jour, quand la ſuppuration eſt abondante ; on place toujours la partie, de façon que la matiere s'écoule aiſément. Si la plaie ſe déterge, on change les digeſtifs ; on ſe ſert du baume d'arceüs ſeul, ou du digeſtif ſimple. Il fait pouſſer les chairs, qui deviennent belles & ſe diſpoſent à la cicatrice ; il eſt vrai que quelquefois, à meſure qu'on avance, les chairs deviennent fongueuſes, pâles ; il faut alors ajouter, par exemple, le baume vert de Metz ou l'onguent brun, c'eſt-à-dire, le baſilicum chargé de précipité rouge.

Quand la plaie eſt comblée & que les chairs débordent, il faut toucher les chairs avec la pierre infernale, pour les empêcher de croître ; ſur la fin on panſe avec la charpie ſeche ſeulement.

Par cette pratique on procure d'abord la déterſion, enſuite l'incarnation & la cicatrice. Si la plaie a été grande, la cicatrice eſt enfoncée. Il eſt rare qu'un abcès guériſſe ſans la Fievre ;

on a beau le déterger, il devient ſale, parce que le ſang eſt altéré ; il faut prendre patience & traiter en même temps la Fievre maligne & la plaie. Les dépôts des abcès ſont cauſe de la promptitude de la guériſon, cela fait diverſion des humeurs, & quand cela va bien, c'eſt une criſe ſalutaire ; quelquefois la plaie devient noire au lieu de rouge & de vermeille ; elle ſe ſeche au lieu de ſuppurer ; ce qui eſt très-fâcheux : c'eſt une marque de mortification des chairs. Cependant il ne faut pas abandonner le malade à ſon malheureux ſort ; il faut chercher quelques moyens de le ſoulager. Intérieurement on lui donne des cordiaux aſſez efficaces pour ranimer la plaie ; & extérieurement, on paſſe légerement ſur la plaie une plume trempée dans de l'eau de mercure, pour ranimer les oſcillations & ſéparer les parties gangrenées d'avec celles qui ſont vives. On applique auſſi ſur la plaie un linge trempé dans l'eau-de-vie camphrée aiguiſée avec le ſel ammoniac, ou bien on pourroit mettre ſur la plaie un cataplaſme réſolutif, fait avec de l'huile, de la farine ; mais la compreſſe eſt préférable, parce que la compreſſe s'attachant, irrite le mal. Si l'abcès eſt abſolument noir & ne produit plus de pus, on peut compter que le malade ne paſſera pas trente heures.

Le huitieme accident eſt quand il arrive des parotides, c'eſt-à-dire, des tumeurs dans les glandes, derriere les oreilles, non pas dans les glandes ſalivales, mais dans les lymphatiques ; ce qui arrive parce que la lymphe qui vient de l'extérieur de la tête, peut-être même de l'intérieur, ayant de l'âcreté, irrite &

enflamme les glandes qui lui ſervent de réſervoir. Cet accident étoit bien plus fréquent & plus fâcheux autrefois qu'il ne l'eſt aujourd'hui, parce qu'on faiſoit peu de remedes ; lorſqu'un Médecin voyoit paroître des parotides, il s'imaginoit que la nature chaſſoit par-là le venin de la maladie, il s'arrêtoit & devenoit ſpectateur oiſif ; préſentement on eſt convaincu que la Fievre maligne ne veut point de venin. Nous ſavons que les parotides viennent de l'âcreté & de l'épuiſement de la lymphe, qui a irrité & cauſé l'inflammation ; il s'agit de corriger cette âcreté : ainſi lorſqu'on voit paroître des parotides, on ne laiſſe pas de ſaigner & purger, & d'agir comme à l'ordinaire. Lorſque la parotide commence à s'enfler & à devenir plus rouge, on met deſſus un cataplaſme de mie de pain & de lait, & on attend quelque temps, en examinant s'il ſe fait réſolution ; ſi on voit au contraire que la parotide va à ſuppuration, s'il ſe paſſe deux ou trois jours ſans qu'il arrive de réſolution, ſi on voit au contraire que les parotides groſſiſſent, on ſe détermine à les ouvrir ſans attendre qu'elles ſuppurent, parce que ſi on attend il peut arriver deux inconvéniens.

1°. Le cours de la lymphe eſt intercepté, du moins dans les glandes obſtruées.

2°. Ces glandes compriment les veines jugulaires, & accélerent par-là la gangrene au cerveau, & de-là la mort. On ne ſe ſert pas du biſtouri pour ouvrir ces glandes, mais on applique le cautere potentiel ; pour cela, on fait un emplâtre de diapalme ou de bétoine, de la figure de la glande, de façon qu'elle l'embraſſe

bien ; on fait à cet emplâtre une ouverture ou fenêtre, répondant au corps de la glande. On met dans cette fenêtre une traînée de pierre à cautere qu'on recouvre de charpie ; on mouille quelquefois la peau pour que la pierre fonde plus aisément ; on laisse cela une heure entiere, ensuite on souleve l'appareil pour voir si la pierre a agi ; il y en a qui agissent plus vite que d'autres ; on en voit qui sont plus actives, & qui causent des douleurs cuisantes. Si les pierres sont fondues, on tire l'appareil & on fouille doucement dans l'escarre avec une lancette, pour voir si non-seulement la peau, mais le corps de la glande, sont entamés. S'ils ne le sont pas, on remet la pierre en ouvrant la glande, on la relâche & on la détend, ce qui met la veine jugulaire en liberté. On travaille à faire tomber l'escarre, en la graissant avec du beurre frais ou du sain-doux ; on peut mettre un jaune d'œuf, avec l'un ou l'autre, ou on applique un cataplasme relâchant & émollient pour lever l'escarre. Si l'escarre se détache, la glande vient à suppuration ; quelquefois on est obligé de couper avec des ciseaux des lambeaux de l'escarre, afin que les remedes humectent & agissent mieux sur la glande, & puissent accélérer la suppuration & la chûte entiere de l'escarre. Quand l'escarre tombe & que la glande suppure, elle se dégorge & ne comprime plus, ce qui procure la résolution au cerveau ; sur-tout si la suppuration est abondante, cela est d'un bon augure ; mais quand cela va trop lentement, il faut avoir recours aux digestifs simples ou aiguisés, comme nous l'avons dit à l'article précédent en parlant

de l'abcès. Si l'eſcarre eſt ſeche, & qu'entre elle & la glande on ne voie aucune humidité, cela menace de la gangrene ; en ce cas il faudroit inſiſter ſur les cordiaux intérieurs, appliquer ſur le mal la pierre infernale, & aller juſqu'où les parties ſont vives ; enſuite on met ſur la plaie une compreſſe d'eau-de-vie camphrée aiguiſée avec le ſel ammoniac ; ſi l'eſcarre au bout de quelques jours ne ſe ſépare pas, le malade périt.

On voit par ce que nous venons de dire, que lorſque les parotides commencent à paroître, elles n'empêchent pas d'aller le train ordinaire ; qu'on ne les laiſſe pas aller à ſuppuration ſans rien faire ; que dès qu'elles ſont groſſes comme une noix, on les brûle & on en guérit mieux par ce moyen.

Le neuvieme accident, qui eſt le charbon, eſt extrêmement rare dans la Fievre maligne. C'eſt une tumeur ſuperficielle de la grandeur d'un denier, qui ſe forme dans la peau ; ce n'eſt d'abord qu'une petite rougeur, qui ne déborde pas d'une ligne les parties voiſines ; il ſurvient ſur cette petite rougeur des ampoules, qu'on ne peut quelquefois voir qu'avec une loupe ; bientôt la partie qui étoit rouge devient livide & noire, s'affaiſſe & forme un petit enfoncement circulaire, au lieu de déborder ; c'eſt la gangrene qui étoit à la peau & au corps graiſſeux.

Quand les charbons commencent à paroître, cela n'arrête pas le Médecin ; il faut ſaigner & purger à l'ordinaire ; ſi cependant on voyoit que cela fût fort rouge & fort enflammé, il faut

tâcher de l'amener à réſolution, par le moyen des cataplaſmes ; mais ſi au bout de vingt-quatre heures cela ne tend pas à la réſolution, on a recours au ſpécifique du charbon. Il faut brûler ce que l'humeur devoit brûler, & même un peu plus ; car dans tous les cas de gangrene & de carie, on emporte un peu plus que les parties attaquées ; on ſe ſert de l'emplâtre d'André de la Croix ou de fumeterre, enſuite de pierre à cautere, & on met des plumaſſeaux pardeſſus. Si le charbon eſt plus conſidérable & plus profond, on ſe ſert de pierre à cautere en ſubſtance, de la groſſeur d'un pois, ſelon l'eſcarre. On examine s'il pénetre aſſez avant ; on traite ce mal à-peu-près comme les parotides ; on fait tomber l'eſcarre avec le beurre frais, ou le ſain-doux & le jaune d'œuf. On applique un linge trempé dans du vin chaud, dans lequel on fait bouillir des plantes aromatiques, ou bien on trempe un linge dans l'eau-de-vie camphrée. Dès que l'eſcarre commence à ſe crever, on peut compter que tout va bien ; il y aura ulcere ſans gangrene ; alors on l'emploie comme au ſeptieme accident, pour procurer la cicatrice qui doit toujours être creuſée, puiſque l'ulcere mange la plaie, & on doit ſe regarder comme fort heureux quand on en eſt quitte à ce prix. Si on voit que l'eſcarre ne ſe ſépare point, on emploie les cordiaux, on réapplique plus abondamment les premiers cauteres ; on réuſſit quelquefois par-là à rendre aux parties leurs oſcillations ; mais malgré toutes les précautions la gangrene gagne, le malade meurt dans vingt-quatre ou trente heures, parce que la gangrene fait de grand progrès en peu de temps

dans un corps épuisé par la Fievre maligne. L'expérience nous apprend que quand l'escarre se sépare comme il faut, que la suppuration va bien, le malade se guérit plus promptement & mieux; car quand il n'est arrivé aucun de ces accidens, le malade reste quelquefois six mois comme un hébété, au lieu que quinze jours après les accidens, quand ils ont bien été gueris, & que toute la Fievre est passée, le malade se porte parfaitement.

Le dixieme accident est le pourpre; nous en parlerons en traitant les Fievres éruptives.

On entend par pourpre, de petites taches qui sont dans l'épaisseur de la peau, sans déborder, l'humeur étant trop peu abondante pour cela. Il en vient sur-tout à la poitrine & aux reins, quelquefois aux pieds, mais rarement au visage. Ces taches sont tantôt rouges, tantôt grises & tantôt noirâtres; ce qui fait qu'on le distingue en pourpre gris, rouge & noir: quelquefois il est par points séparés, & distingués les uns des autres: quelquefois ces points sont confondus & forment des especes de bandes rougeâtres & noires, comme des traces de coups.

On dispute beaucoup sur la nature de ces taches; savoir, si elles viennent de l'extravasation du sang, ou seulement de stagnation dans les vaisseaux capillaires de la peau, mais cela est peu important pour la pratique.

Comme les Anciens croyoient que la Fievre maligne venoit du venin, & qu'en conséquence ils ne saignoient ni ne purgeoient, le pourpre arrivoit bien plus souvent qu'aujourd'hui, éga-

lement que les parotides & autres accidens ſemblables.

Quand ils voyoient le pourpre paroître, ils diſoient que le venin étoit prêt à ſortir, mais qu'il reſtoit ſous la peau, parce que la nature n'avoit pas aſſez de force pour la faire ſortir; mais aujourd'hui qu'on penſe & qu'on ſe conduit bien différemment, le pourpre eſt beaucoup plus rare & moins fâcheux; on ne penſe plus que la Fievre maligne vienne du venin, & on regarde le pourpre comme un ſang épaiſſi, qui s'arrête dans les vaiſſeaux capillaires de la peau, ou bien qui irrite ces vaiſſeaux par ſon âcreté.

Selon d'autres, ces taches viennent de l'épanchement de quelques gouttes de ſang dans le corps muqueux.

Le pourpre quand il arrive dans cette Fievre ne change rien au traitement; on ſaigne & on purge à l'ordinaire, & on ajoute ſeulement les ſudorifiques, pour pouſſer au dehors. On donne par exemple, la tiſane de ſcorſonnere, qui pouſſe au-dehors ſans échauffer : c'eſt ce qu'il y a de plus convenable.

La ſaignée de la jugulaire eſt utile dans la Fievre maligne, mais il faut l'avoir fait précéder de deux ou trois ſaignées du pied, quand il y a délire, parce que ſans cela la ſaignée de la jugulaire pourroit l'augmenter par elle-même ou par la maniere dont on fait la ligature; ce qui feroit craindre que le ſang ne s'engorgeât encore plus dans le cerveau. On parlera des véſicatoires dans la Fievre peſtilentielle.

Des

Des Fievres pestilentielles.

On distingue en général les maladies sporadiques, épidémiques, & pestilentielles.

Les premieres sont celles qui regnent dans un lieu quelconque, d'une maniere vague & confuse : par exemple, certains hivers, il regne des Fievres continues simples ou avec redoublemens, des dyssenteries, des fluxions de poitrine.

Les maladies épidémiques attaquent un très-grand nombre de personnes à la fois ; on les nomme aussi maladies populaires : telles sont la Fievre maligne, les Fievres continues avec redoublemens, la péripneumonie, la pleurésie, la dyssenterie, le catharre, la petite vérole, la rougeole.

Quand il en réchappe plus qu'il n'en meurt, ce sont des maladies simplement épidémiques, sans infection pestilentielle.

Dans les maladies pestilentielles, le malade va jusqu'au huitieme & neuvieme jour sans mourir, & c'est ce qu'on nomme Fievre ou maladie pestilentielle ; celle où le malade meurt au plus tard le quatrieme ou le sixieme jour, est ce que l'on nomme proprement la peste.

Par-là on comprend aisément que toute maladie épidémique n'est pas pestilentielle, mais que toute maladie pestilentielle, & la peste même, sont des maladies épidémiques.

Caracteres des Fievres pestilentielles.

Elles ont quatre caracteres particuliers :

1°. L'épidémique.

2°. La mortalité du plus grand nombre de ceux qui en sont attaqués.

3°. La qualité des accidens qui en viennent, comme les bubons, les charbons, le pourpre.

4°. Une cause commune & connue, qui est un vice dans l'air & les alimens.

Voilà les causes des maladies épidémiques pestilentielles, qui sont, comme nous l'avons dit, des Fievres malignes simples ou à redoublemens, des pleurésies, des petites véroles, auxquelles se joignent des infections qui viennent de l'air ou des alimens : ce qui rend cette maladie épidémique plus ou moins mortelle, selon le degré d'infection. Il en faut dire autant des accidens dans la peste proprement dite, où il y a aussi épidémie, & les accidens dont nous venons de parler ; en cela elle convient avec les Fievres pestilentielles, mais elle en differe, en ce que la mortalité est plus grande, plus prompte, & les accidens plus forts : mais ce qui la distingue sur-tout, c'est que la peste ne vient pas du vice de l'air ni de celui des alimens ; par exemple, quand la peste est arrivée à Marseille, les saisons avoient été bien réglées, rien n'avoit corrompu l'air, & en outre tous les vivres étoient de bonne qualité.



Des différentes ſortes de peſtes.

On ne doit pas s'imaginer qu'il n'y ait qu'une ſorte de peſte ; on en peut diſtinguer aiſément quatre eſpeces. La premiere eſt une peſte à bubons petits ; on l'a vue en Europe dans le ſixieme ſiecle de notre Ere. Elle fit un terrible ravage ſur-tout à Paris, environ l'an 583 ; elle brûloit ceux qui en étoient attaqués avec les douleurs les plus cuiſantes ; elle formoit une eſpece de cautere ; la plûpart de ces peſtiférés mouroient avec des cris & des hurlemens épouvantables. On dit qu'on ne trouvoit de remedes que dans les Egliſes, & particuliérement à Notre-Dame de Paris.

La ſeconde eſpece eſt la ſuette, ainſi nommée parce qu'elle eſt accompagnée de ſueurs ; elle a fait de grands ravages dans le pays : elle enlevoit le malade dès le premier, le ſecond jour ; & le troiſieme, il devoit périr ; elle ſe fait ſentir d'une maniere terrible en Angleterre, d'où on l'appelle *ſudor Anglicus*.

La troiſieme eſpece eſt une Fievre maligne, qui ravagea Athenes durant la guerre du Peloponneſe, 430 ans avant J. C.

Thucidide qui a fait l'hiſtoire de cette guerre, & qui fut lui-même attaqué de la peſte, décrivit cette maladie avec toutes ſes circonſtances & ſes ſymptômes.

Hippocrate qui fut employé à la cure de cette maladie où il n'y avoit ni bubons ni charbons,

en a aussi fait la description. Il y avoit des dépôts gangréneux dans différentes parties du corps ; les bras, les jambes se détachoient du tronc ; les parties de la génération des hommes sur-tout étoient sujettes à contagion, & souvent en très-peu de temps on voyoit la verge des malades tomber.

La quatrieme espece est le malade de Siam, parce qu'il a pris naissance dans le Royaume de ce nom. Cette maladie a été transportée dans nos Colonies, où elle fait bien du mal ; elle se fait sentir aussi dans nos Ports, à la Rochelle & à l'Orient : ceux qui en sont attaqués perdent du sang par les pores de la peau ; ils ont une sueur de sang.

Ce qu'on vient de dire suffit pour faire connoître les différentes especes de pestes, les Fievres pestilentielles & les maladies épidémiques.

Cause de la peste.

Les maladies pestilentielles, aussi-bien que les épidémiques, dépendent des causes proportionnées au changement qui arrive dans les liquides, les parties solides ne paroissant aucunement viciées.

Ce changement, ce vice des liquides, doit être très-considérable dans les maladies pestilentielles. Or en examinant en quoi consiste ce vice, cette altération des liqueurs, on croit que cela peut venir de deux endroits.

1°. Du vice dans les qualités sensibles du sang.

2°. De l'altération du sang dans sa substance,

dans ſa nature, dans ſa forme. Si cela vient du vice dans les qualités ſenſibles du ſang, c'eſt parce qu'il ſe meut trop vîte ou trop lentement, qu'il eſt trop épais ou trop diſſous, qu'il eſt trop acide ou trop âcre, qu'il tend vers l'alkali; qu'il y a une trop grande efferveſcence, une trop grande fermentation, ou qu'il a contracté une ſalure ammoniacale.

Si l'on croit que la peſte dépend de ces qualités ſenſibles, on la place dans l'une de celles que nous venons de rapporter; c'eſt une hypotheſe aſſez ſuivie, & que j'ai auſſi ſuivie dans un Traité que j'ai fait ſur ce ſujet, où je fais conſiſter la peſte dans un trop grand épaiſſiſſement du ſang; mais aujourd'hui il faut reconnoître que la peſte ne vient plus de-là, puiſque ces qualités ſenſibles viciées ſe trouvent dans les maladies ordinaires, & que c'eſt de-là qu'on les déduit. Par exemple, on déduit l'apoplexie de l'épaiſſiſſement du ſang, comme les autres maladies ſoit de la poitrine ou de la tête: que l'altération ſoit augmentée, elle ſera toujours du même genre; & on augmentera cette altération tant qu'on voudra ſans produire jamais la peſte, parce que:

1°. On ne remarque aucun de ces vices dans le ſang des peſtiférés.

2°. C'eſt que la peſte nous vient toujours du dehors & ne naît jamais parmi nous; ce qui eſt une preuve démonſtrative, que c'eſt de l'Afrique & ſur-tout de l'Aſie qu'elle nous vient: cependant le ſang peut bien parvenir chez nous dans le dernier degré d'épaiſſiſſement & d'altération

dans les qualités ſenſibles, comme dans l'apoplexie & autres maladies ſemblables.

Ces deux preuves ſont ſenſibles; concluons donc que la peſte ne conſiſte pas dans le vice de ces qualités. La peſte eſt un venin étranger, que nous puiſons par le commerce avec l'Afrique & l'Aſie : il en eſt de même de la vérole, elle ne vient pas de notre cru ; c'eſt un venin qui nous eſt venu de l'étranger.

Il eſt plus raiſonnable de dire, que l'infection peſtilentielle vient de l'altération, de la nature, de la ſubſtance, de la forme du ſang : & c'eſt de-là qu'il faut la déduire.

On ſait bien que nous entrons dans un pays de conjectures ; l'opinion que nous embraſſons eſt plauſible, mais elle peut être fauſſe ; ce qu'elle a de bon, c'eſt qu'elle n'intéreſſe point la pratique. Ce que nous allons dire eſt propre à autoriſer notre ſentiment.

1°. On ſait qu'il y a dans les parties différentes qui compoſent le ſang, une certaine proportion, un certain arrangement, une certaine combinaiſon, ce qui fait que le ſang eſt du ſang & non une autre liqueur. Il en faut dire autant de l'huile, du vin & de l'eau.

Si une fois la nature & la forme du ſang viennent à être détruites, il devient incapable de remplir les fonctions auxquelles il eſt deſtiné.

Nous ne ſavons pas ce qui peut détruire cette forme, & la détruire juſqu'au point de produire la peſte, parce que nous ne connoiſſons point le méchaniſme & l'arrangement des parties du ſang ; mais nous ſavons que cette forme

peut être détruite, & nous voyons que cela arrive dans les autres liqueurs. Le vin perd sa nature ; il devient vinaigre sans qu'il y ait un grand changement à l'extérieur ; sa couleur est presque la même, cependant il est si aigre qu'on ne le regarde plus comme du vin.

2°. On ne remarque pas que dans la peste le sang soit beaucoup plus âcre ou plus épais que dans d'autres maladies, ou même que dans l'état naturel.

3°. Ce sentiment ne m'est point particulier ; Fernel & plusieurs autres Médecins l'ont embrassé. Fernel appelle ces maladies *morbi totius substantiæ, vel totius formæ*, c'est-à-dire dans lesquelles toute la substance & la forme sont viciées ; il est triste d'être réduit aux seules conjectures sur une maladie de cette importance, mais il est difficile d'en être plus instruit.

La peste de Marseille a emporté plus de deux cens mille habitans de la France. Il sembloit que dans un siecle aussi éclairé que le nôtre, on auroit dû tirer quelqu'éclaircissement sur ce mal ; cependant cela n'a pas donné une seule connoissance à la Médecine. Est-ce la faute des Médecins, ou cela vient-il du côté du sang, qui est trop difficile à connoître ? C'est ce que nous ne savons pas. On a voulu nous enlever encore le peu de connoissance que nous avons sur cette maladie, & un Médecin a soutenu au College Royal que cette maladie n'étoit pas contagieuse ; son sentiment n'a pas été suivi à la vérité, mais il seroit bien à souhaiter de mieux connoître la nature de ce mal. On pourroit ef-

pérer de trouver quelques remedes pour le prévenir.

Les Fievres peſtilentielles prennent naiſſance chez nous ; la peſte, proprement dite, vient du dehors ; elle ne ſe forme jamais en Europe, elle vient d'Afrique ou d'Aſie.

De-là il eſt aiſé de conclure que dans les Fievres peſtilentielles il n'y a du vice que dans le ſang, au lieu que dans la peſte, le dénaturement eſt plus grand & ne peut être produit que dans les pays fort chauds : c'eſt ce qu'on peut éclaircir par des exemples. Il y a des plantes qui ne naiſſent qu'en Aſie, c'eſt la peſte proprement dite ; il y a des arbres comme des palmiers, qui viennent comme en Languedoc, & qui y fleuriſſent, mais ſans rapporter de fruits ; ce ſont les Fievres peſtilentielles d'Europe ; ces arbres portent du fruit en Aſie, c'eſt la peſte proprement dite ; le dénaturement du ſang peut bien aller juſqu'à un certain point, ce ſont les fleurs du palmier. On peut en dire autant des ſinges & des lions, & autres animaux qui viennent bien en Europe, mais qui ne s'y multiplient point.

Cauſe des maladies peſtilentielles en Europe.

Ces cauſes doivent être communes, puiſque ces maladies ſont épidémiques ; elles peuvent venir du vice de l'air ou de celui des alimens.

1°. La Fievre peſtilentielle peut venir de la mauvaiſe qualité des alimens ; ainſi lorſque le bled eſt mal nourri, qu'il eſt cornu, brûlé, à

ergots ; lorſqu'on n'a pas ſoin de le nettoyer, lorſqu'il a été gâté par les brouillards, il peut cauſer une maladie épidémique peſtilentielle. Il en eſt de même quand le bled eſt pourri & corrompu, comme dans les ſieges opiniâtres où on eſt obligé alors de manger de ce pain quoique fort mauvais, & alors il arrive des maladies épidémiques.

Le vin gâté peut auſſi produire ces maladies. Si le raiſin n'eſt pas mûr, le vin ne vaut rien ; il s'aigrit bientôt & produit des dyſſenteries épidémiques.

Le défaut de bled & des alimens ordinaires occaſionne auſſi ces maladies, parce que la populace eſt réduite à manger une infinité d'ordures, & c'eſt ce qui arrive aſſez fréquemment dans les ſieges opiniâtres où les munitions manquent.

Les mauvaiſes eaux ſont encore propres à produire ces maladies, lorſque dans les grandes ſéchereſſes on eſt obligé de boire de l'eau de riviere, qui eſt moins bonne, parce qu'elle entraîne plus de limon ; les herbes qui y croiſſent peuvent auſſi gâter l'eau.

2°. Le changement de l'air eſt encore propre à produire ces maladies, lorſqu'il eſt chargé de particules étrangeres, comme dans les grands remuemens de terre ; il eſt chargé de beaucoup de parties minérales & arſénicales ; après de grandes batailles, ſouvent la terre eſt couverte de cadavres, qui, ſe corrompant, communiquent à l'air leur corruption. L'air eſt encore corrompu à la ſuite du deſſéchement de quelque marais, à l'occaſion de quelqu'inondation ;

quand l'eau vient à se retirer, il reste sur la terre un limon qui se gâte, infecte l'air, ce qui cause des maladies populaires. Enfin le vice de l'air peut venir du dérangement dans les saisons; par exemple, quand l'hiver est chaud, que l'été a été pluvieux, cela fait un changement dans l'air qui peut faire des impressions fâcheuses sur les corps.

De tous ces vices de l'air & des alimens, les uns ne produisent que des maladies épidémiques, & les autres, des maladies pestilentielles.

Un dérangement dans la constitution des saisons, ne produira que des rhumes & autres maladies semblables épidémiques; mais les autres vices portés à un certain degré, pourroient produire des maladies pestilentielles, & en ce cas il y a quelques parties du sang qui se dénaturent; mais il ne se dénature jamais assez chez nous pour produire la peste proprement dite.

Le vice de l'air & des alimens peut produire la peste en Afrique & en Asie; elle ne prend jamais naissance en Europe, elle y vient toujours du dehors. Qu'on examine tous les Historiens & tous les Auteurs, tant anciens que modernes, qui en font mention, on sera convaincu de cette vérité.

La peste qui ravagea l'Afrique pendant la guerre du Péloponnese, 300 ans avant Jésus-Christ, étoit venue d'Orient. Il faut distinguer avec soin tous les Auteurs tant anciens que modernes; tantôt le mot de peste signifie la peste proprement dite, lorsque ce mal parcours beaucoup de Provinces & tue beaucoup de malades;

tantôt une maladie peſtilentielle ou même épidémique, avec quelque mortalité.

Sans entrer dans un grand détail, il ſuffit d'obſerver que toutes les peſtes qui viennent en Europe n'y entrent que par deux portes, par la Mer & la Hongrie. La peſte de Marſeille y fut apportée par un vaiſſeau qui venoit de Syrie en ouvrant une balle empeſtée. On en a eu dix ou douze exemples; à Marſeille on y mouroit en deux ou trois jours; l'air étoit très-ſain & les alimens très-bons, quand cette maladie arriva. La peſte entre auſſi en Europe par la Hongrie, & cela arrive ſouvent quand l'Empereur eſt en guerre avec les Turcs; car il faut regarder ces peuples comme des ſemences de peſte par tout l'Univers. La peſte qui entre par cette voie en Europe, ſe termine ordinairement en Allemagne; elle vient rarement en France. Celle qui vient de nos Ports eſt plus à craindre pour nous. Depuis que les Turcs ſont maîtres des pays qu'ils occupent, la peſte eſt beaucoup plus fréquente; tandis que les Macédoniens & enſuite les Romains ont été maîtres de ce pays, la peſte étoit fort rare, mais préſentement elle s'y fait ſentir tous les ans quatre ou cinq fois. Il n'y a point d'années où elle ne faſſe de grands ravages; à Conſtantinople, Capitale de l'Empire des Turcs, en 1739, il y mouroit juſqu'à trois mille hommes par jour. Le regne de la peſte chez les Mahométans vient de leur croyance; ils s'imaginent qu'il ſuffit de faire une fois en ſa vie un pélérinage à la Mecque, pour obtenir la rémiſſion de ſes péchés. Tous les ans il y a des caravanes qui partent des différens Royau-

mes de l'Afrique, & vont paſſer à travers l'Egypte ; tandis que d'autres caravanes de l'Empire du Mogol ſe rendent auſſi en Arabie, & ſe réuniſſent ſur la montagne de Naſac, à quelque diſtance de la Mecque, Ville fameuſe par la naiſſance de leur Prophete Mahomet : c'eſt en cet endroit que ſe tient la Foire la plus nombreuſe de l'Univers ; mais comme la plupart des Pélerins viennent des Pays où l'on voit ſouvent la peſte, il y en a toujours quelques-uns qui la communiquent aux autres, leſquels la rapportent dans leur pays, ſi elle n'y étoit pas auparavant. L'Egypte en particulier ne peut manquer d'en être infectée, elle la reçoit ſelon Proſper Alpin, ou de l'Aſie, ou de l'Afrique, parce que les caravanes qui viennent de ces pays, la lui laiſſent en paſſant ; ou bien lorſqu'elles l'ont reçue des caravanes d'Orient, elles la donnent en repaſſant. Auſſi remarque-t-on que la flotte qui part tous les ans d'Egypte pour Conſtantinople, pour y apporter du bled, ne manque guere d'y apporter la peſte en arrivant à la fin de Mars ou au commencement de Juin.

La peſte eſt d'autant plus contagieuſe parmi les Mahométans, qu'ils ne prennent aucunes précautions pour s'en préſerver ; ils achetent & portent ſans ſcrupule les habits des peſtiférés, par un principe de leur religion. Si Dieu a réſolu que nous mourions de la peſte, nous en mourons, diſent-ils, & s'il a réſolu que nous mourions d'une autre maladie, nous en mourrons. Quoique nous communiquions avec les peſtiférés par le premier principe, nous ne

pouvons éviter la peſte ; & par le ſecond, nous ne devons pas l'appréhender.

Symptômes.

Il faut ici ſe rappeller ce qu'on a dit des Fievres peſtilentielles. Il n'y a pas un dénaturement général du ſang ; elles ſont produites par une maladie ordinaire, à laquelle ſe joint une certaine quantité d'infection & de peſtilence.

Suppoſons qu'il regne en quelques Villes d'Europe des Fievres malignes qui ſont produites par un trop grand épaiſſiſſement du ſang, qui occaſionne un engorgement dans le cerveau & le relâchement des nerfs. Il peut y avoir de mauvais alimens qui produiſent des Fievres malignes épidémiques, qui n'emportent pas un grand nombre de perſonnes ; mais ſi à ces Fievres malignes ſe joint uue nouvelle infection, une peſtilence, cela ajoutera un nouveau degré à la malignité, & conſtituera une Fievre peſtilentielle. Il y a des Fievres continues avec redoublemens, qui deviennent épidémiques ; mais elles ne deviennent pas peſtilentielles, ſans quelqu'infection particuliere. On peut appliquer cela à la pleuréſie & à la péripneumonie ; ſi outre les ſymptômes de cette maladie, il y en a d'autres plus rares & plus ſinguliers, & qu'il y ait beaucoup de morts, c'eſt une maladie peſtilentielle ; s'il y a ſeulement les ſymptômes ordinaires, ces maladies ſont épidémiques ou ſporadiques, ſelon qu'elles attaquent plus ou moins de perſonnes : mais dans la peſte, l'infection eſt trop grande & preſque toujours

l'unique cauſe de la maladie, ſur-tout ſi elle tue ſur le champ, ou en un jour, ou deux, ou trois tout au plus. Si une perſonne en ouvrant une balle empeſtée, tombe morte ſur le champ, il eſt ſûr que l'infection agit ſeule en cela; on a vu dix ou douze de ces exemples à Marſeille. Si la maladie ne tue pas ſi vîte, l'infection peſtilentielle prend le cours des maladies ordinaires; ainſi dans la Fievre peſtilentielle, il y a deux ordres de ſymptômes; l'un de la maladie ordinaire & l'autre de la peſtilentielle. Nous ne parlerons que de ceux qui viennent de l'infection, nous avons parlé des autres en leur lieu.

Cette infection agit en dénaturant une partie du ſang, & elle le rend âcre; on a des preuves de ce changement, ſoit que le venin faſſe lui-même cette âcreté, ſoit qu'il occaſionne en mettant en mouvement & en développant les parties ſalines du ſang; ainſi quoiqu'on ne puiſſe pas dire que la pêſte conſiſte dans l'âcreté du ſang, il eſt cependant certain que dans la Fievre peſtilentielle, les parties du ſang compoſent une liqueur plus âcre qu'à l'ordinaire; cette âcreté ſert à expliquer une partie des ſymptômes des Fievres peſtilentielles.

Le premier ſymptôme qu'on remarque dans la Fievre peſtilentielle, c'eſt un abattement général des forces, plus grand & plus continuel que dans la Fievre maligne, quoique le cerveau ſoit libre; ce qui vient de ce que le ſang étant gâté, les eſprits animaux ne ſe ſéparent plus & ne ſont plus tels qu'ils doivent être, parce que le ſang eſt dénaturé juſqu'à un certain point.

2°. Le malade reſpire avec difficulté, parce

que les muſcles qui ſervent à cette fonction ne peuvent ſe contracter, les eſprits animaux étant en petite quantité ou même de mauvaiſe qualité.

3°. Le pouls eſt inégal & intermittent ; ce qui vient de l'inégalité des pulſations du cœur, qui manque d'eſprits animaux.

4°. Le malade a de fréquentes envies de vomir, & la cardialgie, parce que la digeſtion ſe fait mal ; le ſuc ſtomachal ne coule pas aſſez pour entretenir les parties dans le reſſort, dans l'action, ou parce que les eſprits animaux manquent ou ſont viciés : tout ce qui entre dans l'eſtomac s'y corrompra & s'y aigrira, les bouillons même & la boiſſon.

5°. Il arrive des ſueurs âcres & graſſes ; les urines ſont rougeâtres ou rouſſâtres, le ſang eſt extrêmement diſſous ; il ſe filtre dans les reins, non-ſeulement de la ſéroſité, mais encore des parties ſalines & ſulfureuſes.

6°. Il paroît des bubons, ce qui vient de l'épuiſement ou de l'âcreté de la lymphe ; elle ſe trouve chargée de pluſieurs parties âcres & ſulfureuſes, ce qui fait qu'elle irrite la gorge & enflamme les glandes conglobées, ſur-tout aux aînes & aux aiſſelles.

7°. Les charbons viennent de l'âcreté de l'humeur ſébacée & de la ſueur : car la ſueur, étant arrêtée, ſe porte vers la peau, s'arrête dans quelques parties, les irrite, les gonfle & y fait des boutons rougeâtres & rouſſâtres, qn'on appelle charbons.

8°. Il doit y avoir du pourpre, qui n'étant autre choſe que de petites taches de la groſ-

ſeur de la tête d'une épingle juſqu'à celle d'une lentille, ſont noirâtres & violettes, tantôt ſéparées & tantôt unies; elles forment quelquefois des bandes qui couvrent le corps en différens endroits, comme ſi on avoit reçu des coups de laniere : ce qui vient de ce que le ſang diſſous & âcre ſe mêle à la liqueur muqueuſe.

Il y a encore deux ſymptômes dont nous n'avons pas encore parlé ; c'eſt la gangrene ſeche qui arrive aux différentes parties du corps, & la molleſſe des jambes après la mort.

1°. La gangrene ſeche arrive aux extrémités & ſur-tout aux inférieures; elle paroît aux doigts du pied, ſans qu'il y ait eu inflammation ſenſible & ſans humidité. On coupe le doigt du pied le pied même, & une partie de la jambe, & la gangrene ſeche paroît plus haut; elle ſuit le tronc des arteres & des veines. On voit que les parties qui avoiſinent ces vaiſſeaux, ſont ſphacélées. Enfin en 1693 & 1695, il y eut des Fievres peſtilentielles en Languedoc, où on obſervoit ces accidens; les Auvergnats que la faim chaſſoit de leurs montagnes, apporterent cette maladie. J'en ai vu une pareille à-peu-près dans le même temps en 1710, après la mauvaiſe année de 1709; c'eſt un ſymptôme funeſte, rarement on y remédie : pour l'expliquer, il faut ſuppoſer trois ou quatre faits conſtants.

1°. Que la circulation eſt lente dans cette maladie; ce qu'on voit par la lenteur du pouls.

2°. Que le ſang ne circule pas bien dans les extrémités inférieures; il en revient plus difficilement

lement qu'il n'y va ; il y croupit donc ; en y croupiſſant, il lâche à travers les vaiſſeaux une ſéroſité âcre.

3°. Que cette ſéroſité en croupiſſant, ronge peu à peu la circonférence des vaiſſeaux & des parties voiſines : voilà comment elle commence à agir intérieurement. La gangrene ſe manifeſte au bout du pied , le ſang y circule lentement & y croupit plus facilement & plutôt qu'ailleurs ; il n'y arrive pas d'inflammation , parce que le ſang n'eſt pas aſſez raréfié pour cela ; cette gangrene eſt ſeche parce que la ſéroſité ſe diſſipe après avoir rongé les vaiſſeaux ſans former d'abcès.

Cet accident n'eſt pas particulier aux Fievres peſtilentielles, on le voit auſſi dans le ſcorbut. La gangrene qui arrive alors eſt ſeche, & a les mêmes allures que dans les Fievres malignes.

4°. Les membres des perſonnes mortes de maladie peſtilentielle, ſont flexibles & mols, ce qui eſt particulier à ces maladies : car ordinairement après la mort les membres ſont roides, les bras & les jambes ne ſe plient que difficilement, à cauſe de la rigidité des fibres tendineuſes, membraneuſes & charnues ; ce qui fait que les muſcles extérieurs ſont roides, & ne peuvent prêter ni laiſſer plier les bras.

L'épaiſſiſſement de la lymphe, qui eſt comme de la gelée ſolide, qui durcit les fibres, & les rend plus compactes & plus difficiles à s'étendre ; mais ces cauſes de roideur manquent dans la peſte & les maladies peſtilentielles, où le ſang eſt en diſſolution & ſe pourrit ſans s'épaiſſir. Les fibres de même ont été à demi

ramollies ; elles ont moins de rigidité, & ce relâchement eſt plus ou moins grand, ſelon le degré d'infection. Ce ramolliſſement eſt un ſigne équivoque, puiſqu'il y a des Fievres étiques ou conſomptives, où le corps après la mort ſe ramollit. Ceux qui meurent enragés ont auſſi les parties du corps molles après la mort, ce qui marque une diſſolution du ſang ; enfin les ſueurs, les urines & les déjections ſanglantes, ſur-tout les ſueurs ſanglantes, comme dans le mal Saint-Jean, ſans cauſe manifeſte, marquent encore cette diſſolution du ſang & ſon âcreté.

Diagnoſtic.

Il renferme trois choſes ; il faut ſavoir :

1°. Si la maladie eſt peſtilentielle ou non ; ce qui eſt important pour régler le traitement, prévenir la contagion, garantir les autres Citoyens & avertir les Magiſtrats.

2°. Juſqu'à quel point la peſtilence eſt portée ; par exemple, ſi elle eſt pour un quart, pour la moitié dans les maladies ordinaires ?

3°. Quelles ſont les cauſes qui l'ont produite ? On décide qu'il y a peſtilence :

1°. Par l'épidémicité ; une maladie ſporadique qui attaque deux ou trois perſonnes, ne doit pas faire ſoupçonner qu'il y a peſtilence, à moins qu'on ne voie des ſignes évidens qui faſſent décider.

2°. L'épidémicité ſeule ne ſuffit pas ; il faut encore qu'il y ait mortalité, & qu'il meure beauco up de perſonnes.

3°. Les qualités des ſignes qui caractériſent

cette maladie, servent encore à décider : tels sont les bubons, les charbons, le pourpre, la gangrene seche, la mollesse des parties du corps. Après la mort, il n'est pas nécessaire que tous ces signes se trouvent réunis; deux suffisent : lorsque la maladie est épidémique, qu'elle fait de grands ravages, & qu'elle est accompagnée de ces signes, elle est pestilentielle. On est encore plus sûr s'il y a quelque chose qui ait précédé & qui ait donné lieu ; comme s'il y avoit eu de mauvais bled, s'il y a eu disette de vivres, quelque tremblement de terre; si l'air est chargé de mauvaises exhalaisons, ou s'il y a eu beaucoup de cadavres dans une campagne après une bataille; quand quelques-unes de ces causes se trouvent réunies, les moins habiles peuvent reconnoître qu'il y a pestilence.

4°. S'il y a plus de maladie ordinaire que de pestilence, ou plus de pestilence que de maladie ordinaire. On le reconnoît par les symptômes ; s'il y a beaucoup de pleurésies & de péripneumonie, & qu'il y ait peu de symptômes, l'infection est pestilentielle ; s'il y a du pourpre, des bubons, des charbons, la pleurésie est véritablement pestilentielle.

5°. Les causes antécédentes sont la corruption du bled, des eaux, de l'air, la disette, &c. On peut savoir ce qui s'est passé avant la maladie; la famine la cause ordinairement, parce qu'alors on est obligé de manger des ordures. J'ai vu manger dans le Languedoc non-seulement du pain de gland, mais encore du pain fait avec des racines d'asphodele pilées ; ce

pain n'eſt pas mauvais au goût, mais il eſt nuiſible à la ſanté & gâte le ſang.

Souvent les ſecours même qu'on emploie contre la famine, amenent la peſte ; on fait venir du bled de Barbarie, lequel ne convient pas à nos eſtomacs, peut-être parce qu'on n'y eſt pas habitué ; mais une raiſon de ſa mauvaiſe qualité, c'eſt que quelquefois en paſſant la mer, il y en a qui eſt gâté par l'humidité. Les Grecs avoient bien connu cette vérité ; ils en avoient fait un proverbe, *poſt famem peſtis.*

Pronoſtic.

Il eſt très-funeſte ; il s'eſt mêlé dans le ſang un venin étranger qui le dénature, & en pervertit la conſtitution. Quoi de plus funeſte qu'une maladie où on ne peut employer ni la ſaignée ni la purgation qu'avec beaucoup d'embarras? Ces remedes ſont pourtant la grande reſſource dans les maladies ordinaires. Quoi de plus funeſte qu'une maladie où on auroit beſoin d'un ſpécifique qu'on ne connoît pas? Ce pronoſtic n'eſt que trop vérifié par l'expérience, puiſque ces maladies enlevent un monde infini en peu de temps : il varie cependant ſuivant le degré de peſtilence.

On en juge par les éruptions peſtilentielles, les bubons, les charbons, le pourpre, la gangrene ; ſi la quantité du venin égale les éruptions qui ſe font par la peau, le malade guérira plus facilement : c'eſt pourquoi l'on dit que la petite vérole bien ſortie, eſt à demi guérie ;

plus il ſort de venin, moins il en reſte, & plus le ſang eſt épuré. Quand il y a beaucoup de venin & peu d'éruption, le venin agit plus vîte ſur les parties intérieures & ſur le ſang même qu'il pervertit. Ainſi quand on craint en voyant l'éruption, ce n'eſt pas à cauſe de l'éruption même, mais parce qu'elle fait juger qu'il y a beaucoup de venin dans le ſang; au lieu qu'on juge qu'il y a peu de venin, quand l'éruption n'eſt pas conſidérable : cependant il n'eſt pas développé, & ne paroît pas quelquefois en dehors, quoiqu'il y en ait conſidérablement. Une autre réflexion qui peut inſpirer de l'inquiétude au Médecin, c'eſt que ſouvent le malade fort accablé au commencement de la maladie, guérit mieux que celui qui l'étoit moins; ce qui vient de ce qu'il y a quelquefois une Fievre maligne ordinaire ou une Fievre continue ſimple qui abat beaucoup le malade, quoiqu'il y ait peu de peſtilence dans la maladie; mais cet accablement ne dure guere en appliquant les remedes efficaces pour ces maladies : au contraire ceux qui ont peu d'accablement d'abord, ne laiſſent pas d'avoir beaucoup de venin peſtilentiel, qui n'exerce pas d'abord toute ſon activité, mais qui à la fin venant à ſe développer, cauſe des gangrenes intérieures.

Ainſi dans le premier cas, on ne doit pas déſeſpérer ni trop eſpérer; dans le ſecond, c'eſt une allure inconnue pour ſe fixer à quelque choſe.

1°. Le danger ſe meſure ſur la nature de la maladie regnante; par exemple, on a vu une perſonne mourir dans telles & telles circonſ-

tances de la maladie ; si on en voit une autre affectée de même, on a tout à craindre.

2°. Sur le nombre & sur les qualités des accidens.

3°. Sur l'état du pouls, qui est comme notre boussole dans toutes les maladies ; il est foible, inégal, interrompu ; le venin a fait un grand dénaturement dans le sang, & il y a lieu d'espérer.

4°. Enfin sur la gangrene, qui est le plus grand mal. Elle emporte les parties, oblige à des opérations chirurgicales, & malgré le retranchement que l'on fait des parties affectées, elle peut gagner le dedans ; elle est toujours mortelle, lorsque l'estomac, le poumon, le cerveau en sont attaqués ; ainsi le danger est extrême, & l'incertitude du Médecin le met hors d'état de décider, puisqu'il ne connoît pas suffisamment la nature & la cause du mal.

Curation.

Il n'y a point en Médecine de question plus problématique que celle-ci : dans les Fievres pestilentielles, faut-il purger ou non, saigner ou ne pas saigner ? Plusieurs Médecins, depuis cent ans, énorgueillis du succès qu'ils ont éprouvé de la saignée dans toutes les maladies, ont cru qu'il falloit saigner, & que la peste ne faisoit tant de ravages que parce qu'on ne saignoit pas.

Les Médecins qui ont vêcu avant deux cents ans, prétendent que la saignée est mortelle ; ils appuient leur sentiment sur des observations.

Ceux, disent-ils, qu'on a saignés sont morts, & ceux qui n'ont point été saignés sont guéris. Il est triste que les habiles Médecins qui ont été employés à la peste de Provence, n'aient pas examiné cette question ; leur décision auroit servi pour les Fievres pestilentielles, assez communes dans ce pays.

L'expérience ne peut nous servir pour décider cette question ; nous n'avons que des conjectures, mais ce que je vais dire, me paroît fondé sur le bon sens.

On doit saigner dans la pestilence, mais moins que dans la Fievre continue simple, moins à plus forte raison que dans une Fievre inflammatoire ; il semble qu'il y ait peu de raison de saigner, parce que ce qui fait le danger de la peste, ce ne sont ni les engorgemens ni les dépôts, mais le dénaturement du sang. Par la saignée, on n'y peut rien faire ; au contraire elle peut nuire, car le sang étant déja amorti, corrompu & altéré, ne fait plus les fonctions auxquelles il est destiné : ainsi on tire par la saignée une partie du bon sang qui reste ; non-seulement on affoiblit le malade, mais on avance sa mort ; cependant il faut saigner quelquefois.

1°. Lorsqu'il y a une inflammation actuelle, une pleurésie, une péripneumonie, une inflammation au cerveau ou aux entrailles.

2°. S'il y a une douleur fixe locale dans le côté, le bas-ventre, un mal de tête & de poitrine ; ce qui annonce une inflammation déja faite ou prête à se former.

3°. Quand il y a une grande effervescence dans le sang, ce qui se connoît par le pouls

fréquent, grand & fort; on ſaigne alors pour prévenir les engorgemens; mais dans ces trois cas, on ſaigne moins que ſi la Fievre n'étoit pas peſtilentielle.

Excepté ces trois cas, on ne s'aviſera pas de ſaigner. Tout le monde convient qu'il faut adminiſtrer la purgation, mais moins fréquemment que dans les Fievres ordinaires. Il faut purger de bonne heure, pour nettoyer les premieres voies & pour ſolliciter la ſéparation du venin; il faut que ce venin s'évacue par les ſueurs, les urines ou les ſelles, il eſt donc avantageux de tenir le ventre libre; ainſi dans le cas d'inflammation, de douleur fixe ou d'effervefcence, on fera une ſaignée ou deux; enſuite on purgera aſſez fortement dans le commencement, ſoit avec l'émétique ſeul, ſoit avec une potion *emetico-cathartique* : comme il n'y a pas d'engorgement au cerveau, on ne revient pas à l'émétique dans le cours de la maladie. Il faut purger enſuite, mais doucement, ſans procurer de grandes évacuations qui affoibliroient trop. La foibleſſe vient de ce que le ſang eſt corrompu, qu'il a perdu ſa qualité; il faut ſolliciter le ventre, pour procurer des évacuations.

On eſt perſuadé que s'il y a quelque ſpécifique pour cette maladie, ce ſont les cordiaux : de-là vient que les cures en ſont remplies, mais on n'a pas encore trouvé de ſpécifiques pour la peſte.

Des cordiaux.

Nous ne parlerons ici que de ceux qu'on croit les meilleurs.

1°. La thériaque, depuis dix jusqu'à soixante grains.

2°. Le mithridate, à la même dose.

3°. Les confections alkermès & de hyacinthe, à la même dose.

4°. Le bezoard animal, depuis un grain jusqu'à douze.

Dans une potion convenable.

5°. La pierre de lore, infusée dans une liqueur spiritueuse ou dans du vin & de l'eau; au lieu de la donner en infusion ou en teinture, on pourroit la raper & la donner en substance; mais elle est trop chere.

6°. Le camphre depuis dix jusqu'à vingt; il est fort recommandé : il est utile & sans danger, mais on peut s'en passer.

7°. Le lilium depuis vingt gouttes.

8°. Le sel volatil ammoniac.

9°. Le sel volatil de crâne humain.

10°. L'antimoine diaphorétique.

On peut prendre ces remedes séparément ou plusieurs unis ensemble, dans une potion sudorifique, ce qui fait comme un apozeme; ou dans des eaux distillées, ce qui fait une potion cordiale; ou dans des électuaires.

Outre ces alexipharmaques, il y en a deux autres qui sont encore parfaits : le suc de citron & l'oxicrat. Rien ne résiste mieux au venin que ces acides; les autres accélerent le mouvement du sang & échauffent, ce qu'on n'a pas à craindre de ceux-ci. En général on doit dès le commencement donner les alexipharmaques, & insister sur ces remedes, soit que l'on saigne ou que l'on purge.

On donne aussi pour cordiaux le bon vin

vieux, le vin d'Alicante & les vins amers pris par cuillerées ; ils n'ont point le feu des cordiaux ordinaires, & sont très-propres à soutenir les forces.

On pourroit s'en tenir aux alexipharmaques que je viens de nommer, mais il y en a encore deux fort célebres ; savoir, l'eau thériacale de Bauderon & une composition particuliere de Ticho-Brahé, fameux Astronome, qui se mêloit aussi de Médecine. Il donna ce remede à l'Empereur Rodolphe, comme le plus grand antipestilentiel.

L'eau thériacale se fait en prenant partie égale de suc de limon, de jus de scordium, d'oseille, de scabieuse & de chardon-bénit ; on met le tout dans un matras avec une suffisante quantité de la meilleure thériaque qu'il est possible ; on laisse digérer le tout pendant huit jours, après l'avoir fait infuser sur le bain de sable, & ensuite on en fait la distillation au bain-marie.

Cette eau est alexipharmaque, mais tempérée, & tournant sur l'acide à cause du jus de citron & d'oseille.

L'antidote de Ticho-Brahé se fait avec une certaine quantité de thériaque, dans de l'esprit-de-vin surnageant de deux ou trois travers de doigt ; on laisse le tout en digestion pendant huit jours ; ensuite on filtre par le papier gris, on distille au bain-marie. Il reste au fond de la cornue une espece d'extrait de thériaque.

Après cette opération, l'on prend une certaine quantité de fleurs de soufre plusieurs fois sublimées, & de l'huile de genievre qu'on met dans un vaisseau ; de sorte que l'huile surpasse

les fleurs de ſoufre de deux ou trois doigts.

Les véſicatoires ne ſont pas ſpécifiques pour le venin peſtilentiel, mais ils ſont reconnus comme très-propres pour évacuer une grande quantité de lymphe, & en même temps des corpuſcules étrangers qui pourroient être dans le ſang. Pour cette raiſon on applique beaucoup plus de cauteres aux jambes, pour prévenir la peſte, quand elle n'eſt pas encore arrivée : car quand elle eſt venue, ces cauteres ſont inutiles, parce qu'il leur faudroit alors cinq ou ſix jours pour évacuer le venin peſtilentiel, & on ne peut rien en attendre en ce temps; c'eſt pourquoi on peut leur ſubſtituer, lorſque la peſtilence eſt actuelle, les véſicatoires, pour procurer une grande évacuation de lymphe & de venin. Leur application eſt utile dans les Fievres peſtilentielles, même dans les malignes, ſur-tout lorſque les dernieres ſont déſeſpérées; au reſte il faut qu'ils ſoient doux, que les emplâtres ne ſoient pas beaucoup chargés de poudre de cantharides; ils pourroient cauſer de grandes irritations aux reins & à la veſſie, & donner lieu à la ſuppreſſion d'urine, ce qui ſeroit dangereux; ainſi il vaut mieux les réitérer: quand le premier emplâtre a entamé la peau peu à peu & produit des ampoules ſuperficielles, il faut les ouvrir.

On applique les véſicatoires ſur les bras, les jambes, les cuiſſes & entre les épaules : cela tourmente beaucoup le malade, qui ne ſait comment ſe tenir dans ſon lit; mais encore eſt-il heureux s'il en eſt quitte à ce prix.

On applique encore entre les épaules les

ventouſes, puis on découpe la peau pour vuider une certaine quantité de lymphe; on couvre la partie d'un emplâtre de mucilage de bétoine, ou d'un cataplaſme fait avec la pulpe d'oignon blanc, qu'on regarde comme un remede particulier pour la peſte; on applique ces emplâtres pour prévenir les accidens en attirant la ſuppuration.

Les amulettes ne ſont bonnes qu'à contenter l'imagination des malades; on ne doit point s'y oppoſer, ni ôter au malade une erreur qui lui eſt agréable. Les uns prennent de l'arſenic avec de la gomme adragant ou du blanc d'œuf, dont ils font un cylindre qu'ils ſuſpendent au col après l'avoir enveloppé avec du taffetas; alors il ne peut nuire. Les autres rempliſſent de mercure coulant, une noiſette, & après avoir bouché le trou avec de la cire, ils le font porter au col, pendu dans du taffetas rouge.

On recommande de la poudre ſéchée avec cérémonie ſous un certain aſpect des aſtres, & à certaines heures du jour, en prononçant des paroles malignes; on remplit un ſachet comme ceux dont on vient de parler, de ſorte qu'il ſoit vis-à-vis le cœur; celui-ci n'eſt pas plus utile que les autres, mais il a un inconvénient plus marqué; l'humidité corrompt cette poudre, il en naît des vers qui répandent une mauvaiſe odeur.

Des bubons.

Quand les bubons ſont critiques, on les laiſſe mûrir; mais quand ils ſont ſymptômatiques, il faut les ouvrir par force. Un bubon eſt criti-

que, lorſque le malade guérit à meſure qu'il avance ; le pouls devient meilleur, la reſpiration eſt libre & le malade va mieux ; c'eſt une marque que le venin ſort du ſang par cette voie. On l'amene à ſuppuration par un cataplaſme fait avec la térébenthine & beaucoup d'oignons blancs ; il ne faut pas craindre que cette maniere de le traiter faſſe rentrer le venin. Il y a beaucoup à eſpérer, ſur-tout s'il ne reſte pas de glandes ſquirreuſes. Le bubon n'eſt que ſymptômatique, lorſque dans le temps qu'il paroît, le malade ne va pas mieux, qu'il reſte accablé comme avant ; c'eſt une marque qu'il n'y a pas grande quantité de venin, qu'il ne peut ſortir & que la dépuration n'eſt qu'imparfaite. Il en eſt comme de la petite vérole lorſqu'elle ſort mal, la Fievre ſe ſoutient toujours ; dans ce cas il faut ouvrir promptement le bubon ſans attendre ſa maturité, de peur que la mort ne le prévienne. Une abondante ſuppuration pourra apporter beaucoup de changement : il y en a qui l'ouvrent avec la pierre à cautere ; mais le meilleur moyen eſt d'appliquer ſur le bubon une ventouſe, pour le gonfler & y attirer le venin. Après cela on fait de profondes ſcarifications, puis on met le cataplaſme émollient & pourriſſant. Si la ſuppuration va bien, il y a beaucoup à eſpérer ; mais ſi malgré cela on voit paroître la gangrene, le malade périt bientôt ; on y applique néanmoins la pierre à cautere, & on a recours à l'alexipharmaque.

Des charbons.

Ils se traitent, comme nous l'avons dit dans la Fievre maligne ; on les brûle avec des corrosifs, & ensuite on emporte l'escarre. Lorsque le pouls est foible, on a besoin d'une tisane qui puisse le ranimer. On la fait par exemple avec la racine de scorsonere ou les feuilles d'angélique, de scabieuse, de véronique. On les mêle, ou on les prend séparément ; elle facilite la circulation & produit des moiteurs ou des sueurs. Si le pouls est bon & qu'il y ait de la chaleur & de l'âcreté, on donne une tisane rafraîchissante & alexipharmaque, faite avec la racine de fraisier, d'oseille, d'alleluia. Dans certains cas on combine la premiere tisane avec la seconde, pour en faire une qui puisse remplir les deux indications à la fois.



TROISIEME ET DERNIERE CLASSE.

Des Fievres dépuratoires ou à éruption.

Les Fievres dépuratoires ou à éruption sont celles qui viennent d'un levain étranger au sang, qui produit & entretient la Fievre jusqu'à ce qu'il soit entierement séparé du sang, comme dans la petite vérole, la rougeole, la petite vérole volante, la Fievre milliaire, la Fievre pourprée ; celle-ci ne mérite guere le nom de Fievre à dépuration, puisqu'il ne s'y fait aucune dépuration symptômatique : nous y joindrons la Fievre de lait.

De la petite vérole.

Avant de donner la deſcription de la petite vérole, il eſt à propos d'examiner quatre queſtions qui ſe préſentent actuellement ; nous ne nous arrêterons pas à un grand détail, nous nous attacherons à ce qu'il y a de plus plauſible, ce qui nous ſuffit pour la pratique.

1°. On demande ſi la petite vérole a été connue des Grecs & des Latins, ou bien ſi elle n'a été connue que des Arabes. Les uns ſoutiennent qu'elle a été connue des Anciens, & les autres le nient.

Ceux qui le nient, apportent pour preuve qu'on n'en trouve aucune deſcription dans les Ouvrages des Anciens, qui ont cependant décrit avec beaucoup d'attention les autres maladies connues de leur temps. Non-ſeulement les Médecins n'en font pas mention, mais les Hiſtoriens gardent là-deſſus un profond ſilence ; cependant ſi elle avoit été connue, ils n'auroient pas manqué, en parlant des perſonnes diſtinguées, de dire que telles ou telles perſonnes ont été attaquées, ou même ſont mortes de cette maladie, comme le font quelquefois les Hiſtoriens modernes ; bien plus il n'y a pas de mot grec pour exprimer cette maladie : ces preuves réunies font beaucoup pour la nouveauté de cette maladie. Il ne faut cependant pas s'imaginer qu'on ne connoiſſe ce mal que depuis très-peu de temps ; il y a plus de 800 ans que les

Médecins Arabes en ont fait & donné la description. Avicennes & d'autres en ont parlé l'an 900 de Jésus-Christ.

A ces preuves on peut en ajouter une autre, qui n'est pas moins forte. Si la petite vérole n'étoit pas nouvelle, elle n'auroit pas été connue dans une grande partie du monde comme l'Amérique ; depuis un temps immémorial, elle avoit été répandue dans cette partie où nous voyons que les Espagnols l'ont portée, en Amérique & au Pérou, d'où ils ont rapporté la grosse vérole.

Les Anglois l'ont portée dans le Méxique & autres parties de l'Amérique septentrionale.

Les Hollandois l'ont portée dans les Isles de Bonne-Espérance & autres.

Les Européens l'avoient reçue des Arabes, avant de l'apporter dans ce pays.

Deux Médecins Allemands ont traité cette maladie avec beaucoup d'érudition. Le premier nommé Haen, dans un Ouvrage *de varietate variolarum*, prétend que cette maladie a été connue de Galien & d'Hippocrate sous le nom de *carbunculi*, qui veut dire charbons. M. Wesslon, Médecin d'Hanovre, a réfuté M. Haen; il prétend qu'il n'a pris d'Hippocrate que ce qu'il falloit pour faire une description de cette maladie, en tronquant les passages & en prenant ce qui lui étoit favorable, passant deux ou trois lignes qui parlent de symptômes tout-à-fait différens & contraires à ceux de la petite vérole; par ce moyen on fait dire à un Auteur tout ce qu'on veut. Ce Médecin fait voir que la petite vérole n'a été connue que des Arabes, qui en ont

ont donné les premiers la defcription, & qu'ils l'ont répandue dans l'Afie & l'Europe jufqu'à Touloufe, dans le temps qu'ils fe répandirent dans ce pays vers le cinquieme fiecle, lorfqu'ils firent des conquêtes par-tout jufques dans l'Efpagne & l'Italie.

J'adopte le fentiment de ce Médecin fur la nouveauté de cette maladie, & je crois qu'elle étoit connue des Arabes qui l'ont portée par-tout ; les Européens l'ayant reçue d'eux, l'ont enfuite portée dans le nouveau monde où elle a fait des ravages immenfes.

2°. On demande quelle eft l'origine & la caufe de la petite vérole.

Il y a à ce fujet deux ou plutôt trois opinions ; il y en a qui foutiennent que le fang menftruel contient le principe de cette maladie ; que l'enfant qui s'en nourrit, vient au monde avec les impuretés dans le fang.

Les Arabes qui foutiennent ce fentiment, comparoient le fang des enfans à du vin, qui en fermentant, dépofe fon tartre fur les parois du tonneau ; de même, difoient-ils, parce que l'homme fe purifie du fang menftruel, dont il eft nourri dans le fein de fa mere, il faut qu'il fe faffe une dépuration par la petite vérole.

Cette opinion a beaucoup de partifans ; elle explique aifément pourquoi tout le monde a la petite vérole, & pourquoi on ne l'a qu'une fois.

Beaucoup de perfonnes regardent ce fentiment comme une hypothefe dénuée de fondement, parce qu'on a découvert que ce n'eft pas le fang menftruel qui nourrit le fœtus, mais

un ſang pur ou plutôt une liqueur laiteuſe, qui n'eſt pas d'une mauvaiſe qualité ; d'ailleurs ſi la petite vérole venoit du ſang menſtruel, elle devroit être commune aux autres animaux ; ce qui fait qu'ils l'attribuent aux choſes non-naturelles, ſavoir, l'air, les alimens, le ſommeil, les veilles ; mais ſi elle vient des choſes non-naturelles, comment les Grecs & les Latins ne la connoiſſoient-ils point ? Pourquoi n'auroit-elle pas été en Amérique, avant qu'on l'eût connue dans ce pays.

Cette ſeconde opinion ne peut donc ſubſiſter avec la nouveauté de la petite vérole, au lieu que celle des Arabes le peut.

La troiſieme opinion eſt celle de ceux qui diſent que cette maladie vient d'un venin particulier, qui eſt contagieux ; ce qui pourroit embarraſſer dans ce ſentiment, c'eſt que nous ne voyons pas quelquefois la filiation. On voit tout d'un coup paroître cette maladie dans une Ville, ſans qu'on ſache par où elle a été communiquée ; on eſt porté à croire qu'elle eſt venue naturellement, parce qu'elle ne paroît pas immédiatement après qu'elle a été communiquée ; une perſonne, par exemple, a vu une petite vérole, elle l'a à ſon tour deux ou trois jours après.

J'ai traité un Allemand qui avoit pris la petite vérole chez lui, de ſes neveux ; après quinze ou vingt jours de voyage, il l'eut le quatrieme jour après ſon arrivée. C'eſt une illuſion de croire qu'elle vient autrement, que par contagion ; mais, dira-t-on, ſi la petite vérole venoit d'un venin contagieux, elle devroit périr, parce que le venin, à force de ſe communiquer, devroit s'épuiſer.

Il périroit à la vérité, s'il ne se reproduisoit pas; il ne se produit pas tous les jours ; tous les excès imaginables ne peuvent le produire ; mais pour peu qu'il y ait de ce venin, il peut se multiplier beaucoup ; une personne le communique à vingt autres.

Il en est comme du venin hydrophobique ; l'homme n'engendre pas ce venin, il n'y a que le loup, le renard, le chien en qui il s'engendre. Ces animaux enragent par leur propre fonds ; un homme mordu d'un chien enragé en mordra cent autres, & leur communiquera le venin de la rage. Ainsi le venin de la petite vérole sera multiplié, & les causes non-naturelles y auront contribué, mais elles seules ne l'auront pas produit.

3°. On demande si on n'a la petite vérole qu'une fois, ou si on l'a plusieurs fois.

On peut dire en général qu'on ne l'a qu'une fois, & cela est vrai, sur-tout dans les pays chauds, parce que les pores étant plus ouverts le venin sort mieux, & le sang étant ainsi bien dépuré, n'est pas susceptible de recevoir un nouveau venin.

Dans les pays froids au contraire, la dépuration est moins parfaite ; ainsi le sang est susceptible de recevoir un nouveau venin : ce qui fait qu'on croit avoir cette maladie plusieurs fois, c'est qu'on ne connoît pas assez les maladies de la peau. A Paris, par exemple, on appelle souvent petite vérole volante, de la porcelaine. Une personne attaquée de la porcelaine croyoit avoir la petite vérole ; elle se tenoit bien couverte dans son lit ; je la fis lever au

grand étonnement des assistans, & on connut par la suite qu'elle n'avoit rien moins que la petite vérole. Quand on confond aussi la petite vérole avec d'autres maladies, il n'est pas étonnant qu'on croye l'avoir plusieurs fois. Dans les pays chauds on ne se trompe pas ainsi, parce qu'on connoît mieux les maladies de la peau, & on croit qu'on n'a cette maladie qu'une fois en sa vie.

Il faut distinguer trois temps dans la petite vérole, l'éruption, la suppuration & le dessé-chement.

De l'éruption.

Dans l'éruption, il faut distinguer deux temps; savoir, le commencement dans lequel elle couve, & celui dans lequel elle sort.

Elle couve pendant trois ou quatre jours, quelquefois six ou sept, quelquefois elle paroît le deuxieme; ce qui fait que les enfans sont souvent malades un jour ou deux sans se plaindre; quand on voit les boutons, on peut tabler sur trois ou quatre jours.

Le premier temps est accompagné de plusieurs accidents; savoir, une Fievre ardente avec symptômes, qui sont l'altération, l'inquiétude, un grand mal de tête, douleurs de reins assez violents, assoupissement considérable: où il n'y a pas d'assoupissement il y a délire, ou une espece de comavigil; quelquefois le délire devient plus violent & tourne vers la frénésie; le malade parle, se remue, se débat contre la garde, veut se lever & est à demi-furieux; il a des tressaillemens dans les tendons

du poignet. On remarque des mouvemens convulsifs aux bras, aux jambes; ce qui vient de la contraction convulsive des muscles ; le visage est rouge, les yeux sont enflammés, le malade sent des chatouillemens au nez, il y porte les doigts; quelquefois il se fait saigner, quelquefois il éternue ; il a mal à la gorge, de fréquentes nausées, il vomit. On ne voit pas toujours ces symptômes dans le même malade ; mais en général on en voit la plupart. Quand l'éruption se fait, les accidens deviennent moins forts; ils diminuent à proportion qu'elle se fait bien ; il n'y a presque plus d'accidens dès le quatrieme & le cinquieme jour : la Fievre cesse presqu'entiérement. On compte les jours de la petite vérole, de celui qu'elle paroît ; l'éruption se fait dans l'espace de trois jours, en différentes bouffées, dans des redoublemens de Fievre. Le corps est dans une espece de moiteur ; le second jour, la sortie est plus considérable que le premier & le troisieme : c'est assez ordinairement cette éruption du second jour, qui décide de la maladie.

L'éruption commence par le contour de la bouche au menton, au nez ; il y a aussi quelques grains fugitifs au front, aux mains.

La seconde éruption qui est plus forte, acheve de couvrir le visage, ensuite la poitrine, les reins.

Le troisieme jour, elle se manifeste aux mains, aux bras, aux jambes, aux pieds.

Avant l'éruption, la peau est marbrée, c'est-à-dire, rouge & blanche ; quand la petite vérole doit être abondante, la peau est érysipé-

lateuſe ; dès que l'éruption ſe fait, il paroît des petits boutons rouges, de figure preſque pyramidale.

Quand les boutons ſont éloignés les uns des autres, on la nomme diſtante ou diſcrete ; ſi les boutons ſe touchent, elle s'appelle continue. Ils ſont comme entaſſés les uns ſur les autres, en ſorte qu'un bouton en forme pour ainſi dire quatre ou cinq : elle s'appelle alors confluente.

Quelquefois elle eſt continue & même confluente au viſage, tandis qu'elle eſt diſcrete aux autres parties ; on ne fait guere attention qu'à celle qui ſe montre au viſage.

L'éruption doit être finie le troiſieme jour après qu'elle a commencé à paroître, & quand elle n'eſt pas finie ce jour-là, c'eſt une mauvaiſe marque. La petite vérole eſt lente & pareſſeuſe, le venin ne ſort pas bien ; quand le venin eſt fini, la Fievre dépuratoire ceſſe, parce que le venin n'eſt pas dans le ſang ; ainſi le quatrieme, cinquieme & ſixieme jours, le malade eſt plus à ſon aiſe. On profite de ce temps pour engager le malade à penſer à ſes devoirs, car on a encore de plus fâcheux orages à craindre.

De la ſuppuration.

La ſuppuration ſe fait vers le ſixieme jour ; les boutons ſont alors gros & pleins, la peau eſt plus tendue, plus douloureuſe ; les boutons deviennent blancs, de rouges qu'ils étoient auparavant. Ils ont différentes figures : les uns ſont enfoncés au milieu & relevés à la circonférence, on les appelle grains à godet ; d'autres

ſont demi-ſphériques, étant enflés uniformément. Les grains à godet deviennent auſſi ronds à la fin; les uns & les autres blanchiſſent de plus en plus; ils forment une petite veſſie blanchâtre au bout du bouton, qui contient une liqueur tranſparente & rouſſâtre; cette liqueur devient purulente le huitieme ou le neuvieme jour; c'eſt le dernier degré de ſuppuration : à meſure que le corps des boutons devient blanc, la rougeur de la baſe diminue. Vers le neuvieme jour, la baſe eſt d'un rouge pâle, & tend à la réſolution; tant que la ſuppuration ſe fait, la Fievre n'eſt pas dépuratoire, mais ſuppuratoire : il y a des parties purulentes qui ſe mêlent au ſang. La Fievre dépuratoire ſe nomme Fievre premiere, & l'autre, Fievre ſuppuratoire & ſecondaire. Dans la Fievre ſuppuratoire on voit des boutons qui forment une puſtule remplie d'une liqueur lymphatique ou cryſtalline : c'eſt une ſéroſité tranſparente. Quelquefois les puſtules s'applatiſſent & ſe noirciſſent, ce qui eſt une mauvaiſe marque : ordinairement ce ſont des puſtules charbonnées. Cependant la noirceur n'eſt pas une marque certaine de gangrene; il faut que les boutons ſe ramolliſſent pour cela.

Dans la petite vérole diſcrete, il faut qu'il y ait de la rougeur; mais elle doit être modérée pour être bonne : la circonférence du bouton eſt rouge & enflammée; il doit y avoir des eſpaces blancs entre les boutons : cependant il arrive quelquefois que toute la peau eſt attaquée dans la continue & confluente.

Les boutons ronds ſont ordinairement bons; s'ils ſont de figure angulaire, ils ſont mauvais;

quand les boutons désenflent & se ramollissent; c'est une petite vérole rentrée.

Quelquefois la peau est brûlante & enflammée ; quelquefois elle est froide : l'un & l'autre sont des signes fâcheux.

Il faut qu'elle ne soit que modérément chaude; la suppuration dure jusqu'à dix ou douze jours, alors les boutons se dessechent.

Du desséchement.

Les boutons se dessechent de deux façons; car ou la pustule se creve & laisse tomber le pus, ou elle ne creve pas. Sa matiere s'épaissit & forme une croûte.

Il y a des pustules encroûtées, qui laissent couler le pus; d'autres au contraire ne le laissent point couler, dès qu'elles sont encroutées ; ces croûtes sont grises ou plutôt jaunâtres, quelquefois noires ; ce qui n'est pas toujours une marque de gangrene ; cela vient souvent de ce que le malade s'est égratigné, ce qui a mêlé quelques gouttes de sang qui se sont durcies avec la matiere purulente. Il y a peu ou point de Fievre pendant le desséchement, sur-tout quand les boutons se dessechent sans suppurer; car quand ils se dessechent en suppurant, la Fievre se soutient ordinairement un peu. Le desséchement est fini le quatorze ou le quinzieme jour. On voit cependant quelquefois des petites véroles qui ne sont pas desséchées avant le vingt-deuxieme jour, ce qui n'arrive qu'à celles qui suppurent & se dessechent. Dans les uns, après que les croûtes sont tombées, il y

a des creux ; & dans les autres, il n'y a que des taches d'un rouge violet ou pourpré, qui durent environ un an, ou quand la petite vérole a été abondante, sur-tout s'il y a eu plusieurs grains ramassés ensemble. Les précautions qu'on a eu de saigner & de purger, n'empêchent pas qu'il n'y ait des creux.

Différences.

Il reste peu de choses à dire sur les différences de cette maladie, après le détail que nous en avons fait.

1°. On distingue la petite vérole en discrete, continue & confluente.

2°. En bénigne & maligne.

Elle est bénigne quand il y a peu d'accidens, peu de grains, & que la dépuration se fait bien; il y a en de bénignes, qui dans le commencement ont été dangereuses, par le vomissement, la Fievre, le délire, & qui sont devenues bénignes quand l'éruption s'est faite.

Au contraire, la petite vérole est maligne, quand elle est abondante & accompagnée de fâcheux symptômes. Ainsi quand on voit une grande Fievre avec vomissement fréquent, transport violent ; que la Fievre & le délire augmentent dans le temps de la suppuration, au lieu de disparoître ; que les grains sont charbonnés : si avec cela la petite vérole est confluente au visage, on doit la regarder comme toute maligne.

3°. On distingue la petite vérole, par rapport aux grains dont les uns sont aigus & les

autres ronds ; d'autres tranſparens, cryſtallins ou lymphatiques ; d'autres charbonnés.

4°. Dans le temps de la ſuppuration on diſtingue encore les grains en blancs, en gris, en noirs ; quand la matiere eſt louable, d'une conſiſtance ſuffiſante, les grains ſont blancs, gros, clairs & bordés en bas d'un rouge un peu pâle ; quelquefois auſſi la matiere eſt griſâtre, rouſſâtre, d'un blanc-ſale, ce qui fait les grains gris ; quelquefois ils ſont noirs. Quand les vaiſſeaux ſanguins ont été rongés, le ſang s'eſt mêlé avec la matiere, ce qui marque de l'âcreté.

5°. Enfin on diſtingue la petite vérole en éryſipélateuſe & non-éryſipélateuſe ; elle eſt éryſipélateuſe quand tout eſt rouge d'un grain à l'autre ; toute la peau eſt malade. Quoique la petite vérole ſoit diſcrete, ce n'eſt pas par la ſeule confluence qu'on juge du danger, puiſque la petite vérole éryſipélateuſe, quoique diſcrete, eſt fâcheuſe & dangereuſe. Quelquefois il y a des intervalles blancs entre les grains, & pour lors la petite vérole ne mérite pas le nom d'éryſipélateuſe. Toutes ces différences influent ſur le pronoſtic.

Cauſes.

On ne peut reſtreindre l'explication des cauſes de la petite vérole à celle des cauſes des autres maladies, puiſqu'elles ne viennent pas des cauſes ordinaires, c'eſt-à-dire, du vice des choſes non-naturelles. Elle vient d'un venin contagieux, dont nous ne pouvons développer la génération ni la nature, puiſque nous ne les

connoiſſons point aſſez : nous avons ſeulement trois points à traiter, ſavoir ;

1°. Le caractere & les propriétés du venin qui produit la petite vérole.

2°. Le ſiege de ce venin, c'eſt-à-dire, avec quelle humeur il ſe joint particuliérement.

3°. Par quel moyen, quel méchaniſme ce venin produit les grains de la petite vérole ſur la peau.

Il y a peu de difficulté ſur le caractere & les propriétés de ce venin ; il eſt volatil, ténu, ſubtil, & ſe communique *per fomitem*, par les habits, &c. ce qui ne peut convenir au venin hydrophobique ni à la groſſe vérole, parce que leurs venins ſont trop groſſiers. Il ſe communique de loin ; il eſt phlogiſtique ou inflammatoire, puiſqu'il enflamme la peau ; enfin il eſt âcre & corroſif, ce qui ſe voit par les exulcérations de la peau.

On n'en ſait pas davantage à ce ſujet ; nous ignorerons peut-être toujours les conformations intérieures des liqueurs, telles que l'eau, le vin : comment connoîtrions-nous la conformation du venin ſiphilitique, de l'hidrophobique & de celui de la petite vérole ?

Ce qui regarde le ſiege de la petite vérole, demande un peu plus de détails. Une opinion aſſez commune, c'eſt que le venin de la peau ſe jette dans les glandes cutanées, & produit les boutons. Cette opinion, quoique très-générale, eſt mal fondée. Car,

1°. Les glandes de la peau ſont le ſiege de la rougeole, & il ne convient point de donner le même ſiege à deux maladies ſi différentes.

2°. Si les glandes étoient le siege de la petite vérole, elles suppureroient & se détruiroient, ce qui est contraire à l'expérience; elles seroient toujours creusées; la peau est entamée dans toute son épaisseur. Les petites véroles malignes défigurent d'une maniere affreuse, & il n'y auroit pas de petite vérole qui ne marquât considérablement, ce qui est démenti par l'expérience; je suis convaincu que la petite vérole a son siege dans les cellules du corps muqueux, qui est entre la peau & la surpeau; elles sont susceptibles d'incarnation, & capables de former des boutons, tels qu'on les observe dans la petite vérole.

Dans cette supposition, quand on voit une petite vérole bénigne, le bouton en suppurant ne fera que s'élever & crever la surpeau sans laisser de vestiges sur la peau.

Dans la petite vérole maligne, la peau se trouve gravée, mais c'est parce que le pus est fort âcre & séjourne long-temps : ce qui ne peut arriver sans que la peau de dessus se trouve rongée.

Par quel méchanisme le venin produit-il les pustules de la petite vérole.

Le venin reçu dans le sang se développe; il produit au bout de quelques jours la Fievre, par le moyen des vibrations & des oscillations qu'il excite dans les vaisseaux; le venin se mêle avec l'humeur muqueuse, avec laquelle il faut supposer qu'il a plus d'analogie; il ne s'y mêle pas uniformément, car toute la peau seroit affectée, & on ne voit des boutons qu'en certains endroits, ce qui dépend de la disposition

que peuvent avoir les cellules à s'enflammer, & de la force de la circulation. Une cellule muqueuſe, chargée de venin âcre, picotera & cauſera des criſpations & des enfoncemens dans les cellules qui deviendront rouges. Il y a des endroits où la peau eſt comme marquée, plus ou moins rouge, ſelon qu'il y a plus ou moins de cellules affectées ; cette phlogoſe continuant, la cellule s'enflera & formera un petit bouton rouge, de figure pyramidale, dont la baſe répond à la cellule affectée ou à pluſieurs cellules.

Quoique le venin agiſſe avant qu'il paroiſſe, puiſque dès que la peau eſt rouge, c'eſt un effet du venin qui s'y jette ; cependant on ne date l'éruption que du temps où on voit des boutons, parce qu'il arrive quelquefois que la peau eſt long-temps rouge avant que les boutons ſortent.

Le venin enflamme donc toujours les cellules muqueuſes, en continuant d'y aborder ; elles s'élevent de plus en plus avec rougeur, dès que tout le venin y eſt porté. Il y croupit, parce que les vaiſſeaux lymphatiques qui ont dû l'apporter avec la lymphe, ſe trouvent hors d'état de le reprendre, parce qu'ils ſont gênés par l'engorgement, de ſorte qu'au bout du cinquieme ou ſixieme jour on voit une petite véſicule blanche à la ſommité de chaque bouton. Cette véſicule paroît remplie d'une liqueur un peu louche, mais toujours un peu tranſparente. La véſicule ſubſiſte tant que la pellicule peut réſiſter ſans crever ; la matiere s'y épaiſſit de plus en plus, parce que la chaleur de la baſe diſſipe la ſéroſité, dont une partie cependant reſte dans le pus ; ce

bouton étant en maturité, creve & se desseche, & les glandes cutanées restent libres; ainsi ce n'est plus dans ces glandes que gît le venin ou la petite vérole, mais dans le corps muqueux. D'abord ces cellules s'enflamment; l'inflammation étant trop forte ne peut se résoudre, il arrive extravasion & suppuration, les vésicules crevent & se dessechent.

Voilà quel est mon sentiment, la pratique & la curation n'en sont aucunement dérangées.

Symptômes qui précédent l'éruption.

Avant l'éruption il y a un grand nombre d'accidens, qui sont produits par le mêlange du venin & le plus ou moins de résistance de la peau.

Le venin de la petite vérole étant reçu dans le sang, s'y multiplie comme tous les autres venins; il produit d'abord une Fievre ardente avec les symptômes ordinaires, comme la chaleur, la soif, l'altération, une respiration fréquente, &c. Cette Fievre vient de l'âcreté du venin, qui en agissant sur la cavité intérieure des arteres du cœur, sollicite des oscillations plus fréquentes & plus fortes, ce qui rend la Fievre très-grande. Elle dure tant que le venin reste dans le sang; elle est accompagnée de redoublemens, ce qui doit être attribué au vice des premieres voies; le venin seul causeroit une Fievre continue simple, le vice des premieres voies l'augmente & produit le redoublement. Nous en avons une preuve bien convaincante, en ce que quand on a purgé le malade avant

l'éruption, le redoublement n'eſt pas ſenſible.

Les autres accidens de la Fievre ſont les mêmes que ceux des Fievres continues, & s'expliquent de même. Le venin de la petite vérole, quoique plus analogue avec l'humeur muqueuſe qu'avec les autres, ne laiſſe pas de ſe mêler avec celle-ci plus ou moins; il ſe mêle avec l'humeur pituiteuſe, ce qui produit le chatouillement & les picotemens dans le nez, & ſouvent l'éternuement.

Il ſe mêle auſſi avec la ſalive, & c'eſt ce qui produit une eſpece de ſalivation, parce qu'il irrite les glandes ſalivaires.

Il ſe mêle encore avec l'humeur trachéale, ce qui produit la toux qui n'eſt pas toujours ſi forte que dans la rougeole. Le venin de la petite vérole ſe mêle ſur-tout avec l'humeur ou le ſuc ſtomachal & inteſtinal; de-là les nauſées, les vomiſſemens & les diarrhées qui ſont très-fâcheuſes, parce qu'elles empêchent l'éruption; mais ce qui eſt encore plus fâcheux, c'eſt que le venin ſe mêle avec la lymphe la plus ſpiritueuſe & la plus ſubtile, & porte des accidens où cette lymphe ſe trouve; de-là les aſſoupiſſemens, le délire frénétique, les mouvemens convulſifs des tendons, & quelquefois un aſſoupiſſement frénétique. Ces accidens peuvent encore venir de ce que tout étant pour ainſi dire enflammé, une partie du ſang qui devroit ſuivre l'externe, ſe détourne pour aller dans l'interne; le battement en eſt plus fort, le cerveau eſt comprimé; de-là l'aſſoupiſſement, l'abattement, la douleur de tête; le principe des nerfs eſt attaqué, le tonus ne ſubſiſte plus. Si les fibres

du cerveau ſont irritées, que les unes le ſoient plus, les autres moins, le délire qui vient de la diſcordance paroît bientôt.

Il eſt certain que le venin de la petite vérole produit tous ces ſymptômes, puiſqu'ils diſparoiſſent dès que l'éruption eſt faite. On les voit diſparoître après avoir ceſſé, & après l'éruption; mais nous en expliquerons la cauſe.

Symptômes de l'éruption.

Pour bien entendre ce que nous allons dire des ſymptômes de l'éruption & du deſſéchement, il faut ſe rappeller ce que nous avons dit du venin de la petite vérole, dont la nature nous eſt inconnue : ce n'eſt que par les effets que nous le connoiſſons, & nous y remarquons trois qualités.

1°. Il eſt très-ſubtil, très-volatil, puiſqu'il ſe communique ſans contact immédiat.

2°. Il eſt phlogiſtique ou capable de produire une inflammation, de-là les puſtules ou grains; ce qui marque une certaine âcreté.

3°. Il eſt corroſif; il a quelque choſe de plus que s'il étoit ſimplement inflammatoire & âcre, puiſque l'eau-de-vie eſt âcre & capable de produire l'inflammation, mais elle n'eſt pas corroſive: voilà ce que nous connoiſſons du venin de la petite vérole, & ce qui ſuffit pour la pratique. Il faut encore ſe ſouvenir que nous avons établi le ſiege de cette maladie dans le corps muqueux ou reticulaire, qui eſt entre la peau & la ſurpeau; c'eſt une eſpece de réſeau diſtingué

gué en plusieurs cellules, qui renferment une humeur avec laquelle le venin de la petite vérole a une affinité particuliere ; cela supposé, le reste des symptômes s'explique très-aisément. Après que le venin est reçu dans le sang, & qu'il a produit la Fievre & les différens accidens dont nous avons parlé, à raison de son affinité avec l'humeur muqueuse, il doit arriver que le mouvement particulier causé dans le sang, dégage les parties du venin ; elles se rencontrent avec le corps qui leur est le plus propre ; elles iront dans le corps muqueux, & produiront les accidens dont nous avons parlé.

Supposons qu'une goutte de ce venin tombe dans une cellule du corps muqueux, d'abord il l'irritera, le picotera & causera une espece de crispation dans les vaisseaux qui arrosent la cellule ; la circulation sera gênée, la cellule deviendra rouge & la peau par conséquent : c'est ce qui se voit au commencement où la peau est comme marbrée, c'est-à-dire, de couleur rouge & blanche, plus ou moins rouge selon qu'il y a plus ou moins de cellules affectées ; le venin abordant toujours, la phlogose continue, la cellule s'enfle, se gonfle, devient tendue, éleve la surpeau, en forme un bouton rouge, de figure pyramidale, dont la base répond à la cellule affectée ou à plusieurs autres affectées ensemble.

L'inflammation augmentant, les vaisseaux lymphatiques qui sont gênés, laissent échapper une lymphe qui forme une vessie blanchâtre, plus ou moins grosse, suivant qu'elle est abondante. Les grains sont plus ou moins gros, sui-

vant que le venin se jette dans le corps réticulaire. Si les cellules affectées se touchent les unes les autres, les boutons sont comme les uns sur les autres, & la petite vérole est confluente. Si les cellules sont affectées de proche en proche, sans que les boutons se touchent, la petite vérole est continuée; si les boutons sont plus éloignés, elle est discrete. Alors les cellules du corps muqueux ne sont affectées que de distance en distance; la tête est toujours plus attaquée que le reste du corps, parce qu'il y a plus de vaisseaux sanguins dans cette partie, ce que l'on voit par le coloris du visage. Où il y a plus de sang, il y a plus de venin; d'ailleurs la peau étant plus fine au visage, les cellules prêtent plus aisément : voilà comme se fait l'éruption.

La petite vérole se couve pendant trois jours environ; elle paroît après, & l'éruption dure trois ou quatre jours.

Symptômes de la suppuration.

Vers le cinquieme ou le sixieme jour, on voit une petite vésicule blanchâtre à la sommité de chaque bouton; peu-à-peu la vésicule grossit; la base du bouton est bordée d'un cercle d'un rouge pâle; la chaleur de la base dissipe peu à peu l'humidité, épaissit l'humeur, la rend blanche & lui acquiert l'état de la suppuration. Il y a des grains qui ont un creux au milieu, on les appelle grains à godet; cela arrive aux gros grains, parce qu'ils occupent plusieurs cellules; la cloison qui sépare ces cellules ne s'éleve pas, tandis que les cellules prêtent & s'élevent, ce qui forme un creux, jusqu'à ce que la cloison

venant à crever, ces cellules n'en forment plus qu'une, & forment un bouton qui devient rond. Les autres boutons ſont toujours ronds, parce qu'ils n'occupent qu'une cellule, dont la baſe eſt à peu près ſphérique.

Quelquefois les boutons ſont anguleux; alors trois cellules diſpoſées en triangle ſont affectées, comme on verroit des boutons longs, ſi pluſieurs cellules de ſuite en ligne droite étoient affectées.

Il y a des grains qui ſont clairs, cryſtallins, tranſparens; alors les vaiſſeaux ne verſent que de l'eau ou une ſéroſité ſaline dans les cellules. D'autres grains ſont blancs & ſont remplis de lymphe; d'autres ſont noirâtres, ce qui vient quelquefois de ce que le malade s'eſt gratté & a déchiré quelques petits vaiſſeaux, dont le ſang s'eſt mêlé avec la lymphe de la véſicule; dans ce cas, on ne doit tirer aucun pronoſtic fâcheux; mais ſi on voit des grains noirs, ſans que le malade ſe ſoit gratté, cela vient de l'âcreté du venin, qui ronge les bouts des grains : cela eſt fâcheux à proportion que la noirceur s'approche de la baſe, c'eſt ce qu'on appelle grains charbonneux. On voit par-là que la qualité de la lymphe fait varier la couleur; les meilleurs ſont les blanchâtres, dont la baſe eſt entourée d'un cercle d'un rouge pâle : ils ſont remplis de lymphe pure.

On remarque que dans les femmes nouvellement accouchées, les grains ſont blancs, ce qui vient d'une lymphe laiteuſe; quand les grains ſont blanchâtres, la petite vérole ne creuſe pas; la lymphe eſt trop douce pour creu-

ſer ; lorſque la lymphe eſt mêlée de ſang, les grains ſont jaunâtres, comme dans les fluxions de poitrine ; lorſque le malade rend des crachats rouillés, il y a des petits vaiſſeaux ſanguins crevés. Les boutons bruns ou noirs renferment plus de ſang que les jaunâtres ; ils ne ſont pas rouges parce que le ſang extravaſé dans le corps, & qui n'eſt pas au grand air, eſt noirâtre. On voit des perſonnes rendre des urines noirâtres, ſans qu'elles ſoupçonnent qu'il y ait du ſang, quoique cette noirceur ne vient que du ſang qui s'y trouve ; la baſe des grains eſt plus ou moins rouge, ſuivant le degré d'inflammation qui vient du degré de l'âcreté du venin.

Les intervalles entre les boutons blancs & les éryſipélateux, quand ils ſont blancs, marquent que la quantité du venin n'eſt pas conſidérable ; quand ils ſont éryſipélateux, le venin s'eſt diſtribué dans toutes les cellules du corps muqueux, mais en plus grande quantité où il y a des boutons. Enfin quelquefois les grains rentrent tout d'un coup, ce qui peut arriver dans l'éruption ou la ſuppuration. Dans l'éruption, on voit des grains rouges pleins, tendus, qui diſparoiſſent, de façon que l'éminence n'eſt plus ſenſible : les véſicules, de pleines & tendues qu'elles étoient, deviennent flaſques & mollaſſes, ce qui vient de ce que l'humeur de la petite vérole ne ſe porte plus à la peau. Tandis qu'elle s'y porte, les véſicules s'enflent & s'augmentent ; il ſurvient une évacuation abondante, ſoit par les ſelles, ſoit par les ſueurs ; ou ſi le malade ſe laiſſe aller à quelque paſſion violente,

comme le chagrin, alors le ſang ne fournit plus d'humeur au bouton pour ſe ſoutenir : ce n'eſt pas à dire pour cela que celle qui étoit ſortie, rentre dans la maſſe du ſang ; dans le temps du deſſéchement, les véſicules viennent auſſi quelquefois mollaſſes : c'eſt encore la petite vérole rentrée ; l'humeur n'y porte plus, ce qui arrive lorſqu'elle eſt détournée par des hémorragies, des ſaignées, des évacuations qui ſurviennent mal à propos ; le ſang ne fournit plus d'humeur aux véſicules : elle eſt déterminée ailleurs, mais il en reſte encore dans le ſang.

Symptômes du deſſéchement.

Vers le neuvieme ou dixieme jour, lorſque la ſuppuration eſt parfaite, il arrive ou que les puſtules crevent & la croûte ſe forme en peu de temps, quelquefois dans vingt-quatre heures; ou bien les puſtules crevent, & la matiere qu'elles renferment, étant gluante & viſqueuſe, coule & flue pendant quelque temps. Il ſe forme une eſpece d'ulcere; la chemiſe & les draps ſont gâtés. La chemiſe s'attache à la peau, ou bien la matiere ne coule pas & ſeche dans la veſſie.

Ces trois cas dépendent de la qualité & de la quantité de l'humeur ; ſi elle eſt abondante & liquide, le bouton creve & ſe ſeche bien vîte, quoiqu'elle creve la veſſie. Si les puſtules ſont remplies d'une humeur lymphatique, épaiſſe, d'une conſiſtance débouillie, l'humeur n'aura plus la force de crever la puſtule, & elle ſéchera deſſous la ſurpeau. On voit ſouvent des exemples de ces trois ſortes de deſſéchements

dans une même perſonne, aux mains, aux pieds; il y a des grains qui ſe ſechent ſans crever, parce que la peau eſt dure & forte; il faut couper la ſurpeau pour tirer la matiere qui eſt en deſſous: on voit d'autres grains qui crevent & ſe deſſechent vîte; d'autres coulent & fluent long-temps, & ne cedent qu'à la purgation réitérée, qui abrege & termine la ſuppuration. Il y a un quatrieme cas qui eſt plus fâcheux que les précédens, c'eſt lorſque la ſuppuration ſe fait ſans croûte. L'ulcération continue long-temps, on ne peut manquer d'être marqué; quand les creux ſe font dans le corps muqueux, on n'eſt pas marqué. Les creux ſont quelquefois ſéparés, quelquefois il y a des coutures qui défigurent beaucoup, ce qui arrive quand pluſieurs cellules ſuppurent les unes dans les autres, comme par une eſpece de rigole. Enfin il ſurvient quelquefois des cloux qui ont leur ſiege dans les glandes ſébacées. Il y a des perſonnes qui en ſont long-temps attaquées; quelquefois un mois après que la petite vérole eſt paſſée, elles ont autant à ſouffrir de ces cloux, qu'elles ont ſouffert de la petite vérole: rien n'y remédie que les purgations réitérées, encore ſouvent ne ſuffiſent-elles pas.

Diagnoſtic.

Il renferme cinq articles; il faut reconnoître la petite vérole.

1°. Dans le temps qui précede l'éruption, & lorſqu'elle couve.

2°. Lorſqu'elle ſort.

3°. Dans l'intervalle de l'éruption jusqu'à la suppuration.

4°. Dans la suppuration.

5°. Dans le desséchement.

Dans les quatre derniers temps, les signes diagnostics sont évidens. Dans le premier, on n'a que des conjectures, quoiqu'il soit fort important de la reconnoître, pour employer les remedes convenables; car dans l'éruption tous les remedes sont presque interdits. On n'en peut guere faire dans la suppuration; mais lorsqu'elle ne paroît pas, on est libre de faire des remedes. Il faut donc avoir une grande attention pour tâcher de découvrir si c'est la petite vérole qu'on a à traiter.

1°. L'âge y entre pour quelque chose, les enfans y étant plus sujets que les adultes.

2°. Si une personne ne l'a jamais eue, elle y est encore plus exposée; & il y a lieu de craindre qu'elle ne l'ait, lorsque l'on voit les symptômes de la Fievre dont nous avons parlé.

3°. Le temps y contribue: on voit plus de ces maladies au printemps & en automne que dans d'autres saisons.

4°. Lorsque la personne est d'une Ville ou Village où regne cette maladie.

5°. Si le malade a vu ou fréquenté des gens attaqués de cette maladie. Mais les marques suivantes sont les plus décisives.

Lorsque le malade a un grand mal de tête, un assoupissement involontaire, & des tressaillemens dans les tendons, des éternuemens, des nausées, des vomissemens, mal aux reins, une Fievre violente avec des redoublemens,

en ce cas on a lieu de craindre la petite vérole; & quand on se seroit trompé, il n'y a pas d'inconvéniens, puisque dans le commencement le traitement est le même que pour la Fievre continue ou simple ou à redoublemens. On saigne du pied s'il y a un grand redoublement; s'il n'y a qu'une Fievre brûlante, on saigne du bras; mais si on a lieu de croire que c'est la petite vérole, il faut saigner du pied, donner des lavemens pour nettoyer les premieres voies, dégager la tête & purger avec l'émétique; il n'y a point de temps à perdre, parce qu'on n'a que trois ou quatre jours avant l'éruption; quand ce temps est passé, on commence à mieux s'appercevoir que c'est la petite vérole. On voit des petits grains qui en sont comme les avant-coureurs. Au quatrieme jour, le visage est marbré; une bonne partie du corps l'est aussi. On voit des petits grains qui paroissent en plusieurs endroits du visage. Le cinquieme jour elle est ordinairement manifeste, & si elle ne paroît pas le sixieme, il est probable qu'il n'y aura pas de petite vérole. Il arrive cependant quelquefois qu'elle ne se déclare ouvertement que le septieme ou le huitieme jour; dans ce cas il faut que la Fievre soit petite & intermittente.

Lorsqu'elle sort, l'éruption se fait en trois jours; le premier jour le visage est marqué, le second le tronc est boutonné, & le troisieme les extrémités sont attaquées. Quand l'éruption ne se fait pas ainsi, elle est paresseuse & tardive, le venin a peine à se séparer du sang.

Quand l'éruption se fait bien & avec douceur,

la petite vérole eſt bénigne ; au contraire, s'il y a un grand mal de tête, tranſport ou délire, diarrhée ou mouvement convulſif, la petite vérole eſt maligne.

La quantité des grains fait voir qu'elle eſt confluente, ou continue, ou diſcrete ; on en juge par l'éruption des grains ; on voit les parties du corps qui en ſont les plus marquées. On voit s'il y a eu peu de Fievre, ſi la poitrine eſt libre, ſi le mal de tête eſt violent, ſi les crachats ſont bons, s'il n'y a pas de toux, ſi les urines coulent, ſi les déjections ſont louables.

Dans la ſuppuration, il eſt aiſé de voir ſi les grains ſont à godet ou s'ils ſont ronds ; s'il n'y en a que quelques uns à godet, cela eſt peu important ; mais il faut examiner ſi les veſſies ſont blanches, ou jaunes, ou noirâtres ; ſi la baſe eſt médiocrement rouge, ou ſi elle eſt enflammée ; ſi les intervalles entre les boutons ſont éryſipélateux ou blancs ; s'il y a des taches de pourpre ou non ; ſi la petite vérole rentre ; ſi les grains ſont mollaſſes ou fermes

Enfin dans le deſſéchement, il eſt aiſé de voir ſi les puſtules crevent & ſe deſſechent en peu de temps, ce qui marque que la matiere eſt liquide ; ou ſi les puſtules crevent & coulent pendant quelque temps, ſe tournant vers l'ulcération, ce qui marque âcreté ; ou ſi la matiere ſeche ſans que la puſtule creve, ce qui marque épaiſſiſſement ; ou ſi la matiere coule ſans croûtes. S'il ſurvient des cloux, on les voit pareillement ; ainſi les ſignes des quatre différens temps ſont évidens.

Pronostic.

En général le pronostic de la petite vérole est fâcheux.

1°. Cette maladie est très-incommode ; la peau est enflammée, picotée, douloureuse, la chaleur est importune, sans parler des accidens fâcheux qui surviennent au commencement, comme le mal de tête, la Fievre violente, les nausées, &c. & dans la suppuration la peau est comme ulcérée, elle s'attache à la chemise : ou elle est toute couverte d'ulceres, inondée de pus, & il n'y a pas de maladie qui impatiente davantage.

2°. Elle tient le malade dans une agitation fort grande, en un état convulsif ; elle marque presque toujours les adultes, dont la peau est plus seche ; elle alarme les femmes ; elle grossit les traits ; le nez devient plus gros, la bouche plus épaisse.

3°. Excepté la Fievre maligne, on ne connoît point de maladie ordinaire plus mortelle ; encore souvent elle est plus dangereuse, surtout dans les adultes ; ainsi le pronostic est très-fâcheux & très-incertain. Il faut être circonspect à faire espérer le salut & ne se pas précipiter à condamner le malade. Ce que nous venons de dire ne suffit pas : il faut traiter le pronostic plus au long, & considérer cette maladie dans tous ses temps ; savoir dans l'ébullition, l'éruption, la suppuration & le desséchement.

Temps de l'ébullition.

Il y a dans ce temps des ſymptômes fâcheux & d'autres favorables.

Les premiers ſont une grande Fievre avec des redoublemens violens ; la poitrine eſt embarraſſée, la reſpiration gênée, de grandes douleurs de tête, le délire, le tranſport, le treſſaillement des tendons qui marque l'embarras du cerveau, ce qui eſt le prélude du délire & de l'aſſoupiſſement léthargique, les nauſées fréquentes, une ébullition longue, ſans que la petite vérole ſorte : tout cela réuni fait le plus fâcheux pronoſtic qu'on puiſſe avoir. Il eſt plus ou moins fâcheux, ſuivant qu'il y a plus ou moins d'accidens.

Les ſignes favorables ſont lorſque la Fievre eſt médiocre, que le malade eſt tranquille, la poitrine libre ; en un mot lorſqu'il y a peu des accidens dont nous venons de parler & que ceux que l'on voit ſont médiocres : il arrive quelquefois que l'ébullition eſt très-orageuſe, & que tout ſe tourne aſſez bien ; la petite vérole ſort abondamment, & le lendemain on ſe trouve ſans Fievre ; alors le venin s'eſt ſéparé aiſément, le calme ſe rétablit : ce bonheur n'arrive guere que lorſqu'il y a beaucoup de vomiſſemens, de grandes évacuations, qui ont nettoyé l'eſtomac & évacué cette partie du venin.

Temps de l'éruption.

L'éruption eſt heureuſe quand les accidens

cessent, qu'elle est parfaite & qu'elle est faite le huitieme jour; lorsqu'on voit la Fievre tomber, la poitrine se dégager, le côté libre, les urines couler librement; en un mot une tranquillité parfaite, qui marque qu'il n'y a plus de venin dans le sang ou qu'il n'y en a pas assez pour causer du désordre.

Si la petite vérole est discrete, sur-tout au visage; que les grains soient ronds, élevés, fermes, bien tendus; quand ils sont chauds sans être brûlans, que la peau n'est pas mollasse, alors on peut bien espérer. Il y a des temps où la peau est froide, & n'est pas dans un état de phlogose nécessaire; c'est une petite vérole à demi-rentrée: lorsque l'éruption se fait mal, lentement, imparfaitement, c'est un mauvais signe, sur-tout si elle ne se fait pas en trois jours, dans l'ordre que nous avons marqué; quelquefois elle ne vient que par pelotons: elle est encore fâcheuse quand les boutons sont confluens, ou bien qu'ils sont plats & enfoncés, que la peau est érysipélateuse ou pourprée, quand le malade est dans un état d'inquiétude. En réunissant tous ces signes, le malade est dans le plus mauvais état qu'il puisse être; moins il y a de ces signes, moins il y a de danger.

Temps de suppuration.

La suppuration est heureuse quand les grains sont blanchâtres, d'un blanc de cire ou de suif, & non d'un blanc de linge; quand ils sont opaques & non diaphanes; quand ils sont pleins, tendus, bordés d'un rouge pâle; quand ils ne

ſuppurent point ou ne s'ouvrent point les uns dans les autres ; quand la Fievre eſt médiocre ; quand la tête & la poitrine ſont libres ; quand la peau eſt tendue & bouffie, la bouffiſſure étant l'état ordinaire de cette maladie.

Au contraire la ſuppuration eſt fâcheuſe, quand les grains ſont jaunes, noirâtres ou charbonnés ; lorſqu'ils ſont trop clairs, trop tranſparens, qu'il n'y a que de la ſéroſité ; quand ils ſont mollaſſes dans le cours de la ſuppuration, car à la fin ils doivent le devenir : mais s'ils étoient dans le cours, ce ſeroit une marque que le venin ne ſe porteroit plus à la peau ; qu'il rentreroit & qu'il y auroit un tranſport de l'humeur dans une autre partie. Elle eſt encore plus fâcheuſe, quand les grains s'ouvrent les uns dans les autres, quand la Fievre eſt ſecondaire : celle de la ſuppuration eſt violente, quand la tête où la poitrine ſont engorgées, & quand les urines ne coulent plus.

Temps du Deſſéchement.

Il eſt heureux quand chaque grain ſeche, ſe creve ; la matiere s'épaiſſit ſous l'épiderme, ſans que la peau creve & que la veſſie jette une matiere purulente, & ſeche vîte. Plutôt elle tombe, moins on eſt marqué ; mais il faut qu'elle tombe d'elle-même. Il eſt heureux, quand il n'arrive pas de cloux. Au contraire le deſſéchement eſt fâcheux, quand la matiere coule trop long-temps ; quand après que les croûtes ſont tombées, la cicatrice ne ſe fait pas parfaitement, la peau s'éleve & il arrive de nouvelles croûtes.

Réflexions générales.

L'expérience nous a appris qu'il y a deux ſortes de Fievres dans la petite vérole, ſavoir la Fievre dépuratoire qui eſt la premiere, la Fievre ſuppuratoire qui eſt la ſecondaire. Le temps le plus dangereux eſt celui de la ſuppuration. Le temps fatal de cette maladie eſt du ſixieme au douzieme jour : cela vient de ce que le cerveau ou le poumon ſont attaqués. Il ſe fait une éruption de grains ſur la ſurface des membranes qui enveloppent le cerveau, ſur la membrane qui enveloppe le poumon ; ces grains, dans le temps de la ſuppuration, forment de petits ulceres au cerveau, au poumon ; ainſi il eſt important de bien examiner l'état du cerveau & du poumon, pour ſavoir ce qui s'y paſſe. Il faut que la reſpiration ſoit libre, qu'elle ſoit égale, uniforme, ſans ſifflement, ſans précipitation ; c'eſt alors une bonne marque.

Nous ne jugeons de l'état du cerveau que par celui des fonctions animales. Quand le malade eſt tranquille, qu'il raiſonne juſte, qu'il ſe poſſede bien, qu'il n'eſt pas aſſoupi, c'eſt une bonne marque ; ſi au contraire il eſt dans l'agitation, & dans un état léthargique, qu'il ſouffre de la tête, il y a à craindre, & nous nous convainquons de l'embarras de la tête, en touchant les carotides ; car ces arteres battent d'une façon extraordinaire, s'il y a quelques embarras au cerveau.

Cependant ſi le viſage eſt bouffi, les rameaux des carotides peuvent battre ſans qu'il y ait

embarras intérieur ; mais il y a des cas où elles battent si violemment, qu'il n'y a pas lieu de douter que l'intérieur de la tête ne soit embarrassé, sur-tout si on rencontre encore quelques symptômes qui nous portent à le croire.

Les accidens qui surviennent dans cette maladie, sont extrêmement fâcheux ; il n'y a pas de maladie où l'on meurt plus vîte. Dans la Fievre maligne, quand le malade tourne à la mort, il est dans une espece d'agonie, pendant quinze, vingt & vingt-quatre heures ; mais ici quand le malade se trouve mal, soit dans l'éruption, soit dans la suppuration, il périt en un instant. Cette mort prompte & précipitée, doit venir de quelqu'accident qui n'est pas ordinaire : cela peut venir d'un serrement convulsif du cœur, ou d'un pareil serrement de meninges, qui comprime le cerveau & cause le même effet que l'apoplexie la plus forte.

Curation ordinaire.

Le commencement de cette maladie demande toute l'attention du Médecin, & c'est le temps où il peut agir librement & efficacement. La maladie se passe avec bénignité, s'il se conduit bien ; ainsi si on est appellé auprès d'un malade qui n'ait pas eu la petite vérole, s'il est jeune, s'il a fréquenté des gens qui en sont attaqués, si elle regne dans le lieu où il est, si avec cela on voit que le malade ait des nausées ou vomissemens, s'il y a une Fievre violente, s'il y a mal de tête, aux reins, s'il éternue fréquemment, tout cela fait soupçonner qu'il pourroit

bien y avoir de la petite vérole ; alors on se détermine aux remedes suivans, qui conviennent à la petite vérole & à la Fievre continue simple ou à redoublemens, avec cette différence que si on a lieu de croire que c'est la petite vérole, on se presse plus.

1°. On commence par faire deux saignées, si les accidens sont forts ; si la personne est délicate & qu'il y ait peu d'accidens, on se contente d'une saignée.

On doit sur-tout saigner du pied, parce que la plus grande partie de la maladie porte à la tête & au visage. On fait les deux saignées les deux premiers jours, ou même si le cas presse, le même jour ; ensuite on purge. Quelquefois on purge avant de faire la seconde saignée, à laquelle on ne se détermine que quand on voit les accidens continuer ; on fait souvent cette seconde saignée, lorsque la petite vérole paroît aux yeux du Médecin, sans qu'elle paroisse aux yeux des assistans. On donne au malade du bouillon très-léger, dont il prend de trois heures en trois heures. On fait boire abondamment d'une tisanne simple de chiendent, de réglisse & de guimauve, & si la Fievre est légere on y met celle de scorsonnere. On fait prendre au malade quelques lavemens d'eau, pour dégager les gros boyaux. Après qu'on a fait une ou deux saignées, suivant l'état de la maladie & la force du malade, on purgera efficacement avec les follicules, le sel végétal, la manne, la rhubarbe, deux ou trois grains d'émétique ; & si la Médecine n'a pas agi suffisamment on donne l'émétique en lavage, sans le dire aux parens.

Si les accidens ſont conſidérables, la ſaignée dans l'éruption même eſt ſans inconvénient ; mais quand il n'y a que quelques grains fugitifs, il ne faut pas ſaigner : quelquefois ces grains fugitifs & prématurés paroiſſent trois jours avant la véritable éruption, & s'ils empêchoient d'agir, on ne feroit rien dans le commencement ; c'eſt pourquoi il faut y avoir égard. Si la Fievre eſt médiocre, on donne une potion cordiale, une tiſanne avec la racine de ſcorſonnere, & de l'eau diſtillée de ſcabieuſe & de chardon bénit, le diaphorétique minéral, la thériaque, les électuaires, comme les confections d'hyacinthe ou d'alkermès ; mais on s'abſtient des cordiaux quand la Fievre eſt violente.

Dans ce cas on donne des émulſions cuites ; le ſirop de grenade ou de limon, les juleps rafraîchiſſans; on teint ſi l'on veut le tout en rouge avec le ſirop de coquelicot, ce qui plaît aux aſſiſtans, qui aiment la couleur rouge dans cette maladie.

Dans l'éruption, on ne peut preſque rien faire ; ſi les ſueurs ſont abondantes, on peut changer de chemiſe avec les précautions convenables, ayant ſoin de tenir le malade dans une chaleur modérée.

Dans la ſuppuration on agit un peu plus; on tient le ventre libre par des lavemens purgatifs. On peut donner au malade pour le purger, ou de l'huile d'amandes douces, ou quelques petits purgatifs ſous la forme de juleps, d'apozemes ou de bouillon ; on doit donner au moins de deux jours en deux jours un petit purgatif, ſans en rien dire aux aſſiſtans, Quand la peau com-

mence à se délâcher, on purge efficacement & quand la petite vérole dure long-temps. On fait la même chose quand on voit des cloux ; il faut aussi purger le malade au moins trois ou quatre fois avant qu'il prenne l'air.

Pour nourriture on donne du bouillon dans lequel l'on peut mettre un peu de pain, quand un enfant a mal au gosier ; ce qui arrive vers le quatrieme, le cinquieme ou le sixieme jour : le pain empêche que le gosier ne se resserre. Il y a des personnes qui frottent les yeux avec l'eau-rose, dans laquelle l'on fait infuser le safran ; cela les rend un peu gluants : je les fais laver avec l'eau de guimauve simplement, & non-seulement l'extérieur, mais même l'intérieur, pour faire couler tout le pus qui peut être dedans.

On voit des personnes faire des chapelets de cloportes, qu'ils pendent au col du malade, pour empêcher le gosier de se fermer, ce qui arrive quand il y a quelques grains qui s'enflent dans cette partie : cela ne peut faire ni bien ni mal.

D'autres pendent un gros crapaud vivant à la cheminée ; il s'enfle en mourant, parce qu'on ne lui a pas donné à manger. Par une méchanique qui lui est particuliere, on dit qu'il a avalé tout le venin ; on peut laisser le malade dans cette erreur qui lui plaît.

D'autres nourrissent un mouton, & prétendent que le venin de la chambre s'attache à la laine : cela ne produit d'autre effet que de rendre la chambre un peu plus puante.

On peut si l'on veut garnir le lit tout en rouge,

& même tendre toute la chambre en rouge, comme on le fit au Dauphin, fils de Louis XIV; mais il ne faut pas que la chambre ſoit trop chaude, ne faiſant que peu de feu ſelon les différentes ſaiſons; quelquefois même en été, il faut ouvrir les fenêtres. C'eſt une pratique ſuperſtitieuſe de ne changer ni de draps ni de chemiſe; il faut en changer s'il y a des ſueurs abondantes, & ſur-tout quand par la ſuppuration, la chemiſe & les draps ſe gâtent: pour peu que l'on prenne de précaution, en tenant le malade proprement, on avance la guériſon. On a vu des Médecins prétendre guérir cette maladie uniquement par les ſueurs; mais de trente, il en meure vingt-huit, ce qui a fait abandonner cette pratique.

Cure des accidens fâcheux.

Ces accidens peuvent ſurvenir dans les différens temps, nous allons les indiquer.

Accidens de l'ébullition.

Dans l'ébullition, c'eſt-à-dire, dans les trois ou quatre premiers jours, quelquefois même le ſixieme & le huitieme jour, il peut arriver des accidens ſemblables à ceux des Fievres chaudes: la Fievre eſt violente avec de grands redoublemens, délire & tranſport au cerveau, le comavigil. Un aſſoupiſſement léthargique ou violent, mal de tête, oppreſſion de poitrine, péripneumonie, nauſée, vomiſſement, ſaignement de nez, crachement de ſang, diarrhées, tous ces

accidens n'arrivent pas à la même perſonne. Comme dans ce temps il ne paroît pas de petite vérole, le Médecin peut aller ſon train ; les aſſiſtans ne s'y oppoſent point, & il traite ſuivant les accidens ; on ſaigne du bras ou du pied ; on purge ſimplement, ou avec l'émétique ; on donne des lavemens émolliens & purgatifs, des apozemes rafraîchiſſans ou diurétiques ; quelquefois on emploie les narcôtiques, les cordiaux ; on ſuit le traitement de la Fievre ardente.

Accidens de l'éruption.

Dans l'éruption, le Médecin ſe trouve preſque les mains liées par le préjugé ordinaire, & quelquefois par les ſiens propres.

Les accidens de cet état reſſemblent beaucoup à ceux de l'ébullition ; il y a quelquefois un grand mal de tête, le délire ſurvient ; l'aſſoupiſſement, la diarrhée, le crachement de ſang, le point de côté. Il faut remplir les indications préſentes, comme s'il n'y avoit pas de petite vérole. Dans le cas d'aſſoupiſſement, de délire, de convulſion, il faut ſaigner du pied une ou deux fois ſuivant la violence des accidens, l'âge & les forces du malade. Si après les ſaignées les accidens ſubſiſtent, on donne l'émétique qu'on déguiſe ſous la forme d'une potion cordiale. On donne d'abord l'émétique ſec, c'eſt-à-dire à la doſe de trois ou quatre grains, pour produire un vomiſſement certain ; s'il n'évacue pas ſuffiſamment, on le ſoutient par l'émétique en lavage, dans la tiſanne. Si le pouls eſt fort petit, on peut employer les cor-

diaux forts, comme le ſel volatil de vipere, le lilium, l'eau diſtillée de ſcabieuſe ou de chardon-bénit, avec un peu de thériaque; ſi le malade ſaigne du nez, ce qui prouve que le ſang ſe porte à la tête, on le fait ſaigner du pied; outre cela on ſouffle quelque poudre aſtringente dans le nez : ſi cela ne ſuffit pas, on injecte de l'eau ſteptique, ou de l'eau de rabel, affoiblies d'eau ſimple ; on fait l'injection doucement avec une petite ſeringue.

Si le malade a la reſpiration gênée, s'il crache du ſang, on ſaigne du bras une ou deux fois; enſuite on donne des béchiques, de l'huile d'amandes douces, du ſirop de guimauve ou du looc blanc, ou des apozemes rafraîchiſſans ; on purge avec la manne, on remplit ces indications comme s'il ne paroiſſoit pas de grains. S'il y a des diarrhées, on donne des lavemens avec la décoction de tripe, ou de verbaſcum, ou de graine de lin. On peut mettre dans ces lavemens un peu d'huile d'amandes douces, un peu de ſirop de pavot; on les fait garder long-temps. Si cela ne ſuffit pas, on purge avec le ſirop magiſtral; après quoi on donne le diaſcordium : cette diarrhée vient des grains qui ſe ſont formés dans les inteſtins.

En un mot ſoit qu'il y ait délire, aſſoupiſſement, inflammation de poitrine, diarrhée, il faut remplir toutes ces indications. Il eſt vrai que cette pratique a beſoin de juſtification. Pendant long-temps, on a eu des idées bien différentes; on croyoit que la ſaignée rappelloit le venin du dehors au dedans; on n'oſeroit, par exemple, ſaigner une perſonne attaquée du

vice vérolique, qui auroit une chaudepiſſe, des bubons, des poulains enflammés ; s'il y avoit phymoſis ou paraphymoſis, des chancres à la tête de la verge. On ne doit, dis-je, ſaigner, de peur d'attirer le virus en-dedans. Préſentement on eſt bien guéri de ces préventions, & on ne balance pas de ſaigner dans tous ces cas, non plus que dans la petite vérole. Afin que l'éruption ſe faſſe bien, il faut que le ſang circule avec régularité, uniformité & avec une vîteſſe modérée dans les accidens dont nous venons de parler ; le ſang circule avec peine & précipitation ; la ſaignée rétablit le calme & la régularité de la circulation, & procure une abondante éruption. Si le malade meurt en ce cas, ce n'eſt pas la ſaignée qui le fait mourir, en empêchant l'éruption ; mais c'eſt la force du mal qui, malgré la ſaignée, emporte le malade, à moins qu'on ne ſaigne juſqu'à épuiſement : or c'eſt ce qui n'arrive guere à un Médecin prudent & éclairé ; une ou deux ſaignées ſont bonnes & ne peuvent épuiſer.

On doit en dire autant de la purgation, qu'il eſt à propos d'employer. Les accidens viennent du venin dans le ſang, ou des matieres d'une mauvaiſe qualité amaſſées dans les premieres voies, qui donnent une Fievre accidentelle : avec cela on bannit une partie du venin qui étoit dans le ſang, dont on prouve la premiere dépuration. Quand il eſt néceſſaire, on donne en même temps les cordiaux. Cette pratique eſt fondée ſur l'expérience & ſur l'exemple des Médecins qui purgent & qui ſaignent.

Tel malade qui étoit dans un état ſi fâcheux,

qu'il ne pouvoit pousser la petite vérole, la pousse parfaitement après une saignée du pied. Tel homme qui étoit au lit de la mort, revient après une purgation. Rien de plus dangereux que l'éruption manquée ; mais dans ce cas le malade mourroit encore plus sûrement, si on n'employoit la saignée & la purgation qui réussissent quelquefois. On expose aux assistans le danger du malade ; on le leur représente vivement, quelquefois ils se rendent en consultant ; & s'il survient quelque malheur, ils font moins de reproches. Une pratique qui a bien réussi à M. Astruc est de donner des cordiaux, non en poudre ni en sel, mais dans une potion sudorifique ; par exemple, donner une légere décoction de chardon bénit, d'ulmaria, d'euphraise & de scabieuse ; on fait bouillir légérement quelques-unes de ces herbes dans une bonne quantité d'eau ; cela pousse doucement à la peau, & produit une légere moiteur ; on fait boire abondamment. Cela fait une espece d'humidité, & échauffe moins que les cordiaux ; au défaut des plantes, on peut se servir d'une infusion légere de vulnéraire suisse ; on en donne deux ou trois gobelets au malade. Il en prend plus volontiers que de la tisane : on peut y mettre un peu de sirop capillaire pour adoucir.

Accidens de la suppuration.

Le premier accident, & qui arrive aussi dans l'éruption, c'est de voir rentrer la petite vérole ; elle ne disparoît pas tout à fait ; les boutons, au lieu d'être rouges & tendus, deviennent

plats, pâles & flasques; dans ce cas la matiere ne porte pas à la peau; on a recours à une potion cordiale un peu forte & on la donne vîte; on met dans l'eau distillée de chardon-bénit, ou le lilium, ou de la confection d'alkermès, d'hyacinthe.

On fait prendre de temps en temps une cuillerée de cette potion cordiale; si le cas est pressant, on en fait prendre plusieurs cuillerées à la fois. Souvent la petite vérole rentre, parce qu'il survient une espece de frisson qui resserre la peau; alors on donne une bonne secousse, après quoi on soutient le vomitif par une purgation ordinaire, ou l'émétique en lavage. Si le pouls étoit gros, fort, plein, il faudroit saigner avant, mais il est rare que la petite vérole rentre avec un tel pouls; il faut donner promptement les cordiaux, recourir à l'émétique, & agir promptement, parce que le malade peut être emporté en deux ou trois heures: on en voit peu revenir d'une petite vérole rentrée, cependant il faut faire ce qu'il convient.

Le deuxieme accident qui peut survenir, c'est le délire & l'assoupissement; ce qui vient d'un engorgement du cerveau. S'il y a assoupissement, c'est quelqu'engorgement qui empêche la distribution des esprits; s'il y a délire & transport, cela vient du battement des arteres & de l'inflammation. Dans ce cas il faut faire saigner du pied une ou deux fois, après cela recourir à l'émétique, pour nettoyer les premieres voies & rétablir la circulation. S'il y a grand assoupissement, on donne une po on cordiale; le sel volatil de vipere à bonne dose,

un peu de lilium. S'il y a convulſion, donnez de la poudre de caille-lait ou la poudre de valériane ſauvage, dix grains; on peut y ajouter un peu de thériaque, & mettre même dans la potion un peu de narcotique, pour détendre les fibres. S'il y a délire ſans convulſion, on donne le laudanum, la teinture anodine; on fait prendre au malade de quatre heures en quatre heures la valeur d'un quart de grain d'opium à chaque fois; par ce moyen on l'interrompt auſſi-tôt que le délire ceſſe: on donne pour boiſſon une tiſane ſudorifique & diurétique, dont nous avons parlé.

Le troiſieme accident, c'eſt la diarrhée; elle arrive parce que les boutons éclos dans les inteſtins, y fluent & ſuppurent, ce qui vient auſſi de ce que le malade n'a pas été purgé dans l'ébullition. Si la diarrhée vient des boutons des inteſtins qui fluent & ſuppurent, on donne des lavemens de bouillons gras, de tripes, de deux heures en deux heures: on les donne en petite doſe, afin que le malade puiſſe les garder; dès que le malade a rendu ſon lavement, on lui en donne un autre; on peut lui en donner qui ſoient faits avec une décoction de verbaſcum, de ſirop de pavot, la doſe d'un gros ou d'un gros & demi: outre cela, on peut faire prendre au malade du ſirop de guimauve ou de l'huile d'amandes douces; cette pratique eſt excellente pour graiſſer & adoucir les inteſtins. Si la diarrhée vient de matieres étrangeres, on a recours à la purgation; on y eſt forcé, ſur-tout s'il y a des tranchées: s'il rend des glaires avec du ſang, on purge avec

l'ipécacuanha & le ſirop magiſtral. S'il ne rend que des matieres fécales, ou lui donne le catholicum à la doſe depuis ſix juſqu'à douze gros.

Le quatrieme accident, c'eſt lorſqu'il y a des grains charbonnés : ils ne ſont pas répandus par tout le corps ; il faut bien diſtinguer ſi ce ſont des grains qui ne ſont noirâtres que parce que le malade s'eſt gratté, d'avec ceux qui ſont véritablement charbonnés ; ceux-ci ſont d'un mauvais augure. On donne alors des cordiaux, une potion cordiale, une boiſſon diurétique ; on applique ſur ces grains charbonnés des linges trempés dans l'eau-de-vie camphrée, & l'onguent de ſtyrax ; l'eau-de-vie camphrée empêche la gangrene, & le ſtyrax met la baſe en ſuppuration : il ne faut pas négliger la ſuppuration.

Le cinquieme accident eſt le mauvais état des yeux ; s'il arrive qu'ils ſe ferment, qu'ils ſe bourſouflent, qu'ils deviennent gros, il s'y eſt amaſſé une humeur viſqueuſe ; ſouvent ce ſont les larmes qui s'amaſſent, s'épaiſſiſſent & forment comme une matiere purulente. Il faut examiner s'il y a des grains ſur la paupiere au grand angle de l'œil, proche le ſac lacrymal, ou ſur la paupiere ; les yeux ſe fermeront alors, & les paupieres s'enfleront : s'il y en a très-peu, les yeux ne ſe fermeront pas ; s'il y a des grains vers le ſac lacrymal, il eſt dangereux qu'ils ne donnent lieu à une fiſtule. Il ſurvient auſſi quelquefois des grains aux cils, & dans ce cas la ſuppuration creuſe quelquefois juſqu'au cartilage ; il s'y forme de petits ulceres qui ne guériſſent pas. M. Aſtruc a vu des perſonnes qui en avoient depuis trente ans ; ſi le cartilage

guérit, ce n'eſt que par exfoliation, comme il arrive aux os. Ces cartilages ſont trop délicats, pour qu'on y puiſſe attendre une exfoliation. Enfin quand il y a des grains à la conjonctive ou à la prunelle, il y ſurvient aſſez ordinairement des ulceres très-fâcheux.

Dans le premier cas, c'eſt-à-dire, s'il y a des grains ſur la paupiere, il n'y a rien à faire, que de tenir les yeux ouverts ; pour cela il faut les humecter avec de l'eau tiede toute ſimple ou avec de l'eau de guimauve. Quand on a lavé l'œil au malade, il doit faire en ſorte de l'ouvrir, ou bien on lui ouvre doucement ; & dans toute ſon étendue, & alors on l'humecte encore avec l'eau de guimauve, en ſorte qu'il en tombe quelques gouttes ſur le globe de l'œil ; ſur-tout s'il y a des grains ſur la conjonctive, on le lave deux ou trois fois par jour.

S'il y a des grains aux cils, il faut les humecter ſouvent avec l'eau tiede ſimple ou l'eau de guimauve ; s'ils ulcerent le cartilage, on met dans l'ulcere la poudre de plomb brûlé & celle d'antimoine. Si les ulceres ſont au coin de l'œil, on les humecte de la même maniere, pour empêcher l'ulcération. On ſuit la même pratique s'il y a des grains ſur la conjonctive ou à la prunelle ; en lavant ainſi, on conſerve la vue ; il reſte ſouvent des petites taches ; on les diſſipe avec le ſucre candi & deux parties de ſel commun ; on en ſouffle dans l'œil ; ſi cela ne ſuffit pas, on y met une égale quantité de ſel marin & de ſucre candi, on réuſſit preſqu'immanquablement.

Accidens du desséchement.

Il y a quelquefois des grains qui suppurent long-temps pour se sécher entiérement ; d'autres suppurent sans croûte, d'autres sous la croûte, sans crever ; quelquefois il survient des cloux : il faut en ce cas purger de deux jours l'un jusqu'à quatre fois, & appliquer sur ces cloux un emplâtre de diachilon ; faire prendre des bouillons faits avec le poulet & le veau, avec le cochléaria, le nasturtium, la scolopendre, ensuite du lait coupé avec la décoction de squine.

Précaution.

Pour empêcher d'être marqué, presque tous les remedes qu'on emploie pour cela sont inutiles ; quelques personnes piquent les grains avec une aiguille pour tirer le pus. Ils les frottent ensuite avec de l'huile d'œuf ; mais par ce moyen on ne fait sortir que la matiere la plus claire, & celle qui est plus épaisse & plus propre à creuser, reste. D'autres ouvrent les boutons en les coupant avec des ciseaux & couvrent le visage avec de l'huile d'œuf ; mais la petite vérole suppure plus long-temps, & creuse plus profondément. D'autres emploient la crême, le beurre frais, mais cela entretient les croûtes ; elles dessechent plus tard, & la peau en est plus marquée.

Le meilleur, c'est la graisse de pendu, parce qu'elle fait sécher plus vîte la petite vérole ; si le jour d'après la siccation, on pouvoit lever

la croûte, on éviteroit la cicatrice. Cette graiſſe eſt chaude & réſolutive ; elle deſſeche plus promptement. En deux jours la petite vérole eſt en croûte ; il ne faut pas l'employer, que la ſuppuration ne ſoit à demi-faite ; on fond cette graiſſe, on frotte le viſage deux fois le jour avec une plume ; l'endroit où l'on a frotté marque moins que les autres endroits ; dans les oreilles où l'on n'a pas frotté, la petite vérole ſeche trois jours plus tard. Cette graiſſe diſſipe l'inflammation qui eſt la baſe des grains.

Selon M. Aſtruc, les regles ſurviennent preſque toujours dans la petite vérole, ſur-tout dans le temps de la ſuppuration ; il faut, dit-il, les laiſſer couler, donner une tiſane diurétique : celles qui viennent hors du temps accoutumé, ne ſont pas mortelles. Les bains chauds peuvent être utiles ; ils aident la tranſpiration ; l'eſprit de vitriol eſt bon dans l'hémorrhagie.



De la rougeole.

La rougeole eſt une Fievre dépuratoire, puiſqu'il y a éruption de matiere étrangere, connue ſous le nom de venin ; c'eſt en quoi elle reſſemble à la petite vérole : mais au lieu que la petite vérole a quatre temps, la rougeole n'en a que trois ; ſavoir, l'ébullition, l'éruption & la réſolution : voyons ce qui arrive dans ces trois temps.

1°. L'ébullition de la rougeole reſſemble aſſez

exactement à celle de la petite vérole ; il y a de même Fievre continue avec redoublemens, grande soif, mal à la tête, à la gorge, aux reins, envies de vomir, quelquefois vomissement, picotement & démangeaison à toute la peau ; mais ces accidens sont plus légers & moins effrayans que dans la petite vérole. Il y en a sur-tout qui distinguent la rougeole de cette derniere ; c'est une toux seche & très-opiniâtre dès le commencement de l'ébullition : ce n'est pas une toux de rhume ou de fluxion de poitrine ordinaire, mais une toux gutturale & uniquement du gosier. Le temps de l'ébullition n'est pas réglé, il dure quelquefois huit à neuf jours ; mais ordinairement la marche de la rougeole est plus prompte, l'ébullition ne passe pas trois ou quatre jours.

2°. Dans l'éruption, il se forme des petites pustules rouges pyramidales ; le premier jour, au visage, autour de la bouche, quelquefois au front plutôt qu'ailleurs ; le second, au tronc, c'est-à-dire, à la poitrine & aux reins ; le troisieme jour, aux extrémités. Les grains rouges & érysipélateux commencent beaucoup mieux que ceux de la petite vérole ; dès le premier jour on les distingue d'avec ceux de la rougeole ; ils sont beaucoup moins gros & extrêmement rouges. Ils sont trois jours rouges, à compter du premier jour de l'éruption ; après quoi ils commencent à pâlir dès le troisieme jour, & se résolvent le quatrieme ou le sixieme jour ; il ne paroît plus rien, la peau redevient unie & elle reprend sa couleur ordinaire.

La résolution dure ordinairement deux jours, quelquefois trois, & la rougeole ne dure en tout que sept, huit ou neuf jours au plus; rarement va-t-elle à dix, à compter du premier jour de l'éruption; la toux est importune dans le premier temps de la rougeole. Elle diminue lorsque l'éruption se fait, mais elle augmente pendant la résolution, & dure souvent quinze jours au moins, même plus long-temps après la guérison de la rougeole, qui oblige le malade de prendre le lait. Ce n'est pas tout, cette maladie laisse souvent après elle de mauvais reliquats, des fluxions sur les yeux, sur les oreilles, des engorgemens dans les glandes du col, d'où il s'ensuit que les reliquats de la rougeole sont, à choses égales, pires que ceux de la petite vérole.

Les Latins appelloient autrefois la rougeole, *rubeola*, nom qui répond parfaitement au François; à présent on l'appelle *morbilli*: ce dernier terme s'emploie d'abord pour signifier la petite vérole, la rougeole, la Fievre milliaire; mais il est à présent affecté à la rougeole seule. Les Espagnols lui ont donné le nom de serampion; on ne sait pas bien l'étymologie de ce terme, mais il est probable qu'ils ne lui ont donné ce nom, que parce que c'est celui d'un auteur qui en a donné une description fort exacte.

Il y a plusieurs sortes de rougeoles; on appelle simple celle dont les boutons sont peu élevés, & dont les boutons sont très-rouges & comme érysipélateux; outre ces especes, il y en a qu'on nomme dartreuses, ce sont celles qui se

terminent dès que la Fievre cesse & laissent après elle des humeurs qui constituent de vraies dartres seches, ordinairement très-opiniâtres; enfin la rougeole se trouve quelquefois compliquée avec la petite vérole, quelquefois avec le pourpre.

Les accidens & la Fievre qui paroissent dans le premier temps de la rougeole, annoncent que son éruption est causée par un levain particulier mêlé avec le sang. Comme on ne connoît pas les qualités, la figure, la nature, les parties de ce venin, on ne peut en connoître les propriétés que par son effet. La rougeole se guérit plus promptement & plus sûrement que la petite vérole. Le venin qui la produit se dissipe donc plus facilement que celui de la petite vérole; il est plus ténu, plus subtil, plus volatil.

2°. La petite vérole suppure, & la rougeole se termine par résolution; donc l'humeur de la petite vérole ne peut pas se résoudre comme celle de la rougeole, donc elle est plus grossiere. Ce levain est non-seulement moins grossier que celui de la petite vérole; il est donc plus ténu, plus fluide, plus volatil. Celui de la petite vérole produit une inflammation durable, plus grande, plus forte, qui ne peut se résoudre: celui-là au contraire ne produit qu'une inflammation légere, courte, passagere, qui ne suppure pas; il n'irrite, il ne pique, il ne ronge pas tant le tissu des parties, que celui de la petite vérole; il est donc moins âcre & moins rongeant, moins phlogistique; il est donc aqueux, peu âcre, peu mordicant.

Le venin de la rougeole ne se dispose pas comme

comme celui de la petite vérole dans les cellules du corps muqueux : car il éleveroit des véſicules comme la petite vérole. Il y a plus d'apparence qu'il ſe porte dans les glandes milliaires, qui ſervent à la ſecrétion de la ſueur, & ſortant avec elle, irrite ces glandes, les picotte, les fronce, les enflamme & les fait paroître rouges & plus groſſes : ce venin diſſipé, les glandes milliaires ne ſont plus irritées ; elles reprennent leur état naturel, & la couleur rouge diſparoît. Le ſiege que nous aſſignons à l'humeur de la rougeole eſt confirmé par la reſſemblance qu'il y a entre cette maladie, les dartres & la Fievre milliaire, qui, ſelon l'avèu de tous les Médecins, ont leur ſiege dans les glandes milliaires, où dans le commencement ſe fait la réſolution de la rougeole. Les uns prétendent que le venin ſe diſſipe par la tranſpiration ; d'autres veulent qu'il ſoit repompé par les vaiſſeaux lymphatiques de la peau. Chaque ſentiment eſt vrai dans un ſens ; le venin ſe diſſipe quelquefois entiérement par la tranſpiration, & alors la rougeole ne laiſſe pas de mauvais reliquats après elle. Les autres fois, le venin ne ſe diſſipe qu'en partie, ſoit qu'on ait expoſé le malade ou qu'on ait empêché la tranſpiration par quelqu'autre cauſe ; & alors ce qui ne peut être emporté par les vaiſſeaux lymphatiques, ſe remêle avec le ſang : c'eſt de-là que nous viennent ces reliquats de la rougeole, une démangeaiſon qui inquiete le malade & l'empêche de dormir, en ſe mêlant avec la lymphe bronchiale & trachéale ; elle cauſe une toux importune & particuliere, qui ſemble n'attaquer que

le larynx. Enfin en ſe mêlant avec la morve, elle excite des éternuemens violens.

La rougeole commençant à ſortir, tous les accidens ceſſent & diminuent conſidérablement, parce que l'humeur de la rougeole trouvant une iſſue libre dans les glandes milliaires, abandonne le ſang & ne ſe porte point du moins en aſſez grande quantité dans les glandes bronchiales, gaſtriques, pituitaires; mais ce venin ſe portant abondamment dans les glandes milliaires, ſe rengorge, & produit les petits boutons rouges de l'éruption; mais cet engorgement n'eſt pas aſſez conſidérable pour arrêter le cours de la lymphe & du ſang: c'eſt pourquoi les puſtules ou les taches commencent à pâlir le troiſieme jour de l'éruption. Les différens caracteres de la rougeole dépendent de la quantité & de la qualité du venin; s'il eſt très-abondant, la rougeole ſera confluente; s'il eſt en très-petite quantité, il y aura peu de boutons; s'il eſt épais, l'engorgement des glandes ſera plus conſidérable, & la rougeole ſera quelquefois mauvaiſe, & la toux opiniâtre.

Symptômes.

Pour expliquer ces ſymptômes de la rougeole avec ordre, il en faut faire trois claſſes: la premiere renfermera les accidens de l'ébullition; la ſeconde, ceux de l'éruption; & la troiſieme, ceux de la réſolution.

Les accidens de l'ébullition ſont la Fievre continue avec redoublemens, le mal de tête, de reins, l'agitation, l'inſomnie, le délire, &

quelquefois les convulsions dépendantes du mélange de l'humeur de la rougeole avec le sang, qui étant mis en mouvement, produit des effets variés sur les différentes parties. A cette cause, il faut ajouter le vice des premieres voies, qui fournissant continuellement au sang de mauvais sucs, entretient & augmente la Fievre propre à la rougeole. L'humeur est non-seulement mêlée avec le sang ; mais dès quelle est mise en mouvement, elle se mêle avec plusieurs humeurs excrémentielles & produit différens accidens. Ainsi en se mêlant avec la lymphe, elle cause des nausées, des envies de vomir très-fréquentes ; en se mêlant avec l'humeur qui se filtre dans les glandes milliaires, elle excite sur la peau des picotemens, un fourmillement plus ou moins boutonné ; il sera érysipélateux, s'il n'y a que peu d'intervalle, c'est-à-dire, si les boutons sont fort nombreux, & entassés les uns sur les autres ; enfin la rougeole est compliquée avec la petite vérole, lorsque ces deux venins se rencontrent ensemble & produisent chacun leurs symptômes, qui leur sont propres : la Fievre diminue le second jour de l'éruption, rarement elle s'étend au troisieme.

La résolution commence à se faire le troisieme jour de l'éruption, parce qu'une partie du venin se dissipe par la transpiration, & une autre est reprise par les vaisseaux lymphatiques & rentre dans le sang. Une preuve que cela arrive ainsi par l'action du venin, c'est que la toux augmente lorsque la suppuration se fait ; c'est pourquoi si la partie du venin qui se dissipe par la transpiration, est plus abondante que celle qui est

reprise par les lymphatiques, la rougeole se guérit promptement; si le contraire arrive, il reste une toux importune, des fluxions sur les yeux, sur les oreilles : au reste ces accidens n'arrivent que lorsque par le froid ou par quelqu'autre faute, on a empêché la transpiration de l'humeur morbifique, laquelle se trouve par-là obligée de rentrer dans le sang, & se mêle avec l'humeur qui se sépare dans les glandes lacrymales ou dans celles des oreilles, y produit par son âcreté une espece d'érysipele ou d'inflammation; la toux qui reste après, assez souvent ne reconnoît pas d'autre cause, je veux dire le mêlange du venin avec l'humeur bronchiale. Quelquefois sur la fin de la rougeole la surpeau se fend, & tombe par écailles peu après, comme du son : cela arrive lorsque la rougeole a été très-abondante, parce que dans ce cas la chaleur de la peau étant fort considérable, l'épiderme se trouve desséché au point de se fendre & de tomber. Lorsque les boutons sont moins nombreux, l'épiderme n'est pas si desséché, & la rougeole se résout sans ces circonstances.

Diagnostic.

Il s'agit 1°. de prévoir la rougeole dès le commencement, c'est-à-dire, avant l'éruption.

2°. La reconnoître lorsqu'elle est sortie.

3°. En distinguer les différentes especes.

4°. La suivre dans ses progrès. Quant au premier chef, il est difficile de connoître la rougeole avant son éruption; au reste les accidens qui la précedent sont le mal de tête, de reins,

les envies de vomir & ſouvent les vomiſſemens; mais ces accidens conviennent auſſi à la petite vérole ; auſſi on ne doit porter ſon jugement qu'avec beaucoup de prudence. Cependant on eſt autoriſé à croire que c'eſt la rougeole, ſi cette maladie regne actuellement ; s'il n'y a pas de petite vérole ; ſi le malade a été voir des malades de la rougeole. On en eſt encore plus certain, par la toux gutturale qui importune le malade ; au reſte quand on prendroit la rougeole pour la petite vérole, l'erreur ne tireroit pas à conſéquence : le traitement eſt le même.

L'éruption une fois faite, il eſt facile de diſtinguer la rougeole de la petite vérole ; les grains de la premiere ſont beaucoup plus rouges que ceux de la ſeconde. Ils groſſiſſent en beaucoup moins de temps, puiſqu'ils ont acquis leur groſſeur dans l'eſpace de quatre heures. Enfin ce qui eſt certain, c'eſt qu'il ne ſe forme pas à leur pointe des petites véſicules blanches comme dans la petite vérole. Il n'eſt pas moins difficile de diſtinguer les différentes eſpeces de rougeole. La vue ſeule ſuffit, pour faire diſtinguer ſi elle eſt confluente ou diſcrete ; ſi elle eſt plus abondante à la tête ou au reſte du corps ; ſi elle eſt éryſipélateuſe ou non ; ſi elle eſt mêlée avec la petite vérole ou non : & le toucher nous inſtruit ſi elle eſt boutonnée ou ſimple.

Les progrès ſe connoiſſent auſſi ſans peine ; l'ébullition ſe manifeſte par ſes accidens propres ; l'éruption ſe connoît d'elle-même, & on juge que la réſolution ſe fait quand les boutons pâliſſent & s'applatiſſent : ce qui arrive d'ordinaire le troiſieme jour de l'éruption.

Pronoſtic.

En général la rougeole eſt une maladie dangereuſe, par rapport aux accidens qui la précedent, ceux qui l'accompagnent, ceux qui la ſuivent, & par ſa cauſe. Je dis

1°. Par les accidens qui la précedent : car une Fievre continue avec redoublemens, avec une toux importune, ſans compter les autres accidens de l'ébullition, eſt toujours à craindre.

2°. Par ceux qui l'accompagnent : le ménagement que demande l'éruption, fait tout le danger, car il eſt également dangereux de vouloir trop pouſſer la rougeole, que d'empêcher l'éruption.

3°. Par ceux qui ſuivent : c'eſt ordinairement une toux importune, qui attire quelquefois la phthiſie, quelquefois le crachement de ſang, ou bien des fluxions opiniâtres ſur les yeux, ſur les oreilles ; & ces derniers cauſent quelquefois la ſurdité. Enfin la rougeole eſt dangereuſe par rapport à ſa cauſe, étant produite par un levain étranger mêlé avec le ſang, qu'on a à craindre qu'il ne cauſe des ravages funeſtes, des dérangemens fâcheux à toute l'économie animale. Au reſte la rougeole n'eſt pas ſi dangereuſe à beaucoup près que la petite vérole ; le venin eſt beaucoup plus ſubtil, moins âcre, & ſe diſſipe plus promptement ; de plus, on n'a pas de dépôts à craindre dans les parties internes, comme dans la petite vérole : car les principaux accidens & les plus funeſtes dépendent

des dépôts & des ſuppurations, qui ſe font dans le cerveau & dans la poitrine.

On doit eſtimer le danger de la rougeole,

1°. Selon que l'éruption eſt plus ou moins foible, plus ou moins plombée.

2°. Selon la grandeur de leurs accidens, & leur nombre.

3°. Selon que le venin ſe diſſipe plus ou moins promptement; quand il ne ſe diſſipe que peu à peu, on n'a pas à craindre qu'il reflue dans le ſang; mais s'il ſe diſſipe trop promptement, il eſt à préjuger que tout n'a pu ſe diſſiper ſi-tôt par la ſueur, & que le reſte eſt pris par les vaiſſeaux lymphatiques.

4°. Enfin ſelon que la rougeole laiſſe ou ne laiſſe pas de reliquats.

Curation.

Les trois différens temps de la rougeole demandent une conduite différente dans l'ébullition; on a les mêmes indications à remplir que dans la petite vérole, il faut par conſéquent avoir égard à la Fievre dépuratoire & aux autres accidens; auſſi on commence par ſaigner du bras, ſi la toux eſt importune, & du pied ſi quelqu'accident notable fait craindre pour la tête. Une ſaignée ſuffit ordinairement, mais on en peut faire deux, ſi les accidens le demandent; après la ſaignée on ordonne un lavement avec la caſſe, pour préparer à la purgation; ſi la toux n'eſt pas violente, ou s'il n'y a rien à craindre pour la tête, on ſe ſervira d'un purgatif ordinaire, fait avec la caſſe, la manne,

le féné, la rhubarbe, le fel végétal ; mais fi la toux eft importune, on ajoutera l'émétique avec la purgation ordinaire : s'il n'y a rien à craindre de ce côté, l'on ne prefcrira pas l'émétique.

Quand la diete doit être exacte & ne confifter qu'en bouillon, quelques Praticiens n'ofent prefcrire que des bouillons de veau & de poulet ; mais M. Aftruc permet d'y ajouter un peu de bœuf. Le malade doit boire abondamment d'une tifanne, faite avec la guimauve feule ; fi la toux eft importune, on y ajoutera la racine de fcorfonnere pour aider l'éruption : on peut dans la même vue ordonner une potion cordiale légere, fi la Fievre & la toux font modérées ; autrement il faut s'en abftenir. C'eft ainfi qu'on doit fe conduire le premier jour de la rougeole ; mais il eft rare qu'on foit appellé fi-tôt, & l'éruption eft ordinairement faite quand on envoie chercher le Médecin. Alors on ne peut plus préparer le malade par la faignée & la purgation. Dans le fecond temps, il n'y a rien à faire ; il faut fe contenter de tenir le malade à la même diete, même bouillon, même tifanne ; il convient cependant, & il eft même néceffaire de prendre des potions huileufes & faites avec parties égales d'huile d'amandes douces & le firop de guimauve, ou le double de la même huile.

Lorfque la réfolution fe fait, on peut donner quelques lavemens d'eau ou de caffe, fur-tout fi le malade n'a pas été à la felle depuis le commencement de la maladie, ou s'il n'a pas été purgé dans le temps de l'ébullition. On peut lui permettre alors de petites foupes & quel-

ques jaunes d'œufs : car l'expérience fait voir qu'ils moderent la toux, mais il faut bien se donner de garde de lui donner de la viande à moins qu'il n'ait été purgé une fois.

La premiere purgation ne doit se pratiquer que le sept ou le huitieme jonr après l'éruption ; elle doit être faite avec la casse, la manne, le sel végétal & l'huile d'amandes douces, si la toux est importune ; si elle est moins grande, on ajoute les follicules de séné. Après la seconde purgation il faut ordonner, pour emporter le reste de la toux & corriger le peu de venin qui reste dans le sang, les bouillons de poulet ou de mou de veau, le lait coupé ou d'ânesse, plus ou moins long-temps, selon que la toux est plus ou moins opiniâtre. Il est rare de voir des accidens fâcheux dans la rougeole ; il s'en rencontre quelques-uns, c'est sur-tout les premiers jours ; mais s'ils arrivent, il faut y remédier par la saignée ou la purgation, selon les principes établis pour la petite vérole. Il arrive quelquefois dans le temps de l'éruption, que le malade est pris d'un dévoiement qui est causé par des grains de rougeole qui se trouvent le long des intestins, & qui en les irritant augmentent leur mouvement péristaltique ; cet accident n'est pas rare, on y remédie au moyen du diascordium ou de la thériaque ; mais s'il y a Fievre, on emploie les narcotiques seuls, pour calmer l'irritation des intestins.

Si la rougeole étant guérie il reste de la toux, un flux de ventre, il n'y a pas de remedes plus efficaces que le lait coupé avec la décoction de squine ; il dissipe en même temps la vertu du venin, & adoucit les autres humeurs.

De la petite vérole volante.

La petite vérole volante convient avec la petite vérole ordinaire, en ce qu'elle est comme celle-ci une Fievre dépuratoire. Il s'y fait de même une suppuration à la peau qui termine la Fievre ; mais dans la petite vérole volante, il n'y a point de Fievre dépuratoire comme dans les autres.

On distingue aussi trois temps, celui d'ébullition, d'éruption, de desséchement. Le premier consiste dans une bouffée de Fievre qui dure douze, quinze, vingt, vingt-cinq heures tout au plus ; mais cette Fievre est médiocre, quelquefois si légere, que le malade ne s'en apperçoit pas, qu'il vaque même à ses affaires comme à l'ordinaire, & qu'il se trouve couvert de vésicules lymphatiques, sans savoir d'où cela vient, sans qu'il y ait précédé aucune maladie. Cette Fievre est suivie d'une légere démangeaison à la peau, & ensuite des vésicules blanches & transparentes, les unes plus petites comme des grains de millet, les autres plus grosses : elles sont plus ou moins grosses & nombreuses. Ces boutons croissent en très-peu de temps, & pour ainsi dire à vue d'œil ; de sorte qu'ils ne sont que quatre heures à acquérir leur grosseur. Cette grosseur est peu éminente, & les boutons sont blancs & transparens ; dès qu'ils paroissent, la Fievre cesse. Au bout de vingt-quatre à trente

heures que la Fievre eſt finie, ils ſe crevent d'eux-mêmes, & laiſſent échapper l'eau qu'ils contiennent; il ne paroît aucune Fievre, il n'y a ſeulement qu'une légere démangeaiſon à la peau. M. Aſtruc dit avoir rencontré quelquefois, mais rarement, un peu de Fievre; les puſtules étant crevées, elles ſe deſſechent; la peau ou plutôt l'épiderme tombe par écailles. Quoique nous ayons dit que les boutons ſont très-éinépides, qu'ils ne ſuppurent point & qu'ils ſe crevent au bout de vingt-quatre ou trente heures, il arrive cependant quelquefois une eſpece de ſuppuration, c'eſt-à-dire que la liqueur ſe trouble & prend à peu près la couleur de petit-lait. Dans ce cas, les boutons durent quatre ou cinq jours ſans ſe crever; alors la peau reſte un peu creuſée, mais jamais auſſi ſenſiblement qu'après la petite vérole ordinaire; c'eſt ſans doute en pareil cas que M. Aſtruc a remarqué un peu de Fievre, comme nous l'avons dit ci-deſſus, dans le temps que ces puſtules ont crevé; elle parcourt ces trois temps très-promptement; ils ſont compris tous les trois enſemble dans l'eſpace de trois ou quatre jours.

La petite vérole volante eſt précédée d'une Fievre qui ſe termine par la diſpoſition d'une humeur particuliere dans les parties ſuperficielles du corps; c'eſt donc une Fievre dépuratoire. Elle eſt donc cauſée par un levain, un marc, une humeur particuliere, qui en ſe mêlant avec le ſang, le met en mouvement, & produit une Fievre qui ne finit que lorſque cette humeur s'eſt dépoſée par la voie des ſecrétions

dans quelque partie. On ne connoît pas plus la nature de ce levain que de celui de la petite vérole ordinaire, & de la rougeole ; les effets nous font connoître qu'il eſt beaucoup moins âcre que ceux-ci, moins ſubtil, moins actif, & ſur-tout qu'il eſt très-ſéreux, lymphatique, comme on peut s'en appercevoir par la tranſpiration des boutons, & par l'abſence ou du moins le peu d'inflammation qu'il a occaſionné.

L'épiderme eſt ſoulevé dans la petite vérole ordinaire, comme dans la petite vérole volante ; le venin ſe dépoſe comme celui-ci dans les cellules du corps muqueux, par l'analogie qu'il a avec l'humeur qui ſe ſépare naturellement. Mais, dira-t-on, d'où vient la différence qu'il y a entre les véſicules de la petite vérole ordinaire & celles de la petite vérole volante, puiſqu'elles ont toutes les deux le même ſiege ? Pourquoi celles-ci crevent-elles d'elles-mêmes ? Pourquoi celles-là ſuppurent-elles ? Cette différence dépend du caractere du venin : car le venin de la petite vérole étant très-âcre, très-phlogiſtique, très-irritant, il picote, il fronce, il enflamme les cellules du corps muqueux. Ces cellules s'empliſſent enſuite d'une humeur qui vient parderriere, & qui étant plus épaiſſe, plus viſqueuſe que celle de la petite vérole volante, eſt incapable de relâcher l'épiderme, de le ramollir, de le diſpoſer à ſe rompre. De plus l'inflammation qui accompagne ordinairement la petite vérole, deſſeche tellement l'épiderme, qu'il réſiſte puiſſamment à la ſuppuration. Ce n'eſt pas tout ; les puſtules de la petite vérole paroiſſent très-lentement ; celles de la

volante crevent promptement. Or, on ſait que les membranes qui ſont diſtendues inſenſiblement, prêtent & ne crevent pas comme celles qui ſont diſtendues bruſquement & ſubitement. Enfin les puſtules de la petite vérole volante, ſont plus groſſes que celles de l'ordinaire; donc l'épiderme eſt plus tendu; donc il doit crever facilement.

J'ai dit 1°. que la différence de l'une & de l'autre, dépend peut être du ſiege qu'elles occupent; on nous dit que l'une & l'autre ont leur ſiege dans le corps muqueux. M. Aſtruc eſt très-perſuadé qu'il y a pluſieurs couches dans le corps muqueux, de même qu'il y a pluſieurs couches dans l'épiderme; & ſur cette idée il penſe que dans la petite vérole ordinaire, ce ſont les cellules inférieures & les plus profondes qui ſont attaquées, & que dans la petite vérole volante, ce ſont les plus ſuperficielles & celles qui touchent intimement la peau, & qui ſont au-deſſous des autres cellules; cela poſé, il eſt clair que les puſtules de la petite vérole volante doivent plutôt crever l'épiderme qu'elles touchent immédiatement, que celles de l'ordinaire, qui ont encore des cellules interpoſées entr'elles & l'épiderme. Ce qui fait penſer à cet illuſtre Médecin que le corps muqueux a pluſieurs couches de cellules, c'eſt qu'il eſt fortement perſuadé que l'épiderme a pluſieurs couches de membranes; & il prétend que ſi celui-ci a pluſieurs couches, celui-là peut bien auſſi en avoir pluſieurs. Or, il eſt perſuadé de la pluralité des couches de l'épiderme, par ce qui arrive dans l'éryſipelle; on ſait que dans

cette maladie la ſurpeau tombe en écailles, & que peu de temps après il tombe encore pluſieurs écailles du même endroit, & cela pluſieurs fois de ſuite. La même choſe arrive à l'occaſion du hâle ; on ne peut exprimer ces chûtes réitérées d'écailles, ſans ſuppoſer pluſieurs couches à l'épiderme, de même qu'on ne peut expliquer comment après avoir arraché une dent, il en revient une autre, ſans ſurpaſſer pluſieurs couches de dents dans la même alvéole.

Symptômes.

Les accidens ne ſont pas nombreux.

1°. L'humeur morbifique eſt peu âcre & très-ſéreuſe ; elle irrite donc foiblement les lacunes intérieures du cœur & des arteres ; elle met donc peu le ſang en mouvement : cependant ſi le ſang eſt diſpoſé à ſe mettre facilement en mouvement, la Fievre ſera plus forte.

2°. Après l'ébullition, l'humeur ſe mêle avec l'humeur muqueuſe, ſans doute par analogie ; elle en remplit les cellules.

3°. Il ne ſurvient pas d'inflammation à la peau, 1°. parce que les parties cedent facilement, ainſi il n'y a pas de compreſſion ; 2°. parce que le levain n'étant point âcre, n'irrite & ne fronce pas les parties.

4°. Les boutons ſont clairs & tranſparens, parce qu'ils ſont remplis de ſéroſité, & pour ainſi dire d'eau pure.

5°. Ils ne ſuppurent point, parce que la ſéroſité qu'ils contiennent eſt un peu de lymphe ténue & peu propre à la ſuppuration. De plus il

n'y a pas assez de chaleur dans la peau pour cela, quand même les humeurs pourroient suppurer.

6°. Les boutons crevent, ou parce que le malade se grattant, ou en se remuant, les vésicules sont comprimées; ou lorsqu'il n'y a aucune de ces causes, parce que l'épiderme relâché, & tendu en même temps, est obligé de crever & de se fondre.

7°. L'épiderme se desseche ensuite, & ne recevant plus de nourriture, est obligé de tomber en écailles.

8°. Il arrive quelquefois une suppuration imparfaite : ce n'est que dans les vaisseaux qui ont la surpeau plus dure dans certaines parties que dans les autres, comme dans les vieillards la paume de la main, la plante des pieds, parce que l'humeur est obligée de séjourner plus long-temps dans les vésicules, & par son séjour, elle s'épaissit & s'aigrit peut-être.

Diagnostic.

Il est très-difficile de la connoître; il est cependant rare qu'on la devine avant l'éruption, ou le peu de Fievres qui la précedent : mais d'un autre côté, on n'est presque jamais consulté que lorsqu'elle est toute sortie, que le malade est tout couvert de pustules au visage; alors il convient de se croire malade & avoir peur. Quand on est appellé dans ce temps-là, la vue seule suffit pour distinguer la maladie. On ne peut confondre la petite vérole volante qu'avec une maladie peu connue & qui n'a pas encore

de nom. Il arrive quelquefois qu'une personne étant prête de suer, se trouve le visage tout couvert de petites vessies pleines d'une eau claire & transparente, de la grosseur d'un grain de millet. Ces vésicules sont produites par la sérosité qui est arrêtée à la surface interne de l'épiderme, & qui ne peut sortir; le plus court est de se frotter avec un mouchoir, par ce moyen on les creve, & il n'est plus question de rien.

Pronostic.

On n'a rien à craindre dans tous les temps de la petite vérole volante.

Curation.

Il n'y en a point du tout; il suffit de réduire seulement le malade à la tisanne ou au thé pour boisson, de lui interdire le vin & la viande, & de ne lui permettre que des potages pour les trois premiers jours, & après le desséchement une seule purgation, & on pourroit même fort bien s'en passer.

On remarque sur la petite vérole volante & sur la rougeole, qu'elles sont très-anciennes, qu'elles ont été connues des Grecs & des Romains, & qu'elles naissent parmi nous de l'abus des choses non-naturelles, tout au contraire de la petite vérole ordinaire.



De

De la Fievre miliaire.

Il y a deux ſortes de Fievres miliaires, une qui eſt commune & même quelquefois épidémique en Allemagne, & une autre que nous voyons ici & que nous rencontrons dans nos climats. Nous allons parler de cette derniere, enſuite nous dirons deux mots de la premiere.

Il arrive ſouvent qu'à la fin d'une Fievre de vingt-quatre heures, ou d'une éphémere étendüe, c'eſt-à-dire, de trois jours, ou d'une éphémere de cinq, ou d'un accès violent de quotidienne, ou de tierce intermittente ; ſouvent, dis-je, il arrive ſur la déclinaiſon de ces Fievres, que le corps ſe trouve couvert d'une infinité de boutons rouges de la groſſeur d'un grain de millet, qui occaſionnent une démangeaiſon plus ou moins grande. Cette éruption ſe fait toujours avec la moiteur qui accompagne la déclinaiſon des Fievres ou accès ſuſdits; quelquefois cependant elle ſe fait ſeule ſans cette moiteur, & alors les boutons ſortent avec plus de peine ; ils ſont plus durs, la démangeaiſon eſt plus conſidérable, & l'éruption n'eſt jamais ſi parfaite. Les boutons ſont très-peu de temps à pouſſer, dans l'eſpace d'une heure toute la peau s'en trouve couverte plus ou moins ſur différentes parties, mais plus à celles où la tranſpiration eſt plus abondante, comme le col, la poitrine, le viſage.

L'éruption & la réplétion des boutons ne

durent guere qu'une heure, après quoi la Fievre cesse; quelquefois il arrive le lendemain une éruption, sur la fin du second accès de Fievre: ces boutons ne suppurent pas comme dans ceux de la petite vérole; mais au bout de deux ou trois jours ils s'applatissent, se flétrissent, deviennent pâles, & l'épiderme qui les couvroit se fend & tombe en maniere de farine ou de son. Quelquefois les boutons après leur desséchement dégénerent en dartres vives. Cette Fievre est commune aux tempéraments bilieux, & à ceux qui ont des sécheresses, des obstructions au foie. Elle arrive sur-tout en été & en automne, après un été fort chaud. La Fievre miliaire est une vraie Fievre dépuratoire; elle est produite par une humeur étrangere, qui après avoir agité le sang & excité la Fievre, se dépose dans les petits boutons, dans lesquels étant une fois logée, l'agitation du sang se calme & la Fievre cesse.

Cette humeur étrangere n'est autre chose que la bile retenue dans le sang; & une preuve de cela, c'est que:

1°. Elle arrive aux bilieux & à ceux qui ont des obstructions au foie, & dont la bile est retenue en quantité dans le sang.

2°. Elle arrive plus communément en été & en automne, temps auquel la bile devient plus résineuse, plus âcre, & plus capable par conséquent d'agiter le sang, d'irriter les parties solides qu'elle touche.

3°. Elle arrive encore après des débauches de vin, de liqueurs, après des exercices violens, après la chasse, après avoir couru la

poſte, après les exercices immodérés de l'amour: toutes cauſes propres à rendre la bile plus âcre, & à l'allumer pour ainſi dire. La Fievre miliaire eſt donc produite par une bile âcre & ténue, retenue dans le ſang.

Cette humeur agit en même temps, & ſur les liquides & ſur les fluides; par ſon âcreté, elle irrite les parties intérieures du cœur & des arteres, & par ſa ténuité & ſa raréfaction, elle agit ſur le ſang en le raréfiant, & le faiſant pour ainſi dire tuméfier. La Fievre commençant à ſe calmer, cette bile ſe dégage du ſang, dont elle n'avoit pu ſe dégager dans le fort de la Fievre, à cauſe de ſon trop grand mouvement; & s'uniſſant par une affinité particuliere avec la matiere de l'inſenſible tranſpiration, elle ſe porte avec elle dans les glandes cutanées, qu'elle irrite par ſon âcreté, qu'elle enflamme & qu'elle engorge: mais elle ſe porte en plus grande quantité aux glandes cutanées, qui étant plus relâchées, & prêtant plus facilement, admettent une plus grande quantité de matiere de la tranſpiration; c'eſt pourquoi le viſage, le col, la poitrine ſont couverts de boutons.

Nous avons dit que les parties bilieuſes s'uniſſoient, par une certaine affinité, à la matiere de l'inſenſible tranſpiration, & cela n'eſt pas ſans raiſon: car nous voyons que tous ceux qui ont des ſquirres & des obſtructions au foie, ſont ſujets à la gratelle, aux dartres, à la galle, & à toutes maladies qui ont leur ſiege dans les glandes cutanées.

Symptômes.

Nous venons de faire voir comment la bile retenue dans le ſang occaſionnoit la Fievre miliaire, ou l'ébullition, en agiſſant en même temps ſur les fibres du cœur & des arteres, & ſur le ſang. Cette Fievre eſt quelquefois ſans retours, & pour lors la réſolution des boutons ſe fait; quelquefois elle ne ſe termine que par un autre accès: cela dépend du plus ou du moins de bile retenue dans le ſang, & qui ſe diſſipe par un ou deux accès.

2°. L'accès ſe termine par la ſueur, parce que pendant l'accès, le malade ayant beaucoup bu & n'urinant preſque pas, le ſang ſe refond preſque tout en ſueurs.

3°. L'éruption ſe fait ſur la fin de la Fievre, parce qu'alors les ſecrétions reprennent leur train, qui avoit été interrompu par la violence de la Fievre. Les bilieuſes ſont miſes en liberté, & ſe dépoſent dans les glandes miliaires; elles ſont encore aidées en cela par la ſueur qui leur ſert comme de véhicule, & leur ouvre, pour ainſi dire, les pores en humectant & en relâchant les glandes. Si le malade eſt d'un tempérament ſec, & ſi on ne l'a pas fait boire pendant l'accès, l'éruption eſt très-difficile, très-lente & imparfaite, parce que les glandes n'étant pas aſſez relâchées faute de ſéroſité, elles ne ſauroient prêter & admettre facilement les parties bilieuſes. La démangeaiſon eſt auſſi beaucoup plus inſupportable & la chaleur plus grande, parce que les parties bilieuſes manquant de

véhicule, n'étant pas assez noyées, sont plus âcres & agissent plus vivement sur les glandes.

4°. L'éruption dure quelquefois treize à quatorze heures : cela dépend de la ténuité & de l'abondance de la bile ; si elle est ténue & en petite quantité, un jour suffira pour l'évacuer par la transpiration. Si elle est plus épaisse & plus abondante, il faudra deux jours. Enfin il en faudra trois, si elle est très-épaisse & très-abondante.

5°. La résolution se fait comme dans la rougeole, c'est-à-dire, que la matiere se dissipe en partie par le moyen des vaisseaux lymphatiques qui vont à la peau ; les dartres qui succedent quelquefois à cette Fievre, en sont une preuve.

6°. A proportion que la résolution se fait, l'épiderme se dissipe & se seche moyennant la chaleur de la glande enflammée qui est sous lui, & il est emporté par l'âcreté de la bile qui transpire ; c'est pour cela qu'il tombe en farine ou par écailles : c'est pour cela aussi que toute la peau est dépouillée de son épiderme, si l'éruption a été entiere & universelle, parce que l'épiderme est tout grillé & tout hâché.

7°. Si après le desséchement il reste encore quelque matiere bilieuse dans les glandes cutanées, il en arrivera des dartres farineuses ou vives, selon que la matiere est plus ou moins âcre & abondante.

Diagnostic.

Le diagnostic consiste à savoir connoître la Fievre miliaire, avant l'éruption & pendant

l'éruption. La premiere connoiſſance n'eſt pas facile, car quoiqu'on voie un homme bilieux ou après une débauche de vin ou de femme, attaqué d'une Fievre éphémere ſimplement étendue, d'un accès de quotidienne ou de tierce, il n'eſt pas ſûr qu'il s'enſuivra une éruption miliaire, car ſur la fin de la Fievre ou de l'accès, il peut venir une ſueur abondante qui emportera avec elle ces parties bilieuſes, qui n'auront pas le temps de s'arrêter dans les glandes miliaires, ou un dévoiement bilieux, ou un flux d'urine alors très-chargée & très-abondante, qui emporteront ou détourneront la matiere qui ſe ſeroit portée aux glandes de la peau; ainſi il eſt d'un Médecin prudent d'attendre l'éruption pour porter ſon jugement; cependant ſi on remarquoit le concours de tous ces ſignes que nous avons détaillés, de tous ces ſymptômes, & ſur-tout s'il ne ſe faiſoit aucune évacuation comme ci-deſſus, on pourroit bien ſoupçonner la Fievre miliaire; au reſte la connoiſſance de l'éruption future eſt purement curieuſe, le traitement étant purement le même avant l'éruption, ſoit qu'elle ſe faſſe ou non. Lorſque l'éruption paroît, on ne peut ſe tromper; cependant on peut confondre la Fievre miliaire avec la rougeole ou les échauboulures, deſquelles les boutons ſont fort ſemblables : mais on évitera l'erreur,

1°. En faiſant attention que l'éruption de la Fievre miliaire eſt beaucoup plus courte que celle de la rougeole; l'éruption eſt plus prompte & plus univerſelle, c'eſt-à-dire, que dans la Fievre miliaire tout le corps eſt couvert de

boutons tout d'un coup ; au lieu que dans la rougeole l'éruption commence par le visage, le col, la poitrine, & ensuite les extrémités. De plus la Fievre miliaire se termine & la résolution se fait beaucoup plus vîte que dans la rougeole ; les boutons outre cela y sont plus petits & la démangeaison est plus grande, & sur-tout il n'y a pas de toux qu'on pût regarder comme signe pathognomonique de la rougeole. Au reste quand on confondroit ces deux maladies, l'erreur n'est pas de conséquence ; le traitement est le même.

2°. On la distingue des échauboulures, en ce que les boutons de cette maladie paroissent sans qu'il ait précédé de Fievre.

Pronostic.

La Fievre miliaire n'est pas dangereuse ; nous n'avons pas d'exemple qu'elle ait été funeste, & cependant le pronostic varie.

1°. Suivant la grandeur de la Fievre ; car si l'ébullition a été grande, le péril a été grand.

2°. Selon que l'éruption s'est bien ou mal faite ; dans le premier cas la Fievre cesse, & il n'y a plus rien à craindre ; dans le second c'est le commencement.

3°. Selon l'abondance ou l'âcreté de l'humeur morbifique ; car si elle est très-âcre & très-abondante, il y a à craindre, ou des chûtes, ou des dartres ; cette âcreté se reconnoît par la démangeaison plus ou moins grande.

Curation.

La curation eſt différente dans l'ébullition, dans l'éruption & le deſſéchement.

Dans l'ébullition, on doit regarder la Fievre miliaire comme une Fievre continue, & par conſéquent ſaigner du bras ſi la poitrine eſt embarraſſée, & du pied ſi la tête eſt menacée; on fait une ſaignée, deux, trois, ſi la violence de la Fievre & les accidens l'exigent; on fait boire abondamment le malade d'une tiſane légere & adouciſſante. On l'excite à obſerver une diete très-exacte, & on ne lui donne que l'eau de veau ou de poulet; on lui donne à force des lavemens, pour rafraîchir & humecter le bas-ventre. Outre cela on peut donner des émulſions cuites, ou des juleps faits avec des eaux rafraîchiſſantes, & l'eau d'orge qu'on bat avec le ſirop de limon ou de grenade, ou avec les eſprits dulcéfiés de ſel ou de nitre, dans quelque liqueur convenable. Quelquefois la Fievre eſt trop forte pour permettre la purgation, c'eſt pourquoi on ſe contente de la ſaignée dans le premier état.

Si l'éruption eſt parfaite, ſi la démangeaiſon eſt grande, il faut ſe contenter de tenir le malade à la diete, de le faire boire abondamment, & de lui donner des lavemens; mais ſi la peau eſt enflammée conſidérablement, comme éryſipélateuſe; ſi elle eſt brûlante, & ſur tout ſi le malade reſſent dans quelques endroits de la douleur & de l'oppreſſion, il faut en venir à la ſaignée du bras ou du pied, ſelon que la poitrine

& la tête ſont affectées. Si la démangeaiſon eſt inſupportable, & que le malade ne puiſſe pas endurer la douleur qu'il reſſent ſur la peau, on met quelques têtes de pavot blanc dans la tiſane; ſi cela ne ſuffit pas, on eſt obligé quelquefois de recourir au ſirop diacode, à la teinture anodine, mais en petite doſe.

La réſolution étant faite, il faut évacuer le reſte de la matiere par la purgation; celle qui eſt la plus convenable a pour baſe les tamarins: quelquefois on les donne ſeuls, quelquefois on ajoute la caſſe, la manne, & quelques ſels; & quelquefois même les follicules, ſi le cas l'exige; les eaux de Vals, de Cranſac, aiguiſées avec le ſel de la Rochelle, ſont encore plus propres, en ce que non-ſeulement elles purgent, mais encore elles corrigent l'âcreté de la bile, & facilitent la ſecrétion. Si le foie ſe trouve embarraſſé, la purgation doit être réitérée, & on doit continuer l'uſage des eaux minérales pour détremper le ſang, & rendre la bile plus coulante & plus perméable.

La Fievre miliaire dont nous venons de parler ſe trouve en France; mais il en regne une autre en Allemagne, que les Médecins regardent comme auſſi funeſte que la petite vérole; elle attaque ordinairement les femmes en couche, quelquefois les hommes, & alors elle eſt épidémique; elle dure environ trois mois, & ne laiſſe pas de faire périr bien du monde. Cette maladie regne auſſi dans le Piémont, mais elle régnoit bien avant dans l'Allemagne, car on ne l'a dans le Piémont que depuis 1678; cependant elle s'y ſoutient & y regne aſſez ſou-

vent. Les Latins l'appelloient *purpura miliaria*, & les Allemands, friſſon. Ils en diſtinguent de trois eſpeces ; l'une qu'ils appellent friſſon rouge, dans laquelle les boutons ſont d'un rouge vif, comme dans la rougeole, mais plus petit. La ſeconde qu'ils appellent friſſon noir, mais dont la couleur n'eſt à proprement parler que d'un pourpre foncé ou violet ; elle eſt beaucoup plus mauvaiſe que la précédente ; & la troiſieme, qu'ils appellent friſſon blanc, parce que les boutons ſont blancs : elle eſt auſſi très-mauvaiſe, mais moins que le noir.

Les Allemands traitent cette Fievre par les cordiaux, ce qui la rend très-funeſte ; elle ne le ſeroit point s'ils la traitoient par les ſaignées, les délayans. Etant dans ce pays, M. Aſtruc leur propoſa cette méthode ; mais ils ſe ſont récriés contre, comme s'il avoit eu deſſein d'égorger les malades ; ils ne ſaignent pas tant que nous ; & dès qu'ils voient quelqu'éruption, ils ſe gardent bien d'ordonner la ſaignée.

Cette eſpece de Fievre nous eſt encore inconnue auſſi-bien qu'aux Anglois & aux Hollandois ; on ne ſait pas au juſte ſi elle regne en Eſpagne, mais elle eſt très-commune en Savoie, en Pruſſe & en Hannover.



Du Pourpre.

Le pourpre peut ſe rencontrer dans une infinité de Fievres : dans la Fievre ardente, la Fievre maligne, la Fievre peſtilentielle, la Fievre continue avec redoublemens, dans la petite vérole, dans la rougeole. On ne doit point la regarder comme une maladie particuliere ni comme une Fievre dépuratoire, mais ſeulement comme ſymptôme des maladies auxquelles il eſt joint.

Il y a deux eſpeces de pourpre; le crayon proprement dit, l'autre faux ou bâtard.

Le vrai eſt formé par une infinité de taches, qui reſſemblent à des taches de puces. Le caractere du pourpre eſt que les taches en ſoient bornées ou circonſcrites, ſéparées les unes des autres, circulaires, ou du moins très-peu éloignées de cette figure, ſans inégalité à la peau, ſans démangeaiſon. La couleur en eſt tantôt rouge, tantôt violette, tantôt noire ; c'eſt ce qui fait qu'il y a pourpre rouge, noir & violet.

Ces petites taches ont cela de différent avec celles de la petite vérole, de la rougeole & de la Fievre miliaire, qu'elles n'attaquent pas le viſage, mais le col, le devant de la poitrine, le dos, les épaules.

Le pourpre faux ou bâtard differe du vrai, en ce que les taches ne ſont pas circonſcrites, qu'elles ne ſont pas circulaires, mais de figure irréguliere, quarrée, angulaire & comme par

plaque ; quelquefois de la grandeur d'un denier, quelquefois mais très - rarement de la grandeur, & semblables aux morsures de puces, quelquefois aux impressions qu'ont laissé les verges sur le derriere d'un enfant à qui on a donné le fouet. Ces taches occupent ordinairement les parties les plus chaudes, & sur lesquels le corps porte, comme sur les épaules, les reins, le dos, &c. Elles peuvent se rencontrer dans la Fievre ardente, maligne, continue avec redoublemens, dans la petite vérole, dans la rougeole; elles ne se terminent point par la suppuration, mais par la résolution, de même que celles du pourpre vrai & faux paroissent quelquefois plus abondantes, lorsque le malade est près de la mort, que dans le courant de la maladie, & on ne voit guere de personnes mortes subitement, qui n'aient quelques taches de pourpre, sur-tout du bâtard.

Le pourpre proprement dit, s'est manifesté d'abord en Italie en 1528. Fracastor est le premier qui en ait parlé ; il prétend que cette maladie a été apportée en Italie de l'Isle de Chypre, & qu'elle a été inconnue aux Anciens, tant Grecs qu'Arabes & Latins ; que même on ne la connoissoit pas à Paris en 1550, puisque ce fut pour tous les Médecins de Paris un phénomene que cette maladie, dont se trouvoit attaqué cette année-là un Ambassadeur Italien auprès du Roi de France, & qui y mourut de cette maladie. Selon Fracastor, il est vrai que dans ce temps cette maladie étoit inconnue à Paris, mais c'est qu'il n'y en a aucune description exacte en Europe ; cette maladie a

été appellée petechie, du nom Italien qui signifie morsure de puces, parce que ces taches ressemblent parfaitement à ces morsures, & c'est de-là qu'est venu le nom de *Febris petechialis*; la couleur de ces taches fait la cause des deux especes de pourpre proprement dit. Les taches en sont circonscrites, circulaires, discretes; il est donc naturel de penser qu'elles occupent quelques cavités : cette cavité n'est pas à la peau, car l'épiderme seroit élevé, il y auroit inégalité; elle n'est pas non plus dans l'épiderme, car ces taches ne peuvent être produites que par du sang, & l'épiderme ne reçoit pas de vaisseaux sanguins; il faut donc que ces cavités soient les petites cellules du corps muqueux; leur figure circulaire, & leur grandeur qui répond à celle des taches vraies, concourent à le prouver; les taches du pourpre vrai sont donc produites par le sang qui s'est extravasé & qui se mêle avec l'humeur muqueuse, qu'il teint d'une couleur rouge plus ou moins foncée, selon qu'il se mêle en plus ou moins grande quantité. Mais comment le sang peut-il se mêler avec l'humeur muqueuse? Pour cela il y a deux conditions nécessaires.

1°. Il faut qu'il y ait une fonte ou une dissolution, moyennant laquelle quelques globules rouges sont assez déliées & attenuées pour passer dans les canaux secrétoires de l'humeur muqueuse, & se mêler avec elle; c'est pourquoi il est rare de voir du pourpre dans le commencement des maladies, parce que la dissolution du sang n'a pas encore eu le temps de se faire.

2°. Il faut que la peau & les cellules du corps

muqueux ſoient relâchées, & puiſſent prêter pour pouvoir laiſſer paſſer les globules rouges : c'eſt ce qui arrive ſur la fin des maladies ; car alors toutes les fibres ſont relâchées, tant par la ſaignée & les délayans, que par la longueur de la maladie qui a conſidérablement affoibli le malade ainſi que dans le flux hépatique, dans la diſſolution du ſang qui arrive quelquefois dans la petite vérole & dans certaines ſueurs de ſang liquide, fondu & diſſous, paſſe par des couloirs par leſquels il ne paſſoit pas auparavant ; de même auſſi, ce même ſang paſſe dans les cellules du corps muqueux, & produit les taches pourprées. Selon cette étiologie, il eſt facile de concevoir pourquoi les taches de pourpre vrai ſont circulaires, bornées & diſcretes ; puiſque les cellules du corps muqueux ſont telles, on comprend auſſi pourquoi il y aura un pourpre rouge, un violet, un noir. Si le ſang eſt mêlé en petite quantité, & s'il eſt délayé ſuffiſamment par l'humeur muqueuſe, la couleur ſera rouge. S'il y a plus de globules, la couleur ſera violette. Enfin s'il y a beaucoup de ſang, la couleur ſera noire ; il n'y a pas de démangeaiſon, parce que le ſang extravaſé n'eſt pas aſſez âcre pour irriter les parties affectées. On ne voit pas de ces taches au viſage, & cela pour deux raiſons.

1°. Parce que l'air extérieur qui donne ſur la face, condenſe le ſang qui y circule, ou du moins en empêche la diſſolution, qui eſt une condition des plus eſſentielles.

2°. Parce que les cellules du corps muqueux ſont plus petites au viſage, & qu'outre cela elles

ſont plus reſſerrées qu'ailleurs, par l'air qui les touche ; elles ne peuvent donc pas prêter aux globules rouges les deux conditions néceſſaires pour le pourpre ; manquant donc au viſage, il ne doit pas en être couvert, mais en récompenſe le col, la poitrine, les reins, les épaules, les cuiſſes en ſont farcis, parce que ces parties ſont plus relâchées, & il n'y a rien qui empêche la diſſolution du ſang. Il n'y a point d'inégalité, point d'élévation à la ſurpeau, parce que les cellules du corps muqueux ne ſont pas plus pleines qu'à l'ordinaire ; elles ne ſont pas engorgées, elles ne font que recevoir des globules rouges, qui ne ſont pas capables de faire ſoulever la ſurpeau. Enfin ces taches ne ſuppurent pas ; elles ſe terminent par la réſolution, parce que la goutte de ſang qui s'étoit extravaſée eſt repompée peu-à-peu par les vaiſſeaux lymphatiques qui s'abouchent à la cellule.

Le pourpre bâtard ne reconnoît pas la même cauſe que le vrai ; il eſt produit par un ſang qui croupit à l'extrémité des vaiſſeaux capillaires de la peau. On conçoit aiſément que ſi le ſang eſt arrêté dans les veines, il paroîtra des taches de cette membrane, de même que lorſqu'on a eu quelques coups, quelques contuſions. Auſſi les taches de pourpre faux reſſemblent-elles fort à des échymoſes ; cette ſtagnation eſt produite par le relâchement des vaiſſeaux, & peut-être auſſi par l'épaiſſiſſement du ſang. Cette étiologie eſt confirmée par les parties mêmes qu'occupe le pourpre bâtard : car ce ſont celles ſur leſquelles le corps porte, où par conſéquent la circulation eſt ralentie.

Ce que nous avons dit du pourpre proprement dit, suffit pour nous faire comprendre celui du pourpre faux; il se résout par la même raison. La différence qu'il y a entre la couleur de l'un & de l'autre dépend de leurs causes; le pourpre vrai est quelquefois rouge, mais le faux est toujours bleuâtre; c'est la couleur du sang qui y croupit. Le pourpre vrai & faux étoient autrefois fort communs dans les Fievres; mais depuis qu'on saigne abondamment, il est très-rare; de sorte qu'un Médecin, qui a même de la pratique, ne le rencontrera peut-être pas une fois en un an.

Diagnostic.

On ne peut se tromper que sur le pourpre rouge; on peut le confondre avec la rougeole & avec la Fievre miliaire; mais on évitera l'erreur en touchant la peau, car elle est inégale dans les deux dernieres, & point du tout dans le pourpre. On pourroit aussi confondre le pourpre avec des taches de rousseur, mais les taches de rousseur sont sans Fievre; cependant il se pourroit faire qu'un malade qui auroit la Fievre seroit aussi taché de rousseur, & pour lors on pourroit prendre ces rousseurs pour du pourpre, & s'il y avoit du pourpre on le pourroit prendre pour des rousseurs. Dans ce cas, il faut s'informer du malade s'il est sujet aux rousseurs, & si cela ne suffit pas, on le visite à la poitrine, au col, parce que ce sont les parties les plus sujettes au pourpre, & le visage est plus sujet aux rousseurs. De plus, les rousseurs ne sont jamais

jamais rouges, ni violettes, ni noires. On a aussi quelquefois pris les morsures de puces pour du pourpre : cela est arrivé en été où elles sont très-communes ; mais il est rare que les puces soient en si grande abondance, qu'elles couvrent toute la peau de morsures, comme tout le corps est couvert de pourpre. Au reste pour s'en assurer, il faut examiner de près les taches ; si on y voit une petite pointe plus noire que le reste au milieu, c'est-là où la puce a fixé son aiguillon. Si on ne voit pas ce petit point, c'est du pourpre.

A l'égard du diagnostic du vrai d'avec le faux, il est très-facile : les taches du premier sont plus petites, bornées, circulaires ; au lieu que celles du faux ne sont à proprement parler que des plaques de pourpre fort inégales. La vue suffit pour savoir de quelle couleur est le pourpre, & s'il est fort abondant ou non.

Pronostic.

On s'imaginoit autrefois que le pourpre étoit une éruption critique ; les uns disoient que la nature chassoit le venin dehors, & par conséquent que c'étoit une crise salutaire ; les autres instruits par l'expérience, le regardoient comme très-funeste, disant que la nature n'expulsoit qu'une petite quantité du venin, & que l'autre restoit : à présent qu'on est revenu de ces idées, on ne regarde le pourpre que comme une éruption symptômatique, qui n'a en elle rien de mauvais ni rien de bon, mais qui est toujours d'un mauvais présage, en ce qu'elle dénote

un relâchement de la peau dans l'un & l'autre pourpre, & la diſſolution du ſang dans le pourpre. C'eſt pourquoi on doit regarder le pourpre comme un degré de danger pardeſſus celui qui eſt propre à la Fievre qui l'accompagne.

Curation.

Le pourpre n'étant qu'un ſymptôme des maladies qui l'accompagnent, il ne doit pas en changer le traitement; auſſi on ne laiſſera pas de ſaigner, de purger, ſi la maladie qu'il accompagne le requiert; & on ne s'écartera en rien de la maladie principale pour le traitement, ſi ce n'eſt qu'on agira avec plus de courage ſi le pourpre s'en mêle, que s'il ne s'en mêle pas; mais quoiqu'on ſuive le malade de près, comme s'il n'y avoit pas de pourpre, néanmoins on ne doit pas négliger ce ſymptôme. Si donc le pourpre proprement dit eſt compliqué avec quelque maladie, il faut avoir égard à la diſſolution du ſang, perdre de vue la maladie principale; pour cela on mêlera dans ſon bouillon, ſi rien n'empêche, quelques cuillerées de riz, de crême de riz, pour lier le ſang; mais ſi la Fievre eſt conſidérable, on ſe contentera de donner une légere tiſane de racine de guimauve ou de grande conſoude, ou ce qui vaut encore mieux pour remplir l'indication, une tiſane avec la corne de cerf. Le vulgaire prend cette drogue pour un alexitere, mais ce n'eſt qu'une gelée très propre à lier le ſang, & à en empêcher la diſſolution.

Outre cela, on ordonnera des émulſions cui-

tes légeres, des juleps avec le sirop de limon ou de grenade; s'il n'y a pas de toux, & si la poitrine ne fait rien appréhender dans la Fievre ardente, on pourra avec succès ordonner des juleps avec l'esprit de sel dulcifié *ad gratam aciditatem*.

Dans le pourpre faux, il y a un relâchement dans les vaisseaux & un ralentissement dans la circulation. Ainsi la seule indication qui se présente est d'examiner le sang, mais sans perdre de vue la maladie principale. On remplit cette indication en ordonnant la tisane de scorsonnere, & s'il le faut, les cordiaux plus ou moins forts, selon le besoin, l'état des circonstances, le mal plus ou moins grand.

De la Fievre de lait.

On peut douter si la Fievre de lait est vraiment une Fievre dépuratoire, puisqu'il ne se fait pas d'éruption critique d'un venin mêlé précédemment avec le sang; cependant comme il s'en sépare une humeur étrangere, on peut regarder la Fievre qui accompagne cette évacuation critique, comme une Fievre dépuratoire.

Pour avoir une idée de la Fievre de lait, il faut savoir ce qui se passe aussi-tôt après l'accouchement. Une femme n'est pas si-tôt accouchée, qu'il s'écoule de la matrice une grande quantité de lait & de sang pêle-mêle; cette évacuation commence aussi-tôt que la femme est délivrée, & continue le second & le troisieme

jours; & enſuite les mamelles deviennent dures, chaudes, douloureuſes, avec un accès de Fievre ou une Fievre éphémere, qui eſt plus ou moins violente, précédée d'un friſſon plus ou moins ſenſible, plus ou moins long; ce friſſon commence quelquefois le troiſieme jour de l'accouchement, quelquefois du trois au quatre; il eſt ſuivi d'une Fievre vive & ardente, qui dure plus ou moins long-temps, qui ſe termine par le gonflement des mamelles, & par des ſueurs très-abondantes; il ſurvient quelquefois un dévoiement qui dégénere quelquefois en flux de ventre très-dangereux. Cette Fievre eſt longue, plus fâcheuſe dans les femmes qui étouffent leur lait, que dans celles qui donnent à tetter, parce que celles-là voulant conſerver la fermeté de leurs tétons forcent le lait de rentrer dans le ſang par le moyen de la réſolution, d'où il arrive quelquefois des dévoiemens colliquatifs & des dépôts de lait fort opiniâtres.

La Fievre de lait eſt produite par le reflux du lait dans les mamelles.

Le friſſon peut s'expliquer de deux façons.

1°. Par la ſeule impreſſion de douleur ſur les tétons; car de même que deux ou trois heures après une opération de chirurgie, on voit quelquefois un malade friſſonner par l'ébranlement des nerfs & la conſtriction ſpaſmodique des vaiſſeaux; de même auſſi la douleur des mamelles peut occaſionner des ébranlemens dans tout le genre nerveux, & moyennant cela, des reſſerremens ſpaſmodiques dans tous les capillaires, d'où naîtra le friſſon.

2°. On peut auſſi l'expliquer par l'acidité que

le lait a contractée ; car il est sûr que tout le lait qui est retenu dans le sang, ne peut pas passer tout à la fois dans les mamelles. Il croupit donc dans le sang ; il s'y aigrit, de même que le lait qu'on met dans un lieu chaud : le lait ayant donc contracté cette acidité, épaissira le sang & en ralentira le cours dans les extrémités capillaires ; de-là le frisson.

3°. La Fievre ardente qui survient avec tous ces accidens, mal de tête, oppression, difficulté de respirer, chaleur de l'air expiré, soif insatiable, chaleur brûlante par tout le corps, urines ardentes, &c. Tous ces accidens ont été expliqués en parlant de plusieurs autres Fievres ; nous dirons seulement que plus les mamelles sont enflées, plus le frisson est grand, & que la violence de la Fievre répond à la violence du frisson.

4°. La matiere chyleuse ou laiteuse faisant tous ses efforts contre les vaisseaux secrétoires des mamelles, elles doivent nécessairement s'enfler, devenir dures, sensibles, chaudes.

5°. La douleur dont les femmes se plaignent entre les épaules ordinairement, vient de l'extension violente de la peau & des nerfs de l'entre-deux des épaules ; & cette extension ne reconnoît pas d'autre cause que le gonflement des mamelles, qui tirent toute la peau à elles.

6°. La Fievre cesse enfin, ou parce que la matiere chyleuse s'est séparée du sang & déposée dans les tétons, ou parce que le sang se trouvant détrempé par la boisson abondante dont use la malade pour modérer sa grande soif, & pour obéir aux Médecins, il survient une

ſueur abondante, qui enleve une grande quantité de l'humeur laiteuſe, briſée, atténuée par la force de cette Fievre. Lorſque cette Fievre eſt abondante, comme elle doit être naturellement, car il n'y a pas de Fievres, telles qu'elles ſoient, qui ſoient Fievres de ſueurs auſſi copieuſes que celle-ci, c'eſt un bon ſigne, & il n'y a plus rien à craindre ; mais lorſque la Fievre n'eſt que médiocre, la Fievre dure plus long-temps, & il ſurvient ſouvent un dévoiement colliquatif très dangereux, parce que la dépuration du ſang n'eſt pas entiere.

7°. Les femmes qui donnent à tetter, ont une Fievre beaucoup plus modérée, parce qu'en évacuant une partie du lait, elles facilitent la ſecrétion du reſte dans les mamelles, & le ſang ſe dépure facilement.

8°. La tenſion, la tumeur, la chaleur des mamelles, dépend de la plénitude de leurs vaiſſeaux; leur gonflement eſt quelquefois tel que M. Aſtruc dit avoir vu une femme dont les mamelles montoient juſqu'au col, & deſcendoient juſqu'aux cartilages des côtes.

9°. Il arrive ſouvent que les femmes en couche ont les glandes ſi engorgées & ſi douloureuſes, ſavoir celles des aiſſelles, qu'elles ſont obligées d'écarter leurs bras comme en croix ; pour entendre ce phénomene, il faut ſe reſſouvenir que les mamelles qui reçoivent la lymphe qui vient de l'extérieur de la poitrine, & que la lymphe qui y aborde doit prendre la route, ou des mamelles, ou des glandes axillaires, qui ſont d'autres réſervoirs qui reçoivent la lymphe des mamelles, & la tranſmettent par le

moyen des vaiſſeaux lymphatiques plus gros, qui l'emportent dans la veine ſous-claviere gauche. Voilà ce qui ſe paſſe dans les hommes & dans les filles; mais dans les femmes accouchées cette lymphe devient laiteuſe; & ſi ce lait par le moyen de la ſuccion ne prend pas la route des mamelles, il eſt obligé de ſe porter dans les glandes axillaires, qu'il dilate, & qu'il engorge prodigieuſement.

10°. Lorſque les femmes ne donnent point à tetter, la Fievre de lait ſeroit ſouvent dangereuſe, ſi le lait ne ſortoit de lui-même par le mamelon, comme il arrive preſque toujours; de ſorte qu'il mouille trois, quatre ſerviettes & plus, parce que par-là il s'en eſt évacué une partie. Que ſi elle reſtoit dans le ſang, elle prolongeroit la Fievre & pourroit former des dépôts laiteux dans quelque partie.

11°. La violence de la Fievre dépend de la quantité d'acidité plus ou moins grande du lait retenu dans le ſang, & quelquefois du vice des premieres voies: car ſouvent il arrive qu'il ſe joint à la Fievre de lait une Fievre putride, occaſionnée par les crudités des premieres voies, & qui rend celle-là trop dangereuſe.

12°. Les dépôts laiteux ſur différentes parties internes, & ceux qui arrivent à l'extérieur, qu'on connoît ſous le nom de lait répandu mêlé avec la lymphe avec laquelle il a beaucoup d'analogie: ces dépôts ſont très-opiniâtres, parce que le lait une fois arrêté s'aigrit, ſe durcit, & ne peut ſe réſoudre ni ſuppurer. Le flux de ventre qui arrive quelquefois, eſt auſſi cauſé par le mêlange du lait avec la lymphe inteſtinale.

Diagnostic.

Il n'y a pas à se tromper sur la Fievre de lait, dès qu'on voit après le troisieme ou quatrieme jours après l'accouchement, une Fievre avec douleur, tension, avec dureté aux mamelles, aux aisselles : la cause est également facile à connoître.

Quant au degré de la Fievre, l'exploration du pouls, la chaleur, la tension & la sensibilité plus ou moins grande des mamelles, en font décider, si la Fievre putride n'est pas jointe avec la Fievre de lait ; car enfin les femmes usent d'un très-mauvais régime de vivre pendant leur grossesse. Elles mangent beaucoup sur la fin, quelquefois même aussi-tôt qu'elles sont accouchées, pour remplir, disent-elles, le vuide que l'enfant a fait en sortant ; avec cela elles n'ont pas été purgées avant l'accouchement, de sorte que le troisieme jour la Fievre de lait qui survient, trouvant les premieres voies farcies de crudités & de mauvais sucs, elle les divise & les fait passer dans le sang. De-là il naît une Fievre continue putride, qui rend la Fievre de lait beaucoup plus dangereuse, & qui s'étend au-delà de trente-huit heures, qui est le terme de la plus longue Fievre de lait, quand elle est simple.

Pronostic.

La Fievre de lait simple se guérit facilement, si l'accouchée se fait tetter ; il y a plus de danger, si elle étouffe son lait ; mais le danger est très-

grand, ſi la Fievre putride ſe joint à la Fievre de lait : car ſouvent il s'enſuit une inflammation à la matrice, ou un dévoiement qui arrête les vuidanges. Elle eſt auſſi dangereuſe par rapport aux dépôts qui peuvent ſe faire dans le cerveau, dans la poitrine, dans les inteſtins ; car de telles inflammations ne ſe réſolvent point ni ne ſuppurent jamais. Les autres dépôts, quoiqu'à l'extérieur, aux aiſſelles, dans les inteſtins des muſcles, ſont auſſi très-dangereux.

Il y a des femmes qui n'ont pas de Fievre de lait, & d'autres chez leſquelles elle eſt très-violente ; on dit ordinairement qu'à la premiere couche, il n'y a pas de Fievre de lait, parce que les véſicules des mamelles ne ſont pas encore aſſez dilatées, & ne prêtent pas aſſez pour recevoir le lait. Par une raiſon contraire, les femmes qui ont eu cinq, ſix, ſept couches, n'ont pas de Fievre à leur ſeptieme ou huitieme couche, parce que tous les vaiſſeaux laiteux ſont tellement dilatés, que le cours du lait n'y rencontrant pas d'obſtacle, ſe fait très-facilement. A la quatrieme ou cinquieme couche, la Fievre eſt médiocre ; mais les plus dangereuſes & les plus violentes ſont celles des ſeconde, troiſieme & quatrieme couches. Au reſte celles-ci ne ſeront dangereuſes qu'en ce que la femme ſe fera tetter la premiere ou ſeconde couche, & étouffera ſon lait dans les ſuivantes, ou bien en ce qu'elles ont trop mangé dans leur groſſeſſe ou dans leur couche. Les femmes qui ont les tétons fort gros, ont la Fievre plus violente que celles qui les ont petits, ou celles qui ont eu des vuidanges long-temps & abondamment.

Curation.

Il faut prévenir la Fievre de lait, & faire en ſorte qu'elle ne ſoit pas violente ni accompagnée de Fievre putride ; dans cette vue, on fera jeûner la femme groſſe pendant les trois jours qui précéderont la Fievre de lait, c'eſt-à-dire, qu'on ne lui permettra que des bouillons, de la tiſane. On aura de la peine à obtenir cela, quand ce ne ſeroit qu'à cauſe du préjugé de toutes les femmes qui aiment à remplir tous leurs vuides, & qui veulent manger pour remplir l'eſpace que tenoit l'enfant ; au reſte ſi on ne peut ſeur perſuader cela, il faut du moins que dans l'accouchement, elles obſervent une diete exacte : mais ſi le premier, le ſecond, le troiſieme jour de l'accouchement, la femme a mangé, la Fievre putride eſt fort à craindre ; c'eſt pourquoi il faut dès-lors la réduire aux bouillons ſeuls & à la tiſane. Si elle a mangé auſſi-tôt que la Fievre de lait a paru, il faut de même la réduire aux bouillons ſeuls & à la tiſane de capillaire, lui donner de deux en deux heures des lavemens faits avec la décoction de mélilot, d'armoiſe & de matricaire, pour tenir le ventre libre & rafraîchir les parties contenues dans le bas-ventre, & prévenir l'inflammation de la matrice.

Outre cela, il faut que la malade ſoit bien couverte pour faciliter la ſueur qui eſt la meilleure criſe de la Fievre de lait. Il faut tenir les tétons chauds, pour faciliter l'abord du lait ; c'eſt ce qu'on obtiendra par les linges médio-

crement chauds dont on la couvrira ; par ce ſecours, on procure & on obtient pour l'ordinaire la réſolution du lait. Les mamelles ſe gonflent quelquefois tellement que la peau ne pouvant plus prêter, ſe fend & forme des gerſures très-douloureuſes. Pour prévenir ces accidens, on relâche & on aſſouplit la peau en la frottant d'huile d'amandes douces ; on fait même une eſpece de calotte aux tétons avec du coton qu'on applique deſſus, & qu'on ſerre médiocrement avec une bande pour modérer l'impétuoſité avec laquelle le lait ſe porte à cette partie ; mais il faut ſe donner de garde de tant ſerrer, car on attireroit de très-fâcheux accidens. Si cela étoit arrivé, on auroit recours à la diete, aux lavemens réitérés, à une boiſſon abondante ; cette méthode réuſſit quelquefois, & par ſon moyen on vient quelquefois à bout d'étouffer le lait ſans mauvaiſes ſuites : mais quelquefois auſſi elle eſt ſi dangereuſe, que ſouvent on a été obligé de l'abandonner, & de laiſſer enfler les mamelles tant qu'elles le vouloient, parce que leur contraction commençoit à attirer de très-mauvais accidens.

FIN.



TABLE
DES MATIERES.

Fin de la Table.

APPROBATION.

J'AI lu par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux un Manuſcrit intitulé : *Guide ou Manuel dans le Traitement des Maladies les plus graves*, &c. ; je n'y ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. A Paris, ce 9 Juin 1776.

Signé, MISSA.



